


156/B

PATHOLOGIE DE M. GAUBIUS,

Traduite du latin en françois par M. P. SUE, ancien Prévôt du Collège de Chirurgie, Conſeiller & Commiſſaire pour les Extraits de l'Académie royale de Chirurgie, ancien Commiſſaire pour les Correſpondances, Chirurgien de l'Hôtel-de-Ville, ancien Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie à l'Ecole pratique, Membre des Académies de Montpellier, Rouen, Dijon, Lyon, Bordeaux & Orléans.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée ſur la troiſième édition latine, publiée en 1781 à Leyde par David Hahn, & ſur celle publiée en 1787 à Nuremberg, par Ackermann.

Ut meritò bonus quiſque repurgatiſſimam tandem, omnibuſque numeris abſolutam doctrinæ medicæ eam partem (*Pathologiam*) deſideret. AUCTOR, pag. 18.



A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire, quai des Auguſtins, N°. 18.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilège.

E.M. Boutaille D.M.M



PRÉFACE DE GAUBIUS,

pour la première édition.

Il est juste, Messieurs, que je vous offre, & que je vous dédie *aussi* ces institutions pathologiques, que j'ai tâché de composer pour votre usage, & que j'ai enfin terminées, après trois ans de retard à l'impression. C'est donc avec un sensible plaisir que je vous les consacre, comme le fruit, quel qu'il puisse être, d'un travail que, sans vos pressantes sollicitations, je n'eusse jamais entrepris, ou que j'eusse peut-être laissé imparfait. Cet ouvrage paroît plus tard que nous ne pensions. Quoique je pusse alléguer, pour justifier ce retard, plusieurs causes très-fortes qui viennent en partie de moi, en partie de l'importance de la matière que j'ai traitée, j'aime cependant mieux les passer sous silence, crainte de paroître les rapporter, dans le dessein d'en tirer plutôt vanité qu'une excuse valable, ou n'être pas assez reconnoissant de votre honnêteté à mon égard. Je serai satisfait si je n'ai pas tellement abusé de votre patience, que je me sois fait illusion à moi-même. J'adopte volontiers cet axiome de Caton : *Sat citò si sat benè.* C'est à vous de juger, Messieurs, si son application me convient en quelque manière. Tout ce que je souhaite, c'est que mon ouvrage remplisse plutôt votre attente que ma propre satisfaction.

PRÉFACE du même, pour la seconde édition.

A ses auditeurs H. D. Gaubius.

C'est dans le même esprit avec lequel je vous ai offert la première édition de cet ouvrage, que je vous offre & dédie aujourd'hui celle-ci, qui, par les soins que je me suis donnés, est plus correcte & augmentée en quelques endroits. Elle devroit, j'en conviens, paroître plus travaillée : car j'avoue qu'elle est encore vicieuse à quelques égards. La multitude de sujets à exposer dans un style concis, a nécessairement occasionné de l'obscurité, & il eût été facile d'insérer çà & là plusieurs explications qui auroient éclairci le sujet. Mais tout le monde comprend qu'il faut avoir égard au volume dans un abrégé destiné pour l'usage d'une institution familière, avec d'autant plus de raison, que l'auteur vivant peut donner des éclaircis-

femens. On pourra blâmer encore plus ma précifion, parce que j'ai négligé de remplir, comme fi je ne m'en étois pas apperçu, plufieurs lacunes même importantes de mon fyftême. Certainement j'ai vu, je vois & je conviens que j'ai paffé fous filence beaucoup de matières, fur lefquelles les Pathologiftes ont coutume de donner carrière à leur génie; que j'en ai propofé d'autres comme douteufes, quoique l'on les regarde comme certaines; que j'en ai laiffé d'autres à l'arbitraire, fur lefquelles j'aurois dû donner mon fentiment, parce qu'elles font un fujet de controverfe entre les favans; que plufieurs fois enfin j'ai donné pour raifon l'aveu de mon ignorance, lorfque j'aurois pu chercher la folution de la difficulté. Si vous, mes auditeurs, ou ceux qui me liront, en font offenfés, j'aime mieux préfenter fur le champ une jufte excufe, que de chercher le remède à cela.

En conféquence, je répète ce que je vous ai dit fouvent, parce qu'il faut le dire très-fouvent, que je penfe que de tout ce qu'on enfeigne dans la Pathologie, c'eft-à-dire, dans la théorie de l'état morbifique de l'homme, il doit en réfulter quelque utilité dans la pratique, qu'on appelle médicinale, afin que par-là on perfectionne la manière de connoître & de traiter les maladies, & que c'eft pour cela qu'il ne faut pas témérairement rapporter à l'art de guérir, qui n'eft déjà par lui-même que trop étendu, ce qui n'a avec lui aucun rapport. Il faut aller plus loin & faire enforte, du mieux que l'on pourra, de ne propofer que des théorêmes, dont la vérité foit clairement conftatée par de fidelles obfervations & un excellent raifonnement, les feuls fondemens de la médecine dogmatique : il faut donc rejetter toutes les hypothèfes fauffes, incertaines, douteufes, trompeufes, qui ne peuvent donner une fcience certaine : au moins ne faut-il les donner que pour ce qu'elles font, & ne pas en faire plus de cas qu'elles ne valent. Je me fuis apperçu qu'elles étoient fort du goût de la jeuneffe crédule, qui les faifit fort avidemment, y étoit fortement attachée, fur-tout lorfqu'un docteur les expofoit d'une manière ingénieufe, avec confiance, les préfentoit avec art & adroitement, & avec une méthode, comme on dit, fcientifique, ou avec une élocution perfuafive. Sans doute qu'il eft beau de pouvoir rendre raifon de tout, de réfoudre par la pénétration de fon génie les plus grandes difficultés, de porter comme avec les mains la lumière

dans les endroits obſcurs, où la prudence, craignant ou l'erreur ou le précipice, marche d'un pas chancelant ou s'arrête : il eſt encore plus beau, ſemblable à celui qui découvre en ſonge ce qui eſt incompréhenſible à celui qui veille, d'expliquer par des conjectures, & comme par une eſpèce de divination, les ſecrets de la nature qui échappent à la pénétration des ſens & au raiſonnement le plus adroit : enfin il eſt très-beau d'arranger des ſyſtêmes, pour en former un tout uni, égal, & en tout point achevé, dans lequel les élèves ne trouvent rien d'inégal. J'approuverois volontiers cette méthode, ſi les maladies cédoient aux commentaires des opinions, ſi la perfection du médecin étoit en raiſon de ſa loquacité, ſi la nature ſe laiſſoit conduire & gouverner par les hypothèſes. Je penſerois qu'il faudroit au moins les ſupporter, ſi la ſeule contemplation faiſoit le médecin, ſi la théorie n'avoit rien de commun avec la pratique, ou ſi en conſervant ſes erreurs, elle ne rendoit pas vicieux les traitemens des maladies. Mais il n'eſt que trop manifeſte que de cette ſource dérivent ſur le plus excellent des arts une infinité de maux très-graves. Lorſque je réfléchis ſur les ſuites les plus fâcheuſes qui proviennent, dans l'exercice de la médecine, de l'uſage imprudent & opiniâtre des hypothèſes & des faux dogmes, ſur tant de ſantés délabrées par un mauvais régime, ſur tant de maladies prolongées par un traitement peu convenable, ſur tant de morts qui s'en ſont ſuivies ; c'eſt avec la plus grande douleur que j'héſite quelquefois de prononcer, ſi la médecine eſt plus utile au genre humain, qu'elle ne lui eſt nuiſible. Mais laiſſons cela, crainte de prêter des armes à ſes détracteurs, qui ne ſont déja que trop inſtruits.

C'eſt ici le lieu, & il eſt de mon devoir de vous avertir, Meſſieurs, tandis que vous êtes dans l'Académie, &, pour ainſi dire, dans le marché public des ſciences, que c'eſt moins par la multitude des choſes que par leur ſolidité & leur mérite dans l'uſage, qu'il faut apprécier la maſſe de connoiſſances que chacun ſe procure par ſon étude & ſon travail, crainte que, rentrés chez vous, vous ne voyez avec douleur que vous avez amaſſé, pour l'ouvrage que vous avez entrepris, plutôt des obſtacles que des ſecours. Outre en effet qu'il eſt très-déſagréable de ne retirer aucun fruit de ce qu'on a acquis par un travail de pluſieurs années, & d'avoir ainſi perdu ſes peines & ſon temps, il eſt encore très-

difficile pour la plupart d'oublier dans un âge plus mûr ce qu'ils ont appris étant jeune ; d'où il arrive que ne ſuivant plus enfin les écoles, & commençant à ſe livrer à la pratique, ils prennent une attache invincible pour les théorêmes faux & futiles dont ils ſont imbus, les défendent avec chaleur, ferment les yeux à la lumière que donne l'expérience, & ne ſe rendant pas à la force des argumens, ils s'attirent par leur babil le mépris, & par leur arrogance l'indignation des gens habiles. Ils méritent cependant qu'on les excuſe & qu'on ait pitié d'eux. C'eſt à eux de voir par quelle eſpèce d'excuſe probable leurs guides infidèles effaceront les ſuites de cet état fâcheux qu'ils doivent s'imputer. Plût à Dieu encore que l'art ne fut pas obligé de blanchir les fautes de ces ſortes d'artiſtes ! En effet, ſans parler du mépris de l'art qui n'eſt déjà que trop étendu, le détriment qui en réſulte eſt d'autant plus grand, que ce zèle ardent d'obſerver, ſi bien cultivé par les anciens, qui non-ſeulement a contribué aux commencemens de la médecine & à ſes progrès, mais doit même aujourd'hui favoriſer ſes accroiſſemens & les perfectionner, ſe refroidit preſque à meſure que la démangeaiſon de ces ſortes de raiſonneurs pour diſputer eſt plus active, & leur licence plus immodérée à forger des hypothèſes. L'eſprit, en effet, n'ayant de valeur que par ſes fictions, manque aiſément du ſecours étranger des ſens, & néglige en conſéquence l'étude trop laborieuſe de la nature ; en obſervant avec précipitation & comme en paſſant, il ſe rend raiſon à lui-même avec avantage, en expliquant la cauſe qu'il croit avoir trouvée : d'ailleurs, guidé par la prévention, il ne cherche pas à découvrir la nature & l'état des phénomènes ; il ne les examine ni en général, ni en particulier, & ne s'attache qu'à tirer de pluſieurs ceux qui favoriſent ſon hypothèſe & confirment ſon jugement précoce.

Cette prévention non-ſeulement eſt on ne peut pas plus nuiſible à toute la ſcience, mais forme ſur-tout un obſtacle invincible à la perfection de l'hiſtoire des maladies, perfection que la théorie de l'art rationnel deſire être entière ; tandis que ceux qui ne craignent pas de mettre leurs opinions à la place de ſes lacunes, donnent l'incertain pour le certain, & ne couvrent les taches que de fumée ; en perſuadant que l'ouvrage eſt achevé, ils étouffent l'émulation par des efforts ultérieurs, & affectent d'une double calamité le propre fonds.

Ce n'eſt pas encore là la fin des maux. D'autres plus pénétrans, lorſqu'à la ſuite de leurs réflexions ils ont donné tous leurs ſoins pour traiter un ſujet, ils découvrent à la vérité tôt ou tard, & rejettent avec courage les vices de la doctrine de leurs maîtres; mais ils ne le font pas tous avec la prudence & la modération qui conviennent. Vous en voyez certainement qui, après avoir découvert que dans leur théorie & celle de tout autre il y a des choſes inutiles, douteuſes & fauſſes, s'écrient auſſi-tôt d'une manière inconſidérée, que la médecine n'a aucune théorie ſur laquelle on puiſſe ſe fonder; que toutes, en conſéquence, ſont inutiles, & que c'eſt en vain, ou qu'on en deſire, ou qu'on en admet une; qu'on vante à la vérité un art rationnel qui ſoit ſalutaire, mais qu'il n'exiſte nullement; qu'il faut donc, rejettant toute théorie, s'en tenir à l'empiriſme, qui enſeignera une voie plus ſûre. Ceux qui raiſonnent ainſi, ou ignorent, ou ne veulent pas convenir que dans le grand nombre de théories, il n'y en a peut-être pas une, quelque fauſſe qu'elle ſoit, qui ne renferme quelque choſe de vrai; qu'on pèche ſurtout, en ce qu'on confond le certain avec l'incertain, & qu'on étend outre meſure, & qu'on rapporte indifféremment à toutes les maladies ce qui ne convient qu'à quelques-unes. Ainſi, au lieu de ne faire que ſéparer le froment de l'ivraie, ils arrachent avec violence l'un & l'autre en même temps; & lorſqu'ils devroient réfléchir combien, par les travaux aſſidus de célèbres médecins, la théorie a fait de progrès depuis l'établiſſement de la médecine rationnelle juſqu'à nos jours, & reconnoiſſant des bienfaits qu'elle a procurés, augmenter eux-mêmes par leurs efforts ſes accroiſſemens, ils refuſent de prendre leur part du bien qu'elle a procuré; & pour ſuivre la même comparaiſon, rejettant les fruits qui leur ſont offerts, parce qu'ils ſont expoſés à être ſouillés par des pelures & le ſon, ils aiment mieux retourner au gland.

Il y a bien plus de ſageſſe dans le jugement porté par *Celſe* dans ſon temps, lorſqu'il a traité de la diſſenſion qu'il y avoit entre les ſectateurs de l'art rationnel & de l'empiriſme. Il n'eſt certainement pas croyable que ces excellens profeſſeurs de l'ancien empiriſme, s'ils revenoient à la vie, penſeroient différemment. C'eſt ce qui doit faire paroître plus imprudent l'avis des modernes qui veulent qu'on change pour l'empiriſme la théorie actuelle, appuyée ſur tant de ſoutiens, & qui a pris tant d'accroiſ-

sement. S'ils ont dessein de s'affilier à la troupe téméraire des empiriques ordinaires, c'est-à-dire, des charlatans, quoi de plus honteux ! mais s'ils veulent cultiver un empirisme rationnel, qui unisse tellement la raison à l'expérience, qu'aidée par l'exposition de sciences, de quelque espèce qu'elles soient, pourvu qu'elles puissent éclairer, elle tire par le moyen d'un raisonnement sain de plusieurs observations & expériences certaines, faites avec soin, tout ce qui regarde les fonctions du médecin, quoi de plus ridicule que de proposer, en changeant seulement le nom, la même doctrine, que nous appellons avec raison la théorie ?

Mais il seroit ennuyeux, & hors de mon plan, de m'arrêter plus long-temps sur cette matière. Tout ce que j'en ai dit a été pour vous faire comprendre d'abord, que la théorie fortifiée par les fictions des opinions, & perfectionnée par le brillant des hypothéses, quoique agréable au premier aspect à ceux qui ne sont pas sur leur garde, non-seulement ne peut être mise en pratique, mais même est nuisible de plusieurs manières, tant à l'art qu'à l'artiste : c'est aussi ensuite pour cela que le systême que je vous ai proposé, au commencement rempli de lacunes, je vous le présente de nouveau semblable à lui-même, & pas plus complet. Je vous dirai ingénument que dans l'exercice de l'art que je professe, j'oublie bien plus que je n'apprends, & qu'avec les années mes connoissances diminuent plutôt qu'elles n'augmentent, & que bien loin de songer à les augmenter, je suis persuadé, si jamais j'ai occasion de revenir sur mon travail d'aujourd'hui, qu'il faudra peut-être que je retranche quelque chose. Adieu. *A Leyde*, CIOIOCCLXIII.

PRÉFACE de la troisième édition.

Jean David Hahn au Lecteur. S.

JÉROME David Gaubius, homme illustre par son nom & ses talens éminens, est mort le trois des Kalendes du mois de décembre dernier (1780.), laissant une réputation dont la mémoire ne s'effacera jamais. Quoiqu'on ne puisse pas dire que sa mort a été prématurée, puisqu'elle est arrivée lorsqu'il étoit âgé de soixante & seize ans, & après cinquante ans d'exercice public dans l'Académie de Leyde, elle fut pourtant inopinée ; la force

de ſon tempérament & de ſon eſprit, qui avoit ſouffert peu de diminution de ſon âge & de ſes travaux, & les ménagemens dont il avoit toujours uſé pendant ſa vie, faiſoient eſpérer que la divine providence prolongeroit ſes jours juſques à l'âge le plus reculé. Sa mort fut auſſi précipitée; car il eſt décédé ſans avoir fait de teſtament: une fièvre *tritéophie*, ou fièvre tierce maligne, attaqua ſubitement ce vieillard plein de vigueur : comme elle fut d'abord légère, on n'y fit pas beaucoup d'attention: mais elle devint bientôt *hypirienne*, & le cerveau s'étant embarraſſé, elle fit périr en peu de temps le malade, ainſi qu'il arrive dans les maladies aiguës; cette mort fut enfin cruelle par la douleur qu'elle cauſa non-ſeulement à ſes proches, à ſes domeſtiques & à ſes amis, & ſur-tout à moi qui depuis mon enfance m'étois fait un devoir de rigueur de le prendre pour modèle, mais même à l'Académie, à la ville, aux principaux membres de la république & à un nombre infini de gens de tous états & de tous pays qui avoient beaucoup de confiance dans ſes conſeils & ſa prudence éprouvée.

La mort de Gaubius a occaſionné non-ſeulement le chagrin des perſonnes zélées & qui deſirent le bien de la médecine, mais auſſi la perte & la détérioration de la littérature. En effet, indépendamment de ce qu'il eſt toujours dur d'être privé d'une ſi grande lumière, & d'un ſi grand docteur, ſur lequel perſonne de l'Académie ne pouvoit prétendre la préférence, & auquel peu pouvoient être comparés, nous avions tous conçu de grandes eſpérances des fruits qu'on pouvoit tirer d'une vieilleſſe auſſi érudite & de la maturité entière de ſa ſcience & de ſon jugement, ſur-tout lorſqu'après avoir acquis l'exemption des fonctions publiques dans l'Académie, il pouvoit, ſans que rien le troublât, examiner & traiter les matières, dont il préféroit l'uſage à tous les plaiſirs; la plupart étoient de telle nature, qu'elles tendoient aux progrès des arts & des ſciences utiles. Il n'y a point de doute que ſi la providence avoit acquieſcé à nos vœux, & eût laiſſé ce mortel plus long-temps ſur la terre, il auroit gratifié le public de quelques préſens littéraires : car il ne vouloit pas que le loiſir dont il jouiſſoit fit beaucoup perdre à l'utilité publique, à laquelle il s'étoit dévoué. Auſſi vers la fin même de ſa vie, ne refuſoit-il pas d'entendre ceux qui venoient le conſulter & même d'aller voir des malades, ſans cependant interrompre l'étude des lettres; il

ne laiſſa jamais languir l'attachement très-bienfaiſant qu'il eut toujours pour ceux qui cultivent la médecine : il prouva ſur-tout cette conſtante volonté, lorſqu'étant preſſé de donner une nouvelle édition de ſa Pathologie, il entreprit de plein gré, la dernière année de ſa vie, le travail néceſſaire pour revoir, corriger & augmenter cet ouvrage. Qu'il eût bien été à deſirer qu'il l'eût achevé! La république médicinale en eût certainement retiré un grand profit : mon chagrin eût été bien moins grand; la reviſion de ſes feuilles n'y a pas apporté de diminution; la néceſſité de cette préface le renouvelle & ne fait que l'augmenter. Ces deux choſes, en les eſtimant par le travail auquel elles obligent, ſont très-légères & très-faciles, & du côté de ma volonté, preſque rien : mais ma foibleſſe eſt telle que je ne puis ſonger à l'oncle que j'ai perdu, encore moins écrire, que je n'éprouve en moi un ébranlement dans le corps & dans l'ame, qui s'oppoſe à mon deſſein & m'empêche d'agir : je ne ſais ſi jamais je pourrai vaincre cette répugnance : j'avoue que maintenant j'en ſuis incapable : auſſi ne ferai-je qu'expoſer ici en peu de mots ce qui appartient à ce livre, parce qu'on ne peut plus différer. Je paſſerai les autres choſes ſur leſquelles je ſais que des gens très-célèbres & beaucoup plus éloquens que moi doivent bientôt s'étendre, ſur-tout, 1°. parce que l'occaſion n'eſt pas favorable; 2°. parce que je ne puis rendre raiſon, quoique pluſieurs me l'aient déjà demandé, des manuſcrits laiſſés par le vieillard très-laborieux : on ne me les a pas encore d'ailleurs tous remis.

Entre tous les ſavans ouvrages publiés par Gaubius, il n'en eſt point qui lui ait fait plus de réputation, & qui réellement ſoit plus utile que le ſyſtême de Pathologie qu'il publia pour la première fois en 1758. Auparavant il ſuivoit pour guide en Pathologie *Boerhaave* : mais quoiqu'il ait toujours été le grand admirateur & imitateur de ce célèbre médecin, cependant après avoir longtemps & beaucoup médité, avoir même commenté ſa doctrine ſur les maladies, il a compris qu'elle n'étoit pas aſſez appropriée à l'uſage de la médecine active. Boerhaave a en effet une eſpèce d'excès de préciſion & d'abſtraction logique, qui montre que l'auteur a pris dans un ſens trop étendu cette ſimplicité qu'il avoit coutume d'appeller le cachet de la vérité : mais la ſimplicité qui eſt amenée par art ne répond pas toujours à la ſimplicité de la nature

& à la vérité, & il y a une grande différence entre la ſimplicité théorique & la ſimplicité pratique. Ajoutez que depuis la mort de Boerhaave on a fait beaucoup de découvertes très-importantes ſur la connoiſſance de la nature humaine: & que les principales forces, qui font la vie, le mouvement & le ſentiment, ont été plus exactement examinées; c'eſt pourquoi Gaubius, ne retranchant rien de l'autorité qu'avoit acquiſe ſon maître, mais prenant toujours pour guide ſes préceptes, ſur les moyens d'accroître & de perfectionner l'art, a cru qu'il étoit de ſon devoir, & pour ſatisfaire à ſon ſerment, d'avoir ſoin que la Pathologie fût réformée. Il a ſi bien exécuté ce deſſein, entrepris par l'amour de la vérité & de l'utilité publique, que ſes inſtituts pathologiques ont mérité unanimement les éloges de ceux qui ſavent apprécier comme il faut ce qui regarde la médecine, & de l'aveu ſincère des cenſeurs les plus ſévères, ils ont paſſé pour ſupérieurs à tous les écrits de ce genre de tous les âges, & on les a toujours beaucoup recommandés.

De plus, Gaubius commence à être mis au nombre des auteurs claſſiques, & cet ouvrage introduit dans la plupart des écoles de médecine, en ſervant également aux études des maîtres & des écoliers, eſt ſi bien approuvé, que ſon autorité eſt par-tout très-grande, & qu'on a ſouvent recours à lui, comme à un oracle hypocratique. C'eſt en effet un de ces livres rares que ceux qui le liſent, admirent d'autant plus, qu'ils ſont plus familiariſés avec l'uſage des matières & des écrivains. Que de choſes en peu de mots! Cependant l'auteur ne fatigue pas le lecteur par une briéveté laborieuſe, & il ne lui laiſſe rien qu'il voulût avoir découvert lui-même avec une contention d'eſprit. Il plaît autant par le ſtyle que par le fond. Auſſi les élèves, pour peu qu'ils ſoient initiés dans les objets pathologiques, le comprennent-ils aiſément : les maîtres même de l'art le reliſent à pluſieurs fois, ſans jamais être raſſaſiés de ſa lecture (1).

(1) Nous ne ſommes pas ici de l'avis de H. Hahn. Il s'en faut bien que la Pathologie de Gaubius ſoit auſſi aiſée à comprendre qu'il le prétend, & nous croyons qu'il y a très-peu d'élèves à portée de bien ſaiſir le ſens & l'eſprit de l'auteur, quelque verſés qu'ils ſoient, tant dans la langue latine que dans les connoiſſances générales de la Pathologie. Deux traductions que nous avons faites peuvent donner quelque poids à notre aſſertion. (*Note du Traducteur.*)

Après avoir donc gratifié comme d'un bienfait divin par la publication de cet ouvrage la république littéraire, Gaubius ne fut encore nullement satisfait de lui-même, & il en convint dans la préface de sa seconde édition, quoique corrigée & augmentée en quelques endroits. *Je conviens*, a-t-il dit, *qu'il y a dans mon systême beaucoup & de grandes lacunes, qu'il y a même çà & là des choses qu'il faudroit retrancher, si j'avois occasion de revenir sur ce travail.* Il y est revenu, mais un peu plus tard qu'il n'auroit fallu, pour remplir tous ses desseins & toutes ses promesses. Le travail n'étoit en effet ni trop facile ni trop agréable, surtout parce qu'il vouloit éviter, en changeant l'ordre des sections, de déplaire à ceux qui sont familiarisés avec son ouvrage, ou qui en saisissent bien tous les sujets. Il est aussi arrivé à Gaubius, ce qui est ordinaire aux grands génies, d'avoir beaucoup médité avant d'écrire, de n'avoir pas préparé difficultueusement, ce qu'il vouloit publier, mais se confiant sur la plénitude de ses connoissances, d'avoir attendu la secousse excitée par la nécessité du temps & des choses. Il est arrivé de-là que sa mort est arrivée avant qu'il eût achevé l'ouvrage : elle l'enleva lorsqu'il étoit occupé à revoir & corriger ses feuilles, étant déjà à la page 256 du volume. J'ai eu soin de faire imprimer le reste, auquel il n'avoit pas mis la dernière main, en me conformant exactement aux cahiers dont il avoit coutume de se servir dans ses leçons : il n'y a donc de différence entre cette édition & la première, que dans quelques corrections très-légères, mises en notes par l'auteur dans le texte. J'ai cru qu'il ne m'étoit pas permis d'ajouter ou d'ôter quelque chose, quoique le sens de l'auteur me fût bien connu, sens dans lequel il avoit écrit, comme je l'ai remarqué ci-dessus, qu'il avoit peut-être des retranchemens à faire. Il y a des choses plus convenables à l'esprit & aux discours qu'à la pratique. Mais ces choses en très-petit nombre ne sont pas du tout superflues, à ce que je pense : ce n'est pas en effet une petite louange pour un médecin de disserter doctement & avec raison sur des sujets dont la connoissance n'est pas certaine, & ce travail est quelquefois très-utile pour le traitement des maladies. Si ceux qui voient bien s'apperçoivent qu'il y a dans la dernière partie de cette édition des endroits qui ne quadrent pas bien avec ceux que l'auteur a changés dans la première édition, ils pourront aisément être corrigés & dressés sur son modèle. Ce qui

est plus fâcheux, & ce qu'on ne peut se rappeller sans douleur, c'est que la mort ait ôté toute espérance d'augmentation. Quoiqu'en effet Gaubius, dans la préface de sa seconde édition, ait nié avoir des vues pour augmenter son ouvrage, par un examen postérieur, il avoit cependant reconnu la nécessité de cette augmentation, & nous en avoit fait concevoir l'espérance : je ne parle pas de la Séméiotique, cette noble partie de la Pathologie, qu'il traita comme les autres avec beaucoup de soin & de travail, dont il donna, il y a plusieurs années, dans ses leçons publiques, d'excellens desseins, & qu'il avoit dessein de travailler encore plus, ce dont il paroît cependant avoir ensuite été détourné. Mais il y a d'autres choses, plus intimement liées avec son plan, qu'il vouloit ne pas manquer dans cette dernière édition, parce qu'elles avoient été omises dans les précédentes; on desire, par exemple, entre autres choses, la théorie des fièvres & des inflammations, théorie dont il n'est pas douteux qu'il eût enrichi son ouvrage, si en le retouchant il avoit pu aller jusqu'aux endroits où il auroit fallu placer ces sujets. En regrettant donc cette espérance d'un gain littéraire, que la mort nous a enlevé, & qui est une grande perte pour la médecine, il faut nous consoler par le souvenir des grands & nombreux biens que nous a procurés Gaubius, dont, par les soins de ses innombrables disciples, répandus par toute la terre, non-seulement notre âge jouit, mais même la postérité jouira. Ce livre, quoiqu'il ne réponde pas entièrement au vœu & à la volonté de l'auteur, sera un très-beau & très-solide monument du génie de Gaubius, plus capable que le marbre & l'airain de perpétuer la science & la gloire de cet illustre médecin.

A Leyde, Calend. de Juill. M. DCC. LXXXI.

PRÉFACE DE M. ACKERMANN,

Pour la dernière édition de Nuremberg. 1787.

LORSQUE j'enseignois l'année dernière à mes auditeurs la Pathologie, ils cherchèrent avec grand soin, mais inutilement, dans les plus fameuses bibliothèques d'Allemagne, la troisième édition de la Pathologie de l'illustre Gaubius. C'est pourquoi un Libraire, en consentant à faire les frais de cette édition, m'a prié de faire ensorte que les étudians en médecine ne fussent pas plus long-temps

privés, en Allemagne, d'un livre auſſi utile, & de vouloir bien veiller à cette troiſième édition la plus moderne, & beaucoup augmentée, tant par l'auteur que par H. Hahn. J'ai vu en même temps que cela ſeroit fort agréable à mes auditeurs, d'où j'eſpère, ami lecteur, que les ſoins quelconques que je me ſuis donnés (1), pour mettre au jour la troiſième édition de Gaubius, ne vous ſeront pas non plus déſagréables.

Ce à quoi je me ſuis ſur-tout attaché pour embellir cette édition, ç'a été de préſenter exactement le texte tel qu'il a eté donné par Gaubius, & enſuite par le célèbre Jean David Hahn. Auſſi n'ai-je rien changé dans le texte même, excepté le chapitre ſur l'analyſe chymique du corps humain, auquel j'ai donné un autre titre qui m'a paru plus convenable. J'ai fait auſſi quelques additions, qui m'ont paru néceſſaires pour que ces inſtituts de Pathologie, les plus parfaits de tous ceux qui ont été publiés juſqu'ici, fuſſent plus utiles aux élèves.

Sans doute qu'on auroit pu, & même qu'on auroit dû peut-être faire beaucoup de changemens dans cet ouvrage. Pluſieurs points de Pathologie trop rapprochés ou trop ſéparés, ou traités ſéparément, quoiqu'ils euſſent dû l'être conjointement; les maladies des ſolides ſur-tout, & des fluides décrites à-peu-près de la même manière, comme s'il y avoit à peine entre elles beaucoup de différence, ou au moins qu'elle ne fût pas ſi grande, qu'elle exiſte réellement; les principes méchaniques, chymiques, établis avec trop de profuſion, & pas toujours appliqués aſſez convenablement aux infirmités du corps humain; telles ſont les cauſes, qui non-ſeulement euſſent ſouffert, mais peut-être même exigé quelques changement & correction du texte dans différens endroits. Il auroit ſur-tout fallu changer beaucoup de choſes dans la doctrine ſur les maladies des fluides, encore plus dans le chapitre ſur les âcretés morbifiques des humeurs, quelques-unes même dans le chapitre ſur les maladies des ſolides vifs. Mais tout conſidéré, j'ai cru que le lecteur approuveroit plutôt mon travail, ſi je ne faiſois aucun changement dans le texte même. En effet, il eût été difficile de changer d'une autre manière certaines choſes, à moins d'admettre un autre ordre dans le traitement des matières, & de changer les

(1) Cette édition a été publiée à Leyde chez Samuël et Jean Luchtmans 1781. in-8°.

chapitres entiers, pour en établir d'autres analogues à la doctrine de nos jours : il eût fallu ſubſtituer à des propoſitions incertaines ſans doute, de nouvelles, mais qui, ſans être auſſi incertaines, ne ſont pas encore au moins exemptes de tout doute.

Mais j'ai ajouté beaucoup de choſes, les unes pour éclaircir le texte de l'auteur, lorſqu'il m'a ſemblé trop obſcur, ce qui m'eſt arrivé très-rarement, les autres que l'induſtrie des modernes, & la réuſſite dans les expériences & obſervations a découvert, trouvé, embelli, amplifié, & même en partie réfuté. Ces additions ſont bien plus abondantes que les premières. J'ai conſervé par-tout la même doctrine adoptée par l'auteur, en y entre-mêlant, ajoutant, lorſqu'elle paroiſſoit douteuſe, les doctrines modernes les plus croyables. J'avoue que j'aurois pu ajouter beaucoup de choſes. Mais il étoit néceſſaire d'en réſerver beaucoup pour les leçons. Il y a en outre, dans ce qui compoſe la doctrine médicale de notre temps, pluſieurs points qui ne ſont pas entiérement démontrés & qui ne ſont pas tels qu'on puiſſe les donner aux élèves pour certains & indubitables, mais qu'il eſt plus aiſé de propoſer, d'expoſer, de réfuter dans les leçons. Le travail très-achevé & très-poli de Gaubius a, en outre, cette ſurabondance qui eſt commune à tous les autres abrégés de ſcience pathologique & à pluſieurs autres de la ſcience médicale, que les mots ſont autant de poids, & qu'on ne peut en ajouter beaucoup, parce que l'auteur a déjà dit tout ce qu'on doit dire dans l'abrégé d'une ſcience quelconque. Ainſi, dans le chapitre même ſur les maladies du ſolide vif, travail ſi fort embelli par les découvertes des modernes, ſi vous en ôtez non la confuſion des mots, mais les autres idées qu'y a ajoutées l'auteur, à peine y trouvez-vous beaucoup de choſes certaines, & qui ſoient convenables à un abrégé de doctrine pathologique (1).

---

(1) C'eſt au public à juger ſi les reproches faits ici à Gaubius par M. Ackermann ſont fondés. La vérité exige que nous convenions que quelques-uns de ces reproches ſont juſtes, qu'il eſt pluſieurs endroits où la doctrine de Gaubius n'eſt pas auſſi claire qu'elle pourroit l'être, ni même auſſi excellente qu'on pourroit l'eſpérer. Quelques-unes des additions de M. Ackermann étoient néceſſaires : il en eſt même de ſcientifiques qui contribuent beaucoup à l'éclairciſſement du texte de l'auteur. (*Note du Traducteur.*)

Mais afin que le lecteur puisse distinguer ce que Gaubius a dit, & ce que j'ai ajouté, j'ai eu soin que ce qui est de moi fût imprimé d'un caractère de lettre différent de celui du texte. Je n'ai changé en aucune manière le nombre des paragraphes : mais j'ai eu attention que cette édition fût correcte & exempte, autant qu'il a été possible, de toute erreur typographique.

Au surplus, je serai très-satisfait, si je m'apperçois que mon travail peut être utile au lecteur, & remplir ses vues. *Donné à Altorf, ce 5 juil. 1787.*

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

I. Il n'y a pas encore bien des années que les traductions d'ouvrages latins sur la médecine se succédoient rapidement. Depuis que l'étude des lettres s'est introduit dans presque tous les états, & sur-tout parmi les chirurgiens, il est maintenant peu d'ouvrages latins sur la médecine que l'on traduise.

Les traductions de l'Anglois ont pris la place de celles du latin ; & aujourd'hui, pour le peu qu'un ouvrage de l'art ait de vogue à Londres ou à Édimbourg, une foule de traducteurs se présente pour le faire connoître en France. La raison en est bien simple : c'est que l'étude de la langue latine est la base de l'éducation que nous donnons à nos enfans, & qu'il en est peu à qui on fasse en même temps apprendre l'Anglois.

Quoi qu'il en soit, parmi les bons ouvrages latins sur la médecine, il s'en trouve encore quelques-uns qui, n'étant pas communs, &, en conséquence, hors de la portée des élèves, méritent qu'on les traduise pour les faire connoître ; & tel est celui dont nous donnons aujourd'hui, pour la seconde fois, au public, la traduction.

II. *Henri Etienne*, dans son trésor de langue grecque ; *Jacques de Billy*, dans son recueil des locutions grecques ; *Jean Gaspard Puicer*, dans son trésor ecclésiastique (1) ; le P. *Mabillon*, dans ses études monastiques ; *M. de l'Etang*, dans un traité de la traduction (2) ; enfin le savant évêque d'Avranches, *M. Huet*, dans une dissertation sur la meil-

---

(1) Imprimé en deux vol. in-fol. à Amsterdam, en 1682.

(2) Imprimé à Paris, en 1640.

leure manière de traduire (1), & plusieurs autres dans différens ouvrages, ont donné les règles les plus sûres, les préceptes les plus solides pour bien réussir dans l'art de traduire.

Mais, malgré toutes ces règles, malgré tous ces préceptes, on a toujours eu, & on aura toujours de mauvaises traductions; ce qui prouve combien il est difficile de bien représenter le génie de la langue, & le caractère des auteurs que l'on traduit: aussi l'Impératrice de Russie, par un effet de son zèle éclairé pour l'avancement des arts & des sciences en Russie, a-t-elle déclaré le 6 novembre 1768, qu'elle assignoit une somme annuelle de 20000 roubles, pour récompenser ceux qui traduiront d'excellens livres étrangers, en langue du pays.

Mon intention n'est pas de tracer ici les causes pour lesquelles on a si peu de bonnes traductions: je craindrois, & avec raison peut-être, qu'on ne m'accusât d'avoir méconnu ces causes. Je dirai seulement, avec l'abbé Regnier (2), que la règle la plus certaine, le meilleur précepte que puisse suivre un traducteur quelconque, c'est de s'attacher à rendre, le plus parfaitement qu'il est possible, le sens & l'esprit de son auteur: cette règle, ou demande une exactitude rigoureuse, ou souffre une liberté plus grande. L'exactitude scrupuleuse, qui veut qu'on essaie de rendre jusqu'au moindre mot, ne regarde guère que les livres sacrés: on peut prendre plus de liberté dans la traduction des auteurs profanes; mais cette liberté a encore ses bornes plus ou moins fixes, suivant les matières que l'on traite: ainsi celles qui regardent certaines sciences, par exemple, la médecine, exigent une grande précision dans ses termes. C'est véritablement alors qu'il est bien important de saisir la pensée & le génie de son modèle, puisque le moindre changement dans la liaison des idées de l'auteur, peut donner lieu à des erreurs très-réelles.

Le style varié des auteurs qui ont écrit en latin sur la médecine, ne contribue pas peu aux difficultés que l'on rencontre, lorsqu'on veut les traduire en notre langue; en effet, le style est dans les uns, lâche, diffus; dans les autres, serré, concis; dans d'autres enfin, fleuri, recherché. Il arrive souvent que le traducteur, en voulant

(2) Dans sa dissertation sur Homère, publiée en 1708.

(1) *De optimo genere interpretandi.*

rendre ces différens ſtyles, ne rend que la copie très imparfaite d'un parfait original. Prenons pour exemple le ſtyle ſerré, concis; c'eſt celui de l'auteur que nous avons traduit: or, dans ce ſtyle, on eſt entre deux écueils également dangereux. En effet, ſi l'on ſe contente de rendre mot pour mot ſon original, dans la crainte de le défigurer, en voulant s'étendre, on a fait alors une traduction qui eſt inſupportable; & c'eſt bien là le cas de dire que la *lettre tue, & que l'eſprit vivifie;* de plus, en traduiſant mot à mot, on devient plat, obſcur & forcé. Si, au contraire, on s'éloigne du texte, & qu'on ſe livre au génie de ſa langue, ſans trop s'embarraſſer de ſuivre ſon modèle, on devient alors froid, diffus, & ſouvent infidèle.

Nous euſſions deſiré, dans le ſtyle de Gaubius, une manière de s'exprimer un peu moins métaphyſique; un peu plus de clarté dans certains endroits, où le choix des expreſſions ſemble offrir deux ſens différens. Nous nous ſommes vus forcés pluſieurs fois de ſacrifier les agrémens du ſtyle, à la juſteſſe de la penſée, & à la fidélité de l'expreſſion, lorſque nous n'avons pu faire autrement, ſans courir les riſques ou de changer le ſens, ou d'affoiblir la penſée de notre auteur. Des mots ſeuls nous ont quelquefois arrêtés pendant long-temps.

Nous croyons n'avoir pas beſoin de prévenir le public en faveur de l'ouvrage dont nous lui préſentons la traduction. Trois éditions conſécutives en peu de temps, & la réputation juſtement méritée en médecine dont jouiſſoit l'auteur, deviennent ſa plus forte recommandation.

On voit dans la préface qui eſt à la tête de la troiſième édition latine, publiée par M. David Hahn, ce qu'étoit M. Gaubius, l'étendue de ſes travaux, & combien la médecine lui a d'obligation.

EXTRAIT des Regiſtres de l'Académie royale de Chirurgie, du jeudi 10 mai 1788.

MESSIEURS *Chopart* & *Botentuit*, que l'Académie avoit nommés pour examiner la traduction de la *Pathologie de Gaubius*, par M. SUE, Second, ayant fait leur rapport, la Compagnie a conſenti que M. SUE prenne à la tête de cet ouvrage le titre d'Académicien, & permis qu'il ſoit imprimé ſous le privilège de l'Académie. En foi de quoi j'ai ſigné le préſent Extrait, que je certifie véritable. A Paris, le 15 mai 1787.

LOUIS, *Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie.*

Ouvrages publiés par le Traducteur (1).

1. PATHOLOGIE de Gaubius, traduite du latin en françois. in-12. 1770.
2. Dictionnaire de Chirurgie, première édit. in-8°. 1771.
3. Eloge historique de M. Devaux, avec des notes & un extrait raisonné de ses ouvrages, in-8°. 1772.
4. Elémens de Chirur. en lat. & en fr. avec des not. in-8°. 1774.
5. Eloge de Louis XV, in-8°. 1774.
6. Discours prononcé aux Ecoles de Chirurgie, le 3 oct. 1774, in-8. 1775.
7. Mémoire sur l'anévrisme de l'artère crurale, in 8°. 1776, extrait du Journal de médecine.
8. Lettre critique sur un ouvrage intitulé, *Etat de la Médecine en France*, in-8°. 1776, & insérée dans les Mémoires historiques, littéraires & critiques sur la médecine, par M. Goulin, in-4°.
9. Pratique moderne de la Chirurgie, par M. Ravaton, publiée & augmentée, avec des notes & fig. in-12. 4 vol. 1776.
10. Dictionnaire de chirurgie, seconde édit. in-8°. 1779.
11. Précis hist. sur la vie & les ouvrages de M. Passemant, Ingénieur du Roi, in-8°. 1778.
12. Essais historiques, littéraires & critiques sur l'art des Accouchemens chez les anciens & chez les modernes, in-8°. 2 vol. 1779.
13. Anecdotes de médecine, chirurgie & pharmacie, in-12. 2 vol. 1785.
14. Plusieurs extraits pour le Journal polytype.
15. Examen d'un ouvrage intitulé : *Nouvelles historiques, biographiques de médecine*, &c. in-8°. 1785.
16. Nomenclature chronologique des thèses soutenues au Collège de Chirurgie, depuis 1749, jusqu'en 1786 inclusivement, in-4°. 1787.

(1) Des raisons particulières, mais inutiles à déduire ici, obligent le Traducteur de publier cette nomenclature.

INTRODUCTION



INTRODUCTION
A LA PATHOLOGIE.

De la Science médicinale.

1. PAR-TOUT la vie, la ſanté, la maladie & la mort, ſont ici-bas le ſujet médicinal de la nature humaine.

2. Les deux premiers états (1.) ſont appellés *naturels* par les médecins, parce qu'il eſt agréable d'en jouir. Les deux autres, qui leur ſont oppoſés, ſont *non-naturels*, ou *contre nature*, ne cauſent que du chagrin, & on les a, en conſéquence, en averſion.

3. Cependant, les uns & les autres (2.), à raiſon de la ſignification très-étendue du mot *nature*, ſont naturels; & chacun a ſes cauſes & ſes forces phyſiques, déterminées, par leſquelles

il naît, dure, ſubſiſte, diminue & finit. Ces cauſes & ces forces varient, ſuivant la différence de chacun de ces états, ſont même contraires les unes aux autres, & naiſſent dans l'homme même, ou viennent du dehors.

4. L'ame, au moyen du commerce qu'elle entretient avec le corps, exerce, tant par ſa propre volonté, que par un inſtinct inconnu, beaucoup de choſes qui concourent à la vie & à la ſanté, ou qui les détruiſent, à la ſuite des maladies ou de la mort.

5. Le corps, eu égard au mêlange, à l'union, à la ſtructure, à la compoſition, & à la vie des parties qui le forment, a auſſi une inertie, une mobilité, une mutabilité, une action & une violence, enfin un accord, d'où naiſſent continuellement pluſieurs cauſes, tant ſalubres que nuiſibles.

6. De plus, l'homme ſe trouve environné de nombre de choſes naturelles très-variées, qui ont chacune leur manière d'agir, & dont le changement eſt continuel. Il n'eſt pas toujours le maître de ſe paſſer des unes, d'éviter les autres, ou de ſe les approprier à ſa volonté. Or, ces choſes, en venant, ſoit de l'intérieur, ſoit de l'extérieur, affectent, d'une ou d'autre manière, le corps, & par lui l'ame, chacune ſuivant ſa matière, ſa puiſſance, le choc qu'elle occaſionne, & ſon action ſucceſſive : elles déterminent de

différentes façons, agacent, détruisent les forces internes de l'homme (4, 5.), les tournent en bien ou en mal; & celles-ci, à leur tour, sont les causes prochaines des changemens qu'éprouvent celles-là. De cette source naissent, tous les jours, plusieurs foyers de santé & de maladies, des alimens, des poisons, des remèdes.

7. Lorsque ces trois genres de forces (4, 5, 6.) concourent ensemble, par une loi convenable à la nature, l'homme jouit de la santé, & d'une longue vie : lorsque le contraire arrive, il est attaqué de maladies, ou d'une mort prématurée.

8. Tel est le sujet que traite le médecin, qui se propose, en réglant également ces forces (7.), de procurer, le plus long-temps qu'il est possible, à l'homme confié à ses soins, la vie & la santé.

9. La médecine est donc, à la considérer suivant la manière dont on la cultive aujourd'hui, l'art de diriger savamment & prudemment les forces de la nature, par le moyen des secours naturels (6.), pour mettre la vie & la santé à l'abri des maladies & de la mort.

10. Cette science (9.), bornée autrefois à promettre la santé aux malades, s'étant ensuite accrue, & versant ses bienfaits jusques sur les personnes en santé, impose sur-tout deux devoirs

au médecin ; l'un de conſerver la vie & la ſanté ; l'autre de guérir les maladies.

11. Elle doit donc préſenter l'expoſition, I. de la nature, des cauſes, du ſiège, des différens changemens, des degrés & des effets qui réſultent des divers états dans leſquels l'homme ſe trouve (1, 9.), & qui ſont à conſerver, ou à détourner ; II. les forces de la nature humaine, particulières à l'un & l'autre principe (4, 5.), conſervatrices, deſtructrices & médicales ; III. les facultés ſalutaires, nuiſibles, ou médicinales des choſes extérieures (6.) ; IV. enfin les règles & les préceptes pour employer celles-ci (III.), & diriger celles-là (II.), de manière que le médecin parvienne à la fin qu'il ſe propoſe (8, 9.).

12. Mais, comme la connoiſſance générale de toutes ces choſes (11.) ne ſuffit pas, & qu'il faut l'approprier à chaque homme en particulier, ſuivant qu'ils diffèrent entre eux par l'âge, le ſexe, le tempérament, le genre de vie, &c. on voit clairement combien la médecine a d'étendue.

13. Cette abondance de matières à traiter, exigeant un ordre régulier, il n'en paroît pas de plus convenable que celui qui, pris de la diverſité des états (2.), & des deux devoirs (10.) du médecin, explique d'abord, en mettant chaque choſe en ſon lieu, tout ce qu'il faut connoître

ou faire à l'égard de l'homme ſain, & y joint enſuite ce qui regarde l'homme malade ; le tout traité ſéparément & méthodiquement.

14. Il réſulte de-là que tout ce qui regarde le ſyſtême médicinal, ſe diviſe en deux parties qui traitent ; la première, de toutes les choſes naturelles à l'homme (2.) ; la ſeconde, de tout ce que l'on appelle *non-naturel* ou *contre nature* (2.). On pourra nommer, à raiſon de leur fin différente, celle-ci l'art de guérir, & celle-là l'art de conſerver la ſanté.

15. Cette dernière partie, priſe dans un ſens étendu, & embraſſant tout le devoir du médecin envers l'homme ſain, enſeigne :

I. L'économie humaine, la nature, les cauſes & les effets de la vie & de la ſanté : on appelle cette branche PHYSIOLOGIE, ou diſcours ſur la nature humaine ;

II. Les ſignes qui ſont connoître, en général, la vie & la ſanté, & leurs différens états & degrés, dans chaque homme en particulier : c'eſt ce qu'on appelle la SÉMIOTIQUE PHYSIOLOGIQUE ;

III. Les moyens & les règles qui aident à conſerver en bon état, le plus long-temps poſſible, la vie & la ſanté : c'eſt la DIÉTÉTIQUE.

16. L'art de guérir, également partagé en trois branches, conſerve un ordre ſemblable dans l'expoſition de ſon ſujet (14.), & enſeigne :

I. Ce qu'il eſt utile de ſavoir ſur la nature, les différences, les cauſes & les ſuites des maladies : c'eſt ce qu'on appelle la PATHOLOGIE ;

II. La connoiſſance des ſignes qui découvrent tout ce qui eſt obſcur dans les maladies, & qui doit être connu, ſoit préſent, ſoit paſſé, ſoit futur : ce qui a fait donner à cette partie le nom de SÉMIOTIQUE PATHOLOGIQUE ;

III. Les ſecours contre la maladie, & la manière de les adminiſtrer méthodiquement : c'eſt la THÉRAPEUTIQUE.

17. La néceſſité de ces deux parties eſt égale, & leur union inſéparable. Cependant l'art de conſerver la ſanté eſt la première partie qu'on doit connoître : comme la connoiſſance de la ligne droite précède celle des lignes courbes, de même la connoiſſance de la ſanté précède celle de la maladie ; & quiconque ſait conſerver la ſanté à ceux qui en jouiſſent, ſait auſſi, en grande partie, ce qu'il convient de leur faire, lorſqu'ils ſont malades.

18. Mais c'eſt dans la nature même de l'homme, qu'eſt placé le principal fondement de toute la médecine. La nature ſeule, agiſſant par ſes propres forces, & ſans le ſecours du médecin, entretient la ſanté du plus grand nombre des hommes, & remédie à leurs maladies. Lorſque ſon action ceſſe, ou eſt oppoſée à l'art, les efforts que

l'art fait, ſont vains : c'eſt à l'obſervation ſcrupuleuſe de la nature, qu'on a tâché d'imiter, que l'art doit ſa première origine, qu'il a dû enſuite ſes accroiſſemens, & qu'il les devra toujours. Enfin, les médecins ſont les miniſtres de la nature.

19. C'eſt pourquoi toute médecine véritable doit avoir pour règle de faire connoître, le plus exactement qu'il eſt poſſible, par des obſervations fidelles, ce que fait, ou ce que ſouffre la nature. Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir expoſé dans la Phyſiologie (15, I.), ſes forces & ſes mouvemens, ſuivant qu'on les apperçoit dans l'homme ſain : la nature, luttant contre les maladies, comme l'enſeigne la Pathologie (16, I.), produit & développe avec encore plus d'étendue ſes facultés, & ſes affections.

20. D'où l'on voit évidemment ce que l'on doit penſer de la certitude des connoiſſances médicinales : la nature humaine, bornée par les loix que le Créateur a établies, ſe multipliant par des individus ſemblables, eſt la même en tout temps, agit & ſouffre toujours de la même manière, & ſous les mêmes conditions. Ainſi, tout ce que, par le prudent uſage des ſens, on connoît clairement ſur l'économie de l'homme en ſanté ou en maladie, doit paſſer pour aſſuré & conſtant ; & il n'y a rien de plus certain dans la

physique. Il en est de même de ce que des observations fidelles apprennent sur les facultés des corps extérieurs qui agissent sur l'homme (6.) ; d'où il résulte que toutes les conséquences légitimes, tirées, par un raisonnement juste, des observations appliquées à des principes convenables de démonstration, méritent assurément, quoiqu'elles ne tombent pas par elles-mêmes sous les sens, une égale confiance.

21. C'est donc à tort qu'on impute à l'art, comme s'il étoit purement conjectural, les erreurs, les suppositions vicieuses, ou les incertitudes auxquelles des auteurs peu exacts ont donné lieu, ou par leurs mauvaises observations, ou par leurs faux raisonnemens : les sciences naturelles n'ont ni d'autres fondemens, ni de plus solides.

22. Il faut cependant convenir que la médecine a ses doutes, ses obscurités, & ses conjectures qu'on n'éclaircira jamais entiérement, parce qu'il n'est pas donné aux mortels de connoître parfaitement leur nature, ou celle des corps dont ils sont entourés. Mais quel est celui qui est exempt de cette foiblesse générale de l'esprit humain ? Il est vrai qu'elle est plus particulière au médecin ; ce qui vient de l'étendue immense & de la diversité du sujet qui l'occupe (11, 12.)

23. De plus, la différence si considérable qu'on

remarque entre les hommes, eſt encore un obſtacle particulier à l'évidence; car il ne ſuffit pas au médecin de connoître ce qui eſt commun à tous les hommes, il faut encore qu'il connoiſſe ce qui eſt propre à chaque homme en particulier, puiſqu'il préſide à la ſanté de chaque individu (12.). Cette différence entre les hommes eſt ſi grande, que le plus grand nombre des obſervations ne peut pas encore ſuffire à la faire connoître entiérement.

24. Il ne faut pas enfin s'en tenir à la ſeule ſpéculation, ni ſuſpendre ſon jugement, dans les cas obſcurs, juſqu'à ce qu'on ait plus de lumières. Le devoir veut qu'on agiſſe (9, 10.). On ne doit donc pas laiſſer échapper l'occaſion d'agir; elle eſt ſouvent inſtante, & force de déterminer, par conjecture, ce qui ne peut l'être aſſez promptement par le moyen des connoiſſances.

25. Auſſi convenons-nous, qu'eu égard à cette partie (22 à 25.), la médecine eſt vraiment *conjecturale*, parce que, ne pouvant toujours trouver ce qu'il y a de plus certain, elle s'attache à ce qui eſt probable; employant, au reſte, en tout, un raiſonnement juſte & très-éloigné des fictions vagues & téméraires, & des épreuves dangereuſes.

26. Que cela ſoit dit pour les médiſans; & lorſqu'ils auront appris à diſtinguer les ſciences

pures de celles qu'on appelle *appliquées*, & les *contemplatives* des *pratiques*, qu'ils voient si c'est avec raison qu'ils décrient, préférablement à toute autre science, la médecine, comme n'ayant aucune certitude.

27. Après ces prolégomènes, je vais traiter, suivant mon plan, des premières règles de la PATHOLOGIE (16, I.). Pour pouvoir le faire avec précision, qu'il me soit permis de passer sous silence toute cette partie de la médecine connue sous le nom d'*hygiène*, & de supposer que nos élèves en sont instruits.





PATHOLOGIE.

28. LE devoir du médecin, à l'égard de l'homme malade, eſt de le guérir (10.).

29. Or, la guériſon du malade eſt le changement de la maladie, dont il eſt attaqué, en ſanté.

30. La pathologie, qui conduit à la connoiſſance de l'homme malade, dans la vue de frayer le chemin pour la méthode de guérir (16, I.), doit donc enſeigner quelle différence il y a entre l'homme malade & l'homme ſain, & en quoi diffère la maladie, de la ſanté.

31. Ainſi, on doit conſidérer la maladie comme l'état oppoſé à la ſanté de l'homme, & d'une nature toute différente, ayant pareillement ſes cauſes & ſes effets.

32. Mais il faut expliquer en quoi diffèrent les maladies, les unes des autres, puiſque la ſanté peut être dérangée d'un nombre infini de manières.

33. D'où il eſt évident que l'on doit traiter ici de la nature, des différences, des cauſes, des effets, &c. des maladies, d'abord en général, & enſuite en particulier, mais toujours relativement aux états de la ſanté, dont, en conſéquence, il faut avoir primitivement une entière connoiſſance.

PATHOLOGIE GÉNÉRALE.

De la nature des maladies.

34. ON appelle *maladie*, l'état du corps humain vivant, dans lequel il ne peut exercer, ſuivant les loix de la ſanté, les actions qui lui ſont propres.

35. Nous comprenons, ſous le nom général de maladie, les défauts, les excès & les changemens quelconques des choſes néceſſaires au corps & à ſes parties, pour l'exercice régulier des fonctions. Celui donc qui a une connoiſſance convenable (27.) de ces choſes, ne doit rien trouver d'obſcur ou d'équivoque dans ce mot. Ce ſeroit s'abuſer que de comprendre ſous ce terme les obſtacles extérieurs qui peuvent quelquefois s'oppoſer à la guériſon.

36. Le médecin ne traite point d'autres maladies de l'homme, que celles qui ont leur ſiège dans les dérangemens du corps, & que l'on détruit en réparant ces dérangemens. L'union mutuelle de l'ame & du corps fait cependant que les maladies ont ſouvent leur première origine dans l'ame,

ou ont la force de troubler ses fonctions : voilà où se bornent les connoissances du médecin, relativement aux maladies qui peuvent venir de l'ame.

37. On a fait mention de la vie, dans cette définition, non-seulement parce que la maladie est une affection de la vie, & n'est pas plus concevable, sans elle, que la santé, mais aussi, pour prouver qu'il y a dans les malades un principe actif, distinct de la maladie même, & dont le médecin praticien doit sur-tout observer, discerner, & diriger avec soin les mouvemens. (18.) La force vitale, qui reste au malade, fait en outre que les qualités, tant salubres que nuisibles des corps qui le touchent, agissent d'une manière bien différente (6.).

38. Mais, comme la maladie est l'état mal-sain du corps (35.), il s'ensuit nécessairement que, tant qu'elle subsiste, les effets qui proviennent de la santé, comme de leur cause, c'est-à-dire, les fonctions, sont aussi dérangées. Il y a donc, dans presque tous les malades, une certaine lésion des fonctions, laquelle est plus ou moins grande, plus ou moins graduée, & dont le terme, le nombre, l'étendue & la durée varient. Si les défauts contre nature du corps ne la causent point tôt ou tard, il faut les appeller plutôt *laideurs* ou *difformités*, que *maladies* ; ils

ſont cependant encore ſoumis aux ſoins des médecins.

39. Nous entendons parler ici de toute eſpèce de fonctions propres à l'homme, ſans même en excepter celles qui paroiſſent ne dépendre que de l'ame ſeule, puiſque le corps malade a auſſi ſur celles-ci une grande puiſſance (36.).

40. Nous ne comprenons cependant pas dans cette claſſe, les vices des fonctions, qui proviennent de l'âge, du ſexe, du tempérament, &c. parce qu'ils ſont renfermés dans l'étendue de la ſanté. Il en eſt de même de ces impuiſſances qui viennent du défaut d'habitude, ou de ces affections qui dérivent des néceſſités de la nature humaine, & qui n'excèdent pas ſes bornes, comme la faim, la ſoif, le ſommeil, &c.

41. Les fonctions léſées ſont donc à la maladie, comme les non-léſées ſont à la ſanté; & un médecin habile ne doit point appeller *maladie* ce qui eſt irrégulier dans les fonctions, crainte qu'en confondant inconſidérément les notions & les effets de la cauſe, il ne néglige les recherches de la cure.

42. Il eſt évident par ce qui vient d'être dit, (34 à 42.) que la nature générale de la maladie conſiſte dans ces états mal-ſains du corps vivant, leſquels ont cela de propre, qu'ils contribuent, en partie, aux fonctions humaines; tandis que

les maladies, tant en général qu'en particulier, ont cela de commun entre elles, qu'elles ont leur siège dans les facultés du corps. Il faut donc regarder comme étrangères à la médecine, toutes les maladies qui n'appartiennent qu'à l'ame, en supposant encore qu'il y en ait, à moins qu'on ne se fasse un plaisir de reculer les bornes marquées de cette science.

43. La connoissance médicinale d'une maladie est donc la perception des dérangemens qui arrivent dans l'état sain du corps humain, & qui sont tels, que les fonctions en sont lésées : la guérison ne demande aussi que le rétablissement des parties dans leur premier état de santé. Lorsque le médecin a une fois procuré ce rétablissement, c'est avec raison qu'il espère que les fonctions recouvreront aussi leur ancienne vigueur, son art ne lui fournissant plus de ressources, si ses espérances ne sont pas remplies. C'est ce qu'enseignent les facultés lésées des sens.

44. C'est pourquoi celui qui veut expliquer les caractères des maladies particulières qui arrivent aux hommes, doit indiquer avec soin le changement arrivé dans le corps du malade, & qui est la cause qu'il ne peut s'acquitter, comme il faut, de ses fonctions. Mais ce changement est ordinairement très-caché, fort éloigné des sens, & ne peut être connu clairement par

lui-même. Aussi faut-il, pour le découvrir véritablement, avoir recours à un examen scrupuleux, & à un raisonnement prudent, parce qu'une erreur, commise dans ce cas, en produit plusieurs qui quelquefois sont nuisibles. Les médecins les plus prudens ne voient souvent alors qu'obscurité ; & ils aiment mieux s'arrêter, que de marcher dans les ténèbres, au risque de faire de faux pas.

45. Les phénomènes que les sens font découvrir dans le malade, servent, à la vérité, de fondement à cette recherche (44). Les premiers sont les fonctions lésées : en effet, leur écartement de l'état sain, examiné avec soin, & provenant de la maladie (38.), on en déduit, par un argument direct, la démonstration de la nature du mal, de même que celle de sa cause.

46. Mais la plus grande clarté vient de la connoissance exacte de l'état & du degré naturel de chaque fonction, de la manière dont chacune s'exécute, des qualités & des forces dont les parties du corps sont douées pour concourir à l'exercice de ces fonctions. Ainsi, en comparant une fonction quelconque saine, avec ce qui est nécessaire pour que la même fonction soit dérangée dans un malade, on peut connoître quelle est, & combien est étendue la perte de santé.

47. D'où il est constant que la Physiologie

(15, I.)

(15, I.) eſt, dans ce cas, d'une très-grande utilité; & que quiconque veut comprendre, ou expliquer réguliérement les caractères des maladies, ne peut négliger la connoiſſance de cette partie de la médecine. Mais auſſi tout ce qu'il y a encore d'endroits obſcurs, épineux, douteux dans l'expoſition de l'économie humaine, ou tout ce qu'on admet inconſidérément d'erreurs, de conjectures, de fictions, tout cela tourne au détriment de la Pathologie; de ſorte que c'eſt avec raiſon que tout bon médecin deſire que cette partie de la médecine ſoit enfin très-corrigée, & parfaite en tout point.

48. Il n'eſt pas moins important, dans cette recherche, de connoître les forces par leſquelles les accidens qui arrivent à l'homme, & qui proviennent, ſoit du dedans, ſoit du dehors, ſoit de toute autre manière, affectent & changent l'habitude du corps: ces accidens renferment en eux (4, 5, 6.) les cauſes & les occaſions des maladies; &, lorſqu'on en a une parfaite connoiſſance, il eſt aiſé de juger de la nature de l'effet qui en eſt réſulté. Dans ces cas, outre les obſervations que fournit la médecine, de ſon propre fonds, les démonſtrations méchaniques, phyſiques, chymiques, ont auſſi une application très-convenable: cependant la diverſe multiplicité des comparaiſons particulières, & le nombre

infini des combinaiſons poſſibles, laiſſent à ſouhaiter, plutôt qu'à eſpérer, l'entière perfection de cette connoiſſance.

49. Au ſurplus, il faut principalement avoir ſous les yeux des hiſtoires achevées de toutes les maladies, & de chacune en particulier : ces hiſtoires doivent être décrites exactement, d'après les obſervations complettes & fidelles des praticiens. Outre que c'eſt ſur elles qu'eſt fondée la connoiſſance générale des maladies (45.), lors de plus qu'on les compare avec celles qu'un examen pénétrant a fait découvrir dans un malade qu'on traite, elles font très-bien connoître le caractère du mal dont il eſt attaqué. Il n'y a certainement pas de moyen plus ſûr pour éclaircir ce qui eſt obſcur, réſoudre les doutes, détruire les erreurs, terminer les différends, lors même que les premières connoiſſances (47, 48.) n'éclairent pas aſſez ſûrement. C'eſt auſſi cette voie prééminente qu'ont ſuivie autrefois, & que ſuivent encore aujourd'hui tous les véritables médecins, ſe plaignant ſeulement de ce qu'elle eſt coupée par tant de vuides, & ſouillée par des narrations honteuſes & futiles.

50. Si l'on réfléchit, comme il faut, ſur ce qui a été dit juſqu'ici (45 à 50.), il eſt facile de comprendre de combien de difficultés eſt embarraſſée la matière abſtraite que nous traitons (44.).

Mais, ſi l'on conſidère en même temps les complications multipliées, &, pour ainſi dire, les transfigurations des maladies dans un même homme, on ne ſera point étonné de voir ſi ſouvent, même les plus habiles, reſter courts dans ces occaſions. Plus un médecin a d'expérience & d'étude, plus il eſt ordinairement circonſpect à prononcer ſur la nature des maladies.

51. N'eſt-ce donc pas bien définir la maladie, que de l'appeller *un combat de la nature pour ſa propre conſervation?* Cette definition, priſe du fonds même de la médecine, eſt, avec raiſon, approuvée de tout maître de l'art, ſage & prudent. La nature humaine a certainement une puiſſance ſurveillante, par le moyen de laquelle, continuellement occupée du ſoin de conſerver la vie & la ſanté de ſon corps, elle procure ce qui eſt néceſſaire au maintien de ces deux états, & détourne ce qui peut leur nuire; d'où on peut remarquer dans les malades, des mouvemens ſpontanés, & des efforts qu'on ne peut attribuer ni à la cauſe de la maladie, ni à tous les remèdes quelconques que l'on emploie; efforts qui tendent ſi ouvertement à la guériſon, qu'ils paroiſſent n'avoir pu être inventés, même à deſſein, plus convenablement, ou être dirigés avec plus de ſuccès. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon que l'on répète ſi ſouvent (9, 18, 19.) que la nature

guérit les maladies ; que le médecin n'eſt que ſon miniſtre, & que le principal ouvrage de l'art, en général, ſe réduit à obſerver, imiter & diriger la nature. Que les médecins aient donc toujours préſente à l'eſprit cette grande vérité ; mais il ne faut pas vouloir la faire paſſer pour une définition générale des maladies : en effet, elle ne comprend pas le vrai caractère des maladies, & en conſéquence ne convient, ni à toutes, ni à chacune ; & on ne doit pas confondre la maladie avec le remède. L'idée du combat de la nature renferme auſſi l'idée d'un adverſaire ; cet adverſaire, c'eſt la maladie : c'eſt contre elle que la nature emploie ſes efforts curatoires. Si vous donnez à cet effet le nom de *maladie*, dira-t-on qu'il n'y aura point maladie, lorſque la nature, peut-être languiſſante, ne fera aucun effort ? Rapportera-t-on également à la maladie même les mouvemens ſemblables, qui ſont l'effet des remèdes adminiſtrés par un médecin habile, qui imite la nature ? Nous convenons cependant qu'il y a des maladies dont, à conſidérer le cours général, ces efforts conſtituent une bonne partie ; qu'il y en a d'autres qui, lorſque ces efforts ſe font ſentir, changent d'eſpèce ; qu'enfin ces efforts ſurviennent à pluſieurs maladies, ſous l'apparence de ſymptomes qui, en même temps qu'ils doivent être bien diſtingués des effets par-

ticuliers à la maladie, ſont rapportés ſans raiſon à ſa propre nature.

52. Je voudrois que ceux qui, au lieu de la nature, aiment mieux ſubſtituer, comme agiſſant dans les maladies, l'ame, l'archée, ou tout autre agent raiſonnable, examinaſſent auſſi ce qui vient d'être dit dans l'article précédent. Ils ne diffèrent de nous, que par les termes; mais, lorſque de l'emploi des mots il n'en naît pas plus de lumière, pourquoi bannir ſans raiſon un terme conſacré avec réflexion par les anciens?

Des cauſes des maladies.

53. LA maladie étant un changement dans l'état ſain du corps (34, 35.), changement qui peut avoir lieu, ou ne pas avoir lieu, elle ſera auſſi l'effet corporel d'une puiſſance déterminée, à laquelle elle doit ſon exiſtence.

54. Or, quelle que ſoit cette puiſſance, à laquelle la maladie doit ſon exiſtence, on l'appelle la *cauſe de la maladie.*

55. La perception fâcheuſe des fonctions léſées par la maladie, a, de tout temps, porté les malades à la recherche de cette cauſe (54.); enſorte qu'il paroît que c'eſt de-là que la médecine tire ſa première origine. La raiſon du devoir conduit le médecin à cette recherche, lequel n'eſt cenſé

avoir enfin véritablement connu la maladie, que lorſqu'il a découvert ſa cauſe : il n'obtient même une guériſon parfaite, qu'après avoir détruit cette cauſe.

56. Il faut cependant mettre des bornes à cette recherche (55.), crainte qu'on ne s'y livre avec trop d'ardeur, ou avec plus de fineſſe que de vérité, crainte auſſi qu'on ne s'écarte de la ſphère des forces de la nature : car c'eſt dans elles ſeules que ſe renferme (3 à 9.) le médecin, tant dans la connoiſſance que dans le traitement des maladies. C'eſt pourquoi il ne faut pas remonter juſqu'aux dernières cauſes métaphyſiques, ou aux premières cauſes phyſiques. L'art, déja trop étendu par lui-même, quoiqu'ayant ſes bornes, (10.) eſt un obſtacle qui empêche de faire, même dans les cauſes ſecondes, plus de pas qu'il n'en faut, pour achever plus heureuſement la cure d'une maladie.

57. Nous ne nous arrêterons donc pas ici à ces différences minutieuſes & purement ſcholaſtiques des cauſes. Ce ſujet de diſputes, rejetté aujourd'hui par les philoſophes les plus ſenſés, eſt indigne d'un art dont la démonſtration dépend plus des faits, que des paroles.

58. Les médecins établiſſent utilement une différence entre la cauſe interne & l'externe. J'appelle *cauſe interne*, tout vice qui a pris racine

pendant quelque temps dans le corps, avant de devenir maladie; & alors cette caufe a quelque rapport avec la caufe prédifpofante. On appelle auffi caufe interne celle qui a fon fiège dans les parties intérieures du corps, & qui agit fans le concours des caufes externes, quoiqu'elle foit née de celles-ci. Lorfqu'au contraire, quelque corps pouffé, lancé ou venant du dehors, & agiffant par fa propre force, produit une maladie, on dit qu'elle eft produite de caufe externe. La première caufe établit donc, avant que la maladie foit déclarée, une certaine perte de fanté, cachée, à la vérité, ou fi légère, qu'on la fupporte pendant un temps, fans une léfion remarquable des fonctions : elle peut avoir lieu également dans les parties folides, comme dans les fluides. La feconde caufe produit la maladie dans l'état de la plus parfaite fanté; & comme ordinairement on la découvre clairement par les fens, & qu'elle a affez promptement un effet nuifible, les malades eux-mêmes ont fouvent coutume de la remarquer; auffi l'appelle-t-on *évidente* : elle n'a pas non plus été négligée par les anciens empyriques, qui ont, au contraire, foutenu qu'il étoit fuperflu d'agiter la queftion des caufes internes & cachées, parce qu'elles font obfcures, & qu'on ne peut les connoître que par des conjectures incertaines.

59. Les causes que l'on nomme, l'une *prédisposante*, l'autre *procatarctique* ou *occasionnelle*, sont certainement très-remarquables. On appelle *cause prédisposante* tout état inhérent au corps, & qui le rend propre à contracter maladie, à la première occasion. La cause occasionnelle est tout ce qui, survenant à la cause prédisposante, la développe, l'excite; de manière que toutes deux ensemble produisent la maladie : ni l'une ni l'autre ne suffit donc pas seule pour cela; il faut le concours de toutes les deux. Si la cause prédisposante manque, l'occasionnelle ne fait aucun mal; & pareillement si, quoiqu'ayant la cause prédisposante, on évite l'occasionnelle, on évite aussi la maladie. Une expérience constante prouve que les mêmes choses n'affectent pas également tous les hommes, & qu'il faut un régime particulier pour conserver en santé les personnes valétudinaires.

60. Enfin la division principale & la plus générale des causes morbifiques, est en *éloignées* & en *prochaines*. Les auteurs ne s'accordent pourtant pas sur l'explication de chacune de ces causes. Les uns appellent *éloignée* celle qui ne suffit pas seule pour produire la maladie, & qui a besoin, pour cela, d'une autre cause plus immédiate. Ainsi ils regardent comme prochaine celle qui, survenant après l'éloignée, ajoute le dernier

degré néceſſaire pour produire ſur le champ la maladie, & conſéquemment précède de plus près ſa naiſſance. Il réſulte de-là que cette diviſion des cauſes diffère à peine de la première. (59.) On confond la prochaine avec l'occaſionnelle (59.), à la manière du vulgaire, qui regarde comme la cauſe de la maladie, ce qui l'a précédée immédiatement; bien plus la cauſe éloignée augmentant d'un ſeul degré néceſſaire pour qu'elle ſe termine en maladie, ou frappant pluſieurs coups répétés, devient elle-même la cauſe prochaine. D'autres appellent avec plus de raiſon *cauſes éloignées*, celles qui contribuent, à la vérité, chacune en particulier, à la maladie, mais qui ne peuvent la produire toute entière, que par leur union, quelque rang qu'elles occupent d'ailleurs dans la ſuite des cauſes morbifiques; d'où il ſuit que la cauſe prochaine eſt celle qui, née du concours de toutes les cauſes éloignées, conſtitue ſeule la maladie entière; de manière qu'elle lui ſoit unie indiſſolublement. C'eſt auſſi pour cela qu'on la nomme également *contenante*, comme renfermant en elle-même tout ce qui donne origine à la maladie. Cette cauſe ayant lieu, la maladie ſe manifeſte ſur le champ; & celle-là n'eſt pas plutôt détruite, que celle-ci ceſſe auſſi: comme chaque partie de cette cauſe eſt ſeulement éloignée, de même auſſi elle ne

produit qu'une partie de la maladie. Comprendre en général, & en particulier, les causes éloignées, de la manière qu'elles concourent ensemble, c'est avoir la connoissance de la prochaine ; les détruire toutes, c'est détruire aussi celle-ci, & avec elle la maladie ; ne détruire que quelques causes, & laisser subsister les autres, c'est ne détruire qu'une partie de la cause prochaine, & ne pas guérir parfaitement.

D'autres établissant, avec raison, à ce qu'il paroît, un certain progrès dans ces causes, comprennent sous le nom de cause matérielle, qui en conséquence contienne la matière de la maladie, l'effet né du concours des causes prédisposantes & occasionnelles. La cause la plus prochaine de cet effet doit être celle qui produit la lésion des fonctions. La cause la plus prochaine est donc née, même du concours des éloignées. Cependant, dans le traitement des maladies, elle est l'objet plutôt de la science que de l'art, parce que née de la cause éloignée qui est plus proche d'elle, elle n'est détruite par la cause matérielle, qu'après que celle-ci est détruite.

61. Passant sous silence les autres différences moins importantes des causes, il peut demeurer pour constant, d'après ce qui a été dit depuis le paragraphe 58 jusqu'à celui-ci, & d'après un examen bien fait, que cette cause-là seule, que

j'ai appellée avec raiſon *prochaine* ou *contenante*, porte en elle-même le caractère d'une véritable cauſe phyſique, capable de produire la maladie; de manière que celle-ci prenne naiſſance, dure, change avec celle-là, & ne finiſſe qu'avec elle. Il n'eſt pas moins conſtant que l'on ne peut pas dire la même choſe des autres cauſes : c'eſt auſſi pour cela que le nom de *cauſe* ne leur convient pas directement. Il eſt auſſi évident que les médecins, ſuivant leur manière de parler, renferment ſous le titre de *cauſe*, tout ce qui concourt à la maladie, ſoit comme véritable cauſe, ſoit comme partie de cette cauſe, ou comme *conditio ſine quâ non*, *&c.* ce qui donne ſujet de rire, de plaiſanter, de conteſter, comme s'il pouvoit y avoir une cauſe ſans effet, ou un effet ſans cauſe, ou comme ſi la même cauſe pouvoit produire deux effets oppoſés, ou le même effet provenir de différentes cauſes.

62. C'eſt pourquoi il paroît bien plus convenable de n'appeller exactement *cauſe de maladie*, que ce qui eſt capable de produire la maladie entière. Tout ce qu'on aſſure de poſitif ſur les cauſes phyſiques, du nombre deſquelles il faut auſſi mettre les cauſes des maladies (3, 53.), on pourra certainement l'aſſurer ſur celle-ci.

63. Il réſulte de-là que, comme chaque maladie a ſa cauſe déterminée (54.), par laquelle elle

eſt néceſſairement produite, de même auſſi cette cauſe varie dans les maladies de nature différente; au lieu qu'elle eſt la même dans celles qui ſont de même nature, lors même qu'elles occupent différentes parties du corps, & qu'en conſéquence, elles ne troublent pas préciſément les mêmes fonctions; ce point de vue eſt un avantage très-utile dans l'art.

64. Cette cauſe ne doit pourtant pas toujours être appellée une *pure privation*, comme ſi la maladie, conſidérée comme un défaut de ſanté, ne provenoit que de l'abſence des conditions néceſſaires pour jouir de la ſanté. Il y a très-ſouvent, dans les malades, des principes étrangers, qui, par embarras ou agacement, produiſent des maladies.

65. Mais la maladie n'ayant ſon ſiège que dans le corps (36.), ſa cauſe n'appartient auſſi qu'au corps; & c'eſt dans lui ſeul qu'il faut la chercher, quoiqu'elle puiſſe peut-être venir de l'ame, à cauſe de leur union mutuelle : c'eſt l'affaire du médecin d'obſerver cette différence, & celle du philoſophe de l'expliquer. Une maladie née du mouvement de l'ame & qui dure, lorſque ce mouvement eſt appaiſé, ne reſte pas ſans une cauſe corporelle.

66. La cauſe eſt donc tellement liée avec la maladie, qu'elle en eſt inſéparable, & ne peut

avoir lieu ni ceſſer ſans elle. La diſtinction des cauſes en *contenantes* & *non-contenantes*, eſt donc nulle : la maladie ne dure pas plus que ſa cauſe, c'eſt à-dire, ſans cauſe. La plaie, lors même que l'inſtrument tranchant qui l'a faite, eſt ôté, perſiſte encore avec ſa cauſe.

67. Bien plus, cette cauſe conſtitue toute la nature de la maladie, qui eſt ſon effet, &, en conſéquence, en diffère réellement à peine. Tout ce qui eſt dans la maladie, doit ſe trouver dans ſa cauſe. Il eſt donc très-utile & très-néceſſaire de chercher à bien connoître la maladie (43.). C'eſt en effet cette connoiſſance ſolide des maladies qui démontre comment elles conſiſtent chacune dans leurs cauſes déterminées.

68. Il eſt cependant rare que cette connoiſſance ſoit ſimple : elle eſt ordinairement compoſée de pluſieurs états qui concourent enſemble. En effet, les notions des maladies, de la ſanté, & même du corps humain, renferment auſſi un grand nombre de connoiſſances réunies enſemble : c'eſt pourquoi, autant il y a de parties différentes, qui forment ce tout, que nous appellons *maladie*, autant il y a d'états diſtincts, ou de puiſſances, dans ſa cauſe, dont chacune ne forme ſéparément qu'une partie de la maladie, & qui, étant raſſemblées, la forment enfin toute entière.

69. Toutes les fois donc que quelqu'un de ces états, qui, par un concours mutuel, composent la cause de la maladie (68.), manque, change ou augmente d'un degré; toutes les fois que quelque nouvel état se joint aux premiers, ou que quelques-uns sont remplacés par d'autres, autant de fois la maladie éprouve aussi alors une diminution, un changement, ou une augmentation analogue. Sa pleine & entière disparution suit de même l'exacte destruction de tous ces états, tant en général qu'en particulier.

70. Cela posé (69.), on peut rendre raison de la naissance lente ou subite des maladies, de leur durée, accroissement, déclin, paroxysmes, relâchemens & périodes; de leur changement d'espèce; de la guérison parfaite ou imparfaite, de la récidive, & enfin de l'état neutre entre la santé & la maladie.

71. C'est pour cela que, pour bien connoître la cause d'une maladie, il faut séparer cette cause en autant de puissances simples, qu'il y en a qui la composent; les examiner d'abord chacune séparément, & ensuite toutes réunies, afin de voir quel est leur pouvoir, séparées & réunies; c'est ce qui, à la vérité, est très-difficile, mais néanmoins très-utile, & sur-tout nécessaire à un médecin dogmatique.

72. On en vient cependant à bout, en exa-

minant avec grand ſoin les états qui ont tellement précédé la maladie, qu'on ait lieu de croire qu'ils ont contribué en quelque choſe à la produire, ſoit qu'ils aient d'abord exiſté dans le malade, ſoit qu'ils viennent du dehors depuis long-temps, ou récemment (4, 5, 6.). Ce ſont eux en effet, qui renferment les puiſſances (71.), dont le concours donne naiſſance à la cauſe morbifique; enſorte qu'étant examinés avec ſoin, ils déclarent ſon origine.

73. Ce ſont ces états (72.) que les médecins connoiſſent ſous le nom de *cauſes éloignées* (60.), *prédiſpoſantes*, *procatarctiques* (59.); ce qui montre clairement combien il eſt utile & néceſſaire de chercher à les connoître. Si l'ancienne école des empyriques a eu tort de s'en tenir à ces ſeules cauſes, les modernes ont encore plus de tort de ne s'attacher qu'à l'examen de la cauſe prochaine (60.), lorſqu'ils ont de plus les cauſes éloignées, & qu'ils négligent leur action; tandis ſur-tout qu'il eſt ſouvent impoſſible de diſtinguer celle-là, ſi celles-ci n'éclairent pas d'abord, comme étant plus évidentes. Bien plus, la cauſe prochaine étant négligée, pourvu que vous obteniez toutes celles éloignées, vous guérirez la maladie (60.).

74. Ainſi, quoique les cauſes éloignées n'aient pas le caractère de véritables cauſes, & qu'en

conséquence, on les confonde mal-à-propos avec celles-ci (61.), elles méritent cependant un examen attentif de la part de ceux qui étudient la Pathologie : on peut même les appeller les *principes des maladies*, parce que, par leur concours mutuel, on établit les causes des maladies & enfin les maladies elles-mêmes : on peut aussi en faire deux classes qui comprennent, l'une les semences morbifiques, & l'autre les puissances nuisibles.

75. J'appelle *semences morbifiques* toute disposition particulière au corps, qui favorise la production des maladies, lorsqu'il s'y joint une puissance nuisible & analogue; on les nomme encore *semences prédisposantes* (59.).

76. Les puissances nuisibles sont toutes les choses qui ont la faculté de produire les maladies dans un corps prédisposé par la semence morbifique (75.); on les appelle *procatarctiques.*

77. Il faut, pour que la cause morbifique & la maladie même aient lieu, que ces deux puissances concourent ensemble; car la puissance nuisible n'a point d'efficacité, si elle n'agit sur un corps disposé à recevoir son impression; & l'affection séminale ne peut devenir maladie, si quelque force appropriée ne l'excite.

78. Il faut de plus qu'il y ait, entre ces deux espèces de principes, une affinité mutuelle, afin

afin qu'étant unies, elles concourent au même effet, & que l'une ne détruiſe pas l'autre. Toute puiſſance n'a pas la faculté requiſe pour développer une ſemence quelconque; & il n'y a point une prédiſpoſition univerſelle pour toute eſpèce de maladies, enſorte qu'une prédiſpoſition pour un genre de maladie détruit ſouvent la prédiſpoſition pour un autre, de même que la ſanté la plus parfaite ne ſe défend pas avec une égale force contre toutes les choſes nuiſibles en général, & contre chacune en particulier; d'où il ſuit que la même affection eſt tantôt favorable, tantôt contraire, ſuivant le caractère différent de la puiſſance nuiſible, & ainſi alternativement. Ce qui cauſe la maladie à l'un, ne la cauſe pas de même aux autres, pas même dans un autre temps, ſi la diſpoſition a été changée.

79. Il eſt donc évident que la connoiſſance ſuperficielle de ces principes ne ſuffit pas, & qu'il faut connoître la nature de chaque ſemence & de chaque puiſſance, afin de comprendre leur ſympathie & antipathie mutuelles, & ce qu'elles peuvent réciproquement faire & ſouffrir.

80. C'eſt ainſi qu'on parvient enfin, par une méthode ſynthétique, à connoître la cauſe de la maladie que forment ces principes joints enſemble (79.): bien plus, par le même moyen, on découvre *à priori*, comme on dit, la nature

de la maladie (67.) ; enſorte qu'en faiſant la comparaiſon, on puiſſe prouver ce qu'on a découvert par la méthode analytique (45.), ou reconnoître & corriger l'erreur commiſe dans l'une ou l'autre manière de raiſonner.

Au reſte, ſi l'on conſidère que les cauſes phyſiques de tous les effets corporels n'exiſtent jamais en général, que par le concours des deux eſpèces de principes que j'ai poſés (74, 79.), ainſi qu'il eſt très-évident pour ceux qui comprennent la méchanique, la chymie, &c. Si l'on conſidère que ce concours eſt ſur-tout très-manifeſte dans les ſemences des plantes & les œufs des animaux, on ne ſera pas étonné qu'aux noms génériques des principes vulgairement uſités, j'en aie ſubſtitué de nouveaux plus expreſſifs ; & on ne me déſapprouvera pas d'avoir entrepris d'étendre, plus qu'il n'eſt d'uſage, dans une pathologie particulière, les bornes importantes de cette ſcience (*).

(*) Qu'on liſe ce qu'a dit contre Eraſiſtrate, C. Celſe, *de medic. pref. du liv. I.*

Du Symptome.

81. LE ſymptome, pris dans la force du terme, déſigne ce qui arrive au malade; mais toute la maladie, avec ſa cauſe & ſes effets, pouvant être miſe au nombre des choſes accidentelles, la ſignification propre du mot *ſymptome* a été, pour les gens à ſyſtême, un grand ſujet de diſpute; & c'eſt une queſtion ſur laquelle les praticiens ne ſont pas non plus d'accord entre eux. Il eſt ordinairement plus aiſé de diſtinguer une choſe préſente, que de la définir par des termes exacts.

82. Quelque étendue que les anciens aient donné au mot *ſymptome*, il eſt aujourd'hui certain qu'il n'eſt applicable qu'à l'homme malade, & nullement à l'homme ſain. Il établit donc non-ſeulement la préſence de la maladie, &, par conſéquent, ſa cauſe; mais auſſi quelque choſe qui arrive contre nature, & qui, quoique reconnu comme diſtinct de la maladie & de ſa cauſe, a cependant avec elles quelque liaiſon. On ne peut donc nullement le prendre pour tout ce qui arrive contre nature à l'homme, ou pour des affections plus légères, qui ne méritent pas le nom de *maladie.*

83. On découvre dans un malade, par les

ſens, différens dérangemens dans l'état ſain; (38.) en faiſant attention, ſoit aux fonctions, ſoit à l'importance, au caractère des ſignes extérieurs, ou même aux qualités ſenſibles du corps.

84. Lorſque le malade reſſent ces dérangemens; (83.) lorſque le médecin les remarque; l'un & l'autre certains qu'ils ne proviennent pas de la ſanté, concluent qu'il y a maladie: ces dérangemens ceſſent, lorſque le malade eſt parfaitement rétabli.

85. Ce ſeroit pourtant ſe tromper, que de les prendre pour la maladie même (41.), parce qu'ils ſont unis, naiſſent, durent & finiſſent avec elle. Il eſt très-rare que celle-ci tombe ſous les ſens (44.): ce n'eſt ordinairement qu'à l'aide du raiſonnement, qu'on parvient à la découvrir; & elle ne ſe rend pas plus évidente pour le malade que pour le médecin. Cependant comme ces dérangemens ſont contre nature, & enracinés, pour ainſi dire, dans la maladie, on a raiſon de les appeller *ſymptomes*, comme arrivant en même temps qu'elle.

86. Le ſymptome déſigne donc tout dérangement ſenſible dans l'état naturel, excité dans l'homme par la préſence de la maladie, de manière cependant qu'on puiſſe le diſtinguer de la maladie même auſſi bien que de ſa cauſe, & qu'il ne dure pas plus que celle-là.

87. Le malade a en lui trois choſes contre nature, qui ſont la maladie, ſa cauſe & ſon ſymptome, leſquels ſont étroitement unis enſemble. Comme il ne peut y avoir de maladie ſans cauſe, il ne peut auſſi y avoir de maladie ſans ſymptome, ni de ſymptome ſans la maladie & ſa cauſe. Dans toute maladie, les fonctions, les excrétions, ou les qualités ſenſibles, éprouvent quelque changement apparent de l'état ſain (38.). On ne peut certainement appeller que *maladie*, & non *ſymptome*, ce qui dure plus que la maladie.

88. Les ſymptomes forment donc principalement cette partie de l'état morbifique, qui tombe ſous les ſens, ſoit du malade, ſoit du médecin; qui eſt très-évidente, &, en conſéquence, hors de tout doute; qui ſe montre d'elle-même à l'obſervateur, & n'a, par conſéquent, beſoin, pour être découverte, ni de ſignes, ni d'une conjecture étudiée.

89. Mais, comme les dérangemens, qui arrivent contre nature dans un malade, n'ont pas tous le même rapport à la maladie, ni toujours la même origine, il faut les bien diſtinguer les uns des autres, ſuivant les différentes ſources d'où ils émanent.

90. Tous, à la vérité, dérivent de ce qui eſt contre nature dans le malade : cependant d'autres ont directement pour cauſe un état morbifique

préſent, duquel ils dérivent comme autant d'effets, & avec lequel ils ont conſéquemment une union phyſique & indiſſoluble. Ce ſont-là les véritables ſymptomes, dont, à raiſon des trois choſes contre nature, que nous avons dit plus haut (87.) ſe rencontrer dans un malade, on fait trois eſpèces, & que l'on diſtingue en *ſymptome de la maladie*, *de la cauſe*, & *du ſymptome*.

91. On appelle *ſymptome de la maladie* l'effet ſenſible produit immédiatement par la préſence de la maladie : ſon rapport à la maladie eſt donc le même que celui de la maladie à ſa cauſe (66.); & comme la maladie naît du concours de pluſieurs états (68.), elle a auſſi coutume d'être accompagnée de pluſieurs ſymptomes de cette eſpèce.

92. C'eſt pourquoi il eſt très-utile & très-néceſſaire d'examiner ces ſymptomes (91.). En effet, ils prouvent non-ſeulement la préſence de la maladie, mais même ſa nature (45.). Les effets déclarent certainement le caractère de leur cauſe; mais la cauſe des ſymptomes de la maladie eſt la même que celle de la maladie.

93. Si cependant on peut déduire plus immédiatement de la cauſe morbifique l'origine du ſymptome, on l'appelle *ſymptome de la cauſe*, dont le terme eſt pris alors dans un ſens moins propre (61). C'eſt ce qui arrive toutes les fois

que les forces de la cauſe morbifique ſont ſi multipliées, qu'une ſeule partie d'elles concourt à produire la maladie, & devient en conſéquence ſa propre cauſe, tandis que l'autre partie, miſe auſſi en action tôt ou tard par l'occaſion de la maladie ſurvenue, produit différens effets, qui, à la vérité, ſurviennent à la maladie, mais qui n'ont pas avec elle une telle liaiſon, qu'elle ne puiſſe exiſter ſans eux. Il faut donc, pour comprendre les ſymptomes de la cauſe, faire attention aux puiſſances acceſſoires de la cauſe morbifique. Prenons pour exemple une plaie faite par un dard empoiſonné : ſi on dit que ſa cauſe eſt le dard, & que la maladie eſt la plaie, produite par la force méchanique du dard, on a coutume d'appeller ſymptomes de la cauſe tous les maux qui ſont excités par le virus porté en même temps dans la plaie.

94. D'où il eſt évident que ces ſymptomes (93.) peuvent quelquefois être détruits pendant la durée de la maladie, & ſubſiſter, lorſqu'elle eſt détruite ; qu'ils ſont quelquefois plus dangereux que la maladie qu'ils accompagnent ; que bien plus, ils indiquent d'autres fois une nouvelle maladie, jointe à la première : l'une des deux étant primitive, ou plus évidente, ou plus preſſante, eſt la ſeule qui ſoit regardée comme maladie ; l'autre n'étant pas tant conſidérée en

elle-même que dans ses effets, ou étant même entiérement négligée. Aussi, lorsque la principale maladie cesse, le symptome de la cause subsistant toujours, cette dernière cause disparoît; & la maladie cachée, de qui elle dépend, se montre enfin. Ce qui vient d'être dit, bien réfléchi, fait voir que cette distinction prise dans un bon sens, n'est ni un paradoxe, ni une superfluité, & qu'elle est, au contraire, très-utile, tant pour le diagnostic, que pour le pronostic des maladies, sur-tout des compliquées.

95. Lorsque l'un & l'autre symptome (91, 93.) ont la force de produire de nouveau une autre affection sensible, on l'appelle *symptome du symptome*. On donne aussi ce nom à tous les autres effets morbifiques, qui souvent dérivent ensuite alternativement les uns des autres, pourvu que les symptomes aient pour cause quelque dérangement antérieur, & qu'ils cessent avec lui (86.).

96. Ces derniers symptomes (95.) ont donc aussi leur première origine dans la maladie ou sa cause, sont connus par elles, cessent avec elles; &, quoiqu'ils soient au moins unis avec elles par l'intervention peut-être de plusieurs autres, ils peuvent cependant, étant réduits à des principes réguliers, contribuer aussi à la connoissance de la maladie, ou de la nature & de l'efficacité de sa cause; & lorsqu'on les néglige, on

ne peut avoir l'hiſtoire entière de la maladie.

97. Mais il faut remarquer que les malades éprouvent ſouvent des effets ſenſibles, que l'on rapporte entiérement, en les conſidérant dans leur naiſſance, à l'une des trois eſpèces de ſymptomes (91, 93, 95.), mais qui ont fait une impreſſion ſi forte dans les parties du corps, qu'ils durent bien au-delà de la maladie : auſſi les appelle-t-on plutôt *maladies ſecondaires*, que *ſymptomes ;* & ils méritent d'autant plus d'attention, qu'ils demandent chacun un traitement particulier. La hernie qui eſt quelquefois produite par un vomiſſement ſymptomatique, n'eſt pas appellée ſymptome du ſymptome, mais maladie. (86, 87.)

98. Il ſe rencontre encore, dans les maladies, une autre eſpèce de dérangemens, qui, ſurvenant aux malades, & altérant la ſanté (82.), peuvent, à la vérité, être compris ſous le nom général de *ſymptome*, mais ont une origine bien différente des premiers, &, en conſéquence, ne doivent nullement être confondus avec eux.

99. L'homme n'eſt pas une ſimple machine qui reçoive & ſouffre indifféremment les torts que lui font les choſes nuiſibles. Il a intérieurement une ame, qui, tourmentée, inquiétée par les chagrins que lui cauſe la maladie, emploie tout ce qu'elle a de pouvoir ſur le corps à repouſſer

l'ennemi qui l'opprime (4.). Le corps lui-même a aussi son action (5.), qui, modérée dans l'état de santé, devient beaucoup plus vive, lorsqu'elle est irritée par la présence du mal, & se porte souvent à des violences inouies, pour s'opposer aux assauts de la maladie. Il y a aussi alors entre les parties un concours & une conspiration mutuelle, par laquelle, comme elles constituent un tout qu'elles tâchent de conserver entier, en y contribuant chacune de leur part; de même, lorsque quelqu'une d'elles est menacée de quelque mal, les autres, & souvent toutes, joignent ensemble leurs forces, secourent celle qui est malade, & combattent, pour la cause commune, dans celle de chacune, &, pour la cause particulière, dans celles de toutes (5.). C'est pourquoi la nature humaine, munie de ces forces, non-seulement résiste aux causes morbifiques, mais même lutte avec elles, &, dans un conflit mutuel, oppose la force à la force. (51.) Comme elle ne peut agir ainsi dans l'état de santé, lorsque le jeu des fonctions est égal, elle excite des mouvemens extraordinaires, & des troubles souvent plus considérables que ceux qui viennent de la maladie, d'où dérive une multiplication de symptomes.

100. De ce genre (99.) sont ordinairement les appétits désordonnés, & les aversions des

alimens, les mouvemens ſpaſmodiques, convulſifs; les troubles dans le cours des humeurs, les fièvres, les éruptions, les abcès, les hémorrhagies, les vomiſſemens, les diarrhées, les ſueurs, & pluſieurs autres accidens qui, quoiqu'ils accompagnent les maladies, ou ſurviennent après, ne peuvent cependant nullement être regardés comme des effets provenans directement des maladies, ou de leurs cauſes, ou comme des ſymptomes proprement dits (86.).

101. Appellons donc plutôt ces accidens des efforts de la nature, ou des ſymptomes actifs auxiliaires, parce qu'ils ſont excités par la nature en action, & qu'ils manquent, lorſque ſes forces ſont épuiſées ou opprimées; parce qu'ils ne ſe manifeſtent pas toujours, ſous la même forme, dans la même maladie, & qu'ils ſont ſouvent ſuivis de guériſons très-bénignes, que l'art même ne ſauroit imiter; ou parce qu'enfin on remarque au moins, lorſqu'on y fait bien attention, qu'ils ont des terminaiſons ordinairement ſalutaires. Les anciens ont appellé ces accidens *conſécutifs*, ſans cependant les comprendre ſeuls, ni tous, ſous ce terme.

102. A les conſidérer dans toute leur étendue, il y a très-peu de maladies auxquelles ils ne ſe joignent : il y en a, au contraire, pluſieurs qu'ils n'accompagnent pas moins conſtamment &

certainement que tous les autres ſymptomes ; de ſorte qu'on diroit avec vérité, qu'ils proviennent des efforts réunis de la puiſſance morbifique, & des forces rénittentes de la nature. Ce ſont ces efforts qu'on peut appeller (51.) des *combats de la nature pour ſa propre conſervation* : on n'expliquera jamais bien leur caractère, ou les phénomènes qui les accompagnent, lorſque ne s'attachant qu'aux ſymptomes de la première eſpèce (90.), on négligera d'examiner ces mouvemens de la nature.

103. Ce qui montre clairement combien leur obſervation exacte, & leur diſtinction, eſt utile & néceſſaire au praticien, pour qu'il ne ſe laiſſe pas aller à une crainte frivole ſur des choſes qui ne peuvent faire aucun mal, ou qu'il ne s'oppoſe pas inconſidérément aux efforts ſalutaires de la nature, qu'il ne doit pas troubler, mais plutôt diriger avec prudence (9, 18, 19.).

104. C'eſt cependant ſe tromper, que de croire que de cette ſource il ne provienne que des effets ſalutaires. La nature a auſſi ſes erreurs, & eſt ſujette à des violences qui, étant ou exceſſives, ou trop foibles, ou dirigées ſur des parties peu convenables, cauſent ſouvent beaucoup de mal, & quelquefois même la mort ; de ſorte qu'il eſt du devoir d'un médecin prudent, non-ſeulement de ne pas demeurer ſpectateur oiſif de

l'empire qu'exerce la nature, mais même de réprimer ses efforts, lorsqu'ils sont trop précipités; de les exciter, lorsqu'ils sont languissans; & enfin de la ramener dans la bonne voie, lorsqu'elle s'en écarte.

105. Cette espèce a aussi ses effets morbifiques, qui, comme les symptomes des symptomes (95.), proviennent des troubles qui en sont la suite, & jettent quelquefois comme ces symptomes, (97.) des racines si profondes, qu'ils dégénèrent en maladies secondaires. Les efforts victorieux de la nature (101.) ne sont pas non plus à l'abri de ces effets : la victoire coûte presque toujours du sang.

106. Reste une troisième espèce de symptomes que l'on observe dans les malades, & qu'il faut bien distinguer des deux premières espèces, quoiqu'ils aient avec elles une certaine liaison : on peut les appeller *fortuits* ou *accidentels*, parce qu'ils ne doivent leur origine qu'au hasard.

107. Le malade est en effet, comme l'homme sain (6.), dans une vicissitude continuelle de choses qui l'entourent, dont il est frappé d'une ou d'autre manière ; vicissitude dont ses propres fonctions ne sont pas non plus exemptes. Or il est difficile de proportionner, d'approprier toujours toutes & chacune de ces choses à l'état morbifique, avec assez de précision, pour qu'elles

agiſſent de concert avec la nature & le médecin dans la guériſon, ou afin au moins qu'elles ne s'y oppoſent pas. Cependant comme elles affectent différemment, chacune ſuivant ſa puiſſance (6.), les perſonnes ſaines, & qu'elles ſont ſujettes à de fréquens changemens, elles ont auſſi plus de pouvoir ſur les malades, dont les forces affoiblies ne peuvent apporter qu'une moindre réſiſtance; ce qui donne néceſſairement lieu à des effets qui, quoique liés avec les ſymptomes de la première & de la ſeconde eſpèce (90, 98.), ne ſont cependant pas directement attribués à la maladie ou à la nature.

108. Ces ſortes de ſymptomes, quoique fortuits, ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de pouvoir; car tantôt ils aigriſſent la maladie; de légère qu'elle étoit, la rendent cruelle, & même mortelle; l'aggravent par l'addition d'une autre maladie; la changent en une autre; troublent les efforts ſalutaires de la nature; bouleverſent les opérations des remèdes; occupent enfin les occaſions & les momens d'agir: tantôt ils ſont d'un grand ſecours, & quelquefois ſuivis d'un ſi grand ſuccès, que ce n'eſt qu'à eux ſeuls que le malade doit le recouvrement de la ſanté. Pluſieurs exemples prouvent que les paſſions de l'ame, excitées avec violence & ſubitement chez des malades, ont produit tantôt la guériſon,

tantôt la mort ou de très-grands troubles. Heureux encore, lorſqu'alors un mauvais traitement n'y contribue pas auſſi pour ſa part !

109. Il arrive auſſi quelquefois que ces ſymptomes perſiſtent & durent plus long-temps que la maladie pendant laquelle ils ont paru, & qu'ils prennent la forme d'une maladie ſecondaire (97, 104.); alors on connoît enfin, plus clairement, leur origine.

110. C'eſt pour cela qu'ils méritent une remarque & une diſtinction particulière, afin de rapporter chaque événement à ſa cauſe, & de ne pas imputer à la maladie, à la nature ou à l'adminiſtration des remèdes, des effets nuiſibles; ce qui ne peut que porter un grand préjudice à la médecine. Ceux-là ſur-tout doivent éviter de ſe méprendre, qui veulent comprendre auſſi, ſous le titre commun de *ſymptomes conſécutifs*, (110.) cette eſpèce de ſymptomes.

111. Si l'on conçoit bien tout ce qui a été dit depuis l'article 90 juſqu'au précédent, il eſt aiſé d'en inférer que les ſymptomes, qui doivent leur naiſſance aux ſources dont il a été fait mention, ſurviennent, à la vérité, aux malades, à l'occaſion de la maladie, mais qu'ils ne ſont pas tous en général, ni chacun en particulier, unis entre eux, ou avec elle, de la même manière; de ſorte que chacun n'eſt pas ſuſceptible du même

raisonnement ; de sorte que tous n'ont pas une égale importance, lorsqu'il s'agit de les employer comme il convient, tant pour connoître les caractères des maladies qu'ils accompagnent, & porter sur elles un pronostic juste, que pour en tirer des indications curatives.

112. On appellera certainement *nécessaires* les autres symptomes qui ont, avec la maladie, une telle liaison que si-tôt qu'elle a lieu, & à mesure qu'elle se développe, ils doivent se manifester tôt ou tard : tels sont tous ceux qui dérivent de la maladie, comme de leur cause, & dans la nature de laquelle on trouve toute la raison de leur naissance. On les appelle encore *essentiels* ou *primitifs*.

113. Il faut rapporter à cette classe les symptomes qui viennent de la première source (90.), principalement ceux de la maladie (91.), & leurs effets (95.). De l'autre source (98, 99.) naissent, à la vérité, plusieurs symptomes d'un caractère variable, qui n'ont point de liaison fixe avec la maladie, & qui conséquemment arrivent de diverses manières dans la même maladie, eu égard à leur différente nature. Mais toutes les fois que les puissances des états morbifiques, & les forces rénittentes de la nature irritée (102.), concourent ensemble pour constituer l'espèce même de la maladie, on doit autant de fois regarder

regarder alors comme néceſſaires tous les ſymptomes actifs (101.) qui ſurviennent, & ſans leſquels la maladie changeroit d'eſpèce. La troiſième ſource (106.), quoique les ſymptomes qui doivent en dériver, ſoient tels par rapport à la cauſe & à la maladie, ne préſente aucun ſymptome qui puiſſe être rangé dans cette claſſe.

114. Il ne faut donc pas appeller *néceſſaires* les autres ſymptomes qui ont ſi peu de liaiſon avec la maladie, qu'ils peuvent indifféremment avoir lieu ou ne pas avoir lieu.

115. Les degrés des ſymptomes néceſſaires (112.) ſont certainement variés; & ils ne méritent pas tous les mêmes égards. La maladie, de même que la ſanté, ne naît pas & ne finit pas en même temps, ni ne produit en un moment tous les changemens dont elle eſt ſuſceptible: elle développe au contraire ſes effets dans un certain ordre, & les uns après les autres. Les forces phyſiques des états morbifiques ont en effet leurs accroiſſemens, à proportion deſquels la nature emploie & varie ſes efforts. Il s'excite auſſi, par degrés, des troubles, & comme des conſpirations entre les parties & les facultés; de ſorte qu'une maladie ne ſe préſente pas toujours dans tout ce qui l'environne, ni ſous la même face, ni accompagnée des mêmes ſymptomes.

116. Auſſi les uns naiſſent-ils en même temps que la maladie, dûrent & finiſſent avec elle, l'accompagnent toujours, & doivent, en conſéquence, être appellés *individuels*, *perpétuels*, *ſimultanés*. Les autres, quoiqu'ils arrivent néceſſairement, ne ſont cependant pas inſéparables : ceux-ci ne paroiſſent que dans leur temps, & non dans tous les temps de la maladie ; on peut donc les appeller *ſymptomes temporels*. Dans les fièvres ſur-tout intermittentes, cela eſt très-manifeſte.

117. La réunion exacte de ces deux eſpèces de ſymptomes (116.), leur diſtinction de ceux qui ne ſont pas néceſſaires (114.), & l'examen ſcrupuleux du rapport que chacun a avec la maladie qu'il accompagne, fourniſſent le principal fondement pour bien établir le diagnoſtic & le prônoſtic. C'eſt d'eux qu'on tire les ſignes pathognomoniques & caractériſtiques, par leſquels les maladies diffèrent les unes des autres ; & il n'y a point de ſource qui puiſſe fournir des explications ou des hiſtoires plus certaines des maladies. C'eſt encore ſur eux qu'eſt fondée la connoiſſance ſolide (45.) de la nature de la maladie, que produit la méthode analytique. Les ſymptomes temporels ſervent de plus beaucoup à bien diſtinguer les différens temps & degrés des maladies.

118. Il ne faut nullement négliger les symptomes non nécessaires (114.), parce qu'ils ont moins de liaison avec la maladie, lorsqu'ils surviennent. On voit évidemment par ce qui a été dit (94, 101, 103, 108, 110.), de quelle utilité ils peuvent être, étant observés avec soin. Ils renferment, en grande partie, la matière importante de la crudité dans les maladies, de la coction, des crises & des différentes terminaisons.

119. Au surplus, tous les dérangemens, qui arrivent dans l'état sain, & qu'on découvre dans toutes les espèces de symptomes, peuvent être aisément rapportés aux fonctions, aux excrétions & aux qualités sensibles, & être reconnus, lorsqu'il est nécessaire, sous quelqu'un de ces titres.



PATHOLOGIE PARTICULIÈRE.

De la nature de chaque maladie.

120. LA définition générale de la maladie donnée plus haut (34.), ne comprenant que ce que toutes les maladies en général, & chacune en particulier, ont de commun entre elles, n'enseigne que leur différence de l'état ſain. Or, non-ſeulement elles diffèrent entre elles ; mais même chacune altère, ſuivant ſa manière, la ſanté ; ce qu'il eſt ſur-tout du devoir du médecin de bien connoître (44.), comme n'étant chargé, dans la pratique, que du traitement de chacune : (12, 23.) il faut donc procéder du général au particulier.

121. La différence des maladies vient ou de la nature particulière de chacune, & des attributs ſans leſquels elles ne peuvent avoir lieu, ou des états étrangers, qui peuvent exiſter ou ne pas exiſter, la nature &, en conſéquence, le nom générique de la maladie, étant toujours les mêmes. On appelle les premières différences *eſſentielles*, *primitives*, & les ſecondes, *accidentelles*,

ſecondaires. La connoiſſance des unes & des autres eſt très-utile : les premières enſeignent les divers caractères des maladies poſſibles ; les ſecondes appartiennent aux maladies reſſerrées dans leurs bornes, telles qu'elles ſe préſentent au médecin, à connoître & à traiter dans les ſujets eux-mêmes : on voit auſſi clairement par-là avec quel ordre elles doivent être traitées.

122. Le grand nombre des maladies, & leur complication, qui varie à l'infini, exige que, dans l'expoſition de leur nature, on ſuive la méthode des géomètres, & qu'on explique d'abord les maladies les plus ſimples, pour préparer l'eſprit de l'élève à comprendre les compoſées.

123. C'eſt pourquoi il faudra conſidérer ſéparément pluſieurs vices qui ne ſe rencontrent jamais ſeuls dans les malades, & mettre au nombre des maladies pluſieurs affections d'un caractère plus ſimple, qui, à parler communément, ne ſont pas regardées comme maladie, (38.) ou que les pathologiſtes appellent encore *cauſes.* Il y a, en effet, entre les parties du corps humain, un certain concours, par lequel, comme dans la ſanté, elles ſe prêtent un ſecours mutuel, & ſe conforment réciproquement aux loix de la nature ; de même dans la maladie, elles ſouffrent enſemble, & ſe communiquent mutuellement leurs affections ; ce qui fait que,

dans la pratique, on rencontre rarement de véritables maladies qui, confidérées fous l'idée la plus fimple, foient fans mélange. Le corps jouit de plus, dans l'état de fanté, d'une certaine force avec laquelle il fe défend contre les vices particuliers, & s'oppofe à ce que l'ordre de fes fonctions foit troublé fur le champ, par le dérangement unique d'une partie quelconque; enforte qu'ordinairement la maladie ne fe déclare enfin, que lorfque le mal a déjà fait beaucoup de progrès.

124. Ce n'eft pourtant pas là une raifon pour paffer ici fous filence la defcription de cette efpèce de maladie : elle contribue certainement beaucoup à l'intelligence des compofées, qui font produites par les concours des fimples : elle répand même de la clarté fur les femences morbifiques (75.), dont nous parlerons par la fuite. Bien plus, elle eft d'une fi grande importance dans la pratique, qu'on doit continuellement l'employer dans le traitement des maladies : en effet, fi on n'adapte pas prudemment aux différens tempéramens des individus, les remèdes & la méthode de traiter, fouvent on devient plus nuifible (120.) qu'utile (*). Peu importe, au refte, qu'on appelle ces indifpofitions *maladies*, ou plutôt *affections*, *vices*, *difpofitions vicieufes*.

(*) Voyez I. Huxam, liv. fur les fièvres, cap. I, III, IV.

Des Maladies les plus ſimples.

125. LA maladie étant inhérente au corps, (36, 42.), elle aura ſon ſiège dans les parties qui le forment, & variera elle-même à raiſon de leur différence.

126. Ainſi elle occupera les parties contenantes, ou les contenues, les ſolides ou les fluides : telle eſt la prémière différence des maladies.

127. Or ces deux eſpèces de parties ont leurs qualités qui les rendent propres chacune à leurs fonctions. Mais de ces parties, les unes ſont communes, & les autres plus ou moins reſtreintes aux eſpèces particulières de chaque genre, ſuivant les diverſes manières dont ces qualités doivent contribuer aux fonctions de la ſanté. Lorſque nous nous portons bien, nous avons un égal beſoin des unes & des autres ; & le dérangement des premières n'eſt pas plus nuiſible que celui des dernières ; d'où naît une autre différence de maladies.

128. Il y a encore une certaine relation & proportion de parties à parties, de qualités à qualités ; proportion qui, lorſqu'elle eſt dérangée,

change auſſi, non-ſeulement la ſymmétrie, mais même l'harmonie régulière des fonctions ; d'où réſulte à cet égard une autre ſubdiviſion des maladies.

129. Nous expoſerons par ordre, ſuivant ces différentes claſſes (126 à 129.), l'hiſtoire des maladies les plus ſimples ; mais, afin qu'on comprenne mieux ce que nous avons à dire, nous allons d'abord développer ce qu'enſeigne la véritable chymie ſur la matière conſtitutive du corps humain.

Parties dont le Corps humain eſt compoſé.

130. LE corps humain eſt, eu égard à ſa matière palpable, un mélange exact d'humide & de ſec.

131. C'eſt dans la diverſe proportion & compoſition de ces deux principes, que l'on trouve principalement la raiſon des degrés infinis de conſiſtance, qui forment la différence qu'on remarque entre les parties du corps humain.

132. L'eau conſtitue l'humide : elle eſt également compoſée de parties très-dures & très-

fluides : ſi on l'en ſépare, il ne reſte qu'une matière ſèche.

133. Cette matière très-mobile, qu'une légère chaleur diſſipe, forme ſa plus grande partie de tout le corps, & produit le fluide de ſes humeurs, & la partie molle & flexible de ſes ſolides.

134. Le ſec, plus cohérent, plus peſant, & que la chaleur a plus de peine à diſſiper, ſe diviſe en trois matières de différente nature, qui ſont *l'inflammable* que le feu conſume, la *ſaline* que l'eau abſorbe, & enfin la *terreuſe* qui réſiſte au feu & à l'eau.

135. La matière inflammable, le ſiège de la couleur & de la chaleur, qui tempère l'acrimonie ſaline, donne de la ténacité aux ſolides & aux fluides.

136. La matière ſaline, affoiblie par le phlogiſtique qui lui eſt adhérent, & diſſoute dans l'eau, eſt le moyen d'union entre l'eau & le phlogiſtique.

137. La matière terreuſe, la baſe & le fondement de toute la machine, ſon ſoutien contre les injures de l'air, du feu & de l'eau, diſtribuée en conſéquence, quoique dans une portion inégale, dans toutes les parties du corps, donne à chaque fluide la denſité dont il a beſoin, & aux ſolides la fermeté qui leur convient.

138. Ces quatre principes (132, 135, 136, 137.), quoique très-différens entre eux, sont cependant si exactement mélangés dans l'état sain, qu'on ne trouve point l'un sans l'autre dans aucune particule solide ou fluide; qu'on les rencontre, au contraire, tous dans chaque partie, & qu'il n'y a qu'un effort nuisible, qui puisse en séparer quelqu'un de la société des autres : aussi n'est-il pas croyable que la nature emploie dans la formation du corps, dans son accroissement & sa nourriture, des élémens différens qu'elle mêle d'abord entre eux, & qu'elle arrange ensuite les uns avec les autres dans l'ordre & la proportion qu'exige le caractère de chaque partie. Elle se sert, au contraire, de molécules déjà mêlées, & achève son ouvrage, en les unissant ensemble convenablement, & en variant leur densité. Telles sont, sans contredit, les pertes à réparer, qui viennent du corps; telles sont les particules nourrissantes, qui flottent dans les sucs nutritifs, ou qui sont tirées des alimens. Il ne paroît pas qu'il y ait une plus grande action dans les forces de la nature humaine.

139. Ce mélange (138.) est de plus affermi par la cohérence qui unit entre elles les parties hétérogènes, afin qu'elles ne se séparent pas d'elles-mêmes, si ce n'est par une force extérieure; ce qui encore ne peut arriver qu'avec peine.

140. Mais comme la vertu cohérente n'eſt pas la même entre les atômes de chaque matière conſidérée ſéparément, de même auſſi n'eſt-elle pas également forte ou conſidérable entre les matières différentes mêlées enſemble. Les unes ont plus de rapport avec les autres : il y en a qui ſont tout-à-fait oppoſées, & qui n'ont de liaiſon fixe enſemble, que par le moyen d'une ſubſtance intermédiaire.

141. La cohéſion de l'humide (132.) eſt moins forte que celle du ſec (134.), d'où il ſuit que la différente proportion de l'un mêlé avec l'autre, donne lieu à différens degrés de conſiſtance.

142. Dans le ſec, la matière terreuſe (137.) eſt la plus cohérente de toutes, & donneroit, par l'aſſemblage de ſes atômes immédiatement rapprochés les uns des autres, une dureté preſque inſurmontable, ſi elle n'étoit amollie par l'intervention des autres principes. Lorſque la violence du feu & de l'air a ſéparé & diſſipé les autres matières, il n'y a que la terreuſe qui reſte. Les os les plus durs étant calcinés par le feu juſqu'à être blancs, conſervent leur cohéſion & leur forme, quoiqu'ils n'aient plus qu'une pure terre. Cette terre n'eſt même pas ſi ſerrée, qu'elle n'ait çà & là plusieurs pores ouverts : auſſi, plus une partie contient de terre amaſſée & ſerrée, plus elle a de fermeté & de cohérence. C'eſt

principalement la terre qui fait que le corps humain forme & eſt toujours un tout composé de pluſieurs parties jointes enſemble, ſans qu'aucune d'elles ſe confonde avec une autre : tel eſt le ſquelette chymique de l'homme : tel eſt le principe de cohéſion, de repos, d'inertie.

143. Mais eſt-il beſoin, pour ſouder enſemble les particules terreuſes prêtes à tomber d'elles-mêmes, de l'interpoſition d'un gluten aqueux, onctueux ? Ce gluten eſt effectivement néceſſaire, toutes les fois qu'une partie, que la terre pure rendroit trop dure, a beſoin d'une cohéſion fluide, molle, flexible, friable, c'eſt-à-dire, non entiérement roide ; mais le contact immédiat de ſes particules ſuffit à la terre pour établir la cohérence : l'intervention des matières étrangères ne fait que tempérer la cohéſion qui eſt plus lâche, à proportion que ces matières ont plus de relation avec la terre. En vain objecteroit-on contre cela qu'on donne une plus grande fermeté aux os calcinés, en les imbibant d'eau ou d'huile : lorſque l'air étant chaſſé, une humeur bien plus épaiſſe pénètre leurs pores (142), ou vuides ou au moins remplis d'air, eſt-il néceſſaire que la cohéſion ſoit augmentée ? Les glutens eux-mêmes ne doivent leur cohérence qu'à la terre qu'ils contiennent.

144. Pourquoi donc les parties du corps

humain, après avoir été consumées par le feu, se séparent-elles en cendres désunies? Les parties volatiles étant dissipées, il reste dans la masse terreuse des espaces vuides, qui font que ses molécules sont bien loin de se toucher immédiatement. Bien plus, la fumée & la dépuration de l'esprit, du sel, de l'huile, qui sont dégagés, apprennent aussi qu'une bonne partie de la terre se dissipe en même temps dans l'air; d'où il suit qu'il n'y a que les parties remplies d'une grande quantité de matière volatile, qui présentent ce phénomène, & qu'il n'en est pas de même de celles qui ont une terre plus épaisse (142.).

145. Il se mêle avec l'eau & la terre qui sont les extrémités opposées de la cohérence, (141, 142.) & qui ne peuvent être alliées seules ensemble, une matière saline (126.), & une inflammable (125), analogues, l'une ou celle-ci, à la terre, & l'autre à l'eau, & qui s'unissent aussi aisément ensemble; de sorte que leur intervention concilie des matières toutes différentes. Ainsi l'eau se marie avec le sel, le phlogistique avec le sel, & enfin la terre avec le phlogistique; & de tout cela il résulte un mélange constant, le degré de cohésion qui unit ces matières entre elles, gardant le même ordre, comme convenable au caractère particulier de chacune, & aux rapports réciproques qu'elles ont toutes ensemble,

145 *. Il faut pourtant convenir que d'après les expériences très-récentes des Suédois, qui prouvent que par l'intervention de l'acide vitriolique, on peut tirer des os des animaux calcinés jusques à la blancheur un acide phosphorique, il devient en quelque façon croyable que cette terre, quelque brûlée qu'elle soit, n'est jamais pure, mais contient un peu de cet acide très-singulier ; ce qui le fait différer de toutes les autres espèces de terres simples. D'où on peut conclure que cet acide, de sa nature très-fixe, tient lieu de soudure pour consolider les molécules terreuses. Comme quelques doutes, qui peut-être seront levés par un examen ultérieur, s'opposent à la conclusion, il est plus prudent de ne rien statuer pour le présent.

146. Ce qui prouve évidemment que la composition des parties du corps humain est partout la même, & que les élémens sont les mêmes ; que la différence n'est que l'effet de leur diverse proportion. Une matière sèche, mais abondante, unie avec un peu d'humide, forme la partie solide : le mélange opposé de ces deux matières forme la partie fluide ; la partie dure ne diffère pas autrement de celle qui est plus molle, ni le fluide épais de celui qui l'est moins.

147. La proportion du sec à l'humide, ou de l'humide au sec, étant donc augmentée, la partie

fluide pourra ſe changer en une partie ſolide; &, *vice verſâ*, la partie ſolide pourra devenir plus dure ou plus molle, & la partie fluide plus épaiſſe ou plus claire. La proportion ſeule des matières mélangées détermine le degré de cohéſion. Cet ouvrage familier à la nature humaine, quoique inimitable par quelque art que ce ſoit, n'exige pas une eſpèce différente d'élémens.

147 *. Il faut enfin remarquer que les matières malléables du corps humain dont j'ai parlé depuis le n°. 132 juſqu'au n°. 137, ſuivant que par leur mutuelle union, elles conſtituent les fluides & les ſolides qui les contiennent, ſont en outre remplis intérieurement d'un air commun, qui, en s'y fixant, & ayant perdu ſon élaſticité, ſemble faire corps avec elles, non-ſeulement par ſon mélange, mais même par ſon union intime avec leurs molécules; ce qui ayant lieu, autant dans la partie ſèche, que dans l'humide plus pénétrable, ſans que la conſiſtance de chacun ſoit altérée, il faut croire que cet air interne doit être attribué aux deux natures, à moins qu'on n'aime mieux croire & dire que le ſec ſe fond dans l'humide, comme le ſel dans l'eau. Certainement l'air paroît plus analogue à la matière ſèche, à laquelle il eſt bien plus fortement inhérent qu'à l'humide, & de laquelle il eſt chaſſé, avec d'autant plus de peine, qu'il y

reſte moins d'humide. De même donc que l'air externe eſt très-néceſſaire pour ſoutenir la vie animale, de même auſſi on a raiſon de dire que l'air interne eſt très-utile pour ſoutenir la compoſition du corps animal : auſſi paroît-il certainement jouer un très-grand rôle dans le mélange des quatre matières malléables (138.), parce qu'elles diffèrent entre elles (140, 145.), & qu'au contraire les élémens de l'air s'uniſſent indiſtinctement avec toutes les autres & avec chacune d'elles.

Mais cet air même, dégagé des corps unis par différentes matières, au moyen des mouvemens inteſtins de fermentation, de putréfaction, d'effervescence, mêlé avec toutes ſortes de débris très-déliés, aqueux, ſalins, huileux & même terreux (144.), qui eſt connu aujourd'hui ſous le nom d'*air fixe*, mérite-t-il d'être appellé lien ou gluten, par l'intervention duquel les autres élémens de tous les corps, & ſur-tout des organiques, ſont unis enſemble & ſe tiennent mutuellement (*) ? Cette nouvelle doctrine, fondée à la vérité ſur des expériences très-belles & très-utiles, mais merveilleuſement altérée par l'abus des mots, la confuſion des idées & les

(*) Voyez expérimental eſſays by D. Makbride, eſſ. II. pag. 27 & ſuiv.

faux

faux raiſonnemens, ne pouvant ſoutenir un examen un peu rigoureux, a paru ne s'être concilié des fauteurs que par ſa nouveauté (*).

Elle eſt rejettée en grande partie par les expériences des modernes, qui ont conſtaté que cet air ne ſort pas purement fixe, mais mêlé avec du phlogiſtique, des corps animaux qui ſont réduits en leurs parties, & que ce développement, à la vérité aſſez conſtant, ne contient pas la première cauſe de la réſolution des corps. Cette cauſe ne doit pas non plus être attribuée à la putridité, la ſeule voie naturelle par laquelle les corps animaux ſont réduits à leurs élémens, phénomène unique, quoique ſe préſentant conſtamment. Cette cauſe paroît plutôt cachée dans pluſieurs autres qui concourent à une même fin.

Il paroît qu'on doit ajouter plus de foi à ceux qui prétendent, d'après les habiles découvertes des modernes, que la cauſe de la réduction des corps dans leurs parties, vient du principe phlogiſtique; mais cette opinion ſouffre les mêmes difficultés: car il n'a été donné à aucun mortel de connoître parfaitement les rapports, la

(*) Voyez la diſſertation de J. D. Haen, ſur l'air fixe, ſoutenue publiquement pour obtenir ſes grades par D. de Smetts, ſur-tout l'article XVII, pag. 93.

quantité, la qualité d'action, l'agent de ce principe. Aussi la doctrine plus probable, mais non entiérement démontrée de nos jours, par laquelle on donne pour cause à la putridité, un phlogistique trop abondant & trop développé, est-elle beaucoup affoiblie, lorsqu'on la soumet à un examen rigoureux.

147. Des observations en grand nombre, & faites avec beaucoup de sagacité, enseignent qu'il y a dans notre corps une matière ignée, analogue à la matière électrique, plus ou moins agissante, suivant son abondance, ses liens, ses combinaisons, la force des puissances externes, &c.; que cette matière contribue beaucoup à conserver la vie & la santé, & à faire naître & déterminer les maladies. Mais la nature humaine qui ne comprend rien, jusqu'ici, à ces effets, a employé beaucoup de conjectures, de controverse pour les expliquer, mais n'a rien présenté de vrai & de constant.

148. Par l'analyse faite du n°. 130 au n°. 148, il n'est pas difficile de comprendre comment l'homme trouve dans les règnes animal & végétal une matière propre à la nourriture, à l'accroissement, & aux réparations des pertes que fait le corps. Les matières aqueuses, salines, phlogistiques & terreuses, sont les mêmes dans les deux règnes; & ce mélange général n'est pas

différent : auſſi le corps humain devient-il à ſon tour la proie de ces matières.

149. On ne voit pas moins évidemment pourquoi il eſt ſi ſujet à ſe corrompre : la quantité abondante de l'air interne, de la matière humide & inflammable, la cohéſion, en grande partie plus lâche, de l'aſſemblage ſolide, l'abondance de ſucs qu'il contient dans toutes ſes parties, tout cela contribue aiſément à cette corruption. On regarde donc, avec raiſon, comme admirable la puiſſance de la vie, qui ſoutient, pendant tant d'années, ſans ſe corrompre, une machine qui, auſſi-tôt après la mort, tombe en pourriture, & qui eſt continuellement expoſée à l'air & à ſa propre chaleur ; cauſes très-efficaces de la pourriture.

Des maladies les plus ſimples des parties ſolides.

150. L'IDÉE du ſolide, conſidéré en tant qu'il diffère du fluide, eſt très-ſimple : cela eſt commun à tout ſolide ; mais on réduit cette idée à la ſeule cohéſion de la matière (146.), dont les élémens ſont par-tout les mêmes, n'y ayant que leur proportion qui varie, & ſur laquelle

le médecin doit ſur-tout porter ſon attention dans les parties ſolides, eu égard à la cohéſion dont elle détermine les différens degrés (147.).

151. Les maladies les plus ſimples, que l'on peut connoître & traiter dans les ſolides, appartiennent donc auſſi à la cohéſion; & on n'en trouve point ici d'autres, ni dans les élémens, ni dans la température, dont la connoiſſance ſoit utile & néceſſaire : telle eſt la première règle de la Pathologie.

152. La cohérence peut être viciée en deux manières, par diminution ou par excès. L'excès eſt appellé *roideur*, & la diminution, *foibleſſe*. Ces deux maladies ſont ſimilaires. La troiſième, ſavoir, la *ſolution* de *continuité*, n'a aucun lieu ici, parce qu'en la ſuppoſant, on conçoit une ſéparation de la cohéſion; ce qui détruit, en conſéquence, l'idée de ſolide.

153. On diſtingue le caractère de l'une & de l'autre maladie (152.) par la connoiſſance du juſte degré de cohérence qui rend les parties ſolides propres aux fonctions de la ſanté. Le corps étant un composé d'un grand nombre de parties, 1°. ſolides, dont chacune doit avoir ſes mouvemens, ſans cependant qu'elles puiſſent quitter les liens mutuels, qui les uniſſent, 2°. fluides qui doivent être non-ſeulement contenues, mais même mues, dirigées & changées de diverſes

manières, une trop grande dureté ou une trop grande mollesse n'eût pu que lui être contraire; de sorte qu'un degré moyen entre ces deux extrémités opposées, donne au corps la juste ténacité dont il a besoin.

154. La cohésion convenable à la santé, n'est pas non plus la même dans toutes les parties, & dans tout le temps de la vie : chacune a la sienne qui est différente, à raison de l'usage auquel elle est destinée. Il y a dans une ligne de solidité, prolongée depuis le terme contigu à la fluidité, & absorbée, pour ainsi dire, en elle, jusqu'à la dureté de l'os, plusieurs degrés de cohérence plus ou moins forte; degrés assignés chacun convenablement à leurs parties, & dont le changement est insupportable à l'économie humaine.

155. La force régulière des solides a, comme la santé en général, une certaine étendue, si l'on compare entre eux les corps des différens hommes & leurs parties solides semblables, suivant qu'elles varient à raison de l'âge, du sexe, du tempérament, &c. c'est plutôt une proportion harmonique, qu'une mesure absolue, qui détermine, dans chaque homme, le degré convenable de cohésion.

156. Ce qui fait voir évidemment que le même degré de cohérence est tantôt naturel, tantôt morbifique, & qu'on ne peut juger que par la

ſymmétrie des autres qualités du corps, des vices qui viennent de l'excès ou du défaut.

157. On appellera donc *foibleſſe* un effort ſi léger du ſolide ſur la cohéſion, qu'il ne peut ſupporter, ſans trop céder, les mouvemens qu'exigent les fonctions de la vie & de la ſanté.

158. Il n'eſt cependant pas beſoin, pour conſerver la cohéſion du corps ou d'une partie, du régime le plus exact, & elle éprouve impunément les erreurs légères. Par un bienfait ſignalé du Créateur, l'homme, expoſé à une ſi grande viciſſitude d'accidens, & né pour ce qu'il y a de plus élevé, jouit d'une ſanté, que les moindres torts ne peuvent tout d'un coup ébranler, afin qu'il ne ſoit pas toujours ou malade, ou occupé à obſerver & traiter ſon corps.

159. Mais le ſolide foible (157.), mis en action par une force majeure, ou eſt trop diſtendu, la cohéſion reſtant entière, & ne peut ſe remettre dans ſon premier état, ou ayant ſouffert rupture, eſt entiérement ſéparé; ce qui donne lieu de diviſer cette maladie en deux eſpèces, dont chacune a encore ſes ſubdiviſions, qui diffèrent à raiſon de la diverſité des parties.

160. On rapportera à la première eſpèce, 1°. le relâchement & la flaccidité dans les parties molles, qu'une force légère étend, tourmente ou dilate extraordinairement.

2°. L'inertie dans les parties naturellement élaſtiques, lorſque devenues extrêmement molles & lentes, elles étouffent les mouvemens qu'elles reçoivent, & ne reviennent pas dans leur premier état, malgré le choc qui leur eſt communiqué.

3°. La flexibilité dans les os, qui, ayant perdu leur fermeté, cèdent trop aiſément aux puiſſances qui agiſſent ſur eux par torſion ou par preſſion, & ne défendent pas aſſez leur forme, ou celle des autres parties du corps, auxquelles ils ſervent de ſoutien.

161. La ſeconde eſpèce (159.) comprend, 1°. la fineſſe, la tendreté dans les parties molles, dont les fibres écartées, parce qu'elles ſont trop minces, éprouvent une rupture beaucoup trop prompte; diathèſe pour l'ordinaire ſpécieuſe, mais d'autant plus dangereuſe, à cauſe de la trop grande mobilité à laquelle elle eſt ſouvent jointe.

2°. La langueur dans les mêmes parties molles, qui, ramollies par les ſucs corrompus qu'elles contiennent, ou long-temps échauffées par des matières aqueuſes, huileuſes, mucilagineuſes, ou enfin rongées par des matières acrimonieuſes, tombent en langueur, &, devenues friables, perdent toute leur liaiſon mutuelle. Un mouvement inteſtin étant excité dans les parties, la pourriture agite les matières aériennes, aqueuſes,

ſalines & phlogiſtiques, les tire des interſtices de la matière terreuſe, meut ainſi en même temps la terre elle-même ; ce qui, en conſéquence, diminue la cohéſion. C'eſt ce que prouve la tendreſſe délicate, qu'on remarque dans les chairs, lorſqu'elles commencent à ſe corrompre, ou leur conſiſtance friable, lorſqu'elles ont cuit trop long-temps dans l'eau.

3°. Les fentes dans les parties naturellement ſerrées, lorſque cédant plus difficilement à cauſe de leur tiſſu plus ſec, elles ne peuvent être écartées, ſans former des fentes, & ſans que la ſolution de la cohéſion latérale de leurs fibres ait lieu.

4°. Les fractures dans les os, dont la ſubſtance affoiblie par des matières graſſes & glutineuſes, rongée par celles qui ſont acres, eſt rompue par des mouvemens légers, la fermeté de la cohérence étant détruite.

162. La cauſe générale de toutes ces eſpèces de foibleſſe (160, 161.), exiſte dans les contacts trop rares & pas aſſez ſerrés ou relâchés par un mouvement inteſtin des particules élémentaires de la terre qui conſtitue la baſe des ſolides (142). En effet, la force de cohéſion répond au nombre & à la proximité de ces contacts. De-là la délicateſſe des fibres, innée, ou l'effet du régime de vie trop mince, la quantité des fluides,

supérieure à celle des solides, l'abondance considérable des fluides aqueux, muqueux & gras, ou leur défaut de liaison avec la matière terreuse (143, 144.); la distraction violente des parties au-delà de leur ton naturel : c'est à quoi contribuent les différentes âcretés que contractent les solides, par le moyen des fluides, en attirant & retenant l'eau si utile, en détachant le phlogistique, en atténuant le gluten, en rongeant la terre, & enfin en bouleversant toutes les humeurs. Cette étiologie est confirmée par la génération, l'accroissement, l'analyse des os, par leurs maladies & les remèdes qu'on emploie pour les guérir. En effet, les os ont une matière terreuse plus abondante, plus compacte & plus dépouillée que celle qui existe dans les autres parties moins dures; ce qui fait voir combien elle agit puissamment dans la consolidation de ces mêmes parties.

163. Si l'on examine les deux espèces de maladies auxquelles est exposé le solide foible (159.); si on les compare avec ce qu'exige la santé dans les différentes parties, il est aisé de voir qu'elles sont la pépinière d'un grand nombre d'autres maladies très-graves, sur-tout lorsqu'elles sont accompagnées de puissances nuisibles, venant du défaut de régime, ou d'ailleurs.

164. On comprend aussi par-là la roideur,

(152.), qui eſt une affection oppoſée à la première ; car elle ſuppoſe dans les ſolides une cohérence très-forte, qui fait qu'ils réſiſtent à leur écartement plus que ne le demande ou que ne le peut ſupporter impunément la règle de ſanté (153.).

165. Elle donne de plus aux différentes parties, ſuivant le degré où elle eſt en elles, ou une fermeté inſurmontable, ou une fragilité qu'il eſt impoſſible d'empêcher. C'eſt pourquoi on peut diſtinguer ici deux eſpèces de roideur, &, en établiſſant les eſpèces ſuivantes, conſidérer, 1°. la tenacité dans les parties molles, lorſqu'on a beaucoup de peine à les ſéparer ou à les diſtendre. On en a un exemple dans les chairs des animaux fort âgés.

2°. La dureté dans les parties molles auſſi, lorſque durciſſant contre nature, ou changées en cartilage, en os, ou en pierre, elles ceſſent d'être flexibles.

3°. La fragilité de verre dans les os, différente de la fragilité ſpongieuſe (161, 4°.), & cauſée par la trop grande condenſation de la matière, qui fait que les os, frappés rudement, ſe rompent plutôt que de maintenir leur cohéſion, en cédant un peu ; c'eſt ce que prouvent les os qui ſont plus fragiles l'hiver, & chez les vieillards qui jouiſſent de la meilleure ſanté. Les parties molles

ne ſont pas non plus entiérement exemptes de cet accident.

166. Cet état (165.) ſuppoſe dans les ſolides un élément terreſtre exceſſivement abondant, ou trop compact, dont les particules, manquant d'un air ou d'un humide qui les traverſe, ont des contacts mutuels, trop rapprochés & trop nombreux.

Les états contraires à ceux dont il a été fait mention plus haut (162.), ſont donc antécédens, & viennent de la naiſſance, du ſexe, du tempérament, du genre de vie, des corps environnans, des puiſſances méchaniques, &c. Il y a en outre dans la durée même de la vie ſaine, la plus modérée & la plus uniforme, une certaine progreſſion tacite, mais continue pour l'endurciſſement du corps, que perſonne ne peut éviter avec ſûreté. En effet, la nature étant perpétuellement occupée, depuis la naiſſance, à diſpoſer & fortifier les organes, pour les fonctions que chacun doit remplir, en épaiſſiſſant leur molleſſe primitive, leur a donné peu à peu la fermeté pleine du moyen âge, convenable à chaque partie; le même ouvrage ſe continuant pendant la durée de la vie, il eſt certainement néceſſaire, l'aſſemblage des particules devenant trop grand, qu'il y ait excès de force, c'eſt-à-dire, rigidité, laquelle eſt en conſéquence compagne naturelle

de la vieillesse, & l'avant-coureur, par une loi inévitable, de la mort des vieillards.

167. Cet état donne encore lieu à plusieurs obstacles aux cours des humeurs, aux sécrétions, aux excrétions, à la nutrition, à l'accroissement, aux mouvemens & aux sens, suivant qu'il domine dans tout le corps, ou seulement dans quelqu'une de ses parties.

168. Les deux espèces de maladies détaillées (159, 164.), ont une telle étendue, qu'il n'y a aucune partie solide qui n'y soit sujette, parce qu'elles affectent ce que toutes les parties solides ont de commun entre elles. Aussi n'attaquent-elles pas seulement le solide le plus petit, considéré le plus simplement possible, soit comme une fibre très-déliée, ou comme une petite lame, soit comme un *coagulum* sans figure, mais même les membranes, les vaisseaux, les viscères, les chairs, les ligamens, les tendons, les cartilages, les os, & toutes les autres parties, dont le solide le plus petit forme la matière ordinaire. Il ne faut pas même en excepter les parties qui deviennent plus serrées ou plus épaisses, par la compression & le desséchement des vaisseaux dont la liqueur épuisée, ou devenue plus dense, a collé les parois les unes contre les autres : il ne faut pas encore en excepter les parties que l'addition d'une substance quelconque augmente de volume.

Des maladies du ſolide vif.

169. J'APPELLE ſolide vif ce qui jouit de la force vitale.

170. La force vitale du ſolide eſt la faculté qu'il a de ſe contracter, de ſe criſper, lorſqu'il eſt touché & irrité.

171. Le ſujet irritant eſt tout ce qui, par ſon contact, porte la force vitale (170.) à agir: de ce genre ſont non-ſeulement les matières âcres, méchaniques, chymiques, &c, mais auſſi d'autres d'une qualité toute différente, & même très-douces, qui, parvenant aux ſolides du dedans ou du dehors, cauſent quelque changement dans l'état naturel. Mais ces matières ne ſont que les occaſions, & non les véritables cauſes de la contraction, celle-ci ne répondant point du tout, comme effet, à l'action irritable, & n'étant pas produite par ſon action ſur le ſolide privé de vie.

172. On peut donc concevoir deux facultés dans le ſolide vif; l'une, comme de ſentiment (*)

(*) Je dis la faculté comme de ſentiment, pour ne pas paroître parler ici de la véritable ſenſation qui appartient à l'ame logée dans le corps, & qui partage avec lui les

par laquelle il reſſent, d'une manière qui lui eſt propre, l'action irritable ; l'autre de mouvement, par laquelle, en ſe contractant, il oppoſe la force à la force, & ſemble repouſſer ce qui trouble ſon état de repos.

173. Il ſuit de-là que, lorſque la vie agit dans le ſolide, on remarque trois états conſécutifs, ſavoir, d'irritation, de ſentiment & de contraction. Ces états concourent enſemble en ſe ſuccédant très-rapidement ; s'excitent mutuellement, ſans cependant agir avec une égale puiſſance, ni toujours ſuivant la même loi.

174. La contraction paroît, à la vérité, conſtamment proportionnée au ſentiment, étant elle-même plus ou moins grande, ſuivant que le ſentiment eſt en elle dans un degré plus ou moins

---

affections. La faculté dont j'entends parler eſt corporelle; particulière à la vie de tous les animaux, & ſubſiſtant même encore quelque temps dans leurs parties, après qu'on les a tirées du corps vivant : cette faculté exiſte auſſi dans les plantes : celles qui l'ont à un plus grand degré, ont, en conſéquence, coutume d'être appellées *ſenſitives*, parce qu'elles produiſent des phénomènes analogues à la ſenſibilité humaine. Il n'y a pas de différence dans ce qui ſe manifeſte dans le ſolide vif de l'homme, excité par la force d'un irritant, quoique l'ame ne ſente rien : par une raiſon ſemblable, les ſenſations douloureuſes de l'ame n'altèrent ſouvent en rien la force vitale.

fort. Mais si l'on considère, soit la nature du sujet irritant, soit les parties qu'il affecte, on verra que la proportion n'est pas toujours la même entre l'irritation & le sentiment : il en résulte, au contraire, plusieurs différences marquées qu'on ne peut réduire à certaines loix.

175. En effet, quoiqu'il soit probable que la force vitale est répandue dans tout le corps vivant, la raison & l'expérience persuadent cependant qu'elle n'a pas une égale vigueur dans chaque partie ; qu'elle est plus vive, plus tenace dans les unes ; qu'elle est moindre de diverses manières dans les autres, tant par ses effets que par sa mobilité & sa durée ; qu'elle est enfin très-médiocre dans quelques-unes, où à peine l'apperçoit-on distinctement. On doit à la sagacité ingénieuse de Haller, d'avoir découvert tout récemment que le cœur occupe le plus haut point de cette gradation, & immédiatement après lui l'estomac & les intestins, ensuite le diaphragme, & enfin les autres muscles. Ce qui est aussi merveilleusement confirmé par les observations des praticiens.

176. On remarque encore dans toute l'habitude du corps différens degrés de cette force vitale, suivant l'âge, le sexe, le tempérament, le genre de vie, l'état de grossesse, celui des couches, & autres : la nature particulière & le

défaut d'habitude, établissent aussi une différence à cet égard.

177. D'où il arrive que chaque homme, ou chacune de ses parties, n'éprouve pas, dans un degré égal, l'action du sujet irritable, & que la même chose peut être un sujet irritable pour les uns, & ne pas l'être pour les autres, dans un temps pour ceux-ci, & dans un autre pour ceux-là.

178. Il y a aussi entre les parties vives un certain concours, une certaine conspiration, par laquelle elles se portent mutuellement à des contractions communes, quoiqu'il n'y en ait qu'une qui soit malade; ensorte qu'une seule partie irritée met quelquefois en action tout le corps; d'où il naît des mouvemens, tantôt salutaires, tantôt nuisibles (99, 104.).

179. La force animale, qui régit les sens, communique aussi avec la force vitale, & étant violemment affectée, peut lui être une cause d'irritation, comme celle-ci à son tour peut l'être à l'autre. C'est pourquoi il est constant que l'ame est aussi impliquée dans ce commerce réciproque des deux forces.

180. Si l'on fait attention à tout ce qui a été dit jusqu'ici (169 à 180.), on voit évidemment combien d'effets importans émanent du principe vital, en santé comme en maladie. C'est sur lui que

que ſont fondées, en grande partie, les forces conſervatrices, deſtructrices, médicatrices de la nature humaine (4, 5, 37, 51, 99 & ſuivans.). Lorſque les irritations morbifiques agiſſent ſur ce principe, il naît différentes affections, à raiſon de la différence qu'établit entre un homme & un autre (176.), entre deux parties (175.) le degré différent où il eſt. C'eſt encore au principe vital que ſont dus principalement ces efforts de la nature, qui conſtituent l'autre ſource de ſymptomes (101.). Enfin les opérations de la plupart des remèdes dépendent de cette même force motrice.

181. Ceux qui rapportent à l'ame ce principe appellé *extraordinaire* par Hyppocrate, n'expliquent pas, comme il faut, pourquoi il a lieu ſans qu'on en ait connoiſſance, pourquoi il n'obéit pas à la volonté; pourquoi enfin il agit encore quelque temps ſur les parties du corps, après qu'elles en ont été ſéparées. Il paroît donc plus juſte de l'attribuer au corps, quoique les actions volontaires prouvent qu'il eſt encore, en quelque point, ſoumis à l'empire de l'ame.

182. Mais comme ſon action ſe manifeſte moins dans les fluides que dans les ſolides, il faut dire qu'il a plutôt ſon ſiège dans ceux-ci que dans ceux-là; de manière cependant qu'on puiſſe croire qu'il y a quelque choſe de lui

caché dans les humeurs même, d'où naiſſent les ſolides, à moins qu'on ne prétende qu'il naît ou arrive dans l'inſtant même de la concrétion: alors on dira, s'il a lieu, qu'on l'a obſervé pour la première fois.

183. Mais comme il peut ſe rencontrer ou ne pas ſe rencontrer, le ſolide étant entier, à peine doit-on le rapporter à la nature de celui-ci, conſidéré ſimplement en lui-même. C'eſt donc à tort qu'on le cherche dans les élémens des parties ſolides, ou dans leur mélange, ou dans le gluten, ces élémens ſubſiſtant après la mort, & ne paroiſſant pas beaucoup changés. Il n'eſt pas conſtant que le principe du ſolide, tel que l'eſprit le conçoit, provenant des élémens terreux, joints par un gluten, exiſte réellement, bien loin de vivre.

184. Il eſt inutile de ſuppoſer précairement dans le ſolide une ſtructure feinte, comme fondement de cette force, puiſqu'il n'y a pas lieu ici (174.) aux loix méchaniques, & qu'il n'eſt pas en conſéquence queſtion de la ſtructure du ſolide, mais de la force dont il agit.

185. On ne peut non plus rapporter avec quelque eſpèce de vérité, pour cauſe du même principe, l'elaſticité, la peſanteur, l'attraction, la réſiſtance, l'efferveſcence, l'exploſion & les autres forces des corps inanimés, enſeignées par

les physiciens & les chymiſtes. Donnera-t-on pour cauſe la force électrique ? La nouveauté a engagé, après un grand nombre d'hypothèſes, que le temps a diſſipées, à s'imaginer d'attribuer à la force électrique les mouvemens vitaux ; mais l'eſpérance qu'on avoit conçue s'eſt évanouie, après avoir comparé entre eux, ſans prévention, les phénomènes de l'une & l'autre force motrice.

186. C'eſt donc avec raiſon que nous diſtinguons la force vitale de toute autre force motrice des corps, découverte juſqu'ici, & que nous la regardons comme le principe de ſon eſpèce, propre au corps vivant, & n'agiſſant que par des loix qui lui ſont particulières, & que l'obſervation ſeule peut faire découvrir. Mais comme ce principe paroît très-actif dans toute l'étendue des corps organiques vivans, animaux, végétaux, zoophytes, quoiqu'à différens degrés, ſuivant leurs différences, tant qu'ils vivent ; comme il eſt conſtant qu'il n'exiſte en aucun endroit, dans les corps inanimés, au-delà de l'enceinte des premiers ; comme au contraire il diſtingue les corps vivans des morts, il eſt arrivé de-là que de tous temps on a attribué à la force vitale, comme les reſtes de la vie, les mouvemens par ſecouſſes & leurs palpitations ſpontanées ou forcées par irritation

chez les animaux coupés par morceaux, ou dans les viſcères arrachés des corps vivans. Pourquoi donc aujourd'hui aime-t-on mieux employer les mots indéfinis d'irritabilité, de mobilité, d'agilité, &c. ?

187. Mais comme on ne peut aſſigner aucune particule qui, tant qu'elle a vie, ne ſoit compoſée que de ſolide, & n'ait pas dans ſa ſubſtance plus ou moins de fluide (182.); comme de plus la molleſſe de la fibre eſt plus favorable à la force vitale que ſa dureté, & que cette force eſt ſouvent affoiblie dans le cœur le plus vivace, par des cauſes même très-légères, & qui en ſont bien éloignées; comme au contraire dans les parties ſéparées du corps, cette même force n'ayant plus de commerce avec lui, eſt bientôt en fuite & diſſipée, il eſt certainement permis de douter ſi les ſolides la contiennent innée en eux-mêmes, ou s'ils ne la reçoivent pas d'ailleurs par influence, & ſi ce n'eſt pas par l'influence quelconque d'une puiſſance provenant de la même ſource, qu'ils peuvent la conſerver long-temps. Les obſervations pathologiques & les expériences prouvent certainement que les nerfs jouent ici un grand rôle.

188. Il ſuit de ce qui a été dit (169 à 188.), que ce principe moteur eſt de ſi grande importance, qu'il mérite l'attention non-ſeulement des

Phyſiologiſtes, mais même, & encore plus, des Pathologiſtes, & qu'il peut avoir ſes maladies qui ſoient très-fréquentes, & capables, ſeules ou compliquées avec d'autres, d'exciter dans les fonctions pluſieurs troubles différens, ſans cependant qu'on puiſſe placer convenablement ces affections entre ſimilaires, élémentaires, de la température ou de toute la ſubſtance, ou même entre les maladies des ſolides, appellées *organiques* par les anciens, ni enfin entre celles des fluides, découvertes par les modernes ; de ſorte qu'on eſt obligé de leur donner un titre particulier. Pourquoi ne pas ſuivre la dénomination qu'a donnée le premier Hyppocrate, qui veut, avec raiſon, qu'on examine dans l'homme, outre les parties contenantes & les contenues, celles qui ſont extraordinaires ?

189. La force vitale peut être viciée de deux manières, ſavoir, par excès & par défaut. J'appellerai celui-ci *langueur*, & l'autre *irritabilité* : l'état moyen entre ces deux extrêmes établit la ſanté. C'eſt à tort que quelques-uns confondent avec ces deux affections la foibleſſe ou la roideur (151) de la cohérence.

190. J'appelle *irritabilité* une ſi grande ſenſibilité (172.) dans le ſolide vif, que la plus légère cauſe ſtimulante excite en lui des mouvemens extraordinaires, qui troublent l'ordre régulier des fonctions.

191. On juge de la mesure de l'irrégularité de ces mouvemens, lorsqu'on connoît la force, & qu'on compare l'action de la cause irritante avec l'intensité, la durée, le retour & l'étendue des contractions qui en sont la suite ; ensorte que ceux qui sont sujets à cette maladie, ne peuvent supporter ce que souffrent aisément ceux qui se portent bien.

192. Il faut cependant remarquer, tant dans les divers sujets, que dans les diverses parties du même individu (175 à 178.), la différence de sensibilité, qui ne passe pas les bornes de la santé, & ne pas regarder tout d'un coup comme affection morbifique la disposition à ne pouvoir souffrir chaque irritation particulière ; disposition qui appartient au tempérament, quoiqu'elle puisse cependant être cause de maladie.

193. Cet excès occupe ou tout le corps, parce qu'il est uni avec l'ame, ordinairement plus irritable que lui, ou seulement une partie, que l'occasion la plus légère jette dans le désordre, parce qu'elle n'est pas bien disposée avec son tout.

194. Il est difficile, connoissant si peu la nature de la force vitale, de découvrir les sources d'où provient cette maladie. L'observation apprend cependant qu'elle est le plus souvent la suite, 1°. d'une délicatesse & d'une tendreté

ſingulière des ſolides (161, 1.); d'autres fois, 2°. d'une tenſion ſerrée des fibres, jointe à une élaſticité très-mobile; 3°. d'une grande agilité dans les ſens, qui, donnant plus de mouvement au ſyſtême nerveux, indique (187.) qu'il eſt accompagné d'une ſemblable affection des mouvemens vitaux; 4°. ſouvent même d'un grand épuiſement dans les fluides ou de leur âcreté, les humeurs étant en même temps épaiſſies; 5°. d'une agitation plus forte dans la circulation. C'eſt à quoi diſpoſent les maladies héréditaires, l'âge trop jeune, le changement de tempérament, les femmes, le climat trop chaud, un genre de vie ſplendide, ſans exercice, ou même un régime trop ſévère, ayant ſoin d'éviter avec une crainte ſervile tout ce à quoi on n'eſt pas accoutumé, les maladies aiguës, celles qu'on appelle *fiévreuſes* & *chaudes*. L'ame rend-elle le corps plus irritable (193.)? Le corps rend-il l'ame plus irritable? c'eſt ce qu'on ne peut décider, l'un n'étant pas plus probable que l'autre. Il eſt également douteux s'il y a dans les ames une différence intime.

195. Quant aux effets généraux, qui proviennent de l'irritabilité, on peut les réduire aux vibrations, aux trémouſſemens des ſolides, aux criſpations, aux tenſions, aux ſpaſmes, aux convulſions; de ces affections peuvent émaner de nouveau des douleurs, des inquiétudes, des

contractions dans les vaiſſeaux ; des obſtructions ; des inflammations, & beaucoup d'obſtacles & de dérangemens dans la circulation, les ſecrétions, les excrétions & les autres fonctions ; comme il eſt facile de s'en convaincre, en appliquant, eu égard en même temps au rapport mutuel des parties (178, 179.), ces mouvemens irréguliers aux différentes parties du corps, aux membranes, aux vaiſſeaux, aux viſcères, aux glandes, aux muſcles, aux fibres motrices, aux organes des ſens, &c ; ce qui donne lieu de douter qu'il y ait une autre maladie pareille à celle-ci, & qui rende l'homme ſujet à autant & à d'auſſi grands maux.

196. La langueur (189.) du ſolide vif ſuppoſe la ſenſibilité diminuée à différens degrés ; &, en conſéquence, lorſque l'irritation a lieu, des efforts ſur la contraction, ſi légers, qu'ils ne ſuffiſent pas pour produire les mouvemens néceſſaires à la conſervation économique du corps.

197. La langueur a lieu, ou dans tout le corps, ou dans une ſeule de ſes parties, avec plus ou moins d'éloignement de la vigueur naturelle, dont la perte entière, univerſelle ou particulière, eſt la mort.

198. Elle a coutume d'être accompagnée ; 1°. d'une épaiſſeur groſſière dans le tiſſu fibreux ;

laquelle eſt oppoſée à la délicateſſe & à l'aminciſſement (161, 1.), & le tiſſu fibreux a de la peine à ſe mouvoir, à cauſe de ſon trop grand volume; 2°. d'une roideur tenace des parties, ou dure, inflexible (165, 1, 2.), peſante par le poids qui y eſt ajouté, & la liaiſon ſerrée des parties terreuſes; 3°. d'un relâchement & d'une inertie (160, 1, 2.) provenant d'un amas de matières aqueuſes, muqueuſes, & graſſes; 4°. d'un mêlange d'humeurs froides, aqueuſes, viſqueuſes, ou terreſtres, & trop épaiſſes; 5°. de leurs mouvemens plus lents dans les vaiſſeaux; 6°. enfin, d'un engourdiſſement dans les ſens, & les mouvemens de l'ame. Tout ce qui peut donc donner lieu, dans un ſujet, à ces affections, eſt regardé comme propre à produire auſſi la langueur. Les affections que nous venons de détailler étant oppoſées à celles qui ſont décrites plus haut (194.), celles-ci ſervent à faire comprendre les autres.

199. Il n'eſt pas difficile de diſtinguer les maux que cette maladie attire ſur toutes les eſpèces de fonctions, puiſqu'il n'y en a aucune qui puiſſe impunément ſe paſſer de l'influence du principe vital. Il en réſulte ſur-tout des maladies chroniques très-rebelles, & même incurables, les médicamens ayant très-peu de vertu, à cauſe de la langueur où ſont les forces de la nature (18, 180.).

Des maladies des ſolides contenans.

200. LA ſtructure la plus générale & la plus évidente des parties ſolides du corps humain, qu'on puiſſe concevoir, eſt celle par laquelle elles forment des cavités qui diffèrent beaucoup entre elles, tant par la grandeur, la figure, que par la direction, & qui ſont propres à recevoir, contenir, tranſmettre, charrier, ſéparer & chaſſer au dehors les diverſes matières. Tout l'aſſemblage ſolide du corps eſt donc compris ſous le titre de *parties contenantes.*

Quoiqu'il ne paroiſſe pas croyable que cet aſſemblage ne ſoit qu'un compoſé de purs vaiſſeaux, il eſt cependant certain qu'outre les vaiſſeux, la nature propre des parties, non-ſeulement molles, mais même les plus dures, contient intérieurement (132) plus ou moins d'humide, que l'on peut dire avec raiſon être renfermé dans les pores & les interſtices du ſolide qui ſert de liaiſon.

201. Or la Phyſiologie enſeigne que chaque cavité a ſon mode, lequel eſt très-convenable aux fonctions de la ſanté. Lors donc que, d'une façon ou d'une autre, les cavités s'écartent de

ce mode, il ſurvient des maladies, même conſidérables, & très-fréquentes, à cauſe de la grande mutabilité, tant des parois que des fluides contenus.

202. Entre ces maladies, on doit ſur-tout expoſer celles qui regardent la grandeur trop grande ou trop petite de la cavité interceptée par ſes parois, ou des orifices par leſquels elle reçoit & donne iſſue. Ces maladies ſont en effet plus évidentes que les autres; & nombre d'accidens différens, & très-importans, les rendent graves; elles font connoître la nature des différens maux qui viennent de cette ſource.

203. La grandeur conſidérablement augmentée de la cavité ou de l'orifice, diviſée en ſes eſpèces, établit,

1°. La *dilatation*, laquelle a lieu lorſque les parois de la cavité, trop éloignées les unes des autres, décrivent dans tout leur contour un eſpace beaucoup trop large. Cette maladie peut arriver dans toutes les cavités du corps, dans les grandes comme dans les petites, dont les parois ſont capables de diſtenſion, ſoit que ce ſoient des canaux, des ſinus, des réſervoirs, ou des pores, des cellules ou des interſtices. Mais elle a ſur-tout lieu, lorſque le fluide contenu agit ſur les parois, en les écartant avec une force beaucoup trop forte, pour que celles-ci puiſſent, par des efforts con-

traires, la ſurmonter. Les cauſes de cette maladie ſont la quantité de matière amaſſée, trop abondante dans une cavité; ſon volume trop augmenté par l'écartement, le paſſage difficile des humeurs, le choc violent de celles qui arrivent, la diminution de la force des parois, ou la deſtruction de celles qui les ſoutiennent en dehors.

2°. L'*anaſtomoſe*, que les Pathologiſtes appellent dans ce cas le *relâchement immodéré de l'orifice de la cavité*, qui reçoit, donne iſſue; d'où il arrive qu'il entre ou ſort plus de liqueur, ou toute autre que celle qu'exige la loi de ſanté : les cauſes de ce relâchement ſont les mêmes que celles de la dilatation (1°), en y ajoutant ſeulement la paralyſie des ſphincters, lorſque les orifices en ont.

3°. L'*écartement* que l'on dit avoir lieu, lorſque les fibres, qui forment le tiſſu membraneux des cavités étant éloignées, ſe ſéparent tellement de leur contact mutuel, qu'il ſe forme, ſans qu'il y ait ſolution de continuité, des interſtices entre-ouverts, qui, comme un tamis, laiſſent tranſuder l'humeur qui auroit dû être contenue; les mêmes cauſes (1°.) produiſent cette maladie, à la différence qu'elles agiſſent à un degré ſupérieur, ou lorſqu'elles ſont appliquées plus long-temps, principalement ſur les cavités, dont les parois ont un tiſſu plus délicat, ou que la maladie a rendu plus lâches (160, 1.).

4°. La *division*, lorſque, la cohéſion des fibres étant véritablement détruite, cohéſion qui conſtitue leur état ſain, les parois des cavités ſont percées, ou les bords des orifices trop dilatés par une plaie; ce qui peut arriver par une force mécanique externe, tranchante, piquante, contondante, déchirante, ou par une rupture occaſionnée elle-même par la diſtenſion des fluides contenus, que l'on appelle en grec *βαξις*, ou par une éroſion cauſée par des matières âcres; affection que l'on nomme *conſomption*.

204. Si, aux puiſſances nuiſibles qui viennent d'être détaillées, il ſe joint une foibleſſe naturelle ou morbifique (157.), ou la langueur (196) de tout le corps, ou d'une ſeule de ſes parties (154, 155, 175, 176, 197.), par le concours de ces ſemences (75.), ces affections (203.) arriveront encore plus aiſément.

205. Les trois premières (203, 1, 2, 3.) ne ſont pas tellement contre nature, qu'elles ne puiſſent auſſi avoir lieu dans l'état de ſanté, quoiqu'à un moindre degré, & qu'on ne les ſupporte facilement alors; bien plus, elles ſont même néceſſaires pour différentes fonctions de la vie, comme on en a une preuve évidente, en réfléchiſſant ſur les différens changemens qu'occaſionne l'âge dans les parties, ſur les états particuliers où ſe trouvent les deux ſexes & ſur-tout le ſexe

féminin, &c. On ne peut, en conséquence, regarder ces trois premières affections comme maladies, que lorsqu'elles sont sans bornes, ou lorsqu'elles arrivent dans un ordre & un temps non-convenable, & affectent les parties, soit solides, soit fluides mal disposées.

206. Il n'est pas moins évident que ces quatre espèces (203. 1°. à 4°.) de maladies des cavités diffèrent entre elles, principalement par les degrés qu'elles parcourent, & que les trois dernières peuvent, la première ayant déjà paru, être produites par celle-ci, la dilatation, lorsqu'elle s'étend jusqu'aux orifices des conduits, dégénérant en anastomose, ou en écartement, lorsqu'elle est augmentée, & l'écartement enfin en division : c'est ce qu'il est sur-tout important de remarquer, pour prévenir à temps la maladie, d'autant plus que les trois premières espèces sont souvent aisées à guérir; au lieu que la cure de la dernière, de la solution de continuité, s'obtient plus difficilement.

207. Il suit de-là plusieurs effets différens, qui, bien considérés, & appliqués à chaque partie du corps, déclarent l'origine de plusieurs maladies très-graves.

La dilatation produit d'abord des tumeurs souvent prodigieuses, lorsque les parois trop tenaces éprouvent long-temps la force qui les

distend peu-à-peu. La nature prévient alors quelquefois la rupture de ces parois, qui feroit la fuite de leur amincissement, en les rendant plus denses, plus épaisses, & en les revêtant extérieurement ou intérieurement, par addition successive de nouvelles couches membraneuses, en fortifiant les parois des cavités : elle a aussi soin, la matière dilatante qui touche les parois des vaisseaux étant un peu épaissie, qu'elle serve de soutien aux parois des canaux. De-là résultent plusieurs dérangemens de conformation dans l'état sain, qui trompent ceux qui ne sont pas assez vigilans, & qui veulent tirer & expliquer, de l'état d'une particule amplifiée par la maladie, sa composition naturelle, comme si, outre la grandeur, rien autre chose n'avoit été changé. L'écartement trop violent cause des ruptures, d'où s'ensuit l'issue des fluides contenus, & nombre de maux qui en sont la suite, qui sont même quelquefois avantageux.

L'effort trop considérable de la matière poussée dans les cavités distendues, son passage étant intercepté, le mouvement vital étant augmenté, ainsi que la chaleur, produit l'inflammation, la suppuration, ou cause la mort, la chaleur étant augmentée, la pourriture excitée, & la force de la pression arrêtant l'influence vitale sur les vaisseaux des parois & des parties voisines; ou le mouvement progressif étant retardé par degrés &

enfin intercepté, il acquiert d'autres acrimonies de différente nature, ſouvent rongeantes, & qui, en irritant le ſolide vif, excitent des mouvemens irréguliers. Si une partie plus déliée de matière amaſſée dans une cavité devenue plus large, tranſude par un orifice trop étroit, ou par l'écartement des parois (206.), la partie la plus épaiſſe étant retenue, & devenant peu-à-peu plus denſe, produit des tumeurs ſolides, molles, dures.

L'anaſtomoſe, ou le relâchement provenant enfin de la dilatation prolongée (206.), diſſipe quelquefois tout d'un coup la matière long-temps amaſſée & reſſerrée, & met ainſi une fin bonne ou mauvaiſe à la maladie. De l'introduction d'une matière étrangère dans les orifices trop larges des conduits, ou de ſa ſortie de ces orifices, naiſſent des déplacemens, des obſtructions, des échymoſes, des angoiſſes, des dérangemens dans les ſecrétions & les excrétions, différentes tumeurs.

Les maux que produit la naiſſance prompte ou tardive de l'écartement ou de la diviſion, ſont les mêmes.

Mais, lorſque les parois des cavités, fortement & long-temps diſtendues, perdent enfin leur élaſticité, ou ſe roidiſſent dans cet état, on ne doit pas être étonné que les maladies, qui naiſſent de

de cette source, soient souvent de si longue durée, & même incurables, sur-tout si on les néglige dans le commencement, quoique les causes de la distension n'aient plus lieu.

208. Il y a cependant, dans ces maladies, quelque ressource que la nature emploie à la conservation du corps, lorsque l'abondance des humeurs doit être diminuée ou la matière nuisible séparée de la masse des humeurs, & chassée au dehors. C'est principalement sur cette ressource que sont fondées les hémorragies, ou les autres évacuations critiques & les métastases.

209. L'autre espèce d'affection morbifique des cavités renferme les maladies du rétrecissement, dont il est aussi utile de connoître les espèces décrites avec précision par les anciens, suivant qu'elles diffèrent entre elles, par les diverses manières dont elles arrivent. Ces maladies sont :

1°. L'*obstruction* qui désigne une cavité si remplie d'une matière amassée & trop épaisse pour circuler, qu'elle cesse de donner passage au fluide : aussi ne sont-ce pas alors les parois qui sont viciées, mais les humeurs qu'elles contiennent, qui pêchent de diverses manières ; ainsi c'est une humeur saine, d'une fluidité convenable, qui est poussée par hasard dans les orifices dilatés des conduits, qui naturellement plus étroits, ne sont destinés qu'à charrier une liqueur plus déliée ; ce qui peut

arriver par anaſtomoſe (207) : ou c'eſt une matière naturelle qui a dégénéré, qui eſt devenue trop tenace, muqueuſe, phlogiſtique, graſſe, ſemblable à la lie d'huile, empyreumatique, terreuſe, grumelée, en forme de bouillie, purulente, bourbeuſe, &c.; ou c'eſt enfin une matière étrangère, une pierre, du plâtre, un gluten, un ver, des excreſcences conſidérables, des os, des corps étrangers avalés, des corps onctueux & autres ſemblables, ou engendrés dans le corps par maladie, ou entrés extérieurement, appliqués & engagés dans les cavités des conduits ou les orifices, enſorte qu'ils ne peuvent ni eux ni les autres corps convenables, être chaſſés. On pourroit encore ajouter à cet article, l'introduction d'une partie dans une autre, le volvulus, &c. dont on traitera par la ſuite.

2°. L'engouement très-bien connu par les ſoins de Kaemphius, qui ne diffère de l'obſtruction (1.), qu'en ce qu'il établit, ſinon les maladies, au moins les diſpoſitions contre nature même des parties contenantes, & qu'il a ſur-tout lieu dans les viſcères étroits, lorſque les vaiſſeaux ſanguins, ſur-tout ceux du ſyſtême de la veine porte, tous les vaiſſeaux abdominaux & autres ſont gorgés, diſtendus par le ſang qui circule trop lentement, & qui enfin devient ſtagnant, qui eſt mal mélangé, déjà corrompu par lui-

même & par la ſtagnation, qui eſt dépouillé de ſa fluidité, polypeux, épais, ou lorſque d'autres humeurs bilieuſes, muqueuſes, pituiteuſes, amaſſées dans les follicules, les réſervoirs, les vaiſſeaux, ayant perdu leur partie la plus fluide, & ayant acquis différentes aigreurs, deviennent ſtagnantes, & aggravant, diſtendant, preſſant & irritant les parties contenantes, occaſionnent en elles différentes léſions. De-là naiſſent les affections très-graves des nerfs & de la fibre vitale, & un grand nombre de maladies, ſuivant la nature & l'abondance de la matière nuiſible, le mode & le degré de la léſion, &c.

3°. L'*étroiteſſe*, le *reſſerrement*, le *rétreciſſement* du paſſage, qui arrivent lorſque les parois, leur épaiſſeur étant augmentée contre nature, ou une tumeur ſaillante intérieurement, diminuent, détruiſent la cavité; ce à quoi contribuent des humeurs amaſſées dans les vaiſſeaux ou dans les interſtices des membranes, la chondrogénie, l'oſtéogénie, la lithogénie, l'emphysême; les tumeurs inflammatoires, purulentes; les ſarcomes, les polypes, les caroncules, les ſquirrhes, &c. nés dans le tiſſu des parois, & proéminens dans la cavité.

4° La *compreſſion* qui a lieu, lorſqu'une force externe pouſſe en dedans les parois des cavités qui cèdent, & dont le diamètre diminue par

degrés, détruit enfin entiérement, en les faisant se toucher réciproquement, l'intervalle qui étoit entre elles. Cette compression est la suite des tumeurs, fractures, luxations, ligatures; des fardeaux, des causes capables de produire la gêne, la contusion, l'écartement, la contorsion, &c.

5°. L'*affaissement*, lorsque les parois des cavités n'étant pas distendues, faute de fluide contenu, elles se rapprochent mutuellement l'une de l'autre, & se touchent. Cette maladie établit donc en elle une foiblesse, une mollesse, qui est l'effet, ou de la nature, ou d'une distension longue & forcée, ou de toute autre cause : elle suppose aussi une déplétion subite; de sorte que les parois privées de leur soutien, n'ont pas par elles-mêmes assez de forces pour conserver la cavité, qu'une nouvelle influence d'humeurs suffit cependant pour leur faire recouvrer; à moins que la compression (4°.), ou une conglutination, une concrétion de longue durée ne se joignent aussi à l'affaissement.

Tout le corps, pendant la vie, s'enfle & grossit avec résistance : mais il périt lorsque la force vitale s'anéantit dans les moribonds. L'extérieur gonflé d'un pléthorique s'affaisse entiérement & subitement (*) s'il est détruit par la circulation

(*) Hyppocr. Aphor. 3, sect. I.

du ſang interrompue juſques à la foibleſſe. Une tumeur inflammatoire & rénitente, lorſqu'elle dégénère en gangrène, & diminue de volume en devenant flaſque, enſeigne que la même choſe arrive dans chaque partie; d'où il eſt évident que c'eſt au différent degré de vie que ſont dus ces chagemens. Mais quelle eſt cette force de vie qui cauſe l'enflure? eſt-ce la même que la force vitale (170)? Mais celle-ci reſſerre, criſpe le ſolide. Des phénomènes montrent qu'il faut ici ſonger à la circulation du ſang, comme la meſure de la vie. Il eſt auſſi hors de doute que l'enflure & l'affaiſſement n'appartiennent qu'aux parties molles du corps, comme les ſeules qui puiſſent être étendues ou reſſerrées, à cauſe de la cohéſion lâche de leur tiſſu, par l'abondance ou le défaut, la raréfaction ou la denſité des humeurs affluentes. Le ſang étant donc échauffé par la vigueur de la circulation, pouſſé avec vélocité, du cœur dans tout le corps, non-ſeulement remplit & diſtend le ſyſtême des vaiſſeaux, mais paroît de plus ſouffler, dans les eſpaces vuides de la chair propre à chaque partie (200.), un fluide très-délié; ſon eſprit (335.), ſous la forme de vapeur, mêlé avec l'air (147*) élaſtique, échappe par tranſudation des petits orifices, & peut-être même des parois des artérioles (103, 3.), pour être continuellement réſorbé par les veines,

ou pour s'exhaler à l'extérieur du corps ou dans les grandes cavités. Qui ne voit que de l'une & l'autre manières les parties peuvent contracter & conserver une enflure saine, & même trop grande, si la chaleur naturelle est augmentée outre mesure, ainsi que la vélocité du sang ? Mais si la circulation & la chaleur languissent ou sont supprimées, les parties étant privées de l'enflure vitale, & l'esprit vaporeux se formant en une liqueur malléable, non élastique, du plus petit volume, il est nécessaire qu'il s'en suive aussi affaissement (*).

6°. On peut ranger dans la même classe la *contraction* par laquelle les parois, au moyen de la vertu contractile dont jouissent leurs fibres, resserrent & ferment leurs cavités ou orifices. Cette contraction arrive ou lentement, & peu-à-peu, ou subitement, & avec impétuosité. Il y a, en effet, dans le solide qui forme les parois des cavités, une force de cohérence (139 & suiv. 150.), qui, par cela même qu'elle résiste

(*) Hyppocrate a annoncé cette doctrine, quand il a dit, *lib. de Arte : Tout ce qui n'est pas continu, & qui est couvert, soit par la peau, soit par la chair, est creux, plein d'esprit dans l'état de santé, & de sanie dans l'état de maladie.* Et *lib. de Flatibus : Mais l'air est constitué pour remplir la place de l'eau.*

à la séparation des parties élémentaires, tend continuellement à rendre le contact plus immédiat. Plusieurs ont aussi, à différens degrés, une vertu élastique : ajoutez encore à tout cela la force vitale (170, 175.) & le solide vif qui forme les cavités, les vaisseaux, les embouchures, excité à des contractions par l'irritation nerveuse. Il y en a qui sont de plus aidés par la puissance musculaire, en la supposant différente de la première : au moyen de ces forces internes, les parois des cavités se garantissent des efforts du dedans au dehors des humeurs qu'elles contiennent, & préviennent leur trop grande distension, ou leur rupture; d'où il suit que les efforts opposés des solides contenans, & des fluides contenus, exercent un antagonisme mutuel, qui détermine les diamètres des cavités, lesquels auront plus ou moins d'étendue, suivant que l'un de ces efforts s'écartera du juste équilibre qui régnoit entre eux. On comprend par-là l'origine & la différence de la contraction lente & subite. Si la force de cohérence & d'élasticité est portée dans les parois au plus haut degré, sans que la quantité, le volume, le poids, le mouvement du fluide contenu augmentent à proportion; ou si, au contraire, ces qualités sont diminuées, sans que l'état de la puissance qui contracte, soit de même diminué, les

parois, ſuivant le caractère de cette puiſſance, ſe rapprochent mutuellement, peu-à-peu & lentement : leurs fibres étant rapprochées, elles rétreciſſent leurs cavités, juſqu'à ce qu'elles ſoient en équilibre avec les fluides contenus, ou juſqu'à ce que, ceux-ci étant expulſés, ou manquans, ils acquièrent la plus grande contraction qu'il leur eſt poſſible d'avoir. Mais les forces vitales & muſculaires, irritées, agiſſent avec plus de violence, & ne conſervant pas, en conſéquence, l'état d'équilibre avec les fluides contenus, elles dégénèrent tout d'un coup en ſpaſmes (195.), lorſque pluſieurs cauſes les agacent (171.) : les parois reſſerrées par les ſpaſmes, ou n'éprouvent pas, en ſe roidiſſant, une contraction convenable, ou rétreciſſent extraordinairement, & ferment même entiérement leurs cavités : ce qui fait voir combien de cauſes différentes produiſent l'une & l'autre maladie ; & la première contraction étant la ſuite de la diſtenſion diminuée, celle-ci, beaucoup augmentée, peut, comme ſtimulus, produire la ſeconde contraction, ſans cependant qu'elles diffèrent toutes deux tellement entre elles, qu'elles ne puiſſent quelquefois arriver enſemble dans une même partie, ou ſurvenir l'une après l'autre.

L'eſtomac dont la capacité ſe rétrecit peu-à-peu par une diète long-temps continuée, & qui,

lorſqu'il eſt diſtendu outre meſure par les alimens, ſe contracte fortement & ſubitement, à raiſon de l'irritation de ſa force muſculaire, & qui, à l'aide des muſcles voiſins, rejette impétueuſement par en haut tout ce qu'il contient, démontre & confirme, par un double exemple, ce qui vient d'être dit.

7°. L'adhéſion, enfin, qui ſuppoſe la cavité détruite, à cauſe de la conſolidation intérieure des parois dont elle eſt formée : cette ſixième eſpèce d'affection eſt produite ou par le cal & la cicatrice qui a lieu, après une ſolution de continuité, ou par la compreſſion (4°.), l'affaiſſement (5°.), la contraction (6°.) continuée, long-temps trop forte ; enſorte que, de la durée du contact interne des parois, il s'enſuit enfin concrétion. C'eſt auſſi ce que peut faire une tumeur (2.) qui bouche la cavité. Quelquefois encore le fluide contenu s'obſtruant (1.), s'engorgeant & devenant plus épais, ſe colle à la ſurface interne des parois ; d'où il eſt conſtant que toutes les eſpèces de rétreciſſemens pouſſés à l'extrémité, peuvent enfin, avec le temps, dégénérer en ſymphiſe des parties. Lorſqu'une fois ils ſont venus à ce point, en vain le plus ſouvent tente-t-on la guériſon, à moins qu'on ne puiſſe y appliquer l'opération de la main.

210. Mais comme il n'eſt pas rare que pluſieurs

des affections rapportées (209.) concourent ensemble, il arrive de même très-souvent que la première maladie des cavités, la trop grande dilatation (203.), accompagne la seconde, ou la suit de très-près, & que la même cavité est en partie trop rétrecie, en partie trop large, à cause du passage intercepté de la matière qui y aborde.

211. On conçoit aisément par-là nombre de maux, qui, de cette source, refluent sur l'économie animale, puisqu'elle appartient à toutes les espèces de cavités, aux plus grandes comme aux plus petites, & que presque toutes les fonctions des parties quelconques dépendent plus ou moins du rapport régulier des cavités avec les fluides qu'elles contiennent; mais la complication fréquente avec l'excès vicieux (210.), multiplie encore & aggrave les maux qui en dérivent.

La roideur, au reste, compagne inséparable de l'âge avancé (166.), en même temps qu'elle peut produire dans les parties contenantes la plupart des espèces de maladies de l'étroitesse, les faisant dériver les unes des autres, il suit nécessairement aussi de ces maladies, sur-tout lorsqu'elles croissent continuellement, un retard dans la circulation vitale des humeurs, le défaut de la chaleur naturelle, la langueur

de la vie même, & enfin ſa perte totale dans les vieillards décrépits ; ce qui eſt la mort naturelle.

Des maladies organiques des ſolides.

212. L'ANATOMIE enſeigne que le corps humain eſt, dans ſes parties ſolides, que l'on connoît par le moyen des ſens, un composé d'organes très-différens, qui, lorſqu'ils ſont dans l'état naturel, jouiſſent chacun de leur nombre, grandeur, conformation, proportion, ſituation, union, & continuité déterminés. Mais la Phyſiologie démontre de plus, qu'au moyen de cette ſtructure, chaque partie eſt diſpoſée à exécuter la fonction qui lui eſt propre, & qu'exige la ſanté ; & qu'en conſéquence, chacune a une ſtructure particulière, ſuivant qu'elle doit être l'organe d'une fonction différente.

213. Tout étant donc ſain d'ailleurs, le ſeul changement de ces états (212), & leur écartement de l'état naturel, peut être un obſtacle à la régularité des fonctions; de-là naiſſent des maladies organiques très-remarquables, nombreuſes, & dont il s'agit maintenant de traiter avec ordre.

214. Mais il faut avertir d'abord que toutes les dispositions vicieuses qui ont ici lieu, quoiqu'elles s'écartent de l'état naturel, ne s'opposent pas tellement aux fonctions, qu'elles méritent véritablement d'être mises au nombre des maladies (38.). Cette admirable variété de la structure du corps humain, unie cependant avec l'aptitude de chaque partie, pour remplir, conformément aux loix de la nature, les fonctions de la santé, démontrant un ouvrage divin, se comprend assez au seul aspect, ainsi qu'il se comporte dans l'assemblage du tout. Plusieurs des dispositions susdites appartiennent plutôt, & dans un sens plus véritable, à la classe des symptomes, parce qu'elles dépendent, comme ceux-ci (86.), d'autres maladies; plusieurs enfin sont composées des affections des solides & des fluides, comme les parties organiques elles-mêmes, en qui on remarque constamment ce mêlange : c'est une complication que ni la Physiologie, ni la Pathologie ne peuvent éviter.

215. La première qualité des parties similaires (150.), comme des dissimilaires, est la cohésion, sur laquelle est fondée la solidité de la matière, sa continuité, & en conséquence, son aptitude à recevoir & conserver les autres qualités mécaniques. Lors donc qu'elle est viciée, elle cause des maladies, qui diffèrent, suivant

qu'elles appartiennent à la ſubſtance d'une partie conſidérée en elle-même, ou à l'union de cette même partie avec celles qui ſont voiſines.

216. Les ſolutions de continuité ſont du premier genre, & ſe réduiſent aux eſpèces ſuivantes, ſavoir :

217. 1°. A la *fracture*, qui eſt une ſolution de continuité dans une partie dure, oſſeuſe, cartilagineuſe, & qui eſt produite par des cauſes mécaniques ; priſe dans le ſens le plus étendu, elle comprend la fente, l'entaille, le froiſſement, &c.; elle a pour cauſe le choc d'une puiſſance qui frappe, pique, coupe, contond, & qui eſt plus forte que la cohéſion des os : auſſi eſt-elle produite par les cauſes les plus légères, ſuivant que les os ſont devenus plus fragiles (162, 4, 162, 165, 3.), par la vieilleſſe, une forte gelée, la vérole, le ſcorbut, la goutte, le rachitis, la carie, ou tout autre vice ; de ſorte qu'alors il n'eſt pas beſoin de cauſe externe, & que la ſeule action des muſcles fracture quelquefois les os auxquels ces puiſſances ſont attachées. On déduit aiſément les maux ſans nombre, qui proviennent de-là, tant par les uſages multipliés que doivent rendre les os à l'économie animale, & qu'ils ne peuvent rendre qu'entiers & ſains, que par le trouble, l'irritation, l'écartement, la preſſion,

le déchirement que causent nécessairement, dans les parties voisines, les os fracturés.

218. 2°. A la *plaie*, qui marque une solution de continuité dans une partie solide, mais non dure, laquelle solution est récente, & est faite par une force mécanique; de manière qu'il sorte des vaisseaux blessés du sang ou toute autre humeur. Elle a donc les mêmes causes que la fracture; &, suivant la diversité de ces causes, suivant la différence des parties lésées, suivant même la manière dont elles sont lésées, la plaie a aussi plusieurs différences, & différens noms, tels que ceux de *coupure*, *entaille*, *piquure*, *rupture*, *fente*, *contusion*, &c. Il faut donc nécessairement, lorsqu'il arrive plaie, qu'il y ait un changement vicieux dans tout ce qui dépend de l'entière conservation des fonctions & des fluides réguliérement contenus ou mus dans leurs cavités : aussi voit-on que les troubles qui suivent ces changemens sont infinis, & par le nombre, & par la variété; mais les mouvemens salutaires de la nature s'y joignent, & disposent la plaie à la guérison.

219. On peut rapporter à la même classe les solutions de continuité sèche, dans lesquelles l'épiderme, le cal ou une cicatrice ont tellement couvert les lèvres entre-ouvertes, qu'il ne sort pas même des extrémités des plus petits vaisseaux une goutte d'humeur, & que les parties

ſéparées ne peuvent réciproquement ſe rapprocher aſſez pour ſe réunir : de ce genre de ſolution ſont les fentes des paupières, des lèvres, de la langue, des oreilles, &c. Les parties dures ne ſont pas non plus exemptes de cette eſpèce de ſolution, qui tantôt eſt naturelle, tantôt eſt la ſuite d'une plaie, d'un ulcère, d'une fracture, d'une carie, &c. mal guéris.

220. La ſeconde eſpèce (215.) renferme les vices d'une union mal aſſortie des parties; ces vices, en changeant leur mobilité régulière ou leur ſolidité, ſont ordinairement accompagnés d'accidens : au reſte, leur mauvaiſe diſpoſition conſiſte dans l'excès ou dans le défaut.

221. On appelle *connexion excédente*, lorſqu'il y a union entre des parties qui doivent être ſéparées, ou cohéſion trop forte dans celles où elle doit être plus lâche : de ce genre ſont les ſymphyſes des vaiſſeaux, des orifices, des ouvertures naturelles (209, 6.); de-là les imperforations de l'anus, des parties génitales, de l'urètre, du conduit auditif, des narines, &c.; les doigts, les lèvres, les muſcles, les tendons, les viſcères, &c. étant ainſi liés entre eux, ou avec des parties voiſines, ſont gênés dans leurs mouvemens : ces affections, ou viennent de naiſſance, ou ſont la ſuite d'autres maux (209, 6.).

222. Cette connexion excédente, remarquable

ſur-tout dans les articulations, a été alors appellée par les anciens *ankiloſe*, laquelle arrive lorſque les articulations deviennent ſi roides, que leurs mouvemens ne peuvent ſe faire. Elle ſuppoſe donc une affection maligne dans les parties qui contribuent à former & ſoutenir l'articulation, & devant ſa naiſſance à différentes cauſes, elle ſurvient ſouvent à une léſion des articulations, occaſionnée par une fracture, une luxation, une plaie, une contuſion, un abcès, un ulcère, une tumeur, une douleur, parce que quelquefois les ligamens ſont, par quelque cauſe que ce ſoit, forcés, tiraillés, deviennent roides, & contractent adhérence avec les parties internes. C'eſt tantôt la ſynovie qui, manquant, cauſe la ſéchereſſe, ou qui, étant trop abondante, ou épaiſſie, cauſe le gonflement qui gêne le mouvement, lequel peut auſſi provenir quelquefois d'une humeur étrangère, répandue dans la cavité articulaire : c'eſt tantôt la tuméfaction des extrémités des os rachitiques, ou le cal d'un os fracturé proche une articulation, une exoſtoſe, un fungus, qui pullulent intérieurement, ou un ulcère, une carie, qui, en s'étendant de côté & d'autre, détruit la ſolidité, la cohéſion, l'union & la figure des parties, &c. Au reſte, il eſt rare que quelqu'une de ces affections vicieuſes ſubſiſte long-temps, ſans être accompagnée de quelques autres ;

autres; ce qui rend la maladie encore plus difficile à guérir.

223. De ce genre ſont auſſi l'adhéſion de la langue, & celle des paupières. Celle-là conſiſte dans le reſſerrement de la langue, lequel empêche ſes mouvemens néceſſaires pour la ſuccion, la déglutition, & la parole : ce vice vient ou de naiſſance, lorſque le filet eſt trop dur & trop étendu ſur la pointe de la langue, ou à la ſuite d'une cicatrice reſtée ſous la langue, après la guériſon d'une plaie ou d'un ulcère. On trouve une affection ſemblable dans les paupières, lorſqu'elles ſont tellement unies & adhérentes entre elles, & quelquefois auſſi avec le blanc de l'œil, ou même la cornée, qu'elles empêchent de voir, parce qu'on ne peut les écarter l'une de l'autre. Cette dernière maladie vient de l'interpoſition d'une matière glutineuſe, ou d'une cicatrice mal faite & ſans précaution.

224. La connexion manque (220.), lorſqu'il y a ſéparation dans les parties qui doivent être unies, ou relâchement dans l'union de celles qui doivent être plus ſerrées : telles ſont les ſéparations des cartilages, des épiphyſes d'avec les os ; les maladies qui ont un certain milieu entre les fractures & les luxations ; l'ébranlement des dents ; la foibleſſe des articulations, cauſée par la flaccidité des ligamens ; la cohéſion trop lâche

de la langue, & en conséquence, sa trop grande mobilité, qui est quelquefois très-dangereuse (242.), &c.

225. La plupart des parties ont encore entre elles un arrangement marqué, très-conforme à la nature; cet ordre étant seul changé, met le trouble dans les fonctions, quoique tout aille bien d'ailleurs; ce qui donne naissance à une nouvelle classe de maladies, qui, quoique souvent compliquées avec celles de la cohésion (215.) & de la connexion (220.), en sont cependant réellement distinctes, & méritent d'être considérées séparément, à cause de la diversité des espèces par lesquelles elles se terminent : ces maladies sont la *luxation*, la *hernie*, la *chûte*, le *dérangement* contre nature des parties.

226. J'appelle dans un sens étendu luxation, lorsque les os qui sont joints ensemble quittent leur situation naturelle : or ils sont joints, ou par articulation, avec un mouvement manifeste ou obscur, ou par adhésion, état dans lequel ils n'ont pas de mouvement différent, mais sont unis, au contraire, ensemble, comme s'ils ne faisoient qu'un entre eux. Les anciens ont nommé la première union *arthron*, & la seconde *symphise*. Mais l'anatomie enseigne que ces deux espèces d'union sont susceptibles de plusieurs divisions.

D'après cette diverſité, on fait donc auſſi deux eſpèces de luxations.

227. La première, comme qui diroit la déarticulation, proprement dite *luxation*, eſt la ſortie de l'os articulé hors de ſa cavité, avec perte du mouvement : le degré le plus léger de cette maladie eſt la demi-luxation, qui a lieu lorſque l'os n'eſt ſorti qu'en partie du bord de ſa cavité articulaire : on peut mettre dans le même rang l'entorſe, puiſqu'elle dérange auſſi la ſituation des os. Ces maux ſont cauſés par différentes cauſes externes, capables de chaſſer, de tordre, de ſéparer, & ſurmonter la force naturelle de l'articulation. Quelquefois auſſi il ſe forme peu-à-peu, dans la cavité articulaire, un amas de matières muqueuſes, ſéreuſes, purulentes, ou autres, qui chaſſent peu-à-peu l'os de ſa place. Le volume excédent des parties produit le même effet. Ces cauſes ſont favoriſées par tout ce qui peut affoiblir les différentes parties deſtinées à fortifier les articulations, telles que la foibleſſe ou la diviſion des ligamens, des muſcles, des tendons; les différens vices des éminences voiſines, des os même, lorſqu'ils ſont oppoſés les uns aux autres; des cartilages intermédiaires, & des parties molles ſituées intérieurement; les tumeurs, les difformités, les relâchemens, les ulcères, les fractures, les caries, les contuſions, &c. La ſeule action

des muſcles attachés à un os, ſuffit quelquefois pour le faire ſortir de ſa place, avec la même facilité, à la vérité, mais non avec la même ſolidité & la même ſûreté pour la réduction. C'eſt ce que prouvent ceux qui geſticulent beaucoup. De-là, que de complications multipliées de la luxation avec d'autres maladies!

228. Mais, comme on obſerve une très-grande différence dans l'aſſemblage des os, & que, quelque reſſemblance qu'ait une articulation avec une autre, il y a toujours quelque différence; comme de plus la nature n'a pas accordé à toutes une force égale, & que la luxation eſt plus facile ou plus difficile dans certaines parties que dans d'autres, il faut que celui qui veut juger ſainement de ces maladies, connoiſſe parfaitement, par le ſquélette ſec, non-ſeulement la poſition & la figure de chaque os, mais même tout ce qui eſt, ou commun à toutes les articulations, ou particulier à chacune; ſavoir, les ligamens, les cartilages, les glandes, les muſcles, les tendons, les apophyſes, les épiphyſes, tant cartilagineuſes qu'oſſeuſes; les changemens qu'elles éprouvent, ſuivant les différens âges; & enfin les vaiſſeaux, les nerfs & les viſcères qui avoiſinent l'articulation: on ne peut autrement comprendre les maux ſans nombre que produiſent les os luxés.

229. Une autre eſpèce de déplacement des os a lieu, lorſque ceux qui ne ſont unis que par ſymphiſe, ſans articulation, s'écartent l'un de l'autre (226.). Cette eſpèce n'a point reçu de nom latin particulier, & peut auſſi, en partie, être miſe au nombre des défauts d'union (224.), au moins dans les os qu'une ſubſtance intermédiaire unit enſemble, ainſi que cela a lieu dans la ſymphiſe (226.), qu'on appelle éloignée (225.) : au reſte on la connoît par ce qui a été dit plus haut (227, 228.).

230. On dit qu'il y a *hernie*, (225.), lorſqu'une fonction ſaine eſt léſée, parce qu'une partie molle interne, ſortie de ſa ſituation naturelle, a été reçue, en cauſant maladie, dans la cavité d'une autre partie molle. Quoique ce nom générique ait ſous lui des eſpèces en aſſez grand nombre, on l'emploie pourtant abuſivement pour différentes tumeurs qu'on appelle *hernies fauſſes*, parce qu'elles arrivent aux mêmes endroits où a coutume de paroître la hernie vraie ; comme ſi elles ne différoient pas conſidérablement, tant par leur origine que par leur nature ; de ſorte qu'il n'y a aucune raiſon à les mettre au nombre des hernies.

231. Les hernies des parties contenues dans le bas-ventre ſont les plus fréquentes, & celles qui méritent ſur-tout d'être remarquées. Elles

proviennent du relâchement preſque général des parois qui entourent l'abdomen ; de la nature tenace, à la vérité, du péritoine qui enveloppe intérieurement les parties, mais capable d'une très-grande diſtenſion ; du grand volume, du relâchement des viſcères contenus dans ce ſac, de leur mobilité, de leur dimenſion toujours très-variée, à cauſe de la quantité différente des fluides contenus, & enfin, de leur ſituation toujours incertaine dans toute leur circonférence : de-là leur agitation occaſionnée par la force de la reſpiration, & celle des autres mouvemens du corps, ainſi que des différentes poſitions, leur preſſion, leur impulſion plus ou moins grande, continue, ſans cependant être toujours égale de toutes parts, &, en conſéquence, leurs efforts preſque continuels pour dilater dans quelque point le ſac qui les contient, ou même en ſortir, s'il ſe trouve quelque fente.

Pour que la membrane du péritoine puiſſe réſiſter à ces efforts, elle eſt preſſée, du côté interne, & fortifiée, du côté externe, par des os, des muſcles, des aponévroſes, des tégumens, &c. qui la couvrent extérieurement. Les puiſſances oppoſées ayant ainſi entre elles un équilibre de forces, les parties internes ne peuvent s'échapper des endroits où elles ſont reſſerrées, ni le péritoine prêter plus qu'il ne faut, ou ſe rompre ;

mais si, dans quelque point, cette membrane est dépourvue de sa force extérieure, & de son appui, ou si l'effort des parties contenues, étant dirigé inégalement, pousse violemment, du côté externe, quelque portion du péritoine, qui offre moins de résistance : cette portion cédant alors en cet endroit, le péritoine, ou est alongé en forme d'appendice creuse, ou se rompt; ce qui arrive très-rarement : mais qu'il prête ou qu'il se rompe, il laisse toujours sortir de sa cavité les parties mobiles & intérieures les plus proches, qui se répandent hors de la circonférence de l'abdomen, sous les tégumens communs : la tumeur augmente de jour en jour, si les mêmes causes subsistent. Telle est l'idée générale des hernies du bas-ventre.

Mais, pour mieux comprendre la multiplicité de leurs espèces, de leur siège & de leurs causes, il faut sur-tout savoir que le sac du péritoine, qui entoure la cavité du bas-ventre, n'est pas également soutenu par-tout, par les parties qui le couvrent extérieurement, & qu'en conséquence il n'a pas naturellement, par-tout, le même degré de force, pour retenir les parties internes; d'où il suit que, suivant le degré de foiblesse, la tendance naturelle des parties à la hernie est plus ou moins grande, & qu'elle se fait, principalement, dans les endroits où les

ſoutiens extérieurs ſont plus foibles. Il eſt également évident que les parties, où il y a des muſcles extérieurement appuyés ſur des os, ont beaucoup plus de force pour réſiſter, & que celles-là en ont moins, qui ne ſont recouvertes que de muſcles & d'aponévroſes, ſans os ; que celles-là en ont encore bien moins, où il n'y a que de la chair, ou, ſans elle, des aponévroſes ſeulement, des tendons ou des ligamens ; qu'il n'y a enfin preſque pas de réſiſtance dans les endroits où toutes ces parties manquent, & où la membrane du péritoine paroît preſque nue ſous les tégumens. Telles ſont les régions par où ſortent ce qu'on appelle les prolongemens du péritoine. Ainſi, les vaiſſeaux ſanguins, les troncs nerveux, &c. à l'endroit où ils ſe diſtribuent dans le bas-ventre, pour enſuite alimenter les autres parties ſituées hors de cette cavité, parcourant la ſurface externe du ſac du péritoine, renfermés dans ſon tiſſu cellulaire, & raſſemblés comme en cordons, s'en dégagent à la fin en différens endroits, & extérieurement : d'où il arrive que la partie du péritoine, où s'eſt faite la ſéparation, non-ſeulement perd beaucoup de ſon ſoutien extérieur, mais même acquiert un eſpace à la première occaſion, pour ſortir au dehors, en ſuivant la conduite des cordons écartés. Il eſt donc évident que, dans ces endroits, le

péritoine eſt naturellement très-foible ; qu'il donne, en conſéquence, naturellement lieu (75, 608.) à une hernie, qui ne peut également arriver ailleurs, ſur-tout lorſque les cordons divergens ſont plus épais, tels qu'ils ſont à l'ombilic, à l'aîne & à la cuiſſe : auſſi ſont-ce là les endroits dans leſquels ſe forment le plus ordinairement les différentes eſpèces de hernies, dont nous allons parler.

232. Si le cercle tendineux de l'ombilic, par lequel paſſoient, avant la naiſſance, les vaiſſeaux ombilicaux, qui, coupés après l'accouchement, ont formé, en cet endroit, une cicatrice ; ſi, dis-je, ce cercle a perdu de ſa fermeté, la partie du péritoine qui eſt au-deſſous, & placée au centre du mouvement du bas-ventre, n'étant pas aſſez ſoutenue en dehors, & pouſſée par l'épiploon & l'inteſtin qui ſont immédiatement au-deſſous, ſe relâche, eſt écartée, ſoulève la peau & même l'ombilic, & forme un ſac dans lequel ſont reçues, morbifiquement, les parties internes les plus voiſines ; d'où naît une tumeur qu'on appelle communément *exomphale*, ou *hernie ombilicale ;* maladie plus fréquente chez les enfans, & principalement chez les femmes, à cauſe de la groſſeſſe & de l'accouchement difficile ; maladie quelquefois innée, héréditaire, & déjà apparente dans les plus petits embryons.

233. Dans l'une & l'autre aîne, à l'endroit où le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, renfermé dans un tiſſu celluleux, ſortant ſous le péritoine, deſcend par l'anneau, ou, pour mieux dire, par l'arc tendineux des muſcles obliques interne & externe du bas-ventre, ſur l'os pubis, & ſe porte dans les hommes juſqu'aux teſticules, & dans les femmes juſqu'aux grandes lèvres, ſous le nom peu convenable de *ligamens ronds de la matrice;* la membrane du péritoine, qui eſt à nud en cet endroit, & qui eſt moins renforcée extérieurement, forme très-ſouvent hernie. En effet, ſi, par quelque cauſe que ce ſoit, ce trou fait en arc eſt écarté, le péritoine, preſſé & diſtendu par les parties contenues, s'y engage, & entraîne avec lui les parties les plus voiſines deſcendues, telles que l'inteſtin, l'épiploon, &c., & il ſurvient alors une tumeur à l'aîne, que l'on appelle *hernie inguinale*, *bubonocèle*, tant qu'elle a ſon ſiège dans cette partie; mais ſi, tôt ou tard, elle s'étend juſqu'en bas, juſqu'au ſcrotum, qu'elle diſtend chez les hommes, on l'appelle *oſchéocèle*, ou *hernie du ſcrotum*. Dans les femmes, lorſqu'elle eſt parvenue juſqu'aux grandes lèvres, on ne lui a pas encore donné de nom particulier. Cependant quelques-uns diviſent alors, dans l'un & l'autre ſexe, la hernie inguinale, en *complette* & en *incomplette*.

L'obſervation apprend que quelquefois cette maladie naît avec les enfans, ſur-tout les mâles, que ſouvent elle arrive auſſi-tôt après la naiſſance, ſans aucune cauſe évidente, ou au moins par une très-légère. On comprend comment cela arrive, par la conformation & le développement des parties, qui a lieu à cet âge. Il y a donc dans cette région du bas-ventre deux diſpoſitions naturelles aux hernies; l'une commune (231.), l'autre plus particulière à l'âge tendre & au ſexe maſculin, & qu'il faut attribuer au cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, qui deſcend depuis les deux aînes de l'abdomen, juſques dans la cavité du ſcrotum avec le teſticule, tantôt plus tôt, tantôt plus tard (*).

234. Il arrive encore quelquefois une ſemblable maladie, au côté externe de l'aîne, à l'endroit le plus proche de la cavité cotyloïde: les modernes l'ont appellée *hernie crurale*, *fémorale*, *inguinale*, *externe*, *mérocèle*. Par cet endroit ſortent du ventre, le long de la courbure de l'os des îles, & deſcendent juſqu'aux cuiſſes & aux pieds les vaiſſeaux cruraux, enveloppés d'un tiſſu cellulaire, ſous l'aponévroſe des muſcles obliques,

---

(*) Il faut lire à ce ſujet ce qu'a inſéré l'illuſtre M. P. Camper dans les Mémoires de la Société Hollandoiſe de Harlem, tom. VI & VII.

interne & externe, devenue plus épaisse, & durcie en forme de ligament, auquel on a donné le nom de *Fallope* ou de *Poupart*. Si, par quelque cause que ce soit, ce ligament est tiraillé ou relâché, le péritoine, plus foible dans cet endroit, cède, s'étend & forme une appendice creuse, qui reçoit l'épiploon & l'intestin, &, avec eux, les vaisseaux dont on vient de faire mention; descendant peu-à-peu sur la région antérieure de la cuisse, il élève les tégumens communs, & forme une tumeur. Les femmes sont plus sujettes que les hommes à cette espèce de hernie. Il faut en donner pour raison l'habitude & la proportion du corps, les fonctions propres à la femme, & sur-tout les fréquentes grossesses.

235. Le ventre étant, dans ces endroits (232, 234), naturellement disposé, de manière qu'il a moins de force pour résister, il n'est pas étonnant qu'il arrive alors très-souvent des hernies, lorsqu'à cette disposition naturelle, se joignent des efforts trop violens du corps, la respiration étant arrêtée, des chûtes de haut, des sauts précipités, des coups dans le ventre, de rudes secousses, &c.; la capacité abdominale étant, en même temps, remplie d'alimens, de boissons, distendue par la présence d'un enfant, par de l'air ou de l'eau, ou par une compression faite supérieurement par des bandes, des cuirasses,

ou des vêtemens trop ſerrés, ou enfin par un trop grand écartement des cuiſſes. Les perſonnes affoiblies par l'âge, d'une complexion délicate, ou atténuées par la maladie, ou qui ſont d'un tempérament mol, humide, & qui ont de l'embonpoint, ſont cependant, en général, plus ſujettes à ces maux, auxquels contribue auſſi l'uſage journalier & immodéré du lait, de l'huile, du beurre, de la graiſſe & de l'eau chaude.

236. Il ne faut pas paſſer ſous ſilence, quoique plus rares, les hernies qu'on appelle aujourd'hui du nom commun *ventrales*, qui arrivent de pluſieurs manières différentes, & dans pluſieurs endroits différens. Les unes, par leur reſſemblance avec les premières (232 à 234.), arrivent dans les endroits, où le ſac du péritoine, à cauſe du défaut ou de l'aminciſſement du rempart externe, eſt plus nud, plus foible (231.), &, en conſéquence, plus diſpoſé à donner lieu à des hernies, lorſqu'il ſurviendra une puiſſance nuiſible (235.). Les autres hernies qui peuvent venir d'une cauſe contre nature (75, 617.), appartiennent indifféremment à toutes les régions du ventre, même à celles que la nature a le plus fortifiées. En effet, ſi quelqu'une des parties qui renforciſſent extérieurement le péritoine, tel qu'un muſcle, un tendon, une aponévroſe, ou un os, un ligament,

les tégumens, ou un viſcère interne, couvert par le péritoine, &c., eſt par un vice quelconque relâchée outre meſure, écartée, bleſſée, changée de place, détruite, ou manque, il faut néceſſairement que la paroi, privée dans cet endroit de ſon ſoutien, & plus foible, ne puiſſe aſſez réſiſter à l'effort des parties internes, & cédant ou ſe rompant, forme hernie. La membrane même du péritoine, après avoir ſouffert dans quelque point, & de quelque manière que ce ſoit, ſolution de continuité, ſes ſoutiens étant en tout ou en partie entiers, ou du moins ne bâillant pas extérieurement, ne peut empêcher les parties internes de ſortir de leur place. Il eſt donc évident que cette eſpèce de hernie peut arriver dans toute la circonférence du ventre, lorſqu'une de ſes régions, beaucoup affoiblie par une plaie, une contuſion, un abcès, un ſinus, une luxation, une fracture, une carie, une chûte, une cicatrice récente peu ſolide, un effort, &c., eſt vexée extérieurement par une preſſion (235.) trop forte des parties internes.

237. On peut donc rapporter à cet article (236), les hernies épigaſtriques, hypochondriaques, dont font mention les obſervateurs, qui arrivent dans la circonférence de l'ombilic, naturellement entier, en haut ou en bas, ou ſur les côtés, les hypogaſtriques, les iliaques, les

lombaires, les dorſales; les ovalaires, par le grand trou des os des îles, & celles qu'on obſerve au périnée & dans le vagin, ainſi que la chûte de la matrice avec renverſement; les pectorales, lorſque les parties vitales ſont opprimées, à cauſe du diaphragme mutilé, percé par un vice inné ou par une force externe, ou étendu ſupérieurement en forme de ſac, par ſa partie charnue, ou fortement dilaté à l'endroit des trous qui donnent paſſage à l'œſophage, aux vaiſſeaux, au nerf intercoſtal, les viſcères du bas-ventre étant alors pouſſés dans la cavité de la poitrine. Il en faut dire autant des hernies ombilicales (232.), ordinairement négligées, qui paroiſſent quelquefois dans toute la région antérieure du ventre mol, dilatée en un ſac énorme qui deſcend juſqu'aux genoux; des hernies latérales, ainſi que de toutes celles que la pratique pourra faire découvrir par la ſuite, qui arrivent après l'accouchement; la matrice pleine ſe dirigeant continuellement pendant le temps de la groſſeſſe d'une manière oblique, ſur l'un ou l'autre côté du ventre. Parmi ces hernies il y en a d'externes, que l'on diſtingue par la vue & le toucher, & d'internes, qui ne ſe manifeſtent extérieurement par aucune tumeur, & qu'on ne découvre pour l'ordinaire qu'après la mort.

238. Mais ſi les hernies abdominales diffèrent

beaucoup par leur ſiège, elles ne diffèrent pas moins par la nature des parties échappées. En effet, de tous les viſcères contenus dans la capacité du bas-ventre, à peine y en a-t-il un qu'on n'ait pas vu ſortir quelquefois; auſſi, la plupart des hernies ont-elles reçu différentes dénominations. Elles renferment très-ſouvent l'épiploon ou l'inteſtin, ou même tous les deux; & on les appelle alors *épiplocèle*, *entérocèle* & *entéroépiplocèle ;* quelquefois même l'eſtomac y eſt compris, ſur-tout dans les épigaſtriques, les pectorales & les ombilicales : la hernie eſt alors appellée *gaſtrocèle.* On rapporte la même choſe du foie, de la ratte, du pancréas & des reins. D'autres fois une partie de la veſſie urinaire eſt entraînée, dans les hommes, vers l'aîne & juſqu'au ſcrotum, & dans les femmes, étant comprimée par la matrice, dans le temps de la groſſeſſe, elle deſcend auſſi quelquefois, & lorſqu'elle eſt pleine, fait éminence entre la vulve & l'anus : on appelle cette hernie *ciſtocèle.* Elle a auſſi coutume de ſe joindre à la chûte de la matrice ou du vagin. La matrice elle-même n'eſt pas à l'abri de cette maladie. On l'a quelquefois vu, dans l'état de groſſeſſe, ſe préſenter à l'aîne dans la hernie inguinale; on l'appelle *utérocèle.* On a encore obſervé que cela arrivoit auſſi aux ovaires & aux trompes de Fallope. Enfin il n'eſt pas

pas rare que plusieurs viscères soient contenus en même temps dans la même hernie, & lorsqu'elle vieillit sans traitement, les parties s'accumulent les unes sur les autres ; le sac devient d'une étendue si énorme, que le véritable abdomen étant vuide, il représente une autre espèce d'abdomen.

239. Il est aussi utile de savoir que quelquefois l'intestin n'est pas reçu, dans tout son diamètre, dans le sac de la hernie, & qu'il n'y a qu'une de ses parois alongée, qui soit pincée, la maladie étant compliquée de dilatation & de déplacement (203, 1.). C'est ce qui peut aussi arriver à la vessie, & peut-être à la matrice, par un défaut de naissance, ou accidentellement.

240. Les dérangemens des fonctions, qui proviennent de ces maladies (232 à 240.), sont en très-grand nombre, & varient beaucoup, à raison de la différence des parties déplacées : ils sont sur-tout très-dangereux, lorsque l'embouchure du sac herniaire, étant trop étroite, elle empêche le retour sur elle-même de la partie engagée ; de son étranglement, suit la maladie d'étroitesse (209, 3.), par laquelle le conduit est bouché, & la circulation des humeurs supprimée : d'où naissent plusieurs maux très-graves, & entre autres l'inflammation, qui, pour l'ordinaire, se termine par une gangrène, presque toujours mortelle.

241. On a aussi des exemples d'*encéphalocèle* dans les enfans nouveaux-nés, une partie du cerveau étant poussée en dehors par une ouverture au crâne, & s'insinuant sous les tégumens qu'elle soulève en forme de tumeur. Il faut bien prendre garde de se tromper, crainte de traiter cette maladie pour une autre, ce qui seroit très-mal. Cette hernie peut être causée par la trop grande mollesse des os du crâne, leur inégalité, ou par leur défaut, par l'hydrocéphale, par la pression violente & inégale de la tête de l'enfant dans la matrice, & dans un accouchement laborieux.

A-t-on raison d'appeller le spina biffida, une hernie de la membrane qui enveloppe la moëlle épinière, dilatée dans l'endroit où la moëlle finit en queue de cheval (*)? Cette opinion, plus spécieuse que probable, répugne tant à l'origine qu'aux symptomes de cette maladie. Lorsqu'on réfléchit à la nature du cerveau, & de la moëlle qu'il produit, à l'ordre & à la manière dont les viscères, enveloppés de leurs membranes, existent dans le crâne & la gaîne des vertèbres, on ne peut disconvenir qu'il est aussi difficile qu'il puisse arriver hernie dans ces endroits,

(*) Voyez de Sauvages, Nosol. méthod. tom. II, P. I, pag. 71.

qu'il eſt aiſé qu'elle arrive dans le ſac du péritoine ; ainſi il ne reſte aucun doute, même ſur l'encéphalocèle (*).

242. On peut appeller *gloſſocèle* ou *hernie de la langue*, lorſque cet organe trop mobile, renverſé dans l'arrière-bouche, & pouſſé par l'effort de la déglutition dans l'embouchure du pharynx, eſt arrêté dans une cavité qui ne lui eſt pas propre, qu'il bouche quelquefois, auſſi bien que le paſſage immédiat de l'air ; ce qui met la vie dans un grand danger. Cette hernie arrive aux enfans nouveaux-nés, qui ſont avides de tetter, lorſque leur langue eſt trop mobile (224.) ; ce qui vient de ce que le filet eſt naturellement trop court, ou de ce qu'il a été trop coupé, & ſans néceſſité (**).

Il faut auſſi faire mention ici des maladies de l'œil, connues ſous le nom d'*ophtalmocèle*, ou hernie de l'œil. Lorſque l'uvée s'introduit dans le ſinus de la cornée relâchée, cette eſpèce de ſtaphylome appartient aux hernies, ainſi que la deſcente près la cornée, obſervée dans l'un &

(*) Voyez Swagerman Verhand. Vanhet Waterhoofd, &c. §. 256, 257.

(**) Voyez Petit qui, le premier, a décrit exactement, Mémoires de l'académie des Sciences, année 1742, cet accident, qui eſt aſſez fréquent en France.

l'autre œil, du cryſtallin pouſſé par la pupille, dans la chambre antérieure de l'œil.

243. On peut enfin ranger auſſi dans la même claſſe, la ſortie précipitée des muſcles de leur place, & ſur-tout celle de leurs tendons; ce qui arrive, lorſque les liens & bandes ligamenteuſes, qui les retiennent, ſont relâchés ou rompus; maladie qui, le plus ſouvent, eſt ſuivie de violentes convulſions. N'en eſt-il pas de même du teſticule repouſſé en haut du ſac du ſcrotum, & engagé dans l'aîne, lieu qui lui eſt étranger; ce qu'on appelle aujourd'hui *parorchidie ?*

244. Il y a encore une autre eſpèce de hernie, qui a lieu lorſqu'une partie eſt repliée intérieurement ſur elle-même, & eſt reçue dans ſa propre cavité où elle eſt arrêtée; ce qui, en conſéquence, trouble ſon action. On appelle cette maladie *volvulus*, ou *intus-ſuſception ;* & elle n'arrive que dans les inteſtins, lorſque quelqu'une de leurs parties eſt pouſſée en ſe raccourciſſant, dans une partie voiſine plus large, & eſt renfermée & retenue dans ſa cavité.

245. La mobilité lâche des inteſtins, leur grande ſenſibilité, leur dilatation produite aiſément par les matières contenues, & réciproquement leur reſſerrement cauſé par les ſpaſmes, donnent ſouvent naiſſance à cette maladie, ſur-tout lorſqu'il ſe joint à ces cauſes une violente

commotion, des vomissemens, des irritations excitées par des âcretés, des inflammations, des vers, &c. Les intestins gros, & les grêles, sont également sujets au volvulus.

246. L'intus-susception se fait en haut ou en bas, plus ou moins profondément, & dans différens endroits; tantôt elle est entière ou parfaite, lorsque toute la circonférence du conduit avec son mésenterre est engagée : tantôt elle est imparfaite & plus légère, lorsqu'il n'y a d'engagé qu'une partie de la circonférence, surtout si c'est celle qui est la plus éloignée du mésenterre. Il est évident que, suivant ces différences, le danger est plus ou moins grand.

247. La maladie devenant opiniâtre, & l'obstruction (209, 1.) du conduit intestinal ayant lieu, toute l'action des premières voies est troublée; &, la passion iliaque survenant, il peut s'ensuivre une prompte mort. Souvent aussi on supporte ce mal sans danger, lorsqu'il n'y a ni spasme, ni inflammation, ni obstacle au passage des matières.

248. La chûte (225.) diffère de la hernie en ce qu'elle suppose une partie molle, qui naturellement est interne, déplacée de manière qu'elle sorte au dehors, à nud, par quelque ouverture, soit naturelle, soit accidentelle; ce qui fait voir, en même temps, que cette définition

ne renferme pas tout ce qu'on appelle communément *chûtes*.

249. On peut véritablement y rapporter la chûte de l'anus, qui arrive lorſque la dernière partie du conduit inteſtinal, à laquelle on a donné le nom de *rectum*, étant relâchée, deſcend par le fondement, &, étant renverſée, tombe & pend au dehors, en forme de bourſe & de peloton, ou lorſque la tunique interne de l'inteſtin rectum, n'ayant plus de liaiſon avec les autres, tuméfiée & engorgée d'humeurs de différent caractère, tombe; d'où il ſuit, outre les autres accidens, douleur, inflammation, gangrène, ſur-tout ſi la partie tombée eſt comprimée par le ſphincter de l'anus fortement contracté. Cette maladie eſt occaſionnée par tout ce qui peut affoiblir ou l'inteſtin lui-même, ou ſon union avec les parties voiſines, & ſa poſition conſtante, tels qu'une diarrhée très-ancienne, une dyſſenterie, le teneſme, l'uſage fréquent des purgatifs âcres; des matières fécales, dures, ſèches, & qu'on ne peut rendre qu'avec beaucoup de peine & de violens efforts; des hémorroïdes, des vers, des ulcères, des fiſtules, des plaies aux muſcles releveurs de l'anus, du ſphincter, &c. L'inteſtin affoibli par toutes ces cauſes, ne peut ſupporter les efforts, même les plus légers, ſans tomber, le ſphincter étant relâché.

250. On appelle *chûte de la matrice*, lorſque ce viſcère éprouve, dans les femmes, la même maladie que celle de l'inteſtin dont on vient de parler (249.), &, lorſqu'étant deſcendu dans le vagin, il fait boſſe en dehors, ſoit qu'il ſoit renverſé, ſoit qu'il ne le ſoit pas.

251. On appelle *chûte de la matrice renverſée*; lorſque ſon fond renverſé s'engage dans l'orifice interne ouvert, &, deſcendant par le vagin, ſous la forme ordinairement d'une boule, pend par les parties naturelles. Cette maladie a différens degrés, avant que de parvenir au point où toute la matrice tombée forme tumeur, laquelle comprend auſſi intérieurement la veſſie qui lui eſt adhérente. Cette affection ſurvient très-ſouvent tout d'un coup après l'accouchement, lorſque l'orifice interne étant encore ouvert, & la matrice non reſſerrée, on tire avec trop de force & de dureté l'arrière-faix; mais il eſt très-rare qu'elle ſoit la ſuite des douleurs qui ſuivent l'accouchement. Elle arrive cependant auſſi quelquefois aux filles & aux femmes qui n'ont jamais eu d'enfans; mais elle n'augmente que peu-à-peu, & met bien plus de lenteur dans ſes progrès : elle eſt alors la ſuite de l'aminciſſement de l'*uterus*, dans l'âge avancé, & de l'accumulation de beaucoup de graiſſe, ou d'autre matière, dans l'intérieur du ventre, qui pouſſe ce viſcère en en-bas.

On conçoit aisément que cette maladie donne naissance à nombre de dérangemens dans les fonctions. Si la partie tombée est comprimée, l'orifice interne venant à se contracter, il arrive souvent aussi-tôt inflammation, gangrène, & mort presque subite.

252. Mais s'il y a relâchement dans les parties appellées *ligamens*, qui retiennent la matrice dans sa situation, dans son tissu & celui du vagin, & dans les autres parties voisines, toute la matrice alors descend, l'orifice interne se présentant le premier, & sort par les parties naturelles; en formant extérieurement une tumeur, sur laquelle on distingue l'orifice interne. C'est-là ce qu'on appelle *la chûte* (250.) *de la matrice non renversée*, laquelle chûte est tantôt plus considérable, tantôt plus légère; a lieu dans les filles & dans les femmes mariées; est quelquefois naturelle; &, induisant alors en erreur, donne lieu de douter du sexe, à cause de certains rapports qu'ont les parties déplacées, avec le sexe viril (*). La chûte de la matrice non renversée est produite par tout ce qui peut occasionner un trop grand relâchement, une flaccidité, ou dans tout le corps, ou particuliérement dans les parties génitales.

(*) M. Saviard, N. Recueil d'Obs. chirurg. Obs. XV, pag. 70.

Aussi a-t-elle coutume d'être la suite de l'abus de l'eau chaude, des fleurs blanches continuelles, de l'accouchement laborieux, de la négligence à se coucher immédiatement après l'accouchement, &c. La chûte de la matrice peut encore venir de sa disposition, lorsqu'elle est dure en forme de squirrhe, tuméfiée, très-volumineuse, ou à la suite d'un coup reçu au vagin.

253. Il arrive très-souvent que le vagin surtout tombe ; ce qui peut arriver de deux manières, car ou son extrémité relâchée, de tous côtés, pend en forme de boudin, & à différente longueur, des parties naturelles, ou une partie seulement relâchée de son tissu descend. Lorsque la partie tombée n'est pas réduite promptement, l'air, le frottement, la pression l'irritent ; & elle augmente quelquefois au point de former une très-grande bosse, semblable au sarcome, & que les ignorans prennent pour une chûte de la matrice. Les mêmes causes (252.), au reste, donnent lieu à cette maladie, auxquelles on peut ajouter tous les frottemens trop rudes des parties génitales, le coït trop ardent; elle est de plus désagréable par plusieurs incommodités qu'elle cause.

Il est aisé de comprendre que les chûtes dont il a été fait mention (250 à 253.), peuvent être compliquées entre elles de plusieurs manières,

& se succéder réciproquement, si l'on n'y remédie dès le principe.

254. L'œil est sujet à une chûte, &, suivant d'autres, à une dépression, accompagnée d'inflammation, d'hydrophthalmie ; ou étant distendu par une autre cause, ou comprimé par une tumeur née dans l'intérieur de l'orbite, il est chassé de sa place en droite ligne, ou de côté ; ensorte que les paupières ne peuvent le contenir.

La paupière supérieure tombe, & ne peut être relevée, lorsque le muscle qui sert à l'élever, est paralysé ou coupé, une plaie transverse du front ayant été mal traitée, ou une tumeur quelconque pesant, relâchant & distendant ; cette maladie est appellée *blefarupture*.

La langue est de même chassée de la bouche, lorsque son volume est extraordinairement augmenté, ou que le spasme l'a rendue roide.

On a même vu la membrane interne de la vessie urinaire, détachée, engagée dans le méat urinaire, se montrer au dehors en forme de bourse ou de sac, maladie que Sauvage appelle *exociste* (*).

255. De plus, plusieurs parties internes, comme le cerveau, le poumon, l'épiploon, les intestins, la rate, &c., peuvent encore sortir au dehors, par des plaies & des ulcères qui

(*) De Sauvages, endroit cité, p. 104.

pénètrent dans les cavités. On peut ranger dans cette claſſe la chûte de l'uvée, lorſque cette membrane engagée dans l'ouverture de la cornée rompue, inciſée, ou rongée, forme un tubercule que l'on appelle, à cauſe de ſa différente figure, *ſtaphylôme*, *myocéphalon*, *melon* & *élos*.

256. Il nous reſte enfin à décrire pluſieurs eſpèces de dérangemens (225.) qui arrivent aux parties molles, mais qu'on ne peut mettre au nombre ni des hernies, ni des chûtes, & qui ne méritent pas moins pour cela qu'on en faſſe mention, parce qu'ils jettent ſouvent un grand trouble dans les fonctions naturelles. Telles ſont les ſituations étrangères des viſcères, les torſions & les nœuds des inteſtins, l'arrêt des teſticules dans le ventre, ou aux aînes, l'obliquité de l'orifice de la matrice, &c. Mettra-t-on de ce nombre la mauvaiſe ſituation de l'enfant dans l'accouchement ? Y ajoutera-t-on les conceptions hors de la matrice ?

257. Il faut cependant convenir qu'il arrive ſouvent des dérangemens de cette eſpèce, qui, quoiqu'ils paroiſſent extraordinaires, ne troublent pourtant pas l'économie animale, & ne peuvent, en conſéquence, être mis au nombre des maladies (38, 214.). J'ai connu un homme vaillant, dont le ſcrotum étoit vuide, & les

testicules arrêtés dans les aînes, qui cependant est père de plusieurs enfans. Un soldat vétéran mourut à l'âge de soixante-douze ans ; à l'ouverture du cadavre, on trouva toutes les parties contenues dans la poitrine & le bas-ventre, si éloignées des lieux qu'elles devoient naturellement occuper, que celles qui devoient être à droite, se trouvoient à gauche, & *vice versâ* (*).

258. Ainsi, le nombre des parties peut être vicié par excès ou par défaut. L'excès est rarement maladie, parce qu'il ne dérange presque pas les fonctions, comme un sixième doigt, un troisième testicule, &c ; mais ce n'est pas ici le lieu de rendre raison des choses qui sont contre nature, comme les verrues, les polypes, la pierre. Le défaut est cependant un obstacle, pour l'ordinaire, &, en conséquence, doit être mis au nombre des maladies, s'il a lieu dans des parties uniques, ou dans celles qui, doubles ou plusieurs ensemble, à la vérité, ne peuvent cependant, lorsqu'il manque quelque rapport, y suppléer. Il y auroit certainement de la malignité & de la petitesse d'esprit à conclure de ce que nous pouvons nous passer sans peine de certaines

(*) Duhamel, Hist. de l'Académie royale des Sciences, pag. 272.

parties, que l'Auteur de la nature nous les a accordées ſans aucune utilité.

259. La conformation régulière des parties étant établie, 1°. pour l'uſage, 2°. pour la beauté, occaſionne, lorſqu'elle s'écarte de l'ordre naturel, tantôt des maladies, les fonctions étant troublées; tantôt de ſimples difformités qui ne font aucun mal, & qui rarement donnent de l'occupation au médecin. Pour bien juger de ces défauts, il faut faire attention que les limites de toutes & de chacune des parties ne ſont pas telles, ni leur dimenſion ſi bornée, qu'il ne puiſſe y arriver beaucoup de changemens, ſans que la ſanté en ſouffre (214.), & que les mêmes choſes qui paroiſſent belles ou difformes à un tel homme, à une telle nation, ne ſont pas regardées de même par un autre homme, par une autre nation.

260. La grandeur a auſſi ſes excès & ſes défauts que l'on doit mettre au nombre, ou des maladies, ou des difformités, & qui cependant doivent être conſidérés plutôt dans chaque partie, que dans tout le corps. Il y a, dans l'état de ſanté, une grande diverſité dans la hauteur du corps humain; & le nain bien conformé jouit d'une ſanté auſſi parfaite, toutes choſes égales d'ailleurs, que le géant le plus grand. C'eſt pourquoi il n'y a pas de maladie ſimple de la grandeur augmentée ou diminuée, qui appartienne égale-

ment à tout le corps, d'ailleurs ſain. La différence de quantité dans tout le corps ou dans ſes parties, qui ne vient que de la variété de l'âge, ne peut non plus, quoiqu'elle cauſe du dérangement dans les fonctions, être appellée *maladie*, puiſqu'étant conforme aux loix de la nature, elle eſt comprise dans l'état de ſanté: cependant la grandeur du corps augmentée & ſa croiſſance au-delà de l'âge, donne lieu à beaucoup de maladies très-graves. Des exemples authentiques enſeignent que les enfans, dont le corps devient très-grand ou très-épais, ſont plus ſujets aux maladies que les autres.

261. Le ſimple vice de la quantité augmentée, eſt donc la grandeur démeſurée, lorſque par l'appoſition immodérée de la nourriture appropriée à ſa nature, une partie eſt augmentée au-delà des bornes naturelles, ſa conformation, ſa ſtructure & la matière étant entières. C'eſt ainſi que s'accroiſſent quelquefois le nez, la langue, les oreilles, les membres, les mamelles, les teſticules, &c. Une fille de Leyde, que j'ai ſouvent examinée, avoit la langue bien plus volumineuſe que la cavité de la bouche, & pendante hors des lèvres, juſqu'au menton; elle la portoit dans une boîte d'argent. Excepté ſa grandeur démeſurée, cette langue n'avoit aucun autre vice, & rempliſſoit aſſez bien d'ailleurs ſes fonc-

tions (*). Cet excès de grandeur a auſſi lieu dans les viſcères, & n'eſt pas toujours ſans danger (**).

Auſſi cette augmentation eſt-elle due à l'excès de la nutrition, que produit la trop grande affluence des humeurs ſur une partie, ou leur paſſage devénu plus difficile, l'inertie des vaiſſeaux; d'où s'enſuit accumulation des matières nutritives, ou même leur préparation moins active qu'elle n'a coutume d'être, à cauſe du défaut de mouvement. C'eſt à quoi peuvent auſſi, concurremment avec pluſieurs autres cauſes, contribuer les difficultés de la nutrition dans d'autres parties. Il eſt conſtant que la reſſemblance mutuelle des parens & des enfans, s'étend également à la grandeur & à la forme. C'eſt pourquoi on peut croire que tout ſujet a, dès ſa naiſ-

(*) Voyez C. Trioen, Obſ. médico-chirurg. pag. 142.

(**) Je me rappelle avec douleur la mort prématurée d'un jeune homme, occaſionnée par le foie devenu d'un volume énorme, n'ayant d'ailleurs aucun vice ſenſible, qui non-ſeulement accabloit de ſon poids les viſcères du ventre; mais s'étant inſinué dans la cavité droite de la poitrine, opprima les parties vitales. Voyez des faits ſemblables dans Van-Swièten. comment. ſur les Aph. de Boerrhaave, tom. V, pag. 595. Rapportera-t-on ici les grandeurs giganteſques des anciens? Voyez Fœſius Econ. hypp. ſur ce mot.

ſance, une eſpèce de diſpoſition ſéminale, qui limite l'accroiſſement, tant de tout le corps, que de chacune de ſes parties ; à moins que cette diſpoſition ne ſoit troublée par des cauſes accidentelles, qui peuvent être très-fréquentes. De-là naît quelquefois une énormité des parties, qui cependant n'exiſte pas réellement, comme par exemple, lorſque dans un corps diſpoſé à devenir grand, l'accroiſſement égal & légitime d'une partie eſt empêché par un vice quelconque, les autres parties ſaines grandiſſant, ſuivant leur nature, de manière que comparée avec celle dont l'accroiſſement a été empêché, elles paroiſſent excéder la meſure ordinaire. C'eſt ainſi que dans les ſujets boſſus, en comparant avec le tronc la tête, le viſage, les extrémités ſupérieures & inférieures, on pourroit dire que les parties ſont énormes. Cependant, c'eſt le défaut du tronc qui eſt vicieux, & non l'excès des autres parties.

262. La nature des tumeurs eſt plus compoſée & bien plus éloignée de l'état ſain. En conſidérant en effet dans chaque partie, ſoit les tumeurs locales, ſoit celles qui ſont plus étendues, ce qu'on appelle aujourd'hui excroiſſances, le volume excédant des unes & des autres ſuppoſe quelque choſe d'étranger, ſoit fluide, ſoit ſolide, engagé morbifiquement dans

les parties, des vices d'humeurs, de conduits, d'autres maladies organiques, &c., compliquées entre elles de différentes manières, par l'efficacité desquelles, non - seulement la grandeur est augmentée, mais aussi la matière, la conformation, ou les autres qualités sensibles sont changées contre nature. Quoique les tumeurs puissent donc paroître constituer une autre classe de maladies due à la grandeur augmentée, elles ne présentent pourtant pas une telle simplicité, qu'à raison de leurs différences très-nombreuses, on puisse aisément ici les expliquer ou les comprendre. Ajoutez que l'excès de quantité qu'elles ont de commun entre elles, n'est pas lui-même maladie, mais symptome, dont il sera parlé par la suite à sa place (663, 664.).

263. Il en est de même de la quantité diminuée, laquelle vient ou d'une tache originelle, aussi-tôt après l'accouchement, ou qui paroît ensuite plus tôt ou plus tard, ou d'une mutilation méchanique, en enlevant une partie d'un organe, ou du défaut des sucs réparans, nutritifs; défaut qui naît de nombre de vices, ou d'une cause capable de liquéfier, détruire, corroder, dissiper la matière solide. Cette cause accompagne, en conséquence, comme symptome, les différentes maladies dont l'énumération aura lieu plus bas (665.).

K

264. Enfin les parties qui, conſidérées en elles-mêmes, ne paroiſſent pas trop grandes, peuvent par proportion (212.), étant comparées avec d'autres, tellement excéder ou manquer, qu'il en réſulte pour ce ſujet une plus grande diſpoſition à certaines maladies, & qu'on puiſſe appeller cette diſpoſition, *ſemence de maladie*, ne méritant pas par elle-même le propre nom de *maladie*, parce que tantôt elle vient de naiſſance, tantôt elle eſt accidentelle, & eſt principalement cauſée par les affections des os. La diverſité conſtante de proportion qu'on remarque dans le ſexe & dans l'âge, non-ſeulement contribue à la beauté, mais a auſſi ſon utilité, & elle ne peut pas toujours ſupporter toutes ſortes de dérangemens, ſans que les fonctions ſoient dérangées.

Des maladies des fluides.

265. SI la Chymie nous apprend que la plus grande partie du corps humain eſt compoſée de fluides, la Phyſiologie nous enſeigne avec certitude qu'ils ne ſont pas moins néceſſaires que les ſolides, pour exécuter les fonctions de la vie & de la ſanté.

266. La régularité des fonctions dépend en grande partie, de l'humeur contenue dans le corps, de sa quantité, de l'endroit qu'elle occupe, de son mouvement ou de sa stagnation, de son excrétion ou de sa rétention : toutes ces choses ont leurs règles établies par l'Auteur de la nature; &, lorsqu'elles s'en écartent, on est menacé de maladies.

267. C'est pourquoi, après avoir exposé les maladies des solides, il s'agit maintenant de traiter, en suivant un ordre semblable (122.), de celles qui peuvent arriver aux fluides. Il faut avouer, à la vérité, que dans les humeurs considérées à part, on peut en général concevoir des affections, mais qu'elles ne peuvent être telles que celles qui, ou viennent de l'action viciée des solides, ou nées d'ailleurs, affectent contre nature les solides, ensorte qu'il y a un nœud indissoluble entre les affections des solides & celles des fluides, que les unes naissent, croissent & déclinent par les autres; d'où il résulte que le meilleur ordre à suivre dans la Pathologie, seroit celui par lequel on traiteroit ensemble les affections des solides & celles des fluides, au moins autant que celles-ci dépendent du vice des solides. C'est aussi pour cela que les anciens n'ont pas eu tout-à-fait tort de placer ces dernières entre les causes des maladies, puisque

ordinairement on les souffre seules, sans que la santé soit altérée, & qu'elles ne deviennent maladies, que lorsqu'enfin les solides sont lésées. Les raisons données plus haut (123, 124.), semblent cependant prévaloir.

268. On peut considérer en Pathologie, les fluides du corps humain, ou séparément en eux-mêmes, ou relativement aux solides qui les contiennent. Sous l'une & l'autre considération se présente un grand nombre de maladies qu'on peut appeller, les unes *absolues*, les autres *relatives*, & dont on peut distribuer chaque classe en ses espèces; c'est ce qu'on verra dans l'ordre que nous suivrons, en les exposant.

Des maladies de cohérence dans les fluides.

269. TOUS les fluides ont cela de commun, qu'ils diffèrent des solides; mais cette différence ne consiste que dans la cohésion (150.) de la matière, dont les fluides ont aussi un degré, quoique très-petit. Ils ne sont pas moins difficiles à concevoir, sans cette qualité, que les solides; de même qu'au contraire la cohésion plus augmentée, & portée à un certain degré, change le fluide en solide. Il faut donc avoir égard ici

à cette qualité, comme très-ſimple, très-évidente, & très-univerſelle (*).

270. La force de cohéſion n'eſt pas naturellement la même dans les fluides du corps humain, tant en général qu'en particulier: chacun a la ſienne, qui le rend très-propre aux fonctions auxquelles il eſt deſtiné. L'étendue de fluidité comprend donc, de même que celle de ſolidité (154, 155.), pluſieurs degrés très-différens, ſoit qu'on compare entre eux les différens fluides d'un même homme, ſoit qu'on les conſidère dans les différens âges, dans le ſexe, le tempérament, le genre de vie, &c. En effet, le corps ſain forme lui-même, & par ſes propres forces, ſes fluides, & les proportionne, en conſéquence, à ſa complexion. C'eſt-là auſſi ce qui conſtitue dans cette eſpèce la meſure (155, 156.) de l'état ſain, & du morbifique.

271. Il y a dans les particules des fluides deux maladies de cohérence, ſavoir, l'*excès* & le *défaut* : on appelle celle-ci *ténuité*, *diſſolution* ; & celle-là, *ténacité*, *épaiſſiſſement*, *langueur*. Toutes les deux occupent, ou toutes les hu-

(*) Lorſqu'on peut douter ſi les corpuſcules qui conſtituent la nature fluide, ſont réellement entre eux contigus, il pourroit peut-être paroître peu convenable de publier leur cohéſion. Je n'empêche perſonne d'appeller plutôt *cohéſion* ou *attraction*, l'union des corpuſcules fluides.

meurs, ou quelqu'une en particulier, & sont, en conséquence, nuisibles à tout le corps, ou à une partie seulement.

272. Si l'on considère que l'Auteur de la nature n'a pas donné en vain aux fluides d'un homme sain, des degrés très-différens de cohésion (266.); que la fluidité augmente ou décroît à proportion de leur augmentation ou diminution, & qu'à raison de cette fluidité, les humeurs sont plus ou moins propres à se mouvoir, à passer par les vaisseaux, à se diviser, à se mélanger, à s'unir; que leur purgation, leur secrétion, leur excrétion sont plus ou moins aisées, &c. Si ensuite on compare avec les vaisseaux les différentes préparations qu'elles doivent subir pour la régularité de l'économie animale & de ses fonctions, on connoît certainement combien est dangereuse la puissance des maladies, tant des solides que des fluides (271.) : aussi a-t-on raison d'être étonné qu'il y ait pu avoir sur ce point, entre les médecins, une diversité de sentimens.

273. Une exposition légère des conditions d'où dépend la fluidité de nos humeurs, servira de flambeau pour comprendre la nature de leurs maladies.

274. Depuis que, par les expériences faites à Saint-Pétersbourg, à Gottingue, & ailleurs, il est enfin prouvé que le mercure, dans un grand

froid, ſe convertit en un métal ſolide; il n'eſt plus douteux que parmi les fluides qui tombent ſous les ſens, il n'en exiſte aucun ſans quelque degré de chaleur, & que la matière ignée eſt ſur-tout néceſſaire pour procurer & conſerver cette fluidité; quoiqu'on puiſſe également aſſurer, & qu'il ſoit utile de connoître cette qualité ſur les humeurs du corps humain, il ne ſuffit cependant pas au médecin, que cela intéreſſe, d'examiner ce que leur nature fluide a de propre. Il faut donc remarquer ce qui ſuit.

274. * Toutes les humeurs du corps humain, qu'on peut examiner, tant en général qu'en particulier, au moyen des ſens, ne ſont pas ſimples, mais un mélange de diverſes matières, dont une partie ſeulement eſt naturellement fluide, & l'autre ſe conſolide; de ſorte que le cours de la matière la plus épaiſſe eſt due à l'interpoſition d'un véhicule, dont les différentes proportions avec cette matière épaiſſie conſtituent les différens degrés de fluidité, l'un modérant la cohéſion de l'autre (146, 147.).

275. La partie fluide eſt preſque une eau pure (132, 133.), lorſqu'elle eſt enlevée: ce qui reſte devient plus épais: ainſi, plus l'humeur eſt déliée ou épaiſſe, plus elle a d'eau, ou moins elle en a.

276. La partie la plus épaiſſe du fluide, compoſée

de trois matières, ſavoir, une *ſaline*, une *inflammable*, & une *terreuſe* (134 à 137.) diffère dans ſes différentes humeurs, par ſa nature, ſa compoſition, ſa quantité; répandue dans l'eau à une différente proportion, & ne pouvant, en conſéquence, unir enſemble ſes parties, elle rend à ſon tour plus ou moins épaiſſe, l'eau qu'elle contient, en lui communiquant une partie de ſon épaiſſiſſement.

277. La proportion réciproque des trois matières (276.), qui forment la matière épaiſſe, établit auſſi une différence: la terre abondante & le phlogiſtique épaiſſiſſent davantage.

278. Il y a encore dans les humeurs une certaine matière muqueuſe, gluante, qui s'en va en filamens, & qui reſſemble à la gomme des végétaux; c'eſt la portion la moins huileuſe de l'épaiſſiſſement: un mélange particulier la rend douce, tenace; elle eſt, en même temps, amie de l'eau qu'elle attire, tant qu'elle fait corps avec les autres matières. Il doit, en conſéquence, en être ici d'autant plus fait mention, que par ſon adhéſion, l'humeur gluante devient plus viſqueuſe, à proportion qu'elle eſt plus abondante, faiſant ainſi l'office de gluten, afin que les autres molécules des humeurs ſoient maintenues entre elles dans un égal rapport.

279. La proportion régulière de ces matières

(274, 278.), étant accompagnée d'un mélange égal, que conſervent principalement le mouvement & une chaleur modérée, chaque humeur a ſa conſiſtance déterminée par ce mélange.

280. Eſt-ce auſſi la figure ſphérique que l'on découvre en partie, au moyen du microſcope, dans les molécules, qui, en ne permettant que des contacts très-légers, rend la cohéſion plus légère? Pluſieurs raiſons donnent lieu d'en douter: on voit, en effet, que les globules de ſang, lorſqu'étant preſſés ils changent de figure, ne s'uniſſent pas enſemble; & certainement ils ne conſervent leur fluidité, que parce qu'ils ſont ſéparés par l'interpoſition d'un véhicule. L'huile qui ſe raſſemble en petites boules ſphériques, lorſqu'on la mêle avec l'eau, n'en eſt donc pas pour cela plus fluide. Au reſte, c'eſt l'affaire des Phyſiciens, pourvu qu'ils puiſſent dire vrai, de déterminer quelle figure ont ou doivent avoir les particules des fluides homogènes. Cette ſubtilité méchanique n'eſt nullement applicable aux fluides humains, dont la nature eſt hétérogène, & un compoſé de corpuſcules de différentes matières (274*.). D'ailleurs cette recherche ne peut être d'aucune utilité au médecin.

281. Il eſt évident par-là que pluſieurs cauſes concourent à donner aux humeurs une fluidité régulière, & qu'en conſéquence, leurs maladies

ſont de différentes eſpèces, que le médecin doit bien diſtinguer.

282. L'épaiſſiſſement (271.) ſuppoſe quelquefois un défaut d'eau; d'où il arrive que les particules du ſédiment, trop rapprochées les unes des autres, ſe collent & s'uniſſent enſemble très-intimement (275, 276.). Les cauſes de cet épaiſſiſſement ſont les boiſſons trop épargnées, les alimens trop ſecs, les excrétions lymphatiques trop augmentées, la diſſipation de l'humide par le mouvement, la chaleur, &c.; ſon abſorption, ou ſon épanchement, lorſqu'il eſt ſéparé du ſédiment.

283. Il naît auſſi dans les humeurs un gluten lâche, lorſque la partie muqueuſe (278.) du ſédiment s'accroît outre meſure. Etant amie de l'eau, elle peut auſſi attirer à elle, & épaiſſir ſa quantité abondante. Ainſi cette eſpèce d'épaiſſiſſement, très-différente du premier (282.), a pour cauſe des alimens glutineux, qui, quoique abondans, fourniſſent peu de nourriture, une foibleſſe dans la digeſtion, une langueur dans la circulation des humeurs, une interruption dans le mouvement animal, le froid, & la rétention d'excrémens muqueux.

284. Le ſédiment peut être ſurchargé du poids de ſa terre (276.), qui forme la plus grande force de cohéſion (142.); d'où peut s'enſuivre un

très-mauvais épaississement, sur-tout si, comme il arrive ordinairement, le défaut d'eau (282.) s'y joint. Cette maladie diffère, suivant la variété du mélange de la terre avec la matière saline ou huileuse. L'acrimonie qui y est unie produit une concrétion styptique, qui épaissit même l'eau. La terre, enveloppée d'une matière grasse, devient une espèce d'écume, qui a la qualité de la poix, & qui, ne pouvant, de même que la résine, s'amalgamer avec l'eau, est très-intimement adhérente aux vaisseaux, dont on ne peut la séparer qu'avec beaucoup de peine. Cette maladie est produite par des substances terrestres, dures, sèches, âpres, astringentes, farineuses & non fermentées, glutineuses, grasses, coagulantes, répercussives, assoupissantes, prises en forme d'aliment, de boisson, de remède, de poison. Si aux causes qui viennent d'être détaillées, se joignent celles (282.) qui chassent les parties les plus mobiles, qui fixent celles qui sont les plus épaisses, ou le moindre défaut dans l'action des parties contenantes, les humeurs seront attaquées encore plus promptement & plus certainement, de la maladie dont il est ici question.

285. Il est aisé de comprendre les effets généraux de l'épaississement ; les principaux sont le passage trop lent des fluides dans les vaisseaux ;

d'où s'ensuit ſtagnation, obſtruction, embarras; obſtacles dans les ſecrétions & les excrétions, & enfin pluſieurs eſpèces différentes de tumeurs.

286. L'autre maladie de cohérence, la ténuité des fluides (267.), qui établit l'excès de fluidité, ne varie pas moins dans ſes eſpèces, & doit, en conſéquence, être expoſée ſuivant l'ordre de ſes différences.

287. La première eſpèce, & la plus ſimple, peut être appellée *aqueuſe*, puiſqu'elle doit ſon origine à l'eau trop abondante dans les humeurs, laquelle atténue & réduit en molécules trop petites, & trop peu cohérentes, les autres principes trop relâchés & trop écartés. Cette affection aqueuſe eſt la ſuite de l'abus, tant interne qu'externe, des aqueux, ſur-tout chauds, d'une vie paſſée dans un air humide, de la foibleſſe (157.), de l'engourdiſſement (196.) des ſolides; des trop grandes évacuations, &, en conſéquence, de la langueur dans la circulation des eſprits vitaux; du défaut de chaleur naturelle, & de la rétention d'excrémens aqueux. Elle produit à ſon tour ſes cauſes, en affoibliſſant (162.), en engourdiſſant (198.) les ſolides inondés; ce qui donne lieu à des tumeurs aqueuſes, froides, & à une lenteur dans toutes les fonctions.

Il faut rapporter ici cette eſpèce de fluidité trop grande, que la diſette du ſédiment produit,

la partie aqueuſe étant, en conſéquence, devenue moins viſqueuſe (276.). Il faut auſſi rapporter celle qui vient de la ſolution du ſédiment, & qui, en même temps, eſt ſouvent produite par une partie muqueuſe, trop gluante (278.). Une longue diète, ou un régime peu proportionné au degré de vie, trop exact ou trop rigide, peut ainſi appauvrir les humeurs.

288. La ſeconde eſpèce de ténuité dans les fluides, plus compoſée, joint à l'eau une acrimonie, par la vertu diſſolvante de laquelle les matières terreuſes & huileuſes du ſédiment, plus diviſées, trop ſéparées & trop délayées par le véhicule aqueux, forment une union très-étroite avec ce véhicule, & ne peuvent, en conſéquence, avoir de cohéſion mutuelle. L'acrimonie ayant de plus un caractère ſalin, & étant amie de l'eau, attire ce fluide, & s'en ſépare difficilement. Cette diſſolution naît de l'acrimonie qui varie beaucoup, & qui eſt ou naturelle, abondante, plus développée, corrompue, ou étrangère, venant des alimens, de la boiſſon, de l'air, d'un médicament, d'un poiſon; par miaſme, par contagion, provenant de l'intérieur ou de l'extérieur, connue ou inconnue. Nous traiterons plus bas, lorſqu'il en ſera temps, de cette différence : nous ferons voir en même temps les effets qui doivent en réſulter, leſquels

diffèrent beaucoup à raiſon de la diverſité de l'acrimonie. Le fluide, en général, léger, devenu très-délié, &, en même temps, irritant, rongeant par ſon acrimonie, donne lieu à des hémorrhagies, par ſa diſpoſition à ſortir facilement des vaiſſeaux; à des diarrhées, au ptyaliſme, à des ſueurs, à l'écoulement plus fréquent des urines, à des échymoſes, des taches, des éruptions, des puſtules, & enfin à pluſieurs autres troubles dans la circulation, la nutrition, les ſecrétions & les excrétions.

Des acrimonies morbifiques des fluides.

289. SI on conſidère les fluides dans l'état ſain, il eſt aiſé de voir que ce n'eſt pas la fluidité ſeule qui les rend propres à remplir leurs fonctions, & qu'ils ont encore beſoin d'autres qualités, ou communes à tous, ou particulières à chacun, par leſquelles ils diffèrent non-ſeulement des autres humeurs étrangères à l'homme, mais même entre eux.

290. La principale des qualités communes eſt la douceur dont ſont douées nos humeurs, excepté quelques-unes, qui, à raiſon de quelque

âcreté, ſont auſſi deſtinées à être chaſſées au dehors. La qualité donc, qui eſt oppoſée à cette acrimonie, étant très-fréquente, & ayant pluſieurs eſpèces, toutes plus dangereuſes les unes que les autres, elle mérite une attention particulière.

291. On appelle en général *acrimonie*, eu égard au corps humain, tout ce qui peut, en piquant, coupant, rongeant, détruire la cohéſion des ſolides, cauſer de la douleur aux parties ſenſibles, & mettre en contraction celles que le principe vital (170.) anime. L'acrimonie eſt ou méchanique, ou chymique; c'eſt par la manière d'agir plus évidente de celle-là, qu'on comprend, en quelque façon, la manière d'agir plus obſcure de celle-ci.

292. La vertu diſſolvante, irritante, & dolorifique de la première, établit dans ſa ſubſtance (1.), une figure à angles aigus, qui la rend pénétrable, & par laquelle elle imprime toute la force de ſon mouvement ſur les points peu nombreux du corps qu'elle frappe; un degré (2.) de dureté plus conſidérable, relativement au corps qui doit être frappé; un mouvement (3.) enfin, par lequel les parties ſe portent mutuellement les unes ſur les autres.

293. Quoique la compoſition très-ſubtile de l'acrimonie chymique ne puiſſe être connue par

les ſens, il paroît cependant, à cauſe de la reſſemblance de ſes effets, qu'on peut la conſidérer ſous les mêmes rapports. On ſe forme auſſi ſur cette acrimonie, des idées de rigidité, de fineſſe, de mouvement; mais il faut les prendre dans un ſens véritable, & ne pas y attacher plus de ſubtilité ni plus de vérité qu'elles n'en ont. La fluidité favoriſe l'action de l'acrimonie dont il s'agit ici; de ſorte qu'il ne faut nullement placer la rigidité, ſi tant eſt qu'elle ait lieu, dans toute la maſſe, mais ſeulement dans ſes plus petites particules, dont on ne peut non plus déterminer exactement la figure qui, peut-être, eſt très-différente dans l'une & l'autre eſpèce d'acrimonie, mais qui certainement ne doit pas être ſi abſolument à angles, qu'on n'en puiſſe concevoir une toute différente. Enfin ces acrimonies excitent plutôt, par leurs propres forces, aidées cependant de l'irritation du principe vital (170.), le mouvement, qu'elles ne l'empruntent d'ailleurs.

294. C'eſt pourquoi il eſt évident qu'on n'a égard ici qu'à la dernière eſpèce d'acrimonie (293.), comme étant la ſeule qui puiſſe tellement affecter les humeurs, que par un mélange mutuel, elle en conſtitue une partie.

295. On connoîtra plus clairement les ſources multipliées qui lui donnent naiſſance, ſi on comprend

comprend avant tout les ressources dont se sert la nature pour la détourner.

296. On remarquera d'abord que les alimens & les boissons, que la nature a assignés à l'homme pour sa nourriture, sont doux, agréables, & n'ont point un degré éminent d'acrimonie : tels sont les fruits, le pain, les légumes, les viandes, les poissons, l'eau, &c. Mais le luxe a enfin introduit dans les cuisines & les offices, des alimens âcres, aromatiques, spiritueux, salins, amers, rongeans, &c.; des ragoûts, & ces sauces si fameuses par les maux innombrables qu'elles causent.

297. On fera attention de plus que le corps, dont les orifices & les pores ouverts donnent passage aux matières étrangères, a le sentiment qui lui sert comme de sauve-garde, & qui, irrité par l'approche de l'acrimonie, se porte à des mouvemens dont les effets, en resserrant les voies ouvertes, empêchent l'entrée de la matière nuisible, ou rejettent celle qui peut déjà être entrée, ou au moins la rendent, en quelque façon, plus douce, après l'avoir délayée, & avoir émoussé son acrimonie, la trop grande affluence des humeurs étant excitée par la force irritante.

298. Comme cependant l'acrimonie, cachée en apparence, s'insinue subtilement, &, ayant

une fois pénétré dans l'intérieur, se développe; les humeurs douces peuvent aussi dégénérer dans le corps, tant par la force des actions vitales, que par plusieurs espèces de dérangemens; comme de plus toutes nos humeurs sont naturellement (136.) entremêlées d'une matière saline, qui forme principalement l'acrimonie, le mélange exact du doux & de l'âcre est aussi un remède assuré contre ce danger inévitable; & la quantité abondante du premier absorbe presque la petite quantité du second. En effet, si on considère les quatre principes (275, 276.), il n'y a point, dans toutes les parties des humeurs, de pointe de sel, que la terre n'émousse, que le phlogistique n'amollisse, & que beaucoup d'eau ne dissolve. Une douce mucosité (278.) se répand de plus par-tout, & est très-propre à adoucir l'acrimonie, & à fortifier les solides par son mélange avec l'acrimonie.

La graisse qui se mêle de nouveau avec les humeurs, n'a pas une moindre utilité. C'est aussi pour cela que la faim & la soif nous portent à manger & à boire; mais la crudité que renferment les alimens, ne pénètre dans l'intérieur du corps, que par des embouchures très-fines, & n'y entre, en conséquence, qu'en très-petite quantité, & peu-à-peu; de sorte qu'étant aussi-tôt absorbée par beaucoup d'humeur naturelle, elle ne peut se

dépouiller de l'acrimonie cachée, qu'elle renferme peut-être. Enfin le mouvement continuel, aidé d'une chaleur modérée, maintient & conserve le mélange égal, & empêche que l'acrimonie n'ait lieu séparément de la douceur.

Il faut se former, de la douceur dans les humeurs, sur-tout lorsqu'étant surabondante contre nature, elle dégénère en corruption, une idée telle, que l'acrimonie qu'elles contiennent ne soit pas excédente. La nature & l'habitude, qui dépend de l'usage, ont disposé les parties contenantes, de manière qu'elles ne soient pas lésées par l'acrimonie des humeurs qu'elles ont coutume de charrier, séparer, retenir, chasser au dehors, pourvu que cette acrimonie n'excède pas les bornes de la santé. Mais si les humeurs, même les plus saines, & particulières à des parties contenantes, dans lesquelles elles doivent être conduites, reçues, conservées, sont portées dans d'autres parties, il s'ensuit alors une grande irritation, & plusieurs accidens fâcheux. Le sang lui-même, sans être corrompu, s'il est porté dans des parties qui lui soient étrangères, paroît devenir nuisible, non-seulement par son poids, mais même par une acrimonie à laquelle ces parties ne sont pas accoutumées. L'urine & la bile portées dans des lieux qui leur sont étrangers, nuisent encore plus évidemment.

299. Mais le corps, que toutes ces choses ne mettent pas encore assez à l'abri, a de plus ses émonctoires, par le moyen desquels l'acrimonie qui, après avoir pénétré, ne peut être détruite, ou qui se développe intérieurement, de quelque manière que ce soit, est promptement chassée, avant qu'elle puisse être nuisible.

Bien plus, la nature non contente des moyens & des voies ordinaires, qui sont perpétuellement en action dans l'état de santé, a encore recours, lorsqu'elle est agacée par une acrimonie intérieure, à des voies extraordinaires, pour s'en débarrasser (voyez 19, 637 & suiv.).

300. La nature humaine a-t-elle la faculté de créer la douceur, en tournant en petites sphères, les molécules acrimonieuses, les angles étant détruits ou poussés intérieurement? Il n'est pas trop constant que cette spécieuse idée convienne également à l'acrimonie des solides, & à celle des fluides : il est certainement plus croyable que cela se fait plutôt par un mélange chymique (298.), que par un concours méchanique.

301. On voit donc, par ce qui vient d'être dit, que la première source de l'acrimonie morbifique vient du commerce multiplié de l'homme vivant, avec les choses extérieures (6.). Ainsi l'air, les alimens, les boissons, les médicamens,

les venins, les miaſmes, les maladies peſtilentielles apportent du dehors dans les humeurs, par différentes voies, par différens moyens, différentes eſpèces d'acrimonie, ſur-tout ſi ces eſpèces s'inſinuent ſourdement ſous la forme d'un véhicule doux, ou ſi elles ſont développées intérieurement par une corruption quelconque, par un mélange, par une ſéparation des parties (298.), ou enfin ſi, à l'endroit de leur entrée, la force vitale (297.) eſt languiſſante, ou cède à la trop grande violence du choc.

302. L'acrimonie a encore lieu, lorſque le corps ſain n'eſt pas revivifié par les alimens néceſſaires (298.); & elle arrive alors d'autant plus promptement, que la force vitale eſt plus vigoureuſe. Non-ſeulement elle diſſipe les parties les plus douces, mais même développe & agace la matière ſaline; de ſorte qu'elle a alors beſoin d'une nourriture adouciſſante. D'où il arrive que les malades languiſſans ſupportent bien plus long-temps la diète que les perſonnes ſaines: les animaux qui ſont aſſoupis l'hiver, ſans prendre de nourriture, conſervent juſqu'au plus petit degré de leur vie.

303. On peut rapporter pour cauſe de cette acrimonie la circulation exceſſive des humeurs, à laquelle ſe joint une chaleur immodérée. Ces deux cauſes ne peuvent long-temps ſubſiſter,

ſans que l'eau s'évapore, & que l'huile douce ſe mêle avec le ſel.

304. La ſtagnation détruit auſſi dans la plupart de nos humeurs, la douceur (298.) qui naît d'un mélange égal; d'où s'enſuivent des dépôts d'acrimonie dans chaque partie, qui cauſent, de toutes parts, des accidens.

305. Rien, au reſte, ne contribue tant à faire naître l'acrimonie, que l'irrégularité des mouvemens, deſquels dépendent les fonctions de la digeſtion, des ſecrétions & des excrétions. De-là viennent les crudités, les dégénérations multipliées en acrimonie, cauſées par une corruption ſpontanée; le mélange diſcordant de ce qui doit être ſéparé, ou la ſéparation de ce qui doit être mêlé; la retenue de la matière âcre, excrémenticielle, & ſa trop grande groſſiéreté; la ſortie des matières utiles, qui, par leur douceur, délayent & tempèrent les acrimonies, ou leur dépravation, étant confondues avec d'autres viciées; & enfin nombre de vices des fluides, qui proviennent de ces cauſes. C'eſt ce qu'enſeignent les maladies qui viennent des mouvemens de l'ame.

306. L'acrimonie produite par ces cauſes, excitée par le mouvement & la chaleur naturelle, donne lieu à des prurits, des douleurs, des ſpaſmes, des convulſions, des mouvemens

irréguliers des fluides, les ſolides étant irrités ; au défaut de paſſage des humeurs, par le reſſerrement des canaux ; à des échymoſes, par leur éroſion ; à de trop grandes évacuations, des puſtules, des ulcères ; à la carie, l'atrophie, & enfin à pluſieurs autres troubles dans les fonctions. Ces accidens ſont communs à toute eſpèce d'acrimonie des fluides ; mais chacune ayant un caractère différent des autres, a de plus ſes effets particuliers. Elles n'ont pas non plus une origine commune : ainſi, après les avoir conſidérées en général, elles méritent d'être traitées enſuite en particulier.

307. L'acrimonie, qui eſt nuiſible, ſur-tout aux premières voies, paſſant avec le temps dans le ſang, & dans les humeurs qui en émanent, naît de l'uſage journalier des acides, ou matières aigres, dont les forces du corps ne ſe rendent pas maîtreſſes, ſoit parce que d'elles-mêmes ces matières ne peuvent être détruites par la nature humaine, ſoit parce que la vertu diſſolvante eſt trop foible. C'eſt auſſi à quoi contribuent la foibleſſe (157.) générale des ſolides, ou, en particulier, celle des viſcères de la première digeſtion ; l'irritabilité (190.), qui trouble leurs mouvemens réguliers, en excitant des ſpaſmes ; l'inertie, ou le défaut des ſucs préparans, ſur-tout de la bile ; la langueur de la circulation &

de la chaleur naturelle, la ſuite de la diſette du bon ſang ou de la négligence du mouvement animal; enſorte qu'on voit clairement à quel âge, à quel ſexe, & dans quel genre de vie cette acrimonie arrive plus fréquemment.

Mais vient-elle auſſi héréditairement ou de naiſſance ? Ne voit-on pas que les femmes, qui, quand elles ſont enceintes, ſont très-malades par les acrimonies, ſe portent mieux auſſi-tôt qu'elles ſont accouchées, tandis que leur enfant eſt malheureuſement affecté des mêmes acrimonies, & même en meure, quoiqu'il ne ſoit pas nourri par ſa mère ? N'y a-t-il pas des puiſſances nuiſibles, qui, agiſſant ſur le corps humain vivant, peuvent développer l'acide particulier phoſphorique, que les Chymiſtes, par leur art, tirent (145 *.) autant des fluides que des ſolides des animaux, enſorte que détaché il produiſe des maladies, ſuivant ſes forces naturelles ? Puiſque l'origine de cet acide eſt encore compté avec raiſon au nombre des problêmes chymiques, j'aime mieux l'abandonner aux conjectures.

308. On remarque dans ceux qui ſont attaqués de cette maladie, outre les accidens qui viennent d'être détaillés (306.), un acide qui tire l'eau, la retient, ſupprime l'alkali naturel qui ſert à développer le phlogiſtique du ſang, diſſout la

terre, relâche les solides, rend le corps pâle, froid, les os flexibles (160, 3.), & peut-être fragiles (161, 4.); diminue la vigueur de la circulation & de la force vitale; d'où s'ensuit un vice dans le mélange des humeurs qui ne peuvent plus circuler également, qui n'ont plus un rapport égal entre elles, & ne servent plus à la nutrition; d'où résultent encore plusieurs autres maux.

309. On comprend par-là la nature, la matière de l'aigreur, & combien elle est nuisible. Elle naît, en effet, d'un acide profondément enraciné dans beaucoup de terre, & joint à l'acrimonie l'épaississement qui produit (284, 285.) la coagulation des fluides; des obstructions opiniâtres, des resserremens dans les vaisseaux, &c.

310. Les fluides contractent une acrimonie alkaline, volatile, pure, par l'abus, tant des végétaux âcres, qui sont remplis de ce sel, que des ingrédiens qui, mêlés avec le sel naturel du corps sain, en tirent l'alkali volatil, tels que les sels de lessive, le savon, la chaux vive, &c. Les aromates trop chauds pris tous les jours en grande quantité, causent une irritation continuelle; font aussi, par leur vertu ignée, que nos sels sont agacés par cette espèce d'acrimonie. Peut-être doit-on rapporter ici certains venins, dont l'action est favorisée par la chaleur trop forte.

311. Le propre de cette acrimonie eſt de trop atténuer les fluides, en diſſolvant le ſédiment; de ſorte que, par le mouvement qui eſt, en même temps, excité par l'irritation des ſolides, & l'éroſion des vaiſſeaux, ils ſe répandent çà & là, ſans qu'on puiſſe à peine les retenir. Il eſt aiſé de déduire les maux qui proviennent de cette affection vicieuſe (288.).

312. La pourriture qui, à la vérité, approche du premier vice, ou plutôt de la première eſpèce d'acrimonie (310.), mais qu'il ne faut nullement confondre avec elle, déſigne une eſpèce d'acrimonie compoſée, qui donne aux humeurs, qui en ſont affectées, un ſel alkali volatil, & en même temps, une huile âcre, fétide, qui ſe mêle avec ce ſel. La corruption de l'une & l'autre matière, & ſur-tout de la dernière, conſtitue enfin la pourriture: comme celle-ci eſt toujours accompagnée de la fétidité, auſſi n'arrive-t-elle qu'aux corps qui ont une nature huileuſe. Il eſt prouvé, par les expériences de *Pringle*, que le ſimple alkali volatil peut auſſi prévenir la putridité.

313. La pourriture provenant donc auſſi de différentes cauſes, a pour fondement une tendance ſpontanée (149.) de notre corps à ce vice; & la nature fait voir continuellement une admirable adreſſe, tant à ménager cette

tendance, qu'à empêcher qu'elle ne ſoit trop forte : auſſi les humeurs ſaines elles - mêmes prêtent-elles matière à cette corruption, qui eſt enſuite favoriſée par le genre de vie plus porté naturellement, ou par la force de la préparation, à la pourriture; par la putridité que cauſent dans le corps les eaux, l'air; par des vers nichés dans les premières voies ; par des foyers affectés d'ulcères, de carie, de cancer, de gangrène, &c., qui corrompent les humeurs par le pus qu'ils répandent. Mais le mouvement ſeptique eſt excité & accéléré par une grande chaleur, ſur - tout ſi elle ſuccède ſubitement à un froid glacial ; par une trop grande agitation, une ſtagnation, un air non renouvellé; par le défaut d'alimens & de boiſſons dans l'état de ſanté; par la ſuppreſſion des excrémens, les médicamens, les venins, les miaſmes, les maladies peſtilentielles, & autres cauſes qui, quoique nullement pourriſſantes par elles-mêmes, donnent cependant lieu tôt ou tard à la pourriture par leur vertu fermentative ou ſtimulante, en ſe mêlant avec les humeurs, & en agiſſant ſur les ſolides vifs.

314. Cette acrimonie, lorſqu'elle arrive, eſt très-pernicieuſe pour la vie ; diſſout les humeurs, les irrite, les rend inutiles à la nutrition, donne de la fluidité à ce qui eſt épais, infecte par ſon odeur rance, irrite, ronge & fait tomber en

langueur les ſolides, & produit, en conſéquence, des fièvres aiguës, putrides, contagieuſes, malignes, des inflammations, des éruptions, des gangrènes, des ſphacèles, des déſordres dans la circulation, les ſecrétions, les excrétions, & dans toutes les fonctions, déſordres qui ne cèdent ſouvent, ni à la nature, ni à l'art. [redacted] maladie contagieuſe & horrible, une fois répandue dans le corps, non-ſeulement trouve par-tout ſon entretien, qu'elle rend ſemblable à elle par ſa force ſeptique, mais même eſt plus excitée (313.) par les fonctions même de la vie; d'où il réſulte que la maladie s'étendant, ſans qu'on s'en apperçoive, les forces de la nature étant tout d'un coup détruites, ſes mouvemens ſalutaires (101.) ou manquent, ou étant foibles & moins convenables, ſont plus nuiſibles qu'utiles (104.)

315. Le trop grand uſage des alimens ſalés répand dans les humeurs, ſur-tout lorſqu'on boit peu d'eau, & qu'on n'en rend pas une ſuffiſante quantité par les urines, une acrimonie ſemblable à celle de la ſaumure; de-là la diſſolution des fluides, leur trop grande peſanteur, la groſſiéreté de la partie aqueuſe & muqueuſe, l'augmentation de la circulation & de la chaleur naturelle, les prurits, les rougeurs, les éroſions, la langueur putride des chairs, ou leur

dureté inflexible, & pouſſée à un trop grand excès par le ſel engagé dans la terre.

316. Il en eſt à-peu-près de même de l'acrimonie ammoniacale, qui établit dans nos fluides une abondance de ſel naturel, ou de tout autre, analogue à celui-ci, & qui peut avoir lieu, lorſque, par quelque cauſe que ce ſoit, l'excrétion régulière des ſels, qui doit ſur-tout avoir ſon cours par les urines, eſt ſupprimée; ou lorſque la quantité ſurabondante de ſel alkalin ou acide (307, 310, 312.) eſt, pour ainſi dire, apprivoiſée par l'uſage ſalutaire du ſel oppoſé.

317. Telles ſont les acrimonies les plus évidentes & les plus fréquentes, qui corrompent la maſſe des fluides. Il y en a encore beaucoup d'autres d'une nature particulière, & en grande partie incompréhenſible, que l'on ne peut connoître que par leurs effets, & qu'on ne peut plus rapporter à aucune compoſition ou affinité chymique, qui, ou appartiennent ſeulement à chaque humeur, dont on traitera par la ſuite, lorſqu'il en ſera temps, ou ſont miſes avec plus de raiſon au nombre des cauſes des maladies (76, 419.).

317. Mais les humeurs, en même temps qu'elles deviennent âcres (291 à 317.), après avoir perdu leur douceur, de même par le défaut des parties ſalines, terreuſes, du phlogiſtique, &c., elles contractent une certaine inertie,

une certaine corruption, qui fait qu'elles ne peuvent plus fournir aux parties contenantes un ſtimulant naturel. Le mucus même, le gluten abondant, (283.), la ténuité aqueuſe (287.) produiſent le même effet, en enveloppant, en diminuant. Cette affection, produite le plus ſouvent par le relâchement & l'inertie des parties ſolides, en affoibliſſant, retardant la force vitale, les mouvemens, la circulation, donne naiſſance à pluſieurs eſpèces de maladies pituiteuſes, cachectiques, à la conſomption pituiteuſe du corps, &c.

Des maladies des humeurs, par le vice de cohéſion du fluide avec ſa partie épaiſſe.

318. SI l'on fait attention qu'il faut qu'il y ait entre les diverſes matières, dont le mélange conſtitue les fluides (274 * & ſuiv.), un certain degré d'adhéſion qui règle le mélange mutuel, & empêche autant leur ſéparation, qui n'eſt que trop facile, que celle trop difficile des matières, les unes des autres : il ſe préſente un nouveau genre de maladies communes (289.), dont il eſt

aisé de comprendre la dernière espèce par ce qui a été dit plus haut (282 à 285.), sur l'épaississement des humeurs. Mais la première espèce mérite d'être considérée sous un titre particulier, parce que, quoiqu'à peine remarquée par les Pathologistes, elle se présente cependant souvent dans la pratique. Au surplus, les humeurs étant affectées de l'un & l'autre vice de consistance, il en résulte une double origine de maux très-variés.

319. Si l'on suppose que la portion fluide ait une union trop lâche avec le sédiment (274.); la séparation mutuelle donnera lieu à l'épaississement, à l'inertie du sédiment, & aux autres maux détaillés plus haut (285.); tandis qu'au contraire, la partie la plus déliée ne pouvant être contenue convenablement dans les vaisseaux, s'échappera (288.) du corps, non sans causer plusieurs accidens, par l'écoulement excessivement augmenté de la transpiration, des sueurs, des urines, des selles & de la salivation : ou bien s'étant amassée dans les cavités plus ou moins grandes, & y étant dans un état de stagnation, elle produira différentes espèces d'hydropisies.

320. Mais aussi, suivant que le sédiment s'écarte de son mêlange naturel, la proportion ou le caractère de ses parties étant vicié (276.),

l'épaississement (319.), qui naît de la séparation, sera aussi de différente espèce : ainsi le mucus (278.) surabondant donnera une épaisseur visqueuse, gommeuse, & semblable à de la bouillie ; ainsi le phlogistique abondant & développé donnera un épaississement gras, semblable au suif, à la résine & au marc d'huile : ainsi enfin, la terre trop abondante, devenue trop atténuée par défaut d'huile, & peut-être styptique par le sel acide qui y est enraciné, n'étant pas de plus assez soluble, lorsqu'elle se dégage de l'eau, donnera lieu à la formation des pierres, des tartres, & aux indurations osseuses & pierreuses des parties.

321. Il seroit difficile de détailler toutes les causes de cette affection particulière de nos fluides : il est cependant probable qu'elle vient principalement des fautes nombreuses & continuelles, que l'on commet contre la diète ; des vices de la digestion, des désordres violens ou de durée, qui arrivent dans la circulation accélérée dans une partie, & retardée dans l'autre, & des troubles dans les mouvemens vitaux, des fièvres intermittentes, longues, anomales, malignes (*), des

(*) Consultez H. Boerrhaave Aphor. §. 753, & G. Van-Swiéten Comment. sur ce passage, Tom. II, pag. 518.

affections ſpaſmodiques, des excrétions irrégulières, &c.; peut-être auſſi pourroit-on regarder cette affection comme héréditaire.

Des maladies de chaque humeur.

322. LES fluides du corps humain ont entre eux pluſieurs différences, même très-importantes, puiſqu'elles rendent chacun propre à remplir les fonctions auxquelles il eſt deſtiné. Auſſi rencontre-t-on dans ces différences pluſieurs dérangemens de l'état naturel; dérangemens qu'il faut bien remarquer, tant parce qu'ils arrivent fréquemment, que parce qu'ils ſont preſque toujours unis avec les vices univerſels; ils méritent donc d'être traités ſéparément.

Des maladies du chyle.

323. LE chyle des premières voies a pour baſe un ſuc que fourniſſent les alimens & les boiſſons, qui ſe mêle avec les humeurs naturelles qui contribuent à cette préparation, & que l'air, la chaleur, & la force des organes de la première

digeſtion changent. Il ſuit donc la nature des parties dont il eſt formé, & le degré des forces qui opèrent ſon changement : c'eſt de cette double cauſe qu'il tire également, tant ſes bonnes que ſes mauvaiſes qualités.

324. Mais comme étant deſtiné à la nutrition, il doit être diſtribué dans tout le corps, il eſt nuiſible, lorſqu'il eſt vicié, non-ſeulement aux premières voies, mais même à toutes les humeurs, ainſi qu'aux ſolides, auxquelles il communique ſa mauvaiſe qualité : de ſorte qu'on peut avec raiſon lui attribuer l'origine de la plupart des cacochymies & des cachexies.

325. L'acrimonie acide, produite par ſes cauſes (307.), fréquente dans le chyle, donne lieu, l'eſtomac & les inteſtins étant irrités, aux rapports acides, à la cardialgie, à l'appétit déſordonné, aux vents, aux tranchées, aux ſpaſmes, à l'inflammation : elle énerve ſur-tout la bile, & lui communique une verdeur & une aigreur qui s'étend même juſqu'aux excrémens ſtercoraux, & nuit non-ſeulement à tout le canal inteſtinal, mais même à tout le corps, par le rapport très-étendu que les inteſtins ont avec les autres parties. L'acrimonie ayant enfin paſſé dans les voies de la circulation, il s'enſuit les maux détaillés (308.).

326. Le chyle âpre vient de l'uſage des alimens

ſemblables, non mûrs, verds; des vins rudes; de l'abus des abſorbans, des aſtringens, & des coagulans, ſur-tout lorſqu'ils ne ſont pas délayés par une boiſſon abondante, ni atténués dans un corps foible, tant par la vertu ſavonneuſe de la bile, que par la force du mouvement animal. Le chyle, dans cet état, produit un reſſerrement, un froid douloureux dans les premières voies, & des anxiétés. Il s'oppoſe lui-même à ſon entrée dans les vaiſſeaux lactés, &, en conſéquence, s'épanche, ſe mêle avec les matières épaiſſes, qui ne peuvent paſſer; prive le corps de ſon aliment nutritif; & les matières étant reſſerrées dans les loges du colon, le ventre étant opiniâtrement conſtipé, il s'enſuit des hémorrhoïdes, des coliques ſpaſmodiques, & les maux qui en ſont la ſuite; ou pénétrant intérieurement, il obſtrue les glandes du méſentère, & cauſe les maux énoncés (285, 309.), le mal s'étendant juſqu'aux autres humeurs.

327. Il y a dans ce ſuc pluſieurs cauſes différentes, de la putridité & de l'odeur forte (312, 313.), qu'il contracte quelquefois, & qui, ayant une fois gâté les agens de la première digeſtion, & ſur-tout la bile, & imbu de ſon méphitiſme les parois du conduit alimentaire, agit enſuite par une force ſeptique ſur les alimens, & communique ſon venin à tout le corps: de-là les

rapports de mauvaiſe odeur, la puanteur de la bouche, de la langue, du goſier; la ſoif, le défaut d'appétit, les nauſées, les vomiſſemens, les anxiétés, les chaleurs incommodes, la diarrhée putride, les aphthes, & les maux énoncés plus haut (314.), lorſque la putridité a gagné les parties intérieures.

328. Souvent la puanteur attaque le chyle, dégénération de ſon eſpèce, particulière aux ſucs gras des végétaux & des animaux, naturellement doux, inſipides & inodores, par laquelle l'acide caché dans ces ſucs, développé & mêlé avec les particules très-atténuées & comme de feu de la matière huileuſe, eſt tellement agacé, qu'il acquiert une odeur & une ſaveur très-aigre, la force d'aiguillonner, de ronger & de brûler, & en même temps un plus grand degré de volatilité; d'où il eſt évident que l'eſpèce, quoique composée de l'acrimonie ſaline & huileuſe, a également lieu ici, comme dans la pourriture (312.). Mais ſi on a égard à la nature de chaque eſpèce, il y a bien de la différence entre elles (*).

(*) Voyez à ce ſujet, les expériences & obſervations de I. M. Hahn, dans la diſſertation inaugurale de M. Grüll, ſur la rancidité & les maladies qui en proviennent. *Leyde*, 1777.

Ces acrimonies naiſſent dans les premières voies, & viennent des alimens gras, gâtés, rances, bouillis, brûlés, rôtis, frits, qui n'ont pas été aſſez délayés par les menſtrues de la première digeſtion, & qu'une trop grande chaleur interne a brûlés, &c. L'eſtomac une fois farci de corruption & de putridité, l'eſpèce d'acrimonie dont il eſt ici queſtion ſe multiplie & ſe propage. Elle produit encore la cardialgie brûlante, les rapports & les vomiſſemens de matières graſſes, rances, amères, ou acides, âcres, cauſtiques, inflammables, l'horreur des alimens, une ſoif ardente, la ſéchereſſe du goſier, une chaleur inquiétante, la conſtipation du ventre; & d'autres fois, la bile étant corrompue par le même vice, & devenue très-âcre, des mouvemens de colique dans les inteſtins, des excrémens gras, échauffés, très-odorans, des urines de couleur de flamme, âcres, chaudes, écumeuſes, une peau aride; ou les pores de la tranſpiration étant infectés par un méphitiſme rance, des fièvres ardentes, des éryſipèles locaux, vagues, des éruptions cutanées de différente forme, des inflammations âcres qu'on a beaucoup de peine à réſoudre, & des ſymptomes encore plus fâcheux, lorſque la graiſſe du corps eſt enfin corrompue par le même vice (375, 460.).

329. Le chyle trop glutineux vient de l'uſage

fréquent & journalier d'alimens farineux, cruds; en forme de bouillie, froids, tenaces, gélatineux, gras, & qui n'ont pas ſubi une préparation convenable (283, 284.) par le défaut ou l'inertie des liqueurs digeſtives; par la diminution des forces propres à la coction, par la langueur de la circulation, ou enfin par la ceſſation du mouvement animal. Cette affection vicieuſe donne lieu à la perte d'appétit, à un ſentiment de réplétion, aux nauſées, aux vomiſſemens de matière glutineuſe, à l'épaiſſiſſement, à la diminution de la ſalive, de la bile, & des autres humeurs de cette eſpèce; au relâchement, à l'inertie de l'eſtomac & des inteſtins, empêche la ſecrétion & la réſorption du chyle, rend le ventre pareſſeux & enflé ſans douleur; produit la corruption qui devient acide, putride, rance, ſuite de l'épanchement, l'obſtruction du méſentère, l'abondance du *mucus* dans toutes les humeurs (283.), & enfin tous les effets qui en ſont la ſuite (285.).

Les différences du lait.

330. Le chyle, lorſqu'il paſſe dans le ſyſtême ſanguin, après avoir d'abord été delayé par une lymphe abondante, mêlé enſuite avec le ſang, & circulant avec lui, devant bientôt après fournir

du lait aux mamelles de la nourrice, & ayant en conséquence acquis sa nature, sans être pourtant encore entiérement formé, en même temps qu'il présente jusqu'alors le caractère des alimens dont il est le résultat, de même les vices qu'il a contractés dans les premières voies ne sont pas aisément corrigés par une seconde coction (324.). Mais comme le lait, par l'effort spontané de ses particules, se sépare en trois matières de différente nature, savoir, la crême, le serum & le fromage, & que la première matière par la dépuration fournit un beurre sujet à devenir rance; que le serum est rempli de beaucoup d'eau, qui contient un sel saccharin dissout, qui tourne à l'aigre, que le fromage enfin est naturellement coagulable & putrescible, & contient le gluten animal : il paroît de-là encore plus évident, que les dérangemens n'ont pas moins lieu dans le lait que dans le chyle, & qu'on peut les comprendre par ce qui a été dit ci-devant (325 à 329.).

331. Il paroît aussi que lors de la préparation même du lait dans le systême sanguin, il y a quelques vices de temps en temps, dont il faut accuser en partie la juste proportion viciée de la matière dont est composé le lait, en partie ses qualités étrangères. En effet, le lait qui est préparé, aussitôt après l'accouchement, dans lequel la partie

lymphatique & déliée abonde, peut être trop coagulé, trop décompoſé, & produire une acrimonie, la partie plus épaiſſe, crêmeuſe & fromageuſe, étant avec le temps préparée trop abondamment. Auſſi, le trouble provenant de diverſes occaſions, de la préparation & de la ſecrétion, l'humeur vagabonde eſt facilement dépoſée dans des lieux étrangers : elle eſt tantôt aqueuſe, tantôt lymphatique; devenue plus épaiſſe & très-nuiſible (564.) par l'irritation, l'inflammation, la corruption, &c.

Les diverſes matières qui compoſent le lait (330.), ont en outre entre elles une juſte proportion, qui cependant n'eſt pas toujours exactement la même, un mélange égal & une cohéſion convenable : enſorte qu'une liqueur en apparence homogène, & cependant diviſible en ſes parties, ſuffit aux vues de la nature. Il eſt donc croyable non-ſeulement que les vices de proportion peuvent naître dans ces matières, qui détériorent les qualités requiſes du chyle, mais même que le degré de cohéſion mutuel peut être ou trop augmenté ou trop diminué, pour que les matières ſe ſéparent mutuellement les unes des autres, plus tard ou plus tôt qu'il ne convient. Il faut appliquer ici ce qui a été dit plus haut (274 à 280, 282 & ſuiv. 318 à 321.).

Mais la partie graſſe abondante dans le chyle;

ou unie trop lâchement avec ses autres parties, est-elle la cause du trop grand embonpoint? Ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs raisons prouvent que la graisse du corps vient de la déposition de l'huile du chyle dans la partie celluleuse. La séparation spontanée, qui se fait au bout d'un certain temps, de la crême, indique aussi qu'elle est unie avec le lait, plutôt par un simple mélange, que par une véritable dissolution. Lors donc que les alimens gras, pris en abondance, chargent le chyle d'une graisse abondante, que ne peuvent absorber, comme il faut, ni la vertu savonneuse des humeurs, & sur-tout de la bile, ni la force de la circulation, ni l'augmentation de la chaleur & du mouvement animal, il faut nécessairement que le corps soit, pour ainsi dire, farci de cette graisse qui se sépare aisément.

Des maladies du sang.

332. NI la nature, ni l'art, ne produisent hors du corps animal, une liqueur pareille au sang. Il est donc un effet seulement de la vie animale; effet d'autant plus singulier, qu'il a même pour cause des alimens sans sang.

333. Le sang est composé, à la vérité, comme

nos autres humeurs, d'une partie déliée, & d'une épaisse (274.); & par l'examen chymique, on y découvre les mêmes principes (275, 276.). Il est même comme la mère commune des autres humeurs, quoique fort différent de chacune en particulier. Il paroît donc à propos, pour faciliter par la suite l'intelligence de ses différences, d'exposer d'abord les particularités qui le concernent, suivant qu'elles se manifestent, sans avoir recours à des expériences recherchées, ou qui demandent beaucoup d'appareil.

334. Le sang pur, chaud, sortant d'un vaisseau d'un homme sain, & reçu dans un bassin, fait voir une liqueur un peu épaisse, d'une rougeur homogène, opaque, gras au tact, glutineux.

335. Il s'élève alors d'elle-même une vapeur dont l'odeur est un peu forte, & qui, reçue dans une cloche froide, & devenue plus dense, finit par former une humeur sans couleur, ni acide, ni alcaline, qui ne diffère de l'eau pure, que par l'odeur. C'est cette partie du sang plus volatile, de peu de volume, qu'on appelle son *esprit*, avec Hyppocrate, esprit que les médecins n'ont pas encore assez examiné, eu égard à ses effets dans l'économie animale (*).

336. Cependant le sang qui sort, se refroidissant

(*) Voyez ce que j'ai dit plus haut (209, n°. 4.).

aussi-tôt qu'il est exposé à l'air, contracte une petite peau, devient tout entier un *coagulum* transparent, également rouge, semblable au suif que le feu a fondu, & que le froid rend ferme de nouveau; de sorte qu'il est évident que sa fluidité, toujours égale, dépend du mouvement & de la chaleur du corps vivant.

337. Il suinte ensuite de toutes parts de la superficie & de la circonférence de ce *coagulum*, une humeur limpide, exprimée presque par un contact mutuel, par la secousse plus forte des particules du sédiment, qui, devenant peu-à-peu plus abondant par le rapprochement de ses gouttes, se répand séparément autour de la masse rouge, laquelle étant déja, à proportion, plus resserrée, & ne touchant en aucun point les bords du bassin, nage en forme d'île; ce qui établit une autre division du sang en *serum* & en *sédiment*; matières très-différentes.

338. Le *serum* coulant de lui-même, qui peut être facilement & également délayé dans telle quantité d'eau qu'on voudra, qui est diaphane, d'une couleur un peu jaune, d'un goût légérement salé, rendu un peu visqueux par une matière muqueuse (278.) très-délayée, forme promptement, & sans beaucoup de dissipation, comme le blanc-d'œuf, lorsqu'on le soumet à un feu de cent cinquante degrés du thermomètre de

Fahrenheit, forme, dis-je, une maſſe blanche, aiſée à fendre, qui, maintenue dans une chaleur modérée, ſe partage par la diſtillation en deux parties, l'une volatile, fluide, ſans couleur, très-ſemblable à l'eau, & très-abondante; l'autre fixe, ſolide, opaque, difficile à rompre, tirant ſur la cendre jaune, jamais rouge, étant tirée du *ſerum* pur, peu volumineuſe, & ne pouvant être diſſoute par l'eau. Bien plus, le ſerum délayé d'abord dans beaucoup d'eau, devenant cependant enſuite concret par la même chaleur, ſe ſépare de cette partie, & tombe au fond, où il reſſemble à des flocons blancs. Telle eſt la troiſième ſéparation par laquelle on voit dans ce ſerum de l'eau & un gluten imbu d'un ſel qui n'eſt évidemment ni acide, ni alkalin, mais de la nature du blanc-d'œuf.

339. Quant au ſédiment rouge, quoiqu'il paroiſſe homogène, il eſt cependant aiſé de le diviſer. En effet, ſi on verſe deſſus, à différentes repriſes, après l'avoir répandu ſur un linge, de l'eau froide, le ſerum (338.) qui reſte dans les cloiſons réticulaires de la maſſe (337.), mêlé à la matière rouge, ſe répand avec elle dans l'eau, & traverſe avec elle les pores du linge, laiſſant une maſſe imméable, ſans rougeur, fibreuſe, & comme membraneuſe; ce qui conſtitue la quatrième ſéparation, en partie rouge & en partie fibreuſe.

340. La fibre du ſang devenant blanche par une ablution renouvellée, compoſée d'un tiſſu de filamens en forme de membrane, & que l'eau ne peut diſſoudre, donne une matière tout-à-fait ſemblable au *ſerum* ſoumis à l'action du feu (338.). Cette matière fait la baſe du ſédiment, & eſt bien différente de la portion rouge, & même du *ſerum*, puiſqu'elle devient ſolide d'elle-même, lorſque le ſang eſt froid & ſtagnant; puiſqu'elle ſe ſépare elle-même du *ſerum*, &, ayant plus de rapport avec les particules rouges, les attire à elle, & ſe les aſſociant, les renferme comme dans ſes caſernes. Exiſte-t-elle donc auſſi dans le ſang vital? ou naît-elle ſeulement, lorſqu'il eſt répandu? La matière de la fibre exiſte certainement; mais elle ne peut ſe raſſembler, tant que le ſang eſt échauffé par le mouvement vital; & de ce qu'on ne la découvre point par le microſcope, il ne faut pas en conclure qu'elle n'exiſte pas.

Je ne dirai cependant pas que cette matière eſt charriée pendant la vie dans le ſang, ſous la forme de fibre, ou ſous toute autre forme. Quelle que ſoit celle qu'on ſuppoſe, il ne faut pas craindre l'obſtruction, pourvu que les particules de la matière ſoient plus petites que les cavités des vaiſſeaux, par leſquelles elles doivent paſſer, & tellement diviſées par le ſerum qui coule avec

elles, qu'elles ne puiſſent mutuellement s'accrocher. Mais faut-il que les élémens de la fibre ſoient néceſſairement des fibriles (*) ?

341. La partie rouge répandue dans l'eau, diviſée preſqu'à l'infini dans beaucoup de ce fluide, a à la vérité plus de peine à devenir rouge, mais ne devient jamais jaune, de même qu'une petite goutte de ſang nouvellement tiré, quoique mêlée avec beaucoup d'eau tiède, prend à la vérité la couleur jaune, mais reſte un peu rouge. Faut-il donc attribuer ſa rougeur à la conſervation du jaune du ſerum (338.) ? C'eſt ce qui n'eſt guère croyable.

342. La même partie rouge, répandue également dans l'eau, & ayant traverſé avec elle les pores du linge (339.), bouillonne ſi-tôt qu'elle eſt expoſée au feu ; comme une liqueur homogène, diaphane, cherche à ſe diviſer, &, formant des flocons d'un rouge pâle, rend, lorſqu'on l'a coulée, une eau ſans rougeur. En effet, le *ſerum* en partie effacé, avec la portion rouge du ſang, par la force de l'eau (139.), &

(*) Je dis fibre avec Malpighi & autres, parce que c'eſt pour l'ordinaire ſous cette forme que ſe montrent les principes d'une concrétion diſtincte. Voyez I. G. *Berger* Phyſiol. med. pag. 152, 153. Les Modernes diſent avec *Senac*, que c'eſt une lymphe coagulable.

que la chaleur coagule en flocons blancs, entraîne avec lui, en abandonnant l'eau, la rougeur épaissie. Il faut, en conséquence, le blanc & le rouge étant mêlés, qu'il se forme une espèce de pellicule plus pâle. Ce seroit donc mal s'exprimer que de dire, que l'eau a véritablement dissout la partie rouge, tandis qu'au contraire, celle-ci évite l'eau, & n'y reste répandue que par l'intervention du *serum* liquide, qui n'en est pas plutôt séparé par la force du *coagulum*, qu'elle s'en sépare aussi.

343. La pellicule rougeâtre (342.), desséchée par une douce chaleur, donne une masse d'un rouge noir, friable, qu'un grand feu liquéfie en partie, qui prend feu, lorsqu'on l'approche de la flamme, & jette une fumée qui sent les cheveux ou la corne brûlés. Cette masse examinée chymiquement donne une grande force d'huile, & une terre ferrugineuse se remarque dans le résidu réduit en cendre. Elle a donc une nature bien différente du serum & de la fibre.

344. D'où il est évident que le sang a, outre son esprit (335.), trois matières sensibles, savoir, le serum, la partie rouge & la fibre : quoique ces substances aient ensemble des affinités mutuelles, & qu'elles soient conservées dans un égal mélange par le mouvement & la chaleur vitale, on ne peut cependant pas dire qu'elles

adhèrent intimément entre elles, & qu'elles soient mutuellement jointes par une solution chymique.

Au reste, comme par l'analyse chymique, générale (130 & suiv.), elles ont assez de rapport entre elles, &, tant unies que séparées, une tendance commune à la pourriture, elles ont de même chacune, en outre, quelque chose de propre qui établit entre elles des différences: l'eau prédomine dans le serum, ainsi que les sels fixes, les alimens & l'alkali fossile: dans la fibre on remarque le gluten terreux, d'argille, semblable au sereux, mais plus pur, devenant, en conséquence, concret par lui-même (143.), peut-être le siège principal de l'acide phosphorique (145 *.), qu'on obtient aussi du sang, ainsi que les expériences le prouvent. Dans la partie rouge du sang se trouvent le fer & le phlogistique sujet à la rancidité. C'est pourquoi on attribue la fluidité du sang au serum, à la fibre l'épaississement & la tendance à la concrétion, & à la partie rouge le pourpre. Chacune de ces parties a, dans l'économie animale, son utilité & sa nécessité.

345. Le sang n'a-t-il donc pas une grande ressemblance avec le lait? Elle est au moins plus grande qu'avec aucune de nos autres humeurs. Qu'on compare le serum du sang avec celui du lait, la partie rouge de l'un avec la crême de l'autre,

l'autre, la fibre du premier avec la partie caséeuse du second, on trouvera des deux côtés beaucoup de rapports communs, en faisant attention, soit à la matière, soit à la cohésion & à la séparation de chacun (330, 331.) : on pourroit donc appeller avec quelque espèce de raison le lait un *sang blanc*, & le sang un *lait rouge*. La disparité qu'il y a entre ces deux fluides est, en quelque façon, expliquée par les forces de la circulation, celles de la préparation avec toute la masse du sang déjà formé, celles de la pression & du frottement dans les vaisseaux, de la chaleur, de l'air, lesquelles forces réunies changent, par leur action prolongée, le sel qui s'aigrit en alkalin, sa fermentation en putréfaction, développent davantage le phlogistique, & condensent la terre.

Or l'origine du sang qui vient du lait, celle du lait qui vient du chyle, présentent aussi une ressemblance. Cependant il faut prendre garde de prendre pour pleine & intime celle qui n'est que superficielle. Il est étonnant combien diffèrent entre eux (*), les caractères particuliers de

(*) Prenons pour exemple la matière saline qui domine dans le serum, tant du lait que du sang, qui est saccharine dans le premier (330.), mais qui, dans le second, contient un alkali fixe, fossile, nud, avec un

chaque partie qui a un rapport mutuel dans le lait & le ſang, en les examinant aujourd'hui plus attentivement ; enſorte que nous ſommes entiérement forcés d'avouer que nous ne comprenons pas encore la manière dont la nature, dans l'état de ſanté, prépare ſi aiſément & ſi promptement le ſang.

346. Il faut donc dire que la matière rouge du ſang, qui, à la vérité, eſt moins volumineuſe que les autres, mais qui, par un caractère particulier, eſt préférable, eſt une portion de la graiſſe du lait, laquelle briſée, diviſée entre le ſerum & la fibre, plus atténuée par les ſels du ſerum, ſur-tout l'alkalin (344.), de plus, imbue des molécules de la terre ferrugineuſe, (343.) devenue denſe, prend une telle nature, qu'elle devient éclatante comme la pourpre, par le développement de ſon phlogiſtique, & que, mêlée également avec le ſerum & la fibre, elle préſente une liqueur homogène, ſans cependant avoir, comme le véritable ſavon, une telle cohérence, qu'elle ne faſſe pas divorce avec un ſerum moins aqueux, ſi-tôt que le mélange ceſſe

---

ſel commun (344.), ainſi que l'ont fait voir les dernières expériences des Chymiſtes françois, *Rouelle* & *Bucquet*. Voyez auſſi M. Maquer. Dict. de Chymie, édit. II. art. Sang.

par le relâchement de la chaleur & du mouvement.

347. On voit enfin par-là ce que l'on doit penser sur la nature & l'origine des globules qu'on découvre, à la faveur du microscope, dans la masse du sang. Ils n'appartiennent certainement pas à la portion rouge, à moins que ce ne soit l'huile qui, mêlée & agitée avec le fluide aqueux, à cause de l'opposition qui règne entre elle & l'eau, rassemble ses parties, dont elle forme des petites bulles que le serum aqueux sépare, & dont il empêche le contact mutuel. Aussi les apperçoit-on dans le lait; on peut même aisément les produire, en mêlant de l'huile quelconque avec de l'eau que l'on agite (*); & il n'est pas besoin d'avoir recours à la méchanique pour

(*) Je ne voudrois pourtant pas qu'on portât cette ressemblance au-delà de ce qu'il convient, comme si on pouvoit en inférer que les globules rouges, lorsqu'ils se séparent du serum par le relâchement de la chaleur & du mouvement, ainsi qu'il arrive ordinairement, au moyen du temps & du repos, aux molécules de l'huile mêlée avec l'eau; que les globules rouges, dis-je, par une attraction mutuelle, se dépouillent de tout le serum qui coule avec eux, & qu'ils roulent seuls entre eux par des contacts immédiats, leur figure sphérique disparoissant. Voyez A. V. Haller Elem. de Physiol. du C. H. tom. II, p. 52. Il s'en faut bien que le serum, rempli de son gluten, soit confondu avec

leur donner la figure arrondie qu'ils ont. Ainsi, avec un peu d'attention, on voit que ces globules sont mols, compressibles, élastiques; qu'ils changent de figure, deviennent longs, lorsqu'ils sont pressés dans les vaisseaux, & reprennent leur figure sphérique, lorsque la pression cesse d'avoir lieu.

348. Le volume égal, & le diamètre uniforme de chaque globule, n'est pas, quoi qu'on en dise, un obstacle. Les forces limitées de la circulation ne peuvent diviser à l'infini les particules huileuses, même devenues plus denses par le fer (346.), & qui ont entre elles un certain degré de cohésion. Il y aura donc un point fixe, au-delà duquel la progression n'aura plus lieu. Mais pourquoi chercher avec tant de peine la raison d'un effet, qui lui-même est appuyé sur un fondement peu solide ?

349. Il est presque hors de doute que les globules sont encore susceptibles d'être divisés en plus petits, qui eux-mêmes étant séparés, sont encore rouges. Mais il n'est pas certain que le

---

l'eau simple : & il ne faut pas croire qu'il n'y a aucune cohésion de la matière rouge avec le gluten du serum, puisqu'il est évident qu'après une autre séparation (337.) dans le placenta même, la fibre & une partie du serum sont mêlées & amassées dans la partie rouge (339 à 342.).

nombre des globules plus petits, dont sont composés ceux qui s'en séparent, soit de six. Il est encore bien moins croyable que, par cette séparation, la partie rouge soit changée en serum, ou que ces six globules, unis entre eux, forment le globule rouge; c'est à quoi répugnent les expériences (338, 341.), & la nature très-différente de l'une & l'autre matière (343 à 347.).

Aussi le raisonnement que l'on tire pour cette assertion, du poids spécifique de la matière rouge, plus grand que celui du serum, est-il trompeur. Sans parler de la trop grande difficulté d'une mesure exacte, puisqu'à peine on peut obtenir pure la partie rouge du sédiment (342.) (*).

350. Il est donc permis aux Physiologistes de s'appliquer, à leur gré, à ces sortes de spéculations; mais les Pathologistes n'en peuvent tirer aucun avantage.

351. Par l'analyse du sang que nous venons

(*) Je passe librement sous silence ce qu'ont dit de nouveau, dans l'analyse microscopique du sang, après notre compatriote *Leeuwen-Hoeck*, plusieurs autres, & sur-tout en dernier lieu, Hewson, Anglois, parce que leurs assertions sont aussi incertaines, & d'ailleurs ne donnent pas une doctrine vraiment utile. Voyez D. Caldanus, Instit. Physiol. p. 59, not. *a*.

de donner, il eſt aiſé de comprendre à quelles maladies ce fluide peut être ſujet, en conſidérant ſes parties, ſoit en général, ſoit en particulier.

352. Il eſt vraiſemblable qu'il y a, entre les trois parties du ſang (344.), une proportion mutuelle, qui contribue beaucoup à la perfection de la ſanté. Il ne faut pourtant pas croire que cette proportion ſoit ſi néceſſaire, qu'on ne puiſſe éprouver ſans inconvéniens les écarts qui lui arrivent. On voit, au contraire, que ceux même qui jouiſſent de la meilleure ſanté, ſont ſujets à des changemens journaliers, qui ne leur portent aucun préjudice. De plus, la diverſité des tempéramens, des ſexes, des âges, des genres de vie, &c. n'établit ni ne ſuppoſe, dans tous les hommes, le même changement. La maladie n'aura donc enfin lieu que lorſque l'écart ſera trop grand & trop oppoſé au tempérament particulier du ſujet dans lequel il arrivera (*Voyez* 155, 156, 192.)

353. L'abondance conſidérable du ſerum augmente l'eau dans le ſang; d'où s'enſuit une ténuité aqueuſe (287.), & les maladies qui proviennent de l'amas de ſéroſité.

354. La fibre prédominante doit cauſer la denſité, la tenacité, l'imméabilité, la lenteur de la circulation, les obſtructions, &c. (*Voyez* 284, 285.)

355. L'excès de la portion rouge dénotant l'abondance du phlogiſtique dans le ſang, appeſanti par le fer, produit des augmentations de chaleur, nuiſibles dans toutes les occaſions, des gonflemens conſidérables, des inflammations, &c.

356. Lorſque ces trois affections ſont aſſez modérées pour ne pas troubler les fonctions de la ſanté, elles expliquent, en quelque façon, la nature différente du ſang, que l'on remarque dans les différens tempéramens. Elles arrivent, en effet, la première (353.) au tempérament phlegmatique, la ſeconde (354.) au mélancolique, la troiſième (355.) au bilieux; mais aucune n'arrive au ſanguin.

357. Celles qui ſurviennent aux qualités de chaque partie du ſang, ſont de plus grande importance; mais on ne peut nier qu'il n'y en ait ſans doute pluſieurs que nous ignorons, la Phyſiologie des humeurs ayant auſſi pluſieurs éclipſes.

358. L'eau peut encore dominer dans le ſerum, de ſorte que le feu ne l'épaiſſiſſe que très-peu, ou trop lentement (338.) Cette affection vicieuſe, ſemblable aux premières (287, 353.), vient auſſi des mêmes cauſes, & produit, en conſéquence, les mêmes effets.

359. Le même ſerum eſt auſſi ſujet à une augmentation abondante de mucus ſans action;

ce qui fait que les autres humeurs qui s'en ſéparent, s'épaiſſiſſent, & contractent la tenacité dont il a été parlé plus haut (283.)

360. Il n'eſt pas rare encore que la force de concrétion ſoit augmentée dans cette liqueur, même à un degré tel, qu'étant repoſée & devenue froide, ſes parties ſe raſſemblent en forme de fibres (340.), & qu'on puiſſe dire qu'elles ſont comme changées en fibre, preſque tout le ſang formant placenta ; c'eſt-là ce qu'on appelle *affection inflammatoire*, dont nous parlerons dans peu, en expoſant les maladies de la fibre ſanguine.

361. Le ſerum eſt principalement ſurchargé & infecté du poids d'une matière ſaline, ſoit propre, ſoit étrangère. Il renferme, en effet, une eau amie des ſels, & un mucus viſqueux, & entretient un commerce très-intime avec les agens qui, du dehors, ſont portés dans la maſſe des humeurs. La plupart des acrimonies ont donc ici leur premier ſiège ; elles changent pour l'ordinaire la couleur naturelle du ſerum : & c'eſt preſque là le ſeul véhicule par lequel elles ſe répandent dans les parties du corps (307 à 317.).

362. La couleur pourpre du ſang (341.), devenue trop pâle, & ſemblable à des chairs lavées, vient du défaut de la matière rouge, de ſon peu d'épaiſſeur ; de ce que le phlogiſtique

n'eſt pas aſſez exalté, ou eſt ſupprimé par le mucus, l'acide, ou le mélange d'autres matières étrangères. Auſſi eſt-elle accompagnée des maladies énoncées (283, 287, 307.), reconnoît-elle les mêmes cauſes, & a-t-elle les mêmes effets. Quelquefois auſſi elle vient de la corruption. Eſt-elle due auſſi à la diſette du principe martial?

363. La rougeur plus vive eſt occaſionnée par l'augmentation trop grande du mouvement, du frottement, de l'amincisſement & du mélange avec le ſerum; d'où s'enſuit circulation plus prompte, paſſage plus fréquent du ſang par les poumons, chaleur plus forte, & abondance de matière ſaline (310, 315, 316.). Mais alors le ſang eſt preſque dans un état de diſſolution; le froid le coagule à peine ou très-lentement: le phlogiſtique étant trop développé, le ſang s'enflamme aiſément, & a plus de pente à s'échapper de ſes vaiſſeaux, à s'infiltrer ou s'épancher, & à produire des phlogoſes.

364. La couleur noirâtre a lieu lorſque la terre prédomine, ou eſt rendue ſtyptique par l'acide qu'elle contient, ou lorſque le chyle vicié porte dans le ſang des matières étrangères qui le corrompent, les excrémens étant retenus, & l'entrée étant libre aux miaſmes, à la contagion, au poiſon, au pus putride, rance, ulcéré, gangréneux, cancéreux, &c. De-là naiſſent en même

temps différentes acrimonies, & tantôt un épaiſſiſſement plus grand, tantôt une diſſolution plus marquée; cette diverſité entraîne auſſi après elle différentes eſpèces de maux.

365. Le vice de la fibre du ſang (340.) vient de ce qu'elle n'a pas aſſez de forces pour rapprocher ſes parties; ce qui fait qu'elle ne ſe ſépare que peu, ou très-tard, du ſerum, & ne forme aucune île; ou ſi elle en forme une, elle eſt beaucoup trop lâche, & n'a point de globules rouges bien formés, ni qui lui ſoient unis. Ce vice vient de la petite quantité de matière fibreuſe, de ſon aſſemblage trop léger, de l'inondation aqueuſe ou muqueuſe (283, 287.), de l'affoibliſſement trop grand, cauſé par le mouvement, la chaleur, les ſels diſſolvans, ou autres agens, ou par des levains capables de corrompre (364.); de la conſomption provenant du défaut de réparation néceſſaire, au moyen des alimens, &c. Le ſang devenu, en conſéquence, trop diſſout, produit les maux énoncés (287, 288.).

366. Le vice contraire de la fibre, c'eſt-à-dire, ſa trop grande cohérence, établit ou ſimplement une augmentation de ſon rapport avec le ſerum (354, 360.), toute la maſſe du ſang devenant par conſéquent quelquefois grumelée, ou une force plus active pour ſe rapprocher, par laquelle la concrétion de la fibre devient

plus tenace, & reſſemble à du lard ; enſorte qu'il naît promptement ſur la ſommité de l'île, ſeulement un peu rouge en deſſous, une eſpèce de corium denſe, réſiſtant au couteau, non rouge, mais blanc, qui devient jaune, quelquefois verd, livide, & plus ou moins épais. L'île devenue auſſi plus rapprochée, creuſe ſouvent en forme d'écuelle, les bords renverſés par la contraction du corium, le ſerum qui coule autour étant d'autant plus abondant, que l'île ſe reſſerre davantage (*). C'eſt ce qu'on appelle *croûte phlogiſtique*, *affection inflammatoire*, *corium pleurétique* ; mais comme la matière reſſemble très-fort à la fibre abreuvée (340.) & au ſerum concret par le feu (338.), & qu'il paroît évidemment que l'effort terreux pour la concrétion, qui appartient au ſerum & à la fibre, lorſqu'ils ſont ſains, eſt un effet de la nature active du corps humain,

(*) C'eſt avec raiſon que M. *Hewſon* remarque, tranſact. philoſoph. vol. LX, année 1770, que le ſang phlogiſtique tiré d'une veine, ſe coagule plus tard dans le baſſin, que celui qui eſt ſain, & qu'au contraire la partie rouge du premier tombe plus promptement au fond du baſſin, le ſerum ſurnageant ; ce qui a ſur-tout lieu, lorſqu'il eſt très-enflammé. Mais je ne vois pas trop de quel droit il conclut de-là qu'il s'en faut beaucoup que la fibre du ſang phlogiſtique ſoit plus coagulable qu'il ne convient, qu'elle paroît au contraire plus atténuée.

& qu'il n'en diffère que par le degré de la croûte phlogiſtique, que bien plus elle-même n'eſt pas tant viciée, qu'elle ne ſe rencontre ordinairement à un certain degré, même dans les femmes enceintes les plus ſaines; il eſt également croyable qu'elle a lieu, lorſque la fibre devient denſe outre meſure dans le ſyſtême de la circulation, & lorſqu'une portion majeure du ſerum ou toute la liqueur, la denſité étant continue, ſe change d'elle-même en une fibre qui devient ſur le champ concret (360.), ſans aucune augmentation de chaleur, enſorte qu'il paroît qu'elle n'a beſoin, pour ſa formation, ni du chyle du ſang, ni de graiſſe, ni d'un mucus artériel, très-différens entre eux, & que la ſeule ſéparation de l'eau ne ſuffit pas toujours.

L'obſervation apprend certainement que ce vice a pour cauſe les mêmes puiſſances qui produiſent dans le ſang la fibre ſaine, à la différence près qu'elles ſont un peu plus actives. Auſſi la circulation plus augmentée, les mouvemens fiévreux, les chaleurs intérieures, le reſſerrement des vaiſſeaux, la compreſſion, les trop forts exercices du corps, l'abus des alimens terreux, aſtringens, échauffans, ſpiritueux, & autres choſes ſemblables deviennent-elles les cauſes journalières de cette denſité, ſur-tout ſi la diathèſe phlogiſtique a ſon ſiège comme ſemence (75.) dans le ſyſtême de

la circulation, diathèſe, qui, chez certains ſujets, eſt ſi conſidérable, que preſqu'à chaque occaſion, même dans ceux qui ſont ſains, le ſang tiré fait voir ce corium. On connoît clairement par ce qui a été dit (285, 354.) le grand nombre de maux qui naiſſent de ces cauſes, à quoi on peut ajouter que ce gluten opiniâtre, que les aqueux peuvent à peine réſoudre, & encore par pourriture, qui circule ordinairement accompagné de la fièvre, eſt encore plus reſſerré par la chaleur, qu'il eſt conſolidé en tranſudant de ſes vaiſſeaux par anaſtomoſe ou par diapedèſe (103, 2, 3.) & qu'il ne ſe réſout enfin qu'après être corrompu, enſorte qu'alors les forces de la nature ne peuvent que difficilement le dompter.

367. Tout ce qui a été dit depuis le paragraphe 352 juſqu'à celui-ci, étant bien compris, il n'eſt pas difficile de rendre raiſon des autres maladies qui pervertiſſent les qualités du ſang, autant toutefois qu'elles ont, en effet, lieu, & qu'on peut retirer du fruit de leur recherche : telles ſont la denſité, la gravité, l'élaſticité, la diviſibilité, &c. beaucoup trop augmentées ou diminuées. Peut-être pourroit-on trouver encore ici d'autres dérangemens ; mais comme on ne les connoît que par conjecture, il eſt inutile que nous nous y arrêtions.

Des maladies des sucs secrétoriés.

368. LA Physiologie démontre que, du sang seul distribué dans tout le corps, il se sépare d'une manière admirable dans différentes parties, plusieurs sucs qui, en même temps qu'ils ont un caractère différent les uns des autres, & même du sang, sont aussi destinés chacun à divers usages dans l'économie animale : on ne connoît pourtant pas entiérement la nature particulière de chacun de ces sucs.

369. Ils tirent donc généralement leurs maladies de la source commune d'où ils dérivent: elles ont cependant quelque chose de singulier, suivant leur caractère différent, & produisent divers maux. Il peut aussi en arriver de particuliers aux fluides déja secrétoriés, & qu'on n'observe point du tout dans les autres. Ils méritent donc d'être examinés en détail.

370. Les humeurs aqueuses & salines, du nombre desquelles je mets la lymphe, qui ne devient concrète ni d'elle-même, ni par un feu très-fort, &, en conséquence, les sucs secrétoriés de la première digestion, & les excrémens aqueux, &c., ont, outre la ténuité (287.)

l'épaissiſſement muqueux (283.), & les différentes acrimonies (307 à 317.); ont, dis-je, cela de particulier, que les autres n'ont pas, ſavoir, qu'elles permettent trop aiſément la ſéparation des molécules terreuſes, que l'eau a diſſoutes par l'intervention du ſel, leſquelles molécules étant réunies, lorſqu'elles en trouvent l'occaſion, forment les concrétions calculeuſes, nuiſibles de pluſieurs manières (320.).

371. Le ſuc gaſtrique que l'on doit, à cauſe de ſes qualités communes, rapporter au même genre, mais qui eſt bien ſupérieur par la faculté admirable qu'il a pardeſſus les autres, de digérer les alimens, paroît, ſous cet aſpect, pouvoir être ſujet à ſes affections particulières, qui doivent avoir lieu de différentes manières, dans l'ordre naturel de la digeſtion gaſtrique : mais on ne peut encore rien décider de certain ſur ces affections, parce qu'on ignore le caractère particulier de cette faculté digeſtive, ainſi que ſa manière d'agir (*).

(*) Il faut voir, à ce ſujet, les expériences de *ED. Stevens*, Anglois, *Diſſert. de aliment. concoct. Edimb.* 1777; leſquelles non-ſeulement démontrent la vertu ſingulière de la liqueur gaſtrique, mais même font voir que cette vertu n'a pas la même force dans toute eſpèce d'animal, mais qu'elle eſt comme élective & adaptée à la diverſité

372. La bile, humeur qui joue un grand rôle dans le travail de la première digeſtion, douée d'un ſingulier mélange & caractère (*), pour les

---

des alimens convenables à chacun, afin que dans les carnivores les chairs ſeulement, & non les végétaux; dans les herbivores ruminans les végétaux & non les chairs, & dans l'homme qui vit des uns & des autres, ces matières puiſſent être digérées. *Spalanzanius*, *Carminatus* & autres Savans très-habiles ont auſſi prouvé par pluſieurs expériences très-ingénieuſes, la nature, l'action & la vertu médicinale du ſuc gaſtrique.

(*) Les Modernes ont eu l'induſtrie de découvrir que la bile cyſtique, comme le lait & le ſang (345.), eſt compoſée de trois matières, ſavoir, de ſerum aqueux, non coagulable, rempli de ſel alimentaire, & de l'alkali foſſile, enſuite d'une huile animale, qui, dépouillée de l'acide qu'elle contient, devient inflammable & denſe, en forme de réſine, & contient toute la couleur de la bile, enfin d'un coagulum blanc, qui fait voir la nature du fromage (330.), ou de la fibre (343.) qui eſt putreſcible, ſuſceptible de devenir denſe comme la corne, & n'eſt ſoluble ni par l'eau, ni par l'eſprit de vin. Voyez *Ramſai Diſſert. medic. de bile. Edimb. 1757.* Et *Cadet*, *Mém. de l'Acad. roy. des Sciences*, *année 1767.* Mais la mixtion & la cohéſion de ces trois matières dans la bile, ſont ſi égales & ſi intimes, qu'elles ne ſe ſéparent nullement par un effort ſpontané, pas même lorſque la bile, privée par la chaleur de l'eau qu'elle contient, eſt réduite en une maſſe ſèche & fragile; mais ce qui eſt étonnant, c'eſt que l'acide

usages particuliers qu'elle procure dans cette fonction, la bile, la seule de son espèce que l'on trouve dans l'économie animale, vraiment en

---

dominant jusqu'à saturité, il se fait uue séparation prompte & entière de ces mêmes matières. D'où il est évident que la bile a une composition émule du savon, quoique dans les corps gras, qui doivent être mêlés avec l'eau, elle ne montre pas cette qualité savonneuse; ce qu'il faut peut-être attribuer au sel de saumure, que nous avons dit tout-à-l'heure qu'elle contenoit.

Tout cela est bien affoibli par les expériences de Goldwit, d'après lesquelles il a assuré que la bile étoit formée par la lymphe coagulable, par le serum, par une partie inflammable, & par une terre animale. *Voyez* son ouvrage intitulé : *Neue Veruche zu einer wahren Physiologie der Galle*, *Rambe*, 1785. D'où il résulte que ce qui a été imaginé sur la nature savonneuse & alcalescente de la bile, devient au moins bien douteux, & plus aisé à expliquer par les expériences répétées de Goldwitz, & autres faites sur cet objet; il en est de même de ce qu'a avancé ce Savant, sur l'action de la bile, savoir qu'elle aide la fermentation dans le travail, qu'elle change en spiritueuse la partie alkalescente, qu'elle émousse l'action des sels acides, que par elle les huiles, leur mixtion naturelle étant changée, par leur propre force, & sans aucun secours étranger, se transforment en une crême qui forme le chyle.

Mais comme l'acide détruit la nature de la bile, il est de même hors de doute que ce même acide est à son tour puissamment tempéré & dompté, tant par l'absorption que par le mélange de son alkali & de son huile. Lorsqu'on réfléchit donc que les acides & les matières qui deviennent

partie excrémenticielle, s'étant en conséquence formé un système privé, qui naturellement n'est jamais admise dans la circulation universelle,

---

aigres, sont parmi nous d'un usage très-fréquent, que l'estomac n'a pas la force de les corriger; qu'expulsés par le pilore avec la pâte alimentaire, ils se rencontrent & se mêlent avec la bile dans le duodenum; il n'est pas difficile de connoître que la bile, dans le temps qu'elle agite ses parties pour la perfection du chyle, n'éprouve pas toujours en même temps la dissolution de son mélange, que son sédiment est séparé avec les excrémens, que la matière plus fluide, sans couleur, dépouillée de la nature de la bile, mêlée avec le chyle, est reportée dans le sang; & qu'en conséquence, puisqu'il se fait une destruction journalière de cette humeur très-utile, il est nécessaire qu'il s'en fasse une régénération continuelle. L'inertie de la bile dans le fœtus, & sa vigueur, ainsi que sa perfection, qui ne croissent que peu-à-peu avec la force même du corps, indiquent que tout degré de force de l'économie animale ne suffit pas pour élaborer de bonne bile.

Les praticiens clairvoyans éprouvent par l'ennui & la douleur, combien il est difficile de renouveller la bile tout-à-fait épuisée, ou de la réintégrer, lorsqu'elle est entiérement épuisée & intimément corrompue. Il est, au contraire, plus facile de diminuer son abondance: mais il faut agir modérément. Il y a long-temps qu'Hyppocrate a enseigné, & l'analyse chymique démontre aujourd'hui, que les acides contribuent à la génération de la bile amère. *Voyez* surtout G. G. ten haaf spec. chym. inaugur. *de bile cystica.* L. B. 1772. & Willink spec. med. sur la Physiologie & la Pathologie de la bile, L. B. 1778. Il est démontré dans

ſans que ſon mélange ſoit changé, & eſt expoſée aux injures de l'air & des corps extérieurs, eſt en conſéquence évidemment ſujette à pluſieurs maladies conſidérables, qui ont coutume non-ſeulement de troubler les fonctions des premières voies, & enſuite chacune de celles qu'on appelle naturelles, mais même, par analogie, de ſe répandre de différentes manières ſur tous les autres ſyſtêmes du corps en général. D'où il arrive que par les fautes commiſes dans la diète, ſouvent la bile perd ſon amertume & ſa couleur naturelles: & devenue trop aqueuſe, fade, pâle, dégénère comme une vapeur inerte (287.). D'autres fois elle s'épaiſſit en gluten, ou en une lie gluante (283, 329.), ou contracte la putridité (327.), l'odeur rance (328.); mais c'eſt ſur-tout lorſqu'elle eſt imbue de ſels étrangers, qu'elle eſt corrompue par la ſtagnation, la chaleur, un mouvement violent ou irrégulier, tant de l'ame que du corps, qu'elle contracte différentes eſpèces, différens degrés d'acrimonie, & les changemens de couleur qui y ont rapport, la couleur jaune naturelle devenant de couleur de veau, de poireau, de rouille, & enfin noire.

---

ces ouvrages, par des expériences, que les acides végétaux & les foſſiles ſe prêtent un ſecours réciproque pour la préparation de la bile.

De-là naiſſent autant d'eſpèces viciées de la bile, notées avec ſoin par les anciens, en même temps que leurs effets.

La bile a encore une tendance remarquable à devenir pierreuſe, par laquelle elle ſurpaſſe de beaucoup les premiers ſucs (370); ce qu'on doit expliquer en partie par le retard qu'elle éprouve dans ſa véſicule & dans les anfractuoſités du foie, en partie peut-être parce qu'elle eſt précipitée & liée par les acides quelconques & ſur-tout les auſtères. Elle eſt alors d'autant plus abondante, que l'action des viſcères abdominaux eſt plus troublée. Il n'y a certainement pas de partie du corps, où on obſerve une génération ſi fréquente des pierres que dans les endroits où ſe prépare & paſſe la bile (*). Sa dégénération très-diverſifiée, & la diverſité des choſes étrangères avec leſquelles elle ſe rencontre, & peut faire corps, ainſi que des parties dans leſquelles la concrétion a lieu, font qu'il ſe préſente un nombre infini de différences dans ces ſortes de petites pierres; différences qu'il ſeroit difficile de diſtribuer dans un ordre certain.

(*) Haller eſtime dans ſes opuſcules pathologiques, & dans ſes élémens de Phyſiologie, tom. XI, liv. XXIII, pag. 564, que les pierres dans la véſicule du fiel de l'homme ſont ſept fois plus fréquentes que dans la veſſie urinaire. Il démontre auſſi dans ces endroits, par des exemples, la grande variété de ces pierres.

373. Ce ſuc muqueux (*) répandu en grande abondance, & avec autant d'avantage que de néceſſité, dans les parties du corps, eſt ſujet d'abord aux vices communs de la conſiſtance (282, 286.), & à une abondance ou augmentée ou diminuée contre l'ordre de la nature; mais, ſur-tout, tant par ſa lenteur naturelle, que par la ſtagnation, à des acrimonies qui, une fois

---

(*) Je ne veux pas que le mucus, que je conſidère ici parmi les ſucs ſecrétoriés, ſoit confondu avec cette nature muqueuſe que j'ai mis plus haut (278.) au nombre des matières, dont le mélange forme en général nos humeurs. En effet, quoique celle-ci, par ſa lenteur, ſa ténacité, ſon adhéſion gluante & ſa douceur, ſe montre plus clairement même dans le mucus; elle paroît cependant, lorſqu'elle eſt ſéparée de la maſſe commune des humeurs, dans ſes organes ſecrétoires, & lorſqu'elle forme une humeur particulière, être notablement changée, pour qu'elle ſoit propre à ſes uſages. Le mucus refuſe déjà d'être diſſout par l'eau, laquelle étant très-abondante, pouvoit cependant le diſſoudre, lorſqu'il formoit une partie du ſerum du ſang. Qu'on ne diſe pas pour cela qu'il eſt ennemi de l'eau, dont il fond en diſtillant dix-neuf fois la vingtième partie, & il eſt entiérement croyable qu'il y a dans le mucus une aſſez grande quantité de la fibre du ſang (340.); ce qui prouve aſſez, ſans que j'en diſe davantage, la différence du mucus animal, de la gomme végétale. Voyez *S. Szeged de Perth. Diſſert. ſur la Phyſiologie & la Pathologie du mucus*, *publiée à Utrecht*, 1772.

empreintes de ſon gluten, ſont très-difficiles à déraciner, quoique par ſa nature propre, il contracte difficilement la corruption; de-là on comprend ces affections dont font mention les anciens, ſavoir, une pituite douce, ſalée, acide, de couleur de verre de *Praxagoras*, qui cauſant dans ſon paſſage par les inteſtins & dans ſa ſortie, des douleurs cruelles & des tranchées, avec un ſentiment de froid, devant auſſi être miſe au nombre des matières âcres, pêche peut-être par une aigreur âpre & acide (306, 326.), ou une pituite plâtreuſe, chargée de beaucoup de terre (320.), & eſt, en conſéquence, ſujette aux concrétions calculeuſes. Il n'eſt pas rare non plus que le virus contagieux ſe niche dans le mucus, & ſe répande çà & là fort au loin, en infectant les ſolides par la contagion ainſi multipliée.

374. Il faut dire la même choſe des ſucs gras, parce qu'étant auſſi naturellement lents, & ſe répandant dans le tiſſu cellulaire relâché, ſans pouvoir être diſſout par l'humeur aqueuſe, ils contractent une intime adhérence avec les matières hétérogènes, âcres, virulentes, dont ils ſont une fois empreints; les ſouſtraient aux forces des menſtrues & de la circulation, les entretiennent; &, leur fourniſſant, pour ainſi dire, des alimens, les augmentent, de ſorte qu'on a beaucoup de peine à les chaſſer.

375. La corruption particulière à la graiſſe, eſt la rancidité (328.), qui, dans ce cas, eſt très-remarquable, puiſque, ſi-tôt qu'elle a une fois lieu, on peut à peine la déraciner, & que, ſe propageant par une vertu comme de fermentation, rongeant & brûlant par une acrimonie très-mauvaiſe tout ce qu'elle touche, elle carie même les os. Cette maladie vient des alimens dont on uſe (328.), de la putridité des humeurs (312.), de la circulation plus prompte, & de la chaleur plus vive; de la ſtagnation, des maux contagieux, & des poiſons ſeptiques.

376. La graiſſe eſt auſſi ſujette aux vices de conſiſtance: elle eſt, en effet, naturellement compoſée, non-ſeulement d'une huile pure, mais même d'une partie de mucus (278.): or, ſi la quantité du mucus eſt conſidérablement augmentée par ſes propres cauſes (283.), la graiſſe beaucoup trop liquide, diſtendra le tiſſu cellulaire, en formant une tumeur indolente & non élaſtique; &, étant plus amie de l'eau, elle la tirera des humeurs qui la traverſent, la retiendra, & formera ainſi la leucophlegmatie, l'hydropiſie anaſarque, l'œdême, &c. Elle dégénérera, au contraire, en un ſuif beaucoup trop dur, lorſqu'elle ſera remplie d'une terre abondante, rendue ſtyptique par (284, 310, 326, 373.) une acidité âpre. De-là les indurations du pannicule adipeux,

les ſtéatomes, les tubercules qui diffèrent beaucoup par la forme, le volume, la dureté & la terminaiſon.

377. On peut, en quelque façon, comprendre par-là les affections morbifiques des ſucs, qui, nées du concours de la graiſſe & du mucus ou d'autres humeurs plus aqueuſes, établiſſent (*) des enduits de divers genres, des eſpèces d'onguens deſtinés à amollir, lubréfier & défendre les parties ſolides. Ces affections ſe réduiſent à l'épais, à la ténuité & enfin aux différentes acrimonies.

378. Entre les ſucs deſtinés à la nutrition, outre le chyle, le lait & le ſerum, ainſi que la fibre du ſang, des maladies deſquelles nous avons traité plus haut (323, 330, 353, 358 & ſuiv.); l'eſpèce de gelée, qui nourrit les parties ſolides, qui naît enfin des ſucs de la ſeconde coction, entiérement changés par un travail continuel des forces de la nature, par une opération inexplicable; cette gelée, dis-je, qu'on peut extraire par la force de l'eau bouillante, de la partie, tant dure que molle, de l'aſſemblage ſolide, & de-là répandue dans tout le corps, eſt éga-

(*) *Voyez* H. Boerrhaave, Epit. à *Fred. Ruiſch*, dans ſon opuſcule anatomique, ſur la ſtructure des glandes dans le corps humain.

lement ſujette (338.) aux maladies générales des humeurs (269 & ſuiv.). En effet, ou elle eſt trop délayée par une humeur abondante (287.), ou elle eſt ſurchargée d'une abondance inerte de mucus (283, 329.) ou infectée de différente acrimonie (289.). Auſſi, en rempliſſant, affoiblit-elle plus qu'elle ne fortifie, ou détruit-elle en rongeant, & donne-t-elle lieu aux deux eſpèces de cachexies enflée ou corrompue. L'humeur ſaline, terreuſe, alors abondante, en ſe ſéparant trop aiſément (320.), produit dans les parties des incruſtations & des indurations calculeuſes & oſſeuſes.

379. Il eſt en outre conſtant que les humeurs gélatineuſes, ſuivant qu'elles proviennent par la coction des divers ſolides durs, tenaces, mols ou tendres, diffèrent entre elles, à un degré à-peu-près ſemblable de cohérence, & qu'en conſéquence elles ſont auſſi compoſées des molécules de différens mélanges (138.); d'où on comprend que pour nourrir toutes les parties organiques, la nature de ce mélange n'emploie pas indifféremment toutes ſortes de corpuſcules, mais plutôt les uns pour l'os, les autres pour le cartilage, le tendon, le muſcle, &c. en un mot, ceux qui conviennent à chaque partie. L'humeur gélatineuſe étant donc une eſpèce de garde-magaſin, d'où chaque partie tire la matière qui lui eſt

analogue, & qui doit s'incorporer avec elle, enfin ce qu'on appelloit autrefois son *victum*, sans lequel il faut nécessairement que la nutrition manque ou soit viciée, sous cet aspect, il est évident qu'il peut aussi naître dans cette humeur d'autres affections très-distinctes des premières (378.), qui appartiennent sur-tout aux classes particulières des parties. Le défaut ou l'excès d'un certain ordre de corpuscules semblables, peut priver ou surcharger une partie d'un *victum* particulier, ou en corrompre une autre par un *victum* qui lui soit étranger. C'est ce que démontrent sur-tout les maladies des os, & leur traitement dans les femmes grosses, les sujets rachitiques, &c.; ajoutez-y les maux dont nous parlerons par la suite, en leur place (404.), qui peuvent venir de la seule erreur de la nourriture, quoique bonne en elle-même.

380. La semence sans molécules animées, mais très-singulière par sa vertu, contracte-t-elle, outre les maladies communes, une acrimonie particulière qui porte à la débauche? est-elle sujette à l'inertie, cause de la stérilité? ou, dégénérant, à sa manière, enfante-t-elle des monstres? Dans une question obscure comme celle-ci, il ne faut rien décider, jusqu'à ce que la Physiologie ait jetté sur elle plus de lumières.

381. La même considération nous oblige de

paſſer ſous ſilence tout ce qu'on a coutume d'avancer ſur les maladies du fluide vital (187.) ou nerveux, parce que les raiſonnemens à cet égard, n'étant appuyés que ſur des conjectures, ils ne donnent pas aux Pathologiſtes une connoiſſance ſolide, ni ne ſont d'un uſage aſſuré dans la pratique.

382. Telles ſont, entre pluſieurs, quelques-unes des affections morbifiques de chaque humeur, qu'il faut au moins connoître. Il eſt croyable qu'il en reſte un très-grand nombre qu'on ne découvrira jamais bien, ſur-tout ſi on conſidère les particularités que peut avoir toute humeur, même dans l'état ſain, dans chaque individu, conſidéré ſéparément, & ſuivant la diverſité des tempéramens; particularités qui ne ſe rencontreront pas de même dans une ſemblable humeur d'un autre homme, étant certain que toute la différence qu'on obſerve en médecine dans les corps humains, n'eſt pas l'ouvrage ſeul de la diſſemblance des parties ſolides, ſuivant leurs qualités, & que les parties fluides y contribuent auſſi en quelque choſe. Comme cependant nous ne pouvons connoître ces dernières maladies que par l'apparition de quelques effets ſinguliers, dont on ne peut aſſigner les véritables cauſes dans une ſi grande multitude de cauſes poſſibles, il vaut mieux

n'en pas parler, que de traiter, par conjecture, des matières que l'on ne peut comprendre par des principes ſcientifiques.

Des maladies relatives des humeurs.

383. LA Phyſiologie démontre que le principal fondement de l'économie humaine conſiſte dans l'action mutuelle & reſtreinte à ſes loix des ſolides avec les fluides. Il y a donc, dans l'état de ſanté, entre ces deux agens, un certain rapport harmonique, qui empêche que l'un ne l'emporte de beaucoup ſur l'autre. La diverſité multipliée des humeurs, & leur diſtribution régulière, enſeignent qu'elles ont chacune leurs uſages, & qu'elles conviennent les unes à certaines parties, & les autres à d'autres. C'eſt pourquoi, quoiqu'exemptes du défaut qui réſulte du mélange, elles peuvent cependant tellement être viciées, 1°. par leur quantité, 2°. par leur changement de place, 3°. par le mouvement, que les actions des ſolides étant troublées, les fonctions ſoient auſſi dérangées (266.). Mais comme l'idée des maladies, qui proviennent de cette ſource, renferme (268.) un rapport

néceſſaire des ſolides avec les fluides, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on appelle ces maladies *relatives*.

De la quantité viciée des humeurs.

384. LE rapport néceſſaire des fluides avec les ſolides n'eſt pas ſi exactement, ni ſi préciſément déterminé, que tout excès ou défaut de l'un ou de l'autre cauſe maladie. L'étendue de la ſanté, qui comprend les âges, les ſexes, les tempéramens, renferme auſſi les proportions, quoique très-différentes, de l'une & l'autre matière qui conviennent à ces différens états. Elle ne pourroit autrement ſe conſerver toujours la même contre les viciſſitudes (6.) continuelles de tout ce qui nous environne. Il eſt donc difficile de diſtinguer le plus grand & le plus léger mal qu'on ſouffre impunément alors : le plus petit, comme le plus grand, ſe montre par les torts qu'il cauſe.

385. Si toute la maſſe des humeurs, leur qualité étant d'ailleurs exempte de tout vice, eſt extraordinairement ſurabondante, relativement aux parties ſolides, de ſorte que par ſon gonflement elle ſoit à charge aux fonctions, &

les dérange : on peut l'appeller *pléthore d'humeurs*, de même qu'on appellera *défaut d'humeurs* le vice opposé. L'état naturel de l'enfance & de la vieillesse donne l'idée de ces deux vices, & même de leurs effets. Quant à leurs causes, elles viennent du vice des matières prises intérieurement, & de celles qu'on rend au dehors.

386. L'intempérie humide, que l'on doit plutôt rapporter aux cacochymies (287, 353, 358.), suppose une abondance d'eau qui inonde les fluides & les solides, &, en conséquence, une proportion immodérée de l'eau dans le serum, & du serum avec le sédiment du sang. Il est aussi aisé de comprendre ses effets & ses causes par ce qui a été dit. L'idée même du vice opposé, l'intempérie sèche, devient par-là évidente.

387. Il faut principalement remarquer ici la pléthore, la plénitude, la quantité, ou, ce qui revient au même, cette abondance de bon sang que ne peut supporter, sans danger pour la santé, le systême de la circulation. Comme l'observation a appris de tout temps que cette espèce de surcharge a lieu, de même elle suit évidemment de la circulation des humeurs bien comprise. Il ne faut certainement pas écouter ceux qui s'efforcent en vain, par des argumens frivoles, de nier l'existence d'une maladie si importante ; mais, comme elle n'est qu'un vice de

proportion, & qu'on peut la considérer de différentes manières, on peut aussi la partager en plusieurs espèces.

388. On aura, en conséquence, 1°. la pléthore à la masse, laquelle est la véritable & la parfaite, & établit réellement une si grande abondance de la masse du sang, que, distendant trop les parties contenantes, elle leur est nuisible. C'est-là proprement l'abondance de sang, & ce que les anciens appelloient *la pléthore aux vaisseaux.* Lorsqu'elle arrive à des tempéramens mols, le corps, rempli alors de sang de toutes parts, devient tendu, rouge & gonflé. Dans les tempéramens, au contraire, plus resserrés, les grands vaisseaux sont plus distendus; & les veines, beaucoup plus lâches que les artères, & plus apparentes au dehors, se gonflent extraordinairement: par où on comprend la pléthore des modernes au tempérament & aux vaisseaux, ou aux veines. Elle est la suite de la vigueur de la santé que procure un genre de vie recherché, oisif, tranquille, au moyen duquel les forts viscères engendrent plus de chyle & de bon sang qu'il n'en faut pour la nutrition & les excrétions nécessaires.

389. On aura, 2°. une autre pléthore approchant de la précédente, & qu'on doit appeller *pléthore au diamètre*, parce qu'elle vient de la capacité

diminuée des vaiſſeaux, la quantité du ſang n'étant pas diminuée à proportion. En effet, le ſang, quoique augmenté, n'a pourtant pas excédé les bornes, ni par ſa maſſe ni par ſon volume, lorſque l'eſpace qui doit le contenir eſt reſſerré : auſſi appelle-t-on cette pléthore *reſpective*, comme provenant toute entière des parties ſolides ou trop reſſerrées (195, 209, 5.) dans une peur, un accès de fièvre, un grand froid & ſubit, &c. ; ou devenues roides (164.), deſſéchées, avec obſtruction & union de leurs particules (209, 6.), qui ne cèdent pas, & qui ne laiſſent pas le paſſage libre, ou enfin mutilées.

390. On aura, 3°. une plénitude au volume, auſſi apparente, & appellée *fauſſe*, qui forme comme une eſpèce de gonflement, à cauſe du volume augmenté du ſang raréfié, quoiqu'il ne ſoit point du tout ſurabondant. La capacité des canaux ne ſe dilatant pas, en effet, dans tous leurs points au même degré, l'humeur dont auparavant ils étoient médiocrement remplis, s'étendant, & cherchant à occuper un plus grand eſpace, produit un gonflement ſemblable à la véritable pléthore (388.). Cette plénitude a coutume d'être occaſionnée par une grande chaleur qu'excitent dans le corps, l'air, le feu, les bains, les alimens, les boiſſons, les médicamens, les poiſons, les fièvres ardentes, inflammatoires,

inflammatoires, l'exercice, les paſſions de l'ame, les frictions, &c.; par la diminution grande & ſubite de la preſſion de l'atmoſphère; par les mouvemens inteſtins & ſinguliers des humeurs, provenant du mélange des matières étrangères. Mais elle arrive plus certainement, lorſqu'à ces cauſes ſe joint l'irritabilité (190.), ou lorſque la nature du ſang plus porté à ſe raréfier, y donne lieu (356, 364.); ou enfin lorſque la maſſe circulante a reçu une quantité de graiſſe liquéfiée, que la chaleur diſtend beaucoup.

391. On peut conclure de-là ce qu'on doit penſer de la pléthore aux forces dont les anciens ont fait mention. C'eſt à tort que quelques modernes la rejettent comme fauſſe, puiſqu'on l'obſerve & qu'on la remarque réellement, même ſous différentes formes : il faut donc l'appeller une *abondance de ſang*, que les forces de la nature ne peuvent ſeules ni ſupporter ni modérer; de ſorte que, ſuccombant ſous le poids, elles ſont abattues. Toute plénitude (388, 389, 390.) portée au plus haut point, & qu'on ne diminue pas promptement, devient enfin, même dans les corps les plus robuſtes, une charge ſupérieure aux forces, & qui cauſe une laſſitude ſpontanée, une langueur à ſe mouvoir, & un ſentiment de peſanteur. Dans les corps foibles (159.), une légère ſurcharge du ſang, qu'un corps plus fort

ſupporteroit aiſément, eſt incommode, parce que les forces des canaux ſont opprimées & appeſanties (203, 204.) par la congeſtion, la réplétion & l'éruption. Dans les ſujets naturellement irritables (190.), un léger excès des humeurs eſt un aiguillon : lorſqu'ils en ſont incommodés, ils ſe portent à des mouvemens irréguliers pour s'en débarraſſer, & ſe fatiguent eux-mêmes en conſumant inutilement leurs forces. L'habitude enfin, ſoit naturelle, ſoit artificielle, de ſe faire ſaigner, en même temps qu'elle indique le ſoin de réparer la perte qu'on a faite, fait qu'on ne peut ſupporter cette même perte réparée, à qui la maſſe, qui autrement ſeroit ſupportable, eſt à charge. Dira-t-on, après cela, qu'il n'y a point de pléthore aux forces ?

392. Il eſt auſſi évident qu'il peut ſe rencontrer enſemble pluſieurs eſpèces de plénitude (388 à 391.) auxquelles même ſe joignent les qualités viciées des humeurs : par où on comprend la pléthore enchymique & cacochymique de quelques-unes. On appelle *pléthore avec commotion* celle qui, étant accompagnée de gonflement, cauſe des accidens, & menace de plus grands, les forces de la nature étant ou opprimées ou portées (391.) à des mouvemens nuiſibles & extraordinaires.

393. La diſette de bon ſang, qui établit un

pur défaut, & non une nature différente, n'a guère lieu, que lorſqu'il arrive une évacuation ſubite & conſidérable, & elle cauſe promptement la mort, ou ſi on n'y remédie pas par un prompt rétabliſſement, elle ne peut durer long-temps, ſans que la quantité ſoit viciée, les fonctions ayant perdu leur vigueur. Il s'y joint encore le vice que produit l'abſtinence. La nature empêche, au moyen de la contraction proportionnée des parties (209, 5.), que les pertes d'humeurs, même conſidérables par une longue durée, mais qui ſe font lentement, ne cauſent la vacuité des vaiſſeaux. La maladie étant détruite, la nutrition convenable remédie promptement aux forces épuiſées, qui autrement penchent vers la cacochymie.

394. L'embonpoint peut auſſi avoir lieu ici, mais il ne faut pas le confondre avec la pléthore, qui, quoiqu'elle l'accompagne & la ſuive ſouvent, eſt cependant ordinairement particulière aux gens maigres. L'embonpoint marque un excès de graiſſe ſaine, répandue dans les parties; excès qui gêne les fonctions. Il eſt vrai que, dans l'état de ſanté, on ſupporte ſans un obſtacle remarquable différentes proportions de ce ſuc. Mais lorſque le fardeau eſt trop peſant, & augmente tout d'un coup, la ſanté n'en eſt pas moins opprimée que par beaucoup de ſang.

L'embonpoint a à-peu-près les mêmes causes que la pléthore (388.) qu'il remplace, ou à laquelle il survient, lorsque, par un genre de vie trop recherché, les vaisseaux sont tous les jours remplis de beaucoup de chyle louable, qui, ne pouvant ni être dissipé par la force de la circulation, ni être changé en sang, ni être employé tout entier à la nutrition, dépose en conséquence sa crême, par les interstices des parties, dans le tissu cellulaire. Aussi sont-ce les tempéramens mols, l'enfance, l'âge moyen, & le sexe féminin, qui sont sujets à ce vice (*), qui vient d'un chyle doux, rempli de beaucoup de graisse, laquelle se sépare aisément (331.). On voit clairement par-là pourquoi certaines parties sont souvent plutôt chargées de graisse que d'autres.

(*) A Nichomachus Smyrneus, que Galien rapporte avoir été délivré par l'art d'Esculape du poids énorme de sa graisse, il faut ajouter pour autre exemple semblable, & peut-être encore plus extraordinaire, celui qu'a fourni de nos jours, l'Angleterre en la personne d'Edw. Bright, qui, âgé seulement de 29 ans, de la hauteur de six pieds à-peu-près, le ventre d'à-peu-près sept pieds de circonférence, étoit d'un embonpoint si excessif que, nud, il pesoit 609 livres : il ne vécut pas trente ans. On rapporte qu'il ne s'est jamais adonné à aucun excès dans le régime de vie, mais qu'il étoit né de parens sujets à l'embonpoint. Le principe de cet excès de graisse est-il donc héréditaire? Voyez *les Transactions philosoph.* vol. XLVII, pag. 188.

395. Le défaut de graiſſe, la maigreur, parvient rarement au point qu'on puiſſe l'appeller *maladie*, ſans qu'elle ſoit, en même temps, accompagnée d'autres affections, d'où elle dépend comme ſymptome, ou dont le concours la rend enfin nuiſible. Comme certainement l'acrimonie ſeule des humeurs maigrit très-ſouvent, ainſi la maigreur l'accompagne aiſément, la graiſſe étant fondue, ſoit par le défaut d'un chyle doux, huileux, ſoit par des évacuations immodérées, ſoit enfin par une diſſipation quelconque.

396. La quantité excédente ou trop petite des autres ſucs, ou appartient aux cacochymies, dont il a été queſtion plus haut, en différens endroits, ou eſt placée plus convenablement au nombre des cauſes des maladies, ou entre les ſymptomes.

Des fluides ſortis de leurs vaiſſeaux.

397. QUOIQUE la ſituation des fluides dans le corps humain ne ſoit pas auſſi ſtable que celle des parties ſolides, ni la place, où ils ſéjournent, toujours fixe, ils ont cependant auſſi leurs canaux naturels, leurs réſervoirs, leurs cavités, dans leſquelles ils ſont contenus, comme dans des limites, dans leſquelles ils ſont charriés, & deſquelles

ils ne peuvent ſortir ſans cauſer accident; c'eſt ce qui eſt très-évident dans chaque ſuc en particulier, & dans ceux qui, amaſſés dans certaines parties, ſe répandent. On n'en excepte pas même ceux qui, plus univerſels, & circulant continuellement, occupent tout le corps. En effet, l'eſpèce de vaiſſeaux, ou de cavités dans leſquelles ſont charriés le ſang, le ſérum, la lymphe, &c. n'eſt pas indifférente pour la ſanté.

398. De ce rapport réciproque des parties contenues avec les contenantes, naît une claſſe de maladies très-remarquables qui, les fluides étant ſortis de leurs cavités, troublent l'économie animale, & ſont, en conſéquence, appellées avec raiſon *des erreurs de lieu*, & peuvent être diviſées en pluſieurs eſpèces, dont nous allons expoſer les principales.

399. J'appelle, 1°. *erreur des fluides circulans*, lorſqu'une liqueur naturelle du corps, ſortie de ſes vaiſſeaux, & paſſée dans d'autres étrangers, les traverſe contre l'ordre naturel, comme s'ils lui étoient propres, ſans qu'il y ait d'ailleurs aucun vice d'obſtruction, d'épanchement, ou d'excrétions. C'eſt ce qui arrive très-ſouvent dans la circulation, lorſque le mouvement étant accéléré, la chaleur augmentée, les humeurs ſe raréfient, les vaiſſeaux ſe relâchent, ſe diſtendent; de ſorte que la partie la plus épaiſſe du

ſang, pouſſée plus avant qu'il ne convient, circule dans des vaiſſeaux beaucoup trop petits, & qui ne lui appartiennent pas; erreur qui le plus ſouvent ne cauſe aucun mal, mais qui cependant eſt quelquefois dangereuſe. La graiſſe ſtagnante dans le tiſſu cellulaire, & ſubitement tranſportée dans les vaiſſeaux; la bile ſortie de ſes limites, & répandue dans le ſang; l'urine, la matière de la tranſpiration retenues, peuvent, lorſqu'elles rentrent dans les voies de la circulation, fournir autant d'exemples des maux que cauſe l'erreur de lieu dont il eſt ici queſtion. Il en réſulte certainement nombre de dérangemens dans les ſecrétions, & la circulation des humeurs. Ne peut-on pas mettre dans la même claſſe l'entrée dans les voies communes de la circulation de la matière morbifique ſtagnante dans quelque endroit, ou le mélange conſtant de cette même matière avec les humeurs qui circulent, lorſqu'au contraire elle auroit dû être évacuée, ou au moins dépoſée ſur quelque partie? On peut donner pour preuve les maladies exanthématiques matérielles.

400. J'appelle, 2°. *erreur des fluides engagés*, lorſqu'une liqueur portée dans un canal étranger, & ne pouvant le traverſer, s'y engage, bouche ſa cavité naturellement trop étroite, ſe ferme à elle-même le paſſage, ainſi qu'aux autres particules fluides qui la ſuivent : dans ce cas, les

trois vices de dérangement, de ftagnation, & d'obftruction (209, 1.) concourent enfemble. Si cependant on confidère féparément, & en elles-mêmes, les parties tant contenantes que contenues, on y remarque à peine un léger changement de l'état fain. L'erreur, dont nous traitons ici, naît aifément de la première (399.), lorfque l'humeur trop épaiffe, pouffée avec force dans des vaiffeaux étrangers, dont les orifices font dilatés outre mefure, par la violence avec laquelle l'humeur s'y porte, ou dont le diamètre va toujours en décroiffant, à mefure qu'ils fe prolongent, ou diminuent par les convulfions qui furviennent (209, 5.), à caufe de la trop grande diftenfion, eft enfin arrêtée, l'étroiteffe des vaiffeaux s'oppofant à fon paffage. On conçoit fans peine que de-là il peut naître plufieurs efpèces d'engorgemens, de tumeurs, de métaftafes, d'éruptions, d'inflammations, &c.

401. Il faut auffi, 3°. faire mention de l'*erreur des fluides féparés*, laquelle a lieu, lorfqu'une humeur pouffée dans des vaiffeaux étrangers, & s'échappant par leurs extrémités, eft chaffée hors du corps contre l'ordre naturel. On divife cette erreur en deux efpèces. Dans la première, une liqueur utile, & qui, en conféquence, doit être retenue, fortant de fes propres vaiffeaux, & paffant dans des canaux excréteurs, comme

une matière récrémenticielle, eſt enſuite chaſſée au dehors, en cauſant une perte irréparable. Les excrétions du chyle, du ſang, du ſérum, de la lymphe, &c. par les ſelles, les urines, la peau, &c. dans les différentes diarrhées, dans l'écoulement immodéré des urines, dans le piſſement de ſang, les ſueurs exceſſives, ſont des exemples de cette première eſpèce d'erreur. Dans la ſeconde eſpèce, une liqueur naturellement excrémenticielle, tranſportée dans un autre émonctoire que celui qui lui eſt propre, eſt chaſſée au dehors: cette erreur eſt, à la vérité, plus ſupportable, puiſqu'elle ne cauſe pas la perte d'une liqueur utile; mais elle eſt d'ailleurs nuiſible par les accidens qu'elle occaſionne, tout conduit ne convenant pas indifféremment à toute matière excrémenticielle. C'eſt ainſi que la bile, l'urine, la matière de la tranſpiration, celle des ſelles, le ſang menſtruel, ſe dérangent quelquefois.

402. On mettra, 4°. du même nombre l'*erreur des fluides épanchés;* erreur qui varie infiniment, & qu'on peut appeller, dans un ſens plus étendu, *effuſion des ſucs*. Lorſque cette erreur ſe rencontre, le fluide, ſorti de ſes vaiſſeaux, ne ſort pas alors du corps, mais eſt reçu dans les interſtices des parties, où il s'amaſſe & ſéjourne. Ce dérangement eſt de pluſieurs eſpèces, & cauſe auſſi beaucoup plus de maux, qui troublent l'économie animale.

403. La différence vient de l'affection diverſe des vaiſſeaux qui donnent iſſue aux fluides ; affection qui favoriſe l'écoulement, & conſiſte dans le relâchement, l'écartement, ou la diviſion des parois de ces mêmes vaiſſeaux (203, 2, 3, 4, 206, 207.) Les cavités qui reçoivent diffèrent auſſi ; de ſorte qu'elles ſont ou plus grandes ou plus petites, naturelles ou accidentelles. Le tiſſu cellulaire, qui remplit par-tout les interſtices des parties, & qui ſe diſtend aiſément, ſert ſouvent & avantageuſement de réſervoir aux fluides épanchés. Il faut cependant faire ſur-tout attention à la diverſité de la matière répandue, parce que de cette diverſité naiſſent autant d'eſpèces différentes de maladies, qui ſont accompagnées de divers ſymptomes.

1°. On a des ſignes de l'erreur du ſang ſorti de ſes vaiſſeaux, dans l'échymoſe, l'anévriſme faux, les éruptions, les tumeurs inflammatoires, les hémorrhagies internes, &c. Cette ſtagnation n'a pas long-temps lieu dans une humeur auſſi changeante, ſans que ſes parties mêlangées ſoient viciées par la coagulation (336.), la ſéparation (337.), la ſuppuration, la pourriture.

2°. Lorſque la lymphe répandue du ſang eſt accumulée dans les interſtices formés par la diſtenſion des ſolides, dans le tiſſu cellulaire de toute l'habitude du corps, ou de chaque partie

en particulier, dans de grandes ou de petites cavités, il ſurvient des puſtules, des ampoules; leucophlegmatie, hydropiſie dans les chairs, ou ſous les chairs; hydropiſie au bas-ventre, à la poitrine, à la tête, au ſcrotum, aux parties internes; œdême, &c.

3°. Lorſque la graiſſe, la bile, le chyle, l'urine & les autres humeurs particulières, éprouvent cette erreur, il s'enſuit différens maux.

4°. Lorſqu'une humeur corrompue, une matière purulente, ichoreuſe, ſanieuſe, morbifique, verte, cuite, ſe répand dans les cavités ou les interſtices des parties, elle cauſe des empyèmes, des abcès, des ſinus, des fiſtules, des ulcères, la gangrène; des métaſtaſes ſalutaires ou nuiſibles, &c.

5°. L'air même ordinaire, qui a dans le corps ſes canaux, qu'il parcourt naturellement, & ſurtout le ſyſtême de reſpiration des poumons, & tout le trajet des premières voies, lorſqu'il a trouvé l'occaſion, par quelque vice, de ſortir de ces canaux, & d'être reçu dans des cavités du corps, qui lui ſont étrangères, ou dans le tiſſu cellulaire, il s'enſuit des tumeurs aériennes, élaſtiques, plus ou moins étendues, & quelquefois dans toute l'habitude du corps : de-là le pneumatocèle, l'emphyſême, la tympanite, &c.

Il peut auſſi arriver qu'un air caché dans les

humeurs & les parties ſolides, ou un fluide élaſtique ſemblable à l'air, faiſant corps avec leur matière ſolide (147 *.), dégagé de quelque manière que ce ſoit, après avoir recouvré ſon élaſticité, ſe raſſemblant en bulles ſéparées, & errant, pour ainſi dire, çà & là, ou ſoit porté dans l'intérieur des vaiſſeaux avec les fluides dont il s'eſt dégagé, ou reſte répandu dans les cavités ou les interſtices des parties, produiſe des troubles & des obſtacles dans le ſyſtême vaſculaire, & des tumeurs venteuſes très-étendues, ſemblables aux premières & quelquefois très-douloureuſes.

L'air contenu dans les canaux, l'action des contenans étant ſupérieure, ils ſont grièvement affectés par diſtenſion, par preſſion. Une plus grande contraction a auſſi lieu dans une partie du même canal, qui jouit d'une plus grande force vitale, tandis qu'une autre partie, qui n'a pas la force de réſiſter, eſt bien plus diſtendue. Les inteſtins, dans les coliques péricardiques & venteuſes, dans la tympanite, diſtendus dans un endroit par le météoriſme du tube inteſtinal, très-contractés dans un autre endroit, fourniſſent des exemples de cette affection.

404. Ne peut-on pas, 5°. établir encore l'*erreur de la matière nutritive*, laquelle doit arriver, lorſque les molécules nutritives ſont appliquées

à des parties étrangères, dont le mélange n'eſt pas égal; enſorte que la texture & la conſiſtance régulière du ſolide ſoient totalement changées, la peau ou l'épiderme ſeule devenant un calus, ou comme de la corne, les muſcles dégénérant en tendon ou tiſſu cellulaire; la partie molle en cartilage, en os, en dent, en pierre, ou l'os en une maſſe plus molle? L'hiſtoire médicinale fournit par-tout beaucoup d'exemples de ce vice. J'ai démontré plus haut (379.) qu'il pouvoit à peine être croyable que chaque particule du ſuc nutritif ſoit entiérement du même mélange, & que, de quelque mélange qu'elle ſoit, elle convienne (146, 147.) indifféremment à la nourriture d'un ſolide quelconque. Il n'eſt pas non plus conſtant que la nature humaine ait le pouvoir, en changeant la proportion des principes élémentaires, de faire à ſon gré toutes ſortes de mélanges avec toutes ſortes de matières (138.); d'où il ſuit que ſi la matière nutritive, d'ailleurs ſaine, eſt dérangée, l'aſſimilation étant par-là viciée, il paroît que cette cauſe peut prodigieuſement aliéner la ſubſtance des parties.

405. 6°. Enfin l'erreur des fluides ſecrétoriés a ſouvent lieu; mais comme elle n'eſt que l'effet des premières erreurs (399 à 404.), ou qu'elle n'en eſt que la ſuite, à peine mérite-t-elle un nom particulier.

Des vices du mouvement dans les humeurs.

406. IL eſt conſtant que les humeurs de notre corps ont naturellement deux mouvemens ; l'un inteſtin, qui appartient à leurs molécules ; l'autre progreſſif, qui appartient à toute la maſſe. L'un & l'autre ſont néceſſaires pour la ſanté ; mais il faut qu'ils ſoient dans un degré modéré, parce que les excès, défauts, ou dérangemens quelconques qui leur arrivent, ſont toujours ſuivis de la perte de la ſanté.

407. Le mouvement inteſtin dépendant de la fluidité, ſuit auſſi ſon augmentation ou ſa diminution : par où on peut comprendre, auſſi bien que par ce qui a été dit, paragraphe 271 & ſuivans, que les maladies qu'il éprouve ſe rapportent à la trop grande tenuité ou ténacité. Les différences multipliées des humeurs qui naiſſent du ſang ſeul, & leurs dégénérations en grand nombre, paroiſſent déſigner clairement qu'il ſe forme, tant en ſanté qu'en maladie, d'autres eſpèces de mouvemens inteſtins, leſquels ont un pouvoir plus grand & plus marqué pour changer la nature des humeurs. Il eſt même croyable que le mélange avec les humeurs des

matières étrangères, qui entrent dans le corps, ou les vibrations ſingulières des ſolides, que la moindre occaſion excite, contribuent beaucoup à ces eſpèces de mouvemens; mais il eſt difficile de déterminer le caractère particulier de chacun, & les véritables cauſes qui les produiſent, auſſi bien que la manière d'agir de ces mêmes cauſes. Les fermentations chymiques priſes dans un véritable ſens, éclairciſſent, mais ne réſolvent pas la queſtion. Ceux qui penſent que tous ces effets ne doivent être attribués qu'aux mouvemens variés des ſolides, excités par différens ſtimulus, ne nous inſtruiſent guère davantage.

Puis donc que chacun des partis ſoutenant ſon opinion, la combat par la foi due aux expériences & aux obſervations, pourquoi, ſi enfin il faut ſtatuer quelque choſe, n'admettrions-nous pas & les fermens & les ſtimulus agiſſans, tantôt de concert & enſemble, tantôt ſéparément, les uns ou les autres?

408. L'autre mouvement (406.) plus évident des humeurs, & par lequel, étant charriées dans les vaiſſeaux, elles changent de place, peut être vicié en trois manières, par augmentation, ou diminution trop grande de ſa vélocité, & par une direction contre nature.

409. L'augmentation du mouvement progreſſif

vient de l'action trop forte des solides sur les fluides ; action qui est la suite de différentes irritations (171 à 181.), qui, ou agacent les forces motrices des solides, & agissent sur le corps, soit directement, soit au moyen de l'ame ; ou diminuent les résistances que forment la masse, l'épaississement, l'adhésion des humeurs, ou la roideur, l'étroitesse (209.) des canaux, &c. Ces irritations sont de plusieurs espèces : le nombre des effets qui en résultent n'est pas moindre; effets qui, par le concert admirable de l'économie humaine, produisent souvent à leur tour, augmentent, multiplient leurs causes. Les principaux & les plus généraux sont l'irritation trop grande, l'agitation trop forte des solides, causées par les fluides mus avec trop de violence ; de-là le frottement trop rude, l'augmentation de la chaleur, la raréfaction des humeurs, la dissipation des plus subtiles, l'épaississement des plus grossières, la résolution des matières putrides, l'âcreté de celles qui sont douces, la grossiéreté de celles qui sont âcres, la dilatation des canaux, leur rupture, toutes les espèces d'erreur de lieu des fluides (399 à 405.), & tous les maux en grand nombre, & sur-tout d'un caractère malin, qui peuvent provenir de ces causes. La nature emploie cependant très-souvent cet excès même, comme un remède efficace pour dompter les

crudités,

crudités, corriger, chaſſer ce qui eſt nuiſible, adoucir les âcretés, réſoudre les humeurs engagées, débarraſſer les obſtructions, & tenter pluſieurs autres moyens (99.) pour la conſervation du corps.

410. On comprend par-là la lenteur des humeurs, qui naît des cauſes oppoſées, & qui, tendant au repos, l'action mutuelle des ſolides & des fluides décroiſſant par degrés, la force vitale elle-même étant ſans action (196, 198, 5.), rend toutes les fonctions languiſſantes, en ſuſpend pluſieurs, ou même les détruit entiérement : de-là les différentes ſources des maladies chroniques, leur caractère rebelle, & leur guériſon très-difficile, à cauſe de l'épuiſement des forces de la nature.

411. Dans l'état ſain, toute partie du corps reçoit ſa portion des humeurs, ſoit qu'on faſſe attention à la maſſe entière, ſoit qu'on conſidère la quantité du mouvement par lequel le fluide coule. Ce n'eſt pas tant le volume des parties, qui détermine cette portion, que la diverſité de leur nature & de la fonction à laquelle elles ſont deſtinées. C'eſt pourquoi, quoiqu'un excès ou un défaut léger ne ſoit pas ſur le champ nuiſible (*), il cauſe cependant des accidens,

(*) Si l'on conſidère les changemens nombreux &

en devenant plus grave, & de plus longue durée. Il eſt certain que le trop grand abord de l'humeur, agiſſant avec beaucoup de violence, ou irrite les vaiſſeaux, & rend leurs oſcillations trop fortes (170, 195.); d'où s'enſuivent des meurtriſſures, chaleur, circulation trop prompte, attraction trop abondante d'une nouvelle humeur, révulſion d'une humeur d'une partie ſur une autre,

---

remarquables que, ſuivant les loix ordinaires de la nature, depuis la naiſſance, & pendant le cours de la vie, le corps humain éprouve dans la matrice, dans l'accouchement, & enſuite dans ſa croiſſance, ſon état & ſon décroiſſement, changemens qui ont lieu dans ſes organes, dans la régularité de ſes fonctions, dans celles qui appartiennent à chaque ſexe, il paroîtra aſſez évident que la diſtribution des humeurs circulantes, ne peut, même dans la plus parfaite ſanté, reſter toujours dans le même état, qu'elle doit néceſſairement toujours varier, & que les changemens de cette eſpèce doivent être ſoufferts impunément, parce qu'ils ſont une ſuite de l'état naturel, & que ſurvenant peu-à-peu, on les ſouffre par habitude, & lorſqu'il arrive tout d'un coup quelque dérangement plus conſidérable, les forces de la nature étant irritées, il peut être adouci. Je paſſe ſous ſilence les cauſes fortuites, à la vérité, mais qu'on ne peut cependant pas toujours éviter, les cauſes des mouvemens extraordinaires, qui ſont tous les jours la ſuite de la diverſité immenſe des choſes non naturelles, de leurs différens uſages & abus. Si ces cauſes faiſoient continuellement du mal, nous ſerions ſans ceſſe malades.

déplétion de ces mêmes parties, leur affaiſſement & ſes ſuites; ou agit avec une force que les parois des vaiſſeaux ne peuvent vaincre: de-là la dilatation, le relâchement, l'écartement, la diviſion de ces mêmes parois (203.), & les maux infinis qui s'enſuivent (207.). L'abord trop lent des mêmes humeurs produit les maux oppoſés. Il n'eſt pas difficile, après ce qui a été dit (409.), de connoître les cauſes de l'un ou l'autre déréglement, puiſqu'on doit principalement les chercher dans le rapport vicié des forces motrices, & des réſiſtances; de manière cependant à ne pas conſidérer (99, 169 & ſuiv.) leur énergie d'une manière purement méchanique, mais telle qu'elle ſe manifeſte dans le corps organique de l'homme vivant.

α. Il eſt auſſi de l'intérêt du médecin, qui veut bien traiter cette affection, de rechercher avec ſoin la première origine de la cauſe, ſon ſiège & ſon caractère particulier, cauſe qui n'exiſte pas toujours dans la partie engorgée, ni rarement dans celle qui eſt dégorgée, quelquefois ni dans l'une ni dans l'autre, mais dans une qui y a rapport, dans le cerveau même, & dans l'ame même, ſur-tout ſi elle eſt troublée. De-là la variété qu'on obſerve dans l'action mutuelle & la ſouffrance des parties affectées par oppoſition, eu égard au ſiège & au caractère différent de la cauſe. Lorſqu'une

partie, irritée par le ſtimulus qui la touche, ſe gonfle par l'humeur qui eſt tirée d'une autre partie, l'une agit, l'autre ſouffre. Si au contraire la partie reſſerrée par le ſpaſme, chaſſe ſes humeurs, & les pouſſe en trop grande quantité dans une autre partie où elles s'accumulent, la première eſt active en ſe déſempliſſant, & l'autre ſouffre l'engorgement.

β. Enfin ce que j'ai dit plus haut, de l'action des forces vitales, regarde auſſi les états, à la ſuite deſquels les mouvemens extraordinaires des humeurs ſont plutôt dirigés ſur une partie que ſur une autre : ce n'eſt pas que ſouvent ces états ne ſoient méchaniques; mais le plus ſouvent ils ſont dus à des ſympathies, dont la cauſe eſt encore cachée, & eſt difficile à concilier avec les loix méchaniques. (*Voyez* 864.), quoique pluſieurs de ces ſympathies exiſtent dans les parties, tant générales que particulières du corps humain, & diffèrent ſuivant les différens ſujets.

γ. Ce qui arrive enſuite fait voir que ſouvent la nature, par ſes propres forces, excite, comme à deſſein prémédité, ces ſortes d'irrégularités, les emploie même comme remèdes, par leſquels elle opère, pour ſon propre ſalut, des effets que ne pourroit produire le mouvement régulier & habituel des humeurs. Les

irrégularités méritent donc d'être appellées *actives*, d'être mises au nombre des efforts auxiliaires de la nature agissante, & d'être distinguées avec soin des efforts passifs, méchaniques, & qui sont comme forcés, malgré la nature, par des causes étrangères. Les forces actives (*), outre

---

(*) Il est utile de lire, à ce sujet, ce que, de notre temps, l'école de Stahl a sur-tout donné de très-solide & de très-convenable à la pratique, sous le titre de *congestions*. Mais il auroit fallu donner à ces matières plus d'étendue, parce qu'elles appartiennent non-seulement au sang, mais même à toutes les humeurs qui s'en séparent, & même à des matières morbifiques, mêlées avec des sucs étrangers ou arrêtées dans une partie seule. Aussi très-souvent sont-elles unies avec les écarts des fluides (397 à 405.), & s'étendent-elles presqu'aussi loin & même plus. Qui empêche en effet de croire que le systême nerveux, ou la faculté dont il est doué de régir les sens & les mouvemens, est animé par un certain fluide (187.), par la détermination duquel sur chaque partie, chacune remplit les fonctions auxquelles elle est destinée ? Ne peut-on pas conclure de-là que, même dans ce travail double des sens & des mouvemens, les *congestions* ont lieu, & que par un effort trop violent, porté sur une partie, une autre peut être appauvrie, son action dépérissant, & celle de l'autre étant au contraire excitée outre mesure ? Ce qu'il y a au moins de certain, c'est que l'usage des remèdes répercussifs, révulsifs, attractifs, &c. n'a pas moins été recommandé depuis long-temps par les médecins, dans ce systême, que dans les autres.

qu'elles ont auſſi, même dans l'état de ſanté; leur néceſſité & leur uſage inſigne (411, not.*), elles développent, ſur-tout lorſque la maladie eſt prochaine ou préſente, une vertu très-efficace. Cependant on ne peut diſſimuler que ſouvent elles ſont très-nuiſibles (99 à 105.). On peut comparer avec les efforts paſſifs ceux que les médecins, imitant la nature, par un art qui n'étoit pas ignoré des anciens, tentent, avec quelque eſpérance de ſuccès, pour diriger les humeurs de certaines voies dans d'autres, au moyen des remèdes dits *répercuſſifs*, *révulſifs*, *dérivatifs* & *attractifs*.

412. Les mouvemens plus naturels & plus déterminés des humeurs qui appartiennent à la circulation, aux ſecrétions, aux excrétions, aux épanchemens dans les cavités du corps, & à la réſorption de la matière épanchée, &c. dépendent tellement des premiers mouvemens (406.), qu'ils en dérivent comme des effets de leurs cauſes, & qu'on doit, en conſéquence, regarder comme des ſymptomes (90.) qui ſurviennent aux maladies de ceux-ci, les dérangemens qu'ils éprouvent; enſorte qu'il eſt même inutile de les expoſer ici ſéparément.

⚜

Des maladies composées.

413. TELLES sont les principales affections les plus simples (125 à 412.). Comme il est très-rare que le médecin soit dans le cas de les traiter seules (123.), à cause des différentes combinaisons dont elles sont susceptibles, & qui les font enfin dégénérer en véritables maladies, elles méritent sur-tout qu'on les considère.

414. On appelle *maladie composée* celle à la formation de laquelle diverses affections simples concourent ensemble, de manière qu'elles n'en font qu'une. La maladie composée a donc, dans ce cas (68 & suiv.), autant de parties qu'il y a d'affections simples, qui ont concouru à sa naissance. Elle prend leur nature. En les connoissant, on la connoît elle-même, & aucune d'elles ne peut être changée ou détruite, sans qu'il arrive aussi changement dans la nature de la maladie qu'elles composent.

415. On peut donc, en général, considérer ici trois espèces de compositions, suivant que les différens vices ou des solides, ou des fluides, concourent ensemble & entre eux, ou avec les parties solides & fluides; mais il y a un si

grand nombre d'eſpèces de l'un & l'autre genre, qu'il eſt à peine poſſible d'établir le nombre des combinaiſons poſſibles, & d'expoſer avec ordre les maladies qui naiſſent de chacune.

416. De plus, on ne connoît pas aſſez clairement (44.) les caractères des maladies : cette matière eſt encore un grand ſujet de diſpute & de diſcuſſion ; de ſorte qu'on ſe tireroit difficilement d'embarras, en voulant employer la doctrine ſynthétique.

417. Il eſt donc plus ſenſé de tirer l'ordre convenable au traitement de cette queſtion, de la partie la plus évidente de l'état morbifique, & que les ſens font découvrir (45, 86, 88.). C'eſt ainſi qu'on peut, par une méthode régulière, établir les caractères certains, par leſquels les différentes maladies ſe rapportent réciproquement, ou diffèrent les unes des autres. C'eſt ainſi qu'on peut connoître leurs claſſes, leurs eſpèces & différences ; enſorte qu'on les diſtingue plus aiſément dans la pratique, & qu'on évite la confuſion & l'occaſion de diſputer. Auſſi conſidère-t-on plutôt les maladies compoſées comme le concours divers d'autant de ſymptomes, & on les renvoie avec raiſon, à la manière des gens à ſyſtême, à cette partie ſpéciale de la Pathologie qui traite en particulier des ſymptomes.

418. Quant aux différences (122.) accidentelles

des maladies, quoiqu'on ait coutume de les joindre immédiatement aux eſſentielles, comme elles ne peuvent cependant être ici pleinement compriſes, il ſera plus convenable de les faire connoître par la ſuite ; c'eſt pourquoi nous allons maintenant traiter en particulier des principes & des ſources d'où dérivent les maladies (74 & 79.).

Des puiſſances nuiſibles.

419. LA nature des maladies poſſibles qui arrivent au corps humain, étant ſuſceptible de tant de différences, les forces des puiſſances qui les font naître (63.), doivent auſſi être très-différentes : elles méritent donc d'être expoſées chacune ſéparément, afin qu'on puiſſe trouver aiſément, lorſqu'il eſt néceſſaire (71, 79.), les changemens qu'elles peuvent cauſer.

420. Il y a trois ſources d'où proviennent les puiſſances nuiſibles à notre corps : il y a de même trois eſpèces de forces qui, concourant réguliérement enſemble, nous conſervent dans l'état de ſanté (7.). L'ame, le corps, les agens extérieurs y contribuent, chacun de leur part (4, 5, 6.). Peu importe, au ſurplus, qu'on

se serve de cette division dans les matières qu'on traite, ou qu'on préfère avec d'autres le nombre de quatre ou de six, ou qu'on aime mieux employer, avec *Pitcarnius*, la vision en deux parties, & qu'on rapporte tout à l'action des autres agens sur l'homme, & à celle de l'homme sur lui-même. Tout ce qui a du rapport à ce dont il s'agit ici, est ordinairement appellé par les médecins *choses non naturelles*, comme qui diroit des choses neutres, qui, par elles-mêmes, ne sont (2.) ni selon ni contre l'ordre naturel, ni salutaires, ni nuisibles, mais peuvent devenir telles par l'usage ou l'abus qu'on en fait. Cette manière obscure de s'exprimer, dont il est aisé de se défaire, ne doit embarrasser personne (3.).

421. Toutes ces causes agissent (420.) par les deux espèces de forces générales & particulières. Il sera donc utile d'employer la démonstration des principes méchaniques, physiques, chymiques & médicinaux, pour déduire & comprendre les effets qu'elles produisent.

*

Des puissances nuisibles de l'atmosphère.

422. LE fluide aérien, dont nous sommes entourés tant que nous vivons, que nous respirons, que nous avalons, est continuellement contigu à toute la surface, tant interne qu'externe de notre corps. Il fait même corps (147 *, 403, 5.) avec la matière des parties tant solides que fluides. Il doit donc nous affecter de diverses manières, suivant la variété de ses forces & de ses qualités, vu sur-tout que les Physiciens démontrent définitivement, & que chacun éprouve qu'il est continuellement sujet à nombre de vicissitudes très-remarquables.

423. L'air chaud échauffe au même degré que lui les corps qu'il environne ou pénètre. Il les raréfie, relâche la cohésion mutuelle des particules qui les forment, excite en elles des mouvemens intestins, dissipe celles qui sont volatiles, met en action leurs forces motrices, excite & provoque la fermentation, la pourriture.

424. On comprend par-là (423.) ce qui doit arriver à un homme qui est long-temps exposé à une trop grande chaleur de l'air.

Il arrive, 1°. diminution, extinction même de

la chaleur naturelle, qui eſt remplacée par une chaleur étrangère, ſuivant l'intenſité de la chaleur de l'air environnant, par laquelle le corps acquiert une chaleur qui ne lui eſt pas propre.

2°. Augmentation du volume cauſée par la raréfaction, augmentation qui eſt plus grande dans les fluides que dans les ſolides : de-là la plénitude & le gonflement des vaiſſeaux (390.), & les différentes erreurs de lieu des fluides (399, & ſuiv.).

3°. Débilité des ſolides (157.), provenant du relâchement de la cohéſion, tiſſu ſpongieux des chairs; foibleſſe des articulations; relâchement, inertie, flexibilité (157.)

4°. Par la même raiſon, ténuité des humeurs les plus épaiſſes; agitation de celles qui ſont dans l'inertie, & leurs mouvemens plus libres dans les vaiſſeaux, dont la réſiſtance eſt moindre (2, 3.).

5°. La force vitale (170, 194.) eſt, à la vérité, plus ſenſible & plus vive; mais ſa réſiſtance, ſa tenacité, &, en conſéquence, ſa durée, ſont moindres : il eſt plus aiſé de la troubler dans ſes mouvemens; & une légère chaleur la rend engourdie, défaillante.

6°. La partie plus tenue, volatile, ſpiritueuſe, aqueuſe des humeurs, s'échappe des pores de la ſuperficie, tant interne qu'externe du corps

exposé à l'air : elle est aussi aisément répercutée, lorsque le froid est léger, de nuit sur-tout, ou lorsqu'il survient un air humide. De-là, en partie, le défaut des matières subtiles, l'épaississement du sédiment (274 *, 275, 282.), l'imméabilité, l'affection atrabilaire, inflammatoire, le desséchement du solide, l'obstruction des petits vaisseaux, &c.; en partie, à la suite de la répercussion de la matière de la transpiration, avec l'accompagnement des changemens (1, 9.), des accidens très-graves, des fièvres bilieuses, des convulsions, des paralysies.

6°. Le phlogistique est débarrassé de ses liens, est excité à des actions plus grandes, & est peut-être augmenté aussi par une matière ignée qui vient du dehors. De-là la dégénération variée de la bile, sur-tout par la putridité, la tension des humeurs à la corruption, les fièvres, &c.

7°. L'agitation plus grande de la matière saline & huileuse; son atténuation, son développement, sa disposition à la putridité & à la puanteur, produit l'alkalescence, l'amertume, le brûlé, la fétidité, la couleur jaune, brune, tirant sur le noir : de-là les fièvres bilieuses, putrides, ardentes, malignes, contagieuses, & les maladies aiguës, chaudes, accompagnées de différentes espèces de lésions dans les fonctions du genre nerveux.

8°. Lorſque les matières contenues dans les premières voies ſont diſpoſées à fermenter ou à ſe putréfier, l'air échauffé les porte bien plus promptement à ces mouvemens; & elles produiſent les rapports, les gonflemens, les douleurs, les ſpaſmes de l'eſtomac & des inteſtins, les inquiétudes, les vomiſſemens, les coliques, les dyſſenteries, &c.

9°. Une partie unique du corps bien plus échauffée que les autres, trouble la régularité de la circulation, attire à elle les humeurs, fait paſſer dans des vaiſſeaux étrangers celles qui ſont raréfiées; & la force vitale étant irritée, les fibres de cette partie entrent dans des agitations extraordinaires : de-là les embarras, les douleurs; les rougeurs, les éréſypèles, l'inflammation, l'inſolation, la phrénéſie, l'ophtalmie, l'angine, la péripneumonie, &c.

425. Il eſt donc évident que la chaleur de l'atmoſphère, à la vérité utile aux corps vieux, engourdis, froids, muqueux, ſurchargés d'un amas de ſéroſité, & chez qui les humeurs manquent, eſt, au contraire, très-nuiſible aux corps pléthoriques, gras, bilieux, chauds, ſecs, ſujets aux hémorrhagies, irritables, qui font uſage de viandes animales, & de boiſſons ſpiritueuſes. La chaleur de l'air eſt auſſi contraire, dans pluſieurs cacochymies; mais elle eſt

principalement pernicieuſe au genre nerveux, aux poumons, aux premières voies, & au ſyſtême bilieux; & elle trouble de différentes manières les fonctions de ces parties.

Sans doute, une chaleur immodérée, ſi on la compare à un froid auſſi très-conſidérable, eſt en général bien plus nuiſible à la ſanté, & rend l'homme ſujet aux maladies & aux morts fréquentes, ſur-tout ceux qui, dès leur jeune âge, n'ont pas été accoutumés à cette chaleur. De pluſieurs frères de Moravie, envoyés preſque dans le même temps, dans les terres les plus froides du Groenland, & dans les îles les plus chaudes des Indes occidentales, aucun dans ces dernières terres n'étoit mort, lorſqu'on en comptoit à-peu-près trente morts dans les premières.

426. Le froid de l'atmoſphère condenſe les corps, les réduit à un moindre volume, & quoiqu'au même degré, encore plus les corps fluides que les ſolides, portant les premiers juſqu'à la congélation. Il roidit les ſolides, & les rend plus élaſtiques; diminue, ſuſpend les mouvemens inteſtins des fluides, change en glace à un plus grand degré, l'eau & les liqueurs aqueuſes. Lorſque cette glace ſe forme, devenant moins ſerrée, plus légère, elle tâche d'occuper un plus grand eſpace, & franchit avec une grande force les obſtacles qui s'oppoſent à ſon extenſion. Si les

liqueurs composées se congèlent, une partie se sépare d'une autre, le mélange du tout est changé, & le dégel n'est pas toujours suffisant pour le rétablir. Si les parties principalement plus délicates des végétaux & des animaux, & qui ont des vaisseaux dans lesquels sont renfermés des sucs, éprouvent, après avoir été resserrées par une forte gelée, un dégel causé par une chaleur subite, elles se corrompent bientôt, ayant souffert dans leur texture & leur mêlange une dissolution irréparable.

427. Si on applique à l'homme ces principes, généralement démontrés par les Physiciens (426.), il s'ensuit que, par un froid trop vif,

1°. Les solides du corps sont resserrés; deviennent roides; que leur élasticité augmente; qu'ils sont rendus plus fragiles (165, 3.); que les cavités des vaisseaux sont retrécies, & qu'en conséquence, l'espace nécessaire aux fluides contenus diminue, & que les résistances croissent. La constriction sera d'autant plus grande, que le froid agit aussi par agacement sur la force vitale (171.).

2°. Les humeurs sont rassemblées, dans un état d'inertie, ne peuvent passer par les conduits, & ont de la disposition à s'arrêter.

3°. Le rapport des parties contenantes avec les contenues (424, 2, 426.) est donc changé; &,

&, toutes choſes égales d'ailleurs, les corps épuiſés de ſucs ſont dans un état pire que ceux qui en ſont trop remplis.

4°. Dans les corps robuſtes, & dont le mouvement animal eſt très-fort, l'action réciproque des ſolides & des fluides, le frottement s'accroiſſent; la chaleur interne augmente; la circulation, la coction, l'atténuation, la diſſipation, & la néceſſité de réparer, au moyen des alimens, les pertes que l'on fait, deviennent plus fortes; ce qui fait que l'appétit eſt vif, & qu'il eſt accompagné, ſi on ne le ſatisfait pas promptement, de foibleſſe, de défaillance, & même de mort ſubite, cauſée par la faim.

5°. Il n'en eſt pas de même des corps foibles & tranquilles, en qui les vaiſſeaux reſſerrés, & les humeurs épaiſſies diminuent la force de la circulation, font décroître la chaleur naturelle, la force vitale, & cauſent la langueur de toutes les fonctions : les évacuations ſupprimées, les humeurs ne ſont pas épurées; ce qui donne lieu à l'augmentation des âcretés, du mucus, de l'eau; à la naiſſance du ſcorbut, des maladies articulaires, de la leucophlegmatie, des hydropiſies. Les parties internes ſont de plus ſurchargées d'une trop grande abondance d'humeurs; les réſiſtances augmentant conſidérablement (411.) à la ſuperficie du corps expoſé à

l'air, à cause du froid; ce qui gêne principalement les fonctions du cœur, des poumons & du cerveau. Mais le froid insurmontable pénétrant intérieurement, tout mouvement est suspendu; & il arrive mort subite, le sang étant arrêté dans les poumons, & la respiration, en conséquence, interceptée; ou bien, le cerveau se congelant, il arrive léthargie qui termine enfin la vie.

Chez les personnes irritables, qui ont le systême nerveux, mobile, & la fibre irritable, lors sur-tout qu'il survient après la chaleur un froid extraordinaire, outre le frisson naturel à tout le monde, il arrive que le solide vif est trop irrité, qu'il survient des roideurs, des convulsions, sur-tout dans la superficie, & que de-là les humeurs sont poussées en dedans.

6°. Dans les extrémités du corps qui sont plus exposées au froid, les vaisseaux se resserrent, les humeurs s'épaississent, les pores se fermant, & la transpiration étant supprimée, les âcretés sont retenues, accumulées, & irritent : de-là les couleurs livides, les rougeurs, les tumeurs, les prurits, les engelures, les crevasses, les ulcères; ou, ces mêmes parties éprouvant intérieurement un froid glacial, le sentiment & le mouvement sont étouffés; & il survient gangrène, sphacèle, & putridité (426.), au lieu de

la guérifon, lorfqu'on chauffe imprudemment ces parties.

7°. Les narines, la gorge, la trachée-artère par où paffe l'air, fouffrent les mêmes maux, defquels réfultent le rhume, l'enchifrenement, l'angine, la voix rauque, la toux, &c.

8°. Les poumons fur-tout font refferrés, comme recevant dans une furface très-large, & librement, le contact de l'air infpiré. La refpiration eft plus difficile; la pituite s'accumule, il fe forme obftruction, le fang étant arrêté, & ne pouvant circuler, il arrive defféchement, roideur, & inflammation, fuffocation, lorfque le mouvement vital, au contraire, furvient; de-là les foupirs, la toux, le catarrhe, la mucofité, l'inflammation, le pus, la gangrène, le fphacèle, la mort fubite.

9°. Mais l'influence maligne affecte principalement les corps & les parties en qui la force vitale eft moindre, ou très-irritable, la circulation des humeurs plus foible, la chaleur naturelle plus languiffante, en qui les fens & les mouvemens font engourdis, ou trop vifs, le tiffu des fibres trop tendre ou trop roide; en qui il y a difette d'humeurs, ou inertie aqueufe, glutineufe, terreufe, froide, de mauvaife qualité.

428. En réfléchiffant fur tout ce qui vient d'être dit, il n'eft pas difficile de rendre raifon,

pourquoi on souffre ordinairement, assez aisément, un froid, même considérable; pourquoi le froid est l'ennemi des os, des dents, des nerfs, du cerveau, de la moëlle épinière; pourquoi il est contraire aux vieillards, à ceux qui sont accoutumés à des pays chauds; pourquoi il est mordicant dans les ulcères; pourquoi il durcit la peau, & produit une douleur qui n'aide pas à la formation du pus; pourquoi enfin il excite les convulsions, le *tetanos*, les taches noires, les frissons fiévreux. On voit aussi évidemment la raison pour laquelle les changemens subits de la chaleur & du froid sont si nuisibles, & quels maux ils causent à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

429. L'air humide, chargé de beaucoup d'eau, & dont le ressort & la pesanteur ont moins d'efficacité, étouffe plutôt qu'il n'accroît les mouvemens qui lui ont été donnés, & les qualités sensibles qu'il a reçues. Etant moins propre à recevoir, absorber, dissiper les nouvelles vapeurs qui sortent des corps qu'il entoure, il les humecte plutôt, les remplit de l'humeur qu'il leur communique, les relâche, les amollit, les dissout, les délaie; excite, étant sur-tout aidé de la chaleur, la corruption, la putridité. Si, en même temps, il est froid, il s'échauffe plus difficilement, & le froid devient plus vif.

430. Voici donc ce qui arrive évidemment à quiconque demeure long-temps dans un atmosphère trop humide.

1°. La superficie du corps est moins pressée, & les parois des vaisseaux sont privés, en conséquence, d'une partie de leur appui extérieur, & n'agissent pas avec toutes leurs forces sur les fluides qu'ils contiennent.

2°. Les humeurs sont trop délayées par l'eau qui les inonde, d'où s'ensuit un amas de sérosité, & les maux qui en dérivent (287.).

3°. Les solides humectés se relâchent, deviennent flasques, & tombent dans l'inertie.

4°. La circulation vitale en général, le passage du sang par les poumons, le frottement, la chaleur, la coction, la nutrition sont aussi dans un état de langueur, & le corps est surchargé sans acquérir plus de forces.

5°. La transpiration, principalement la pulmonaire, est supprimée : de-là l'augmentation de l'amas séreux (2.), l'engorgement des vaisseaux pulmonaires, la toux, la péripneumonie fausse, les excrétions trop abondantes par les crachats, les urines, les sels, l'épanchement de l'eau dans le tissu cellulaire & les cavités ; la langueur, la corruption âcre, l'engourdissement du corps surchargé, la fièvre, le rhumatisme, la cachexie, &c.

6°. La vivacité des ſens eſt émouſſée ; le mouvement animal languit ; le genre nerveux eſt affoibli ; la force vitale diminue (198, 3, 4.) : de-là l'inertie de toutes les fonctions.

7°. Si le froid ſe joint à l'humeur, les accidens, qu'on vient de rapporter, ont lieu dans un plus grand degré ; ils ſont plus difficiles à détruire ; ce qui cauſe la perte de toute la force naturelle.

8°. Si, au contraire, il ſe joint une grande chaleur, les ſolides éprouvent un relâchement conſidérable ; les pores ſont ouverts ; les humeurs attirées, atténuées, & reçues dans des vaiſſeaux étrangers, s'échappent à la première occaſion ; ou, ſi elles ſont retenues, elles tournent très-promptement à la putridité : de-là la diſtenſion de l'habitude extérieure du corps, les ſueurs conſidérables, l'épuiſement des parties intérieures, l'abattement des forces, les maladies putrides, contagieuſes, peſtilentielles.

9°. L'air humide eſt donc très-nuiſible au premier âge, aux femmes, aux tempéramens froids, humides ; aux corps lâches remplis d'eau, de mucus.

431. L'air trop ſec doit produire les effets oppoſés ; car, étant très-propre à abſorber l'humidité, il deſſèche, à la vérité, & par-là fortifie les corps, mais les prive en même temps de leurs

ſucs, les roidit; &, enlevant les parties les plus déliées des humeurs, il leur donne une épaiſſeur morbifique, inflammatoire, atrabilaire (282, 284, 367.). Cette qualité de l'air eſt cependant regardée comme la plus analogue de toutes aux deux principes de l'homme, & comme très-ſalutaire, ſur-tout ſi la chaleur n'eſt pas portée à l'excès.

432. L'air peſant eſt propre à comprimer, condenſer les corps qu'il environne, & cela, plus ou moins, ſuivant qu'il eſt plus peſant. Il fixe en même temps la matière élaſtique que contiennent les liqueurs, & qui ſe développe, lorſque la preſſion de l'air eſt moindre. Les baromètres prouvent conſtamment que l'air plus épais, chargé de beaucoup d'humidité, pèſe preſque moins que l'air plus pur, qui pèſe, au contraire, davantage, & qu'il y a continuellement dans notre atmoſphère, par rapport à ſa peſanteur, pluſieurs viciſſitudes conſidérables; enſorte que la différence qu'on remarque entre le terme le plus grand & le plus petit, égale un dixième.

433. Il ſuit de-là que l'atmoſphère, entourant & pénétrant le corps humain, le preſſe également, & en tout point, à la manière des fluides, par ſon poids, ſoutient, fortifie les ſolides, applique les parties contenantes contre les contenues,

augmente l'action & le frottement réciproque des unes & des autres ; entretient les diamètres des canaux, & empêche les humeurs de s'épancher. C'est donc dans l'équilibre régulier de ces puissances, que consiste la vigueur de la circulation vitale, de la respiration, de la chaleur naturelle, de la santé.

434. La pression de l'air, augmentée par des causes naturelles, se supporte, à la vérité, aisément, lorsqu'elle agit également : elle accroît même la force de la santé ; mais étant dirigée plus particuliérement sur une seule partie, elle peut nuire en comprimant, resserrant les vaisseaux, & en faisant sortir les humeurs, & déterminant leur cours sur d'autres parties moins pressées. Lorsque cet accident arrive au poumon, à un degré trop violent, ses vaisseaux étant comprimés, & la résistance du cœur augmentée, le passage du sang est retardé, arrêté ; &, les humeurs étant retenues, d'autres parties sont surchargées : ce qui n'arrive pas sans causer plusieurs espèces de maux.

435. La force de la pesanteur diminuée est plus pernicieuse : elle relâche, en effet, les solides privés de leur appui ; raréfie les fluides, dont la matière élastique est dissipée ; remplit, dilate, affoiblit les vaisseaux ; produit, en conséquence, les tumeurs, les éruptions, les erreurs

des humeurs; rend la circulation languiſſante; cauſe l'abattement des forces pour le mouvement animal, & s'oppoſe principalement à l'action des poumons : de-là la difficulté de reſpirer continuelle, la péripneumonie venant du ſang accumulé, l'hémoptyſie, &c.

436. On connoît par-là que l'air trop léger, trop chaud, ou trop humide, a beaucoup d'effets qui ſe rapportent entre eux (424, 429, 435.), auſſi bien que celui qui eſt peſant, froid, ſec (427, 431, 434.); & qu'ainſi, à raiſon du concours différent de ces qualités, les accidens qui en réſultent, peuvent être très-étendus, ou adoucis, & même détournés. Il en eſt de même de l'air trop raréfié ou condenſé, pas aſſez ou trop élaſtique.

437. Mais, comme le poids de l'atmoſphère diffère beaucoup, ſuivant la hauteur différente des lieux, ou dans le même lieu, ſuivant les différens temps; comme de plus la preſſion des corps qui y eſt proportionnée, doit auſſi varier beaucoup, il eſt facile de concevoir pourquoi les changemens violens & ſubits de cette qualité ſont ſi inſupportables à ceux qui n'y ſont pas accoutumés; pourquoi ils ſont très-pernicieux aux tempéramens foibles, irritables, & dont les humeurs ſe raréfient beaucoup, & facilement; pourquoi ils ſont ſi incommodes à ceux qui ſont

attaqués de maladies de poitrine; pourquoi enfin le baromètre indique aux aſthmatiques l'inſtant prochain de l'accès ou du repos.

437. A conſidérer les parties conſtitutives de l'air, toute eſpèce n'eſt pas également propre pour la reſpiration. Depuis le déphlogiſtiqué, que les Phyſiciens ont éprouvé le plus propre pour la reſpiration, & le plus analogue au corps, juſqu'au phlogiſtique, qui lui eſt oppoſé, il y a pluſieurs degrés de bonté d'air, tiré de l'abondance d'air déphlogiſtiqué, qui réſide dans une quantité donnée de l'atmoſphère, & que l'on doit déterminer par l'abſence des autres eſpèces d'air moins propres pour la reſpiration, des vapeurs, &c. Le principe phlogiſtique ſur-tout, s'il eſt dominant dans l'air reſpirable, eſt très-nuiſible au corps, en empêchant l'évacuation du phlogiſtique des poumons, & pénétrant en même temps dans le corps, en ſi grande quantité, que la vie ne peut ſubſiſter. Ainſi, moins l'air eſt chargé de principe phlogiſtique, plus, avec raiſon, on le regarde comme ſalubre, quoique le principe phlogiſtique tempéré forme la partie eſſentielle de l'air atmoſphérique, & qu'il ne ſoit pas croyable que l'air déphlogiſtiqué, quoiqu'il ſoit utile dans pluſieurs maladies, peut être ſupporté long-temps par les perſonnes ſaines, ſans que leur ſanté en ſouffre.

L'air fixe, mêlé en petite quantité avec l'air atmoſphérique, eſt ſupporté impunément; mais l'air pur, développé par la fermentation ou d'autre manière, allant au fond, à cauſe de ſa peſanteur, eſt un poiſon continuel de la vie.

438. Il n'y a point, au reſte, de vice plus pernicieux que celui que contracte l'air long-temps renfermé dans des lieux qui n'ont aucune ouverture, dans des puits, des cavernes, lorſqu'il n'eſt pas renouvellé; car alors ſe putréfiant, pour ainſi dire, dans l'inaction, ce fluide, qui étoit deſtiné à être l'aliment de la vie, devient un poiſon prompt, auſſi ennemi de la vie que du feu.

439. Il n'y a pas de différence dans la corruption que ſubit l'air, lorſqu'il circule toujours le même, autour de l'homme, ſans être renouvellé, lorſqu'il eſt employé nombre de fois pour la reſpiration vitale, & ſur-tout lorſqu'il eſt répandu autour d'une multitude de perſonnes qui en font uſage. Soit en effet que l'air inſpiré perde quelque choſe, qu'il ne puiſſe recouvrer que par ſon mélange avec l'air récent, ſoit que les vapeurs reçues par le corps vivant le corrompent, ſoit enfin qu'il ſe gâte par ſa propre inertie, il eſt aujourd'hui conſtant, par des obſervations très-certaines, que dans les priſons, les citadelles, les hôpitaux, les vaiſſeaux, & dans toutes les maiſons qu'habitent pluſieurs perſonnes, l'air

prend, lorſqu'il n'eſt pas renouvellé dans ces endroits, une qualité vicieuſe, qui donne naiſſance à des fièvres d'un très-mauvais caractère, putrides, malignes, accompagnées d'éruptions qui cauſent promptement la mort, & dont la contagion s'étend auſſi fort loin. Ces accidens dénotant par pluſieurs ſignes une putridité dans les fluides (312 à 314.), ils paroiſſent démontrer clairement que l'air ainſi corrompu a contracté, de quelque manière que ce ſoit, une vertu ſeptique.

439. La matière électrique contenue dans l'air, quoiqu'à meſure inégale, qui doit même être aiſément changée par la température de l'atmoſphère, par les vents, &c.; réſorbée dans le corps en plus grande quantité qu'il ne convient, ou y entrant en trop petite quantité; développée dans l'un & l'autre cas, dans le corps humain, & portée à des mouvemens extraordinaires, après avoir peut-être fait commerce avec le phlogiſtique, produit les mouvemens extraordinaires des eſprits vitaux, l'irritabilité morbifique du ſolide vif, la pléthore apparente, l'anxiété, l'abattement de l'ame, des forces, &c., occaſionne de plus les maladies des nerfs, & favoriſe leur irritation (*).

(*) Le célèbre Claude Revillon, dans un ouvrage

440. Si l'on considère que l'atmosphère reçoit continuellement les émanations de tout genre, qui s'échappent de tous les corps, & se mêle avec les molécules les plus subtiles, qui, rendues volatiles, de quelque manière que ce soit, mélangées entre elles & avec l'air, divisées, unies de diverses manières, ont chacune, suivant leur caractère, différentes façons d'agir sur les corps humains, qui circulent & pénètrent avec l'air, on verra facilement que de cette source émanent nombre de principes & de sujets morbifiques, qu'on attribueroit en vain à l'air lui-même, ou à ses qualités communes, & qu'on s'efforceroit en vain de découvrir & d'expliquer uniquement par les observations météorologiques.

441. C'est aussi pour cela qu'il est très-difficile de donner entiérement une histoire pathologique de l'air, qui détaille, sans en omettre aucune, toutes les qualités nuisibles qu'il peut contracter, qui puisse être appliquée en tout lieu & en tout temps, à ses changemens particuliers, vu sur-

---

qui a pour titre : *Recherches sur la cause des affections hypocondriaques, appellées communément vapeurs; Paris, 1786*, a prouvé fort au long par des exemples, qui mériteroient un examen plus rigoureux, que la santé mauvaise, mais supportable, des hypocondriaques, répond exactement à l'électricité qui existe dans l'air.

tout qu'il arrive si souvent tant d'occasions qui doivent nécessairement changer non-seulement ses qualités, mais même les corps qu'il contient.

442. Les corps célestes, les météores, les climats, les saisons de l'année, la diversité du sol, les montagnes, la mer, les lacs, les marais, les fleuves, les végétaux, les animaux, les souterrains, le nombre des hommes, le genre de vie, les alimens, les grandes boissons, les matières ignées, les ouvrages méchaniques, les arts, le commerce, & plusieurs autres agens, contribuent aussi, chacun en quelque chose, au changement de l'air.

443. Les parties des vents influent sur-tout beaucoup sur les changemens des effets de l'air; & leur manière d'agir sur le corps humain est, en conséquence, très-variée. Etant froissés par leur choc, ils pressent & compriment plus fortement, comme si le poids de l'air fût augmenté (433, 434.). Ils appliquent ensuite sur l'homme, dans un temps donné, plus d'air, d'où il arrive ordinairement que les qualités communes de l'atmosphère, & les corps étrangers qu'il contient, agissent avec plus d'intensité, chacun suivant leurs forces. Les vents renouvellent aussi l'air & les eaux, & ne les laissent pas se corrompre dans l'inertie (438, 439.) : ils mêlent de plus entre elles les différentes régions de l'air par

l'agitation qu'ils leur communiquent; ſubſtituent ainſi des qualités à d'autres, en adouciſſent pluſieurs en les confondant mutuellement; changent auſſi les fluides contenus, les délaient, les répandent, les diſtribuent plus également, & les mêlent enſemble par différens effets. Ils tranſmettent ſur-tout d'un lieu à un autre, & purifient ainſi, ou corrompent les vapeurs, les émanations des corps, les miaſmes. Il n'y a preſque pas d'autre puiſſance naturelle qui varie elle-même auſſi ſouvent, & qui cauſe, avec autant de promptitude, dans l'air, des changemens auſſi grands & auſſi univerſels.

444. On voit, en général, par ce qui vient d'être dit (443.), que les vents peuvent être très-utiles ou très-nuiſibles à l'homme; mais pour connoître ce que peut en particulier chaque vent, il ne ſuffit pas de les conſidérer en général, puiſque le même vent peut être ſalutaire & pernicieux en différens temps & en différens lieux. L'état divers de l'air (442.), dans les endroits d'où ſoufflent les vents qu'ils traverſent, où ils vont ſe rendre; la variété de leur durée, la manière dont ils ſe ſuccèdent, & d'autres états ſemblables, ont coutume de produire bien d'autres effets, même oppoſés; enſorte qu'on ne peut, en quelque façon, véritablement réſoudre la queſtion trop bornée, qu'en conſidérant enſemble ces variétés.

445. La différence de l'atmoſphère étant donc ſi grande dans les diverſes régions de l'univers habité, & y ayant preſque toujours par-tout des dérangemens en grand nombre de l'état exactement ſain ; enſorte que de cette cauſe ſeule il doit néceſſairement provenir tous les jours nombre de maladies, on peut, avec raiſon, être étonné que malgré cette cauſe, les hommes vivent par-tout, & jouiſſent de la ſanté ; qu'il y ait même ſous un ciel mauvais des exemples de longues vies, & de ſantés prolongées juſqu'à la vieilleſſe ſans maladies. L'air natal, l'habitude endurciſſent ſans doute les corps ; de manière qu'ils ſupportent un air malin, non-ſeulement ſans danger, mais même, lorſqu'ils y ſont une fois accoutumés, avec moins de peine qu'un air plus doux, mais nouveau pour eux. L'inconſtance & le changement fréquent de l'air ſont ſouvent des ſecours qui détruiſent la force nuiſible. On réſiſte en général très-difficilement aux changemens conſidérables & ſubits. La nature enfin a donné à preſque chaque climat des modes particuliers, qui adouciſſent, en quelque façon, ce que l'air a de nuiſible à un degré inſupportable.

*

Des maladies qui proviennent des alimens & des boissons.

446. C'EST évidemment dans les alimens, tant solides que fluides, que consiste l'entretien de la vie & de la santé : aussi les met-on, de même que l'air, au nombre des choses nécessaires. Il y a pourtant dans l'usage si utile de ces alimens, des abus très-pernicieux, & en grand nombre, qui donnent lieu peu-à-peu à plusieurs causes morbifiques, & font naître plusieurs sujets de maladie. Ces abus méritent donc d'être considérés chacun en particulier.

447. L'expérience enseigne que les hommes mettent & supportent dans leur régime de vie une variété étonnante ; ensorte qu'on diroit presque qu'il n'y a rien du tout de constant ni de certain, qui différencie l'usage de l'abus. Les excès quelconques n'ont presque aucune action sur les tempéramens durs de certaines gens : le genre de vie de quelques autres les préserve des maladies ; d'autres s'endurcissent par habitude. Quelques-uns tirent avantage de la rechûte fréquente, dans des extrémités opposées, &, en

conſéquence, du changement même des fautes qu'ils commettent; mais comme ces variétés ne regardent que peu de ſujets, elles ne peuvent nullement détruire les maux qui ont coutume de réſulter de l'abus pour le plus grand nombre.

448. Une trop grande quantité d'alimens, priſe tous les jours, ſans ſurpaſſer même les forces de la digeſtion, cauſe cependant, par l'habitude, l'appétit continuel; & ſi on ne s'applique pas à quelque ouvrage laborieux, l'abondance du chyle, des matières fécales, de la graiſſe (394.), du ſang (388.), de toutes les humeurs (385.), augmentant, la quantité d'alimens accable, & eſt enfin nuiſible.

449. Cette même quantité portée au point qu'elle ſoit à charge, & qu'elle ne puiſſe être digérée comme il faut, produit, les forces du conduit alimentaire étant épuiſées, l'affluence & l'action des menſtrues digeſtives étant empêchées, &, en conſéquence, la digeſtion troublée; produit, dis-je, les crudités, les corruptions ſpontanées des alimens : de-là les différens vices du chyle (325 à 330.), & les maux en grand nombre, qui naiſſent de chacun d'eux, tant dans les premières voies que dans le reſte du corps, & principalement les cacochymies de différentes eſpèces des viſcères de l'abdomen, ſur-tout du méſentère, principalement chez les enfans, les

obſtructions, (283, 284, 288, 307 à 321.), & les vices de la nutrition.

450. Mais ſi l'eſtomac eſt tellement diſtendu par une abondance conſidérable d'alimens, que le ſpaſme ſurvenant, ſes orifices ſoient bouchés; que les fibres étant écartées, les vaiſſeaux retrécis, le mouvement ſupprimé, l'abord des fluides arrêté, la trituration, le mélange, la diſſolution, la ſéparation, l'expulſion des matières ſoient empêchées; les parties voiſines étant preſſées, irritées, il ſurvient difficulté de reſpirer, inquiétude, circulation vicieuſe des humeurs; leur cours vers les parties inférieures eſt arrêté, & leur propulſion vers les parties ſupérieures trop vive; les efforts ſont mal dirigés; il arrive affection au cerveau, céphalalgie, vertige, affoibliſſement des ſens, apoplexie, ou même cardialgie, nauſées, rapports, & la rupture, quoique très-rare, ſoit de l'œſophage, ſoit de l'eſtomac, à moins que l'un des deux orifices ſe relâchant promptement, la matière qui ſurcharge ne ſoit chaſſée par le vomiſſement, ou traverſant toute crue les inteſtins, & agitée dans ce conduit, ne ſorte enfin au dehors.

451. La réplétion d'alimens ſolides eſt ordinairement plus nuiſible que celle qui vient des fluides. Celle qui a lieu lentement, & par degrés, eſt plus ſupportable que celle qui a lieu tout d'un coup.

452. Les alimens pris en moindre quantité que ne l'exigent le ſoutien de la vie & de la ſanté, cauſent, faute d'une réparation néceſſaire, la langueur des fonctions; diminuent la quantité des humeurs, diſſipent la graiſſe, maigriſſent, exténuent le corps, refroidiſſent, font entrer l'eſtomac & les inteſtins en contraction; enſorte qu'ils ne ſupportent enſuite qu'avec peine une plus grande doſe d'alimens, & qu'il ſurvient même embarras, douleur, nauſées, vomiſſemens. C'eſt ainſi que par l'habitude, on contracte enfin la néceſſité de ne faire que des repas très-légers, & qu'on ne peut pas même prendre la juſte meſure d'alimens, dont la nature a beſoin.

453. Si on reſte long-temps dans une abſtinence abſolue d'alimens, tant ſolides que fluides, les liqueurs ordinaires, qui contribuent à l'ouvrage de la première digeſtion, n'étant pas mêlées, délayées, adoucies par de nouvelles liqueurs priſes en boiſſon, deviennent, ſuivant leur caractère, très-âcres : de-là la mauvaiſe haleine, l'appétit déſordonné, qui porte même à la plus grande cruauté; les rapports, les borborygmes, les nauſées, les vomiſſemens de matières âcres, ſalines, bilieuſes, putrides; les défaillances, la ſoif canine, qui ſuccède enfin à la perte d'appétit, la ſéchereſſe, la foibleſſe. Mais tant que les parties intérieures ne reçoivent pas de bon chyle, &

que cependant les actions vitales continuent d'avoir lieu, il faut, les solides étant usés sans être réparés, la partie la plus déliée des humeurs étant dissipée sans être renouvellée, que les vaisseaux se vuident; que la circulation s'affoiblisse, & que les forces se perdent avec la diminution du volume du corps : de-là la difficulté de se tenir debout, le pouls foible, la diminution de la chaleur naturelle, la maigreur horrible, & la sécheresse de l'habitude du corps, qui attire l'eau. Il succède enfin, dans les humeurs, par le défaut d'un *nutritum* doux, & par le frottement continuel, une très-grande acrimonie, volatile, putride, rance, pestiférée, des huiles & des sels. De cette acrimonie proviennent des spasmes, des convulsions, des fièvres aiguës, accompagnées de fureurs, & la mort.

454. Ces accidens (452, 453.) sont à la vérité plus cruels, & tuent plus promptement, lorsque, contre l'ordre naturel, on se refuse en même temps tout aliment solide, & toute boisson; car celle-ci remédie, en quelque façon, au défaut d'alimens. Plus la circulation des humeurs est vive, plus le mouvement animal est fort, plus la chaleur est considérable, l'excrétion & la transpiration abondantes, plus aussi les maux causés par l'abstinence sont graves.

455. Il est donc évident que la trop grande

abſtinence eſt plus pernicieuſe que la trop grande réplétion, & qu'on eſt plus griévement affecté d'une nourriture trop légère, que de celle qui eſt un peu trop abondante. On comprend même pourquoi les vieillards ſupportent très-aiſément la diète, après eux les hommes d'un âge mûr; pourquoi les jeunes gens ne peuvent la ſupporter, encore moins les enfans, & encore bien moins, parmi ces derniers, ceux qui, à cet âge, ſont plus vifs; pourquoi les animaux qui dorment l'hiver, le paſſent ſans manger; pourquoi, & quelle eſpèce de malades ſupportent plus long-temps la diète, que les perſonnes en ſanté; pourquoi les gens maigres la ſouffrent plus facilement que ceux qui ſont gras; quelle eſt la cauſe de la maigreur ſubite dans les maladies; pourquoi enfin la faim produit des maladies fébriles, très-aiguës & très-cruelles, qu'on peut preſque égaler à la peſte.

456. Il n'eſt pas néceſſaire pour la ſanté qu'il y ait entre les alimens ſolides & fluides que l'on prend, une proportion mutuelle ſi exacte, que la ſanté de ceux qui la différencient beaucoup ſoit altérée : la raiſon même enſeigne que la même proportion ne convient pas également à tout âge, à tout ſexe, à tout tempérament, à tout genre de vie, à toute ſaiſon, à tout pays, &c. Il paroît cependant que le trop grand excès

dans les alimens, soit solides, soit fluides, peut être nuisible, s'il est de longue durée, & disproportionné avec les états où se trouve le sujet. Les boissons trop abondantes doivent certainement causer la ténuité aqueuse (287.) dans les humeurs; augmenter considérablement les urines, la transpiration, les sueurs, & emportant ainsi, en même temps, une partie de la matière utile, priver le corps de sa nourriture, ou l'affoiblir en retenant l'eau, le faire languir, & produire les différentes espèces d'hydropisies (287.). Lorsqu'au contraire, on épargne trop la boisson nécessaire pour humecter les alimens qui par eux-mêmes ne sont pas liquides, lors en outre que la complexion du sujet n'est pas trop humide, l'estomac surchargé de matières épaisses digère avec peine, chasse lentement les matières, fournit aux intestins une pâte trop compacte, qui, les traversant difficilement, & devenue plus visqueuse par leur mucus, les remplit de beaucoup de matières fécales, épaisses, sèches, stagnantes; fournit aux vaisseaux lactés un chyle trop épais, & en trop petite quantité: de-là l'obstruction du mésentère, le sang qui devient glutineux, condensé, atrabilaire; les autres humeurs semblables; la trop grande âcreté du sel non dissous; la séparation & l'éjection plus difficile de la matière excrémenticielle; les différentes espèces de cacochymie, l'engorgement

des viſcères, & pluſieurs autres effets morbifiques, qui ſont la ſuite du défaut de l'eau (*Voyez* 166, 167, 198, 282, 285.)

457. Les qualités des alimens, par leſquels les hommes ſoutiennent ſans peine leur vie, ſont ſi différentes, qu'il paroît qu'il importe peu deſquels on faſſe uſage, pourvu qu'on ſe porte bien, que tout eſt ſain pour les perſonnes ſaines, & qu'on peut impunément ſatisfaire ſon goût, pourvu qu'on ne pèche pas par la quantité. Cependant le luxe engage pluſieurs, la diſette force d'autres d'uſer d'alimens qui, quoique pris à une doſe modérée, ſont nuiſibles. Il y a certains alimens dont l'uſage rare ne cauſe aucun mal, mais dont l'uſage journalier eſt pernicieux. Il y en a qui ne rendent malades que ceux qui n'y ſont pas accoutumés, & que l'on ſupporte plus aiſément dans certains climats que dans d'autres : de plus, comme cette grande différence, que l'on remarque entre les hommes dans l'état de ſanté, n'établit pas dans chacun le même degré de forces digérantes, elle exige par la même raiſon que chacun ſuive un régime de vie différent, qui lui ſoit convenable : prenons pour exemple le lait que la nature a deſtiné à l'enfant. Il eſt donc avantageux d'expoſer en particulier les différens maux qui proviennent de cette ſource.

458. Lorſque la viſcoſité abondante dans les alimens n'eſt pas détruite par les forces naturelles, elle produit un chyle trop glutineux, & les maux détaillés plus haut qui en ſont la ſuite (285, 329.); l'engorgement des poumons, les tumeurs des glandes, les embarras du tiſſu cellulaire, l'inertie du ſyſtême bilieux, le relâchement du tiſſu fibreux, la langueur du genre nerveux, l'engourdiſſement de la force vitale (196, 198.). Tels ſont les principaux accidens qui arrivent, lorſque le gluten, charrié des premières voies dans les parties intérieures, inonde toute la maſſe des humeurs (283.). Il ſe joint encore quelquefois à ce gluten une acrimonie que contiennent par eux-mêmes les alimens, ou qu'ils contractent par la corruption provenant du défaut de digeſtion: il ſe joint auſſi l'acide (307.) tiré des végétaux, l'âpreté (309.), le putride tiré des animaux (312, 313.), le rance tiré des matières graſſes (375.). C'eſt ainſi que peuvent naître les pituites âcres (373.), remarquables chacune par la diverſité de leurs effets.

459. L'abus des alimens gras, tant qu'ils ſont doux, lubrifie, relâche, affoiblit les premières voies, fournit un chyle chargé de trop de crême, & qui, n'étant pas aſſez préparé, ſe ſépare aiſément (331.): de-là l'embonpoint, qui eſt à charge (394.); de plus, ſi l'action des forces

digérantes eſt trop engourdie, le mucus, contenu naturellement dans les alimens gras (376.), dégénère facilement en viſcoſité (458.), & remplit tout le corps d'une pituite lente. De l'une & l'autre cauſe proviennent la foibleſſe des ſolides (162.), & l'engourdiſſement (198.). D'ailleurs les huileux purs engagés dans les petits vaiſſeaux, ne permettent l'entrée ni le paſſage aux humeurs aqueuſes, produiſent ainſi les obſtructions, & empêchent les ſecrétions & les excrétions.

460. Les mêmes alimens gras devenus, de doux qu'ils étoient, naturellement acrimonieux, ſoit par une corruption ſpontanée, ſoit par les préparations des cuiſines, ſoit enfin par un vice de la digeſtion, ont une qualité bien plus pernicieuſe (328.), ſur-tout ſi la rancidité des premières voies, paſſée aux ſecondes par l'abus continuel, a enfin auſſi gâté (375.) la graiſſe du corps : de-là la cacochymie âcre, très-mauvaiſe, atrabilaire, ſcorbutique, cadavéreuſe, très-difficile à détruire, & qui diſpoſe aux inflammations, aux éruptions, aux puſtules, aux ulcères malins, aux cancers, à la gangrène, au ſphacèle, à la carie.

461. Parmi le nombre ſur-tout des végétaux dont nous uſons en alimens, pluſieurs ont une acidité manifeſte, d'autres en ont une cachée qui peut ſe développer. Si la digeſtion ne ſurmonte

pas cette acidité; si, au contraire, plus développée par ses causes, elle prend de nouveaux accroissemens (307.), elle donne au chyle, aux menstrues de la première digestion, au sang enfin, & aux autres humeurs, une acrimonie qui partout nuit de plusieurs manières (308, 325.).

462. On connoît par les paragraphes 309, 320, 326, 376, les effets morbifiques de l'acidité âpre, que contiennent principalement les fruits qui ne sont pas assez mûrs.

463. L'acide plus subtil, qui est plus ou moins âcre & manifeste dans les matières fermentées, accompagné d'un esprit très-volatil, se répandant plus promptement dans la masse des humeurs, éludant par un trop grand usage les forces digestives, produit dans les organes même de la digestion, une irritation, des spasmes, des obstructions, &c.; &, la lymphe contractant une âcreté stimulante, rongeante, dissolvante, qui s'unit, de diverses manières, avec la terre (320, 371, 372, 379.), produit de plus des douleurs, des spasmes, les resserremens des vaisseaux, la stagnation des humeurs, les catarrhes, les rhumatismes, la goutte, la pierre, & autres maux semblables.

464. On voit clairement par les paragraphes 310, 311, quels maux causent les matières alkalescentes & âcres, prises copieusement

à titre d'alimens, de boiſſons, de ragoûts.

465. Tout ce que nous pourrions dire ici ſur l'acrimonie nuiſible des choſes ſalées, paroît avoir déja été dit plus haut (315, 316.).

466. La qualité ignée des aromates, bien éloignée du caractère d'aliment (296.), unie à une huile âcre, au ſel, à un eſprit recteur, que la nature peut à peine ſurmonter, dérange la ſanté par un agacement brûlant, trop tenace, ami de la graiſſe, & qu'il eſt difficile de détruire. Elle produit, en conſéquence, dans les premières voïes, la ſoif, la cardialgie, l'ardeur de l'eſtomac, la rancidité de matières graſſes priſes en même temps : les nauſées, les rapports, les vomiſſemens : elle aigrit la bile, donne aux nerfs des inteſtins une trop grande ſenſibilité & mobilité, & enflamme les inteſtins, augmente dans les ſecondes voies le mouvement des humeurs, échauffe, diſſipe les parties les plus ſubtiles, rend la graiſſe coulante, aiguiſe les ſels, atténue le ſang par une acrimonie alkaleſcente, ou autre volatile (310, 311.), brûle le corps ; d'où naiſſent la ſécheretſe, la maigreur, les fièvres chaudes, les ſpaſmes, les éruptions, les inflammations, les douleurs de goutte, & pluſieurs autres maux.

467. Les acrimonies ſpiritueuſes nées de la fermentation que renferment les vins, les bières

anciennes, ſur-tout les plus pures ; les liqueurs ardentes, qu'on tire par le feu, de celles-ci, ou d'autres ſemblables, ſimples ou différemment compoſées, ſont, de leur nature, très-utiles ou très-nuiſibles, & d'autant plus nuiſibles par l'abus qu'on en fait, qu'elles pénètrent plus intérieurement, & qu'elles s'établiſſent plus véritablement dans les fluides & les ſolides, le véhicule délayant étant chaſſé par les émonctoires du corps. Mais ces acrimonies agiſſent en condenſant, épaiſſiſſant les fluides, en reſſerrant les ſolides, en les preſſant & les changeant en une nature calleuſe, en agaçant les fibres, en augmentant la force vitale, la faculté ſenſitive, le mouvement animal, & en donnant lieu à pluſieurs déſordres. C'eſt pourquoi il faut que des boiſſons immodérées cauſent la ſoif, l'ivreſſe, l'accélération de la circulation, l'augmentation de la chaleur, la raréfaction des humeurs, l'évaporation des plus ſubtiles, la coagulation des fluides, l'affection inflammatoire du ſang (367.), le reſſerrement des vaiſſeaux, leur dilatation, leur rupture, les erreurs de lieu (397 & ſuiv.), les obſtructions, les inflammations, &, en outre, les vibrations extraordinaires, fatigantes, deſtructives du ſyſtême nerveux, la détermination trop grande des fluides vers les parties ſupérieures ; & de-là la commotion, l'engorgement du cerveau, l'apoplexie. L'agacement

étant enfin cessé, & la violence appaisée, il s'ensuit arrêt des fluides, rapprochement des parois des vaisseaux, langueur dans la circulation, frissons, épuisement des forces, inertie de toutes les fonctions, & tous les accidens opposés aux premiers accidens qui ne peuvent guère être surmontés, chez ceux qui sont accoutumés aux excès, que par une nouvelle débauche.

468. En considérant bien ce qui vient d'être dit, on voit évidemment la raison des effets qu'on observe tous les jours dans les gens ivres. On connoît pourquoi une nouvelle débauche guérit de la maladie qu'on avoit contractée par la débauche de la veille; pourquoi cet abus devient nécessité par l'usage journalier, & qu'on ne l'abandonne que tard, ou même jamais. Devenant, au contraire, peu-à-peu plus fort, à mesure qu'on s'y adonne, il parvient enfin au degré le plus haut. On conçoit pourquoi cet abus est plus pernicieux aux jeunes gens qu'aux vieillards; pourquoi il affoiblit tellement l'ouvrage de la première digestion, que perdant l'appétit pour toute sorte d'alimens solides, on ne vit que de boissons; on comprend la cause de l'évaporation des humeurs continuellement surchargées d'une si grande abondance d'esprit; d'où viennent, dans les ivrognes, la cachexie, la maigreur, la leucophlegmatie, l'hydropisie,

la rougeur des yeux, les boutons au visage; pourquoi ils sont sujets aux maladies aiguës inflammatoires, auxquelles ils succombent très-dangereusement; pourquoi ils sont attaqués si souvent de tremblemens, de paralysie, d'apoplexie, & des autres vices des sens & des mouvemens. La goutte & la pierre ne viendroient-elles pas aussi de cette espèce d'acrimonie?

469. L'origine est la même, mais la nature différente de l'acrimonie appellée *gas* par *Helmontius*, & qui venant & émanant de la fermentation vineuse très-forte, peut affecter ceux qui remplissent tout d'un coup, & avec excès, leur estomac d'une abondance considérable d'alimens, susceptibles de beaucoup de fermentation, ou fermentant réellement. Cette âcreté, accompagnée d'une très-grande élasticité, est nuisible, non-seulement par l'agacement qu'elle cause, mais même par l'étendue qu'elle occupe; d'où elle produit les rapports, les spasmes de l'estomac & des intestins, les gonflemens, les très-grandes anxiétés, les vomissemens, la colique bilieuse, la diarrhée, la dyssenterie, la passion iliaque, &c. Mais ces accidens sont peu de chose, si l'on fait attention aux exemples nombreux de sujets que l'usage d'un air infecté de cette vapeur a fait mourir subitement.

470. Les matières trop douces, sucrées,

miellées, & autres ſemblables, ayant une acrimonie cachée, ſont ennemies des dents, lorſqu'on en fait un uſage immodéré. Elles produiſent par leur qualité fermentante l'acidité, & les maux (461.) qui en proviennent : elles diſſolvent de plus, & atténuent les humeurs (288.). La denſité de celles-ci étant diminuée, elles relâchent auſſi les parties ſolides : n'étant pas, en conſéquence, nuiſibles au genre nerveux ſous un ſeul nom, elles ſont préjudiciables aux enfans, aux femmes, aux corps foibles, hyſtériques, hypochondriaques.

471. Lorſque les vents, que les légumes, les pois, les racines, les différens fruits bons à manger, & autres ſemblables, pris long-temps & en quantité, ſans mélange d'autres alimens, développent par la chaleur, l'action des menſtrues digeſtifs, la fermentation, &c. ne ſont pas ſurmontés par la force de la digeſtion, ils produiſent les rapports, les rots, les borborygmes, les coliques; affoibliſſent les fibres des premières voies, en les écartant; les mettent en ſpaſme, en les irritant; pervertiſſent les mouvemens réglés : de-là la crudité des alimens, la corruption, les différens vices du chyle, l'obſtacle à l'éjection des matières fécales, la nourriture légère & foible, l'abattement des forces, la cachexie, &c.

472. Si le principe terreux, dominant dans les alimens, ou infecté d'acide (462.), ou mêlé avec la viſcoſité (458.), la graiſſe (459.), n'eſt pas épuiſé par le mouvement animal, & délayé par beaucoup de boiſſon, il ſurcharge les premières voies, produit (456.) la mauvaiſe digeſtion, remplit les inteſtins d'une quantité de matières fécales très-ſèches; rend conſtipé; engoue les vaiſſeaux réſorbans; cauſe des hémorrhoïdes avec gonflement, douleur, écoulement; &, le chyle trop terreſtre augmentant dans le ſang la proportion de cet élément, il arrive aux autres humeurs, & même aux parties ſolides, trop grande cohéſion, repos, inertie (142.), rigidité (166.), engourdiſſement (198 n. 4.), épaiſſiſſement (284.), différentes concrétions (320.), obſtructions (209, n. 8.), & les maux en grand nombre qui en dérivent.

473. Les alimens trop nourriſſans, trop pleins de ſucs, de jus, procurant une nourriture trop abondante, étant ſouvent ſupérieurs aux forces digeſtives, ſont nuiſibles par la pléthore (388.) que contractent ſur-tout les corps moins exercés: ils augmentent auſſi, non ſans danger, la graiſſe (394.), lors ſur-tout qu'on les tire des parties des animaux: ils ſe terminent enfin par le vice de quantité, en une cacochymie âcre, putride (313, 327.), rance (328, 375.), & viſqueuſe (329, 458.).

474. Il eſt ſur-tout dangereux de faire, dans le régime de vie, un trop grand uſage de l'eau, à l'exemple de ceux qui, par un abus aujourd hui trop ordinaire, boivent beaucoup d'eau chaude. Les viſcères de la première digeſtion inondés par cette boiſſon, ſont relâchés, affoiblis : les ſels des menſtrues trop délayés perdent leur aiguillon ; il ſurvient défaut d'appétit, crudité. Le mucus, en outre, qui enduit (373.) intérieurement ces parties, étant beaucoup détrempé, eſt enlevé : de-là la ſenſibilité très-délicate des parties qui ſont à nud, les douleurs, les ſpaſmes, l'envie continuelle de vomir, l'abſtinence, &c. Le chyle, devenu trop aqueux, porté dans le ſyſtême de la circulation, répand dans les humeurs une ténuité aqueuſe (287.); donne au ſang une couleur pâle (363.), & à tout le corps un amas ſéreux (354, 359.) : de-là la dépravation de la nutrition, la foibleſſe (162.) des ſolides, l'amas des matières crues mal digérées, la trop grande molleſſe des chairs, la paralyſie, la langueur (196.) de la force vitale, des ſens, des mouvemens, de la circulation ; les friſſons, les différentes eſpèces d'hydropiſies par l'humeur aqueuſe épanchée, mais qui, étant déterminée vers les émonctoires, cauſe leur relâchement, l'augmentation des excrétions, ſur-tout par les reins ; incontinence d'urine, les fleurs blanches,

la ſoif, le défaut de nourriture, l'abattement des forces, la maigreur, l'atténuation du corps, la phthiſie, &c.

475. Si les alimens que l'on prend, d'ailleurs ſalutaires, ſont extraordinairement chauds, il faut néceſſairement que les voies par où ils paſſent, l'arrière-bouche, le larynx, l'œſophage, & l'eſtomac dans lequel ils deſcendent, éprouvent une chaleur brûlante, ſoient enflammés, criſpés, excoriés, brûlés : d'où naiſſent, dans ces parties, des douleurs, des ſpaſmes, ſécheresſe, induration, abcès, ulcère, *fungus*, ſquirrhe, cancer : de-là différentes léſions dans la déglutition, la reſpiration, la parole, la digeſtion, & ſur-tout ces eſquinancies très-fâcheuſes, qui viennent de l'étroiteſſe de l'œſophage, & qui, la deſcente des alimens dans l'eſtomac ne pouvant avoir lieu, font périr indubitablement les malheureux malades épuiſés par la faim & la ſoif. L'abus du vin brûlé (467.) ne donne-t-il pas auſſi naiſſance à ce mal?

476. Les accidens de l'excès oppoſé ne ſont ni moindres, ni beaucoup différens. Lorſque les alimens exceſſivement froids touchent les parties internes, continuellement échauffées par la chaleur naturelle, en irritant leurs fibres, en reſſerrant les pores, en rétreciſſant les vaiſſeaux, en coagulant les humeurs, en occaſionnant des

erreurs de lieu, ils excitent non-ſeulement dans ces parties, mais même dans d'autres, par leur rapport mutuel, des douleurs, des ſpaſmes, des obſtructions, des inflammations, & différens obſtacles à la circulation, aux ſecrétions, & aux excrétions : de-là tant d'eſquinancies, de pleuréſies, d'inflammations de l'eſtomac, du diaphragme, du foie, des ſuffocations, &c; des douleurs de colique, des hydropiſies, & d'autres maux qui arrivent d'autant plus certainement, que le corps aura été peu auparavant plus échauffé par quelque cauſe que ce ſoit. On voit en conſéquence combien c'eſt être ennemi de ſoi-même, que de ſe faire un plaiſir délicieux, de ſe rafraîchir en mangeant & buvant à la glace, lorſqu'on a le corps échauffé par l'air, le feu, le mouvement, l'excès dans le manger, les vins, les ragoûts. L'acrimonie âcre & mordante, que contient la glace, augmente beaucoup les accidens, quoique déjà très-graves, du froid & du changement ſubit (428.).

477. Ceux qui, par gourmandiſe, négligent de mâcher les alimens ſolides & trop tenaces, avant de les avaler, donnent à leur eſtomac plus d'ouvrage que la nature ne lui en a impoſé. Auſſi l'action des menſtrues ſur les morceaux non amollis, eſt-elle alors moins forte. Il ne ſe fait aucune préparation des matières graſſes :

l'expreſſion des ſucs eſt plus difficile ; la digeſtion plus tardive, la ſortie des alimens hors de l'eſtomac plus lente : le ſéjour trop long corrompt, de diverſes manières, pluſieurs reſtes qui, à leur tour, corrompent les nouveaux alimens : de-là les différens vices du chyle (323 à 331.), la ſurabondance de matières dans les premières voies, l'origine des vers, beaucoup de matière fécale, tenace & cohérente, qui change difficilement de place, & qui, en conſéquence, ſéjourne plus long-temps. Ces accidens, au reſte, arrivent plutôt aux gens foibles & oiſifs, qu'à ceux qui ſont laborieux & robuſtes.

478. On peut enfin commettre encore des fautes dans le choix des temps de manger & de boire. La nature a établi la faim & la ſoif autant pour indiquer ces temps, que pour être modéré dans la quantité d'alimens ou de boiſſons qu'on doit prendre. Mais nombre de circonſtances dans la vie civile exigent de l'homme, nullement né pour ſeulement ſatisfaire ſon ventre, quelque choſe de plus déterminé & de plus uniforme, que ce que peuvent donner les agacemens naturels : auſſi l'économie humaine ſouffre-t-elle aiſément qu'on la reſtreigne à différentes loix, auxquelles même elle s'accoutume, après les avoir reçues, ſans pour cela qu'elle ſouffre avec peine les écarts légers qui leur arrivent ;

ainſi nous nous accoutumons très-bien à mettre de grands intervalles entre nos repas. C'eſt cependant ſe nuire à ſoi-même, que de paſſer toute ſa vie à boire & manger, ſans jamais donner aucun relâche à ſon ventre, toujours plein. En effet, quoique la digeſtion ſe faſſe bien, le vice de la quantité a cependant toujours lieu (448.), & l'ouvrage de la digeſtion ne ceſſant jamais alors pour l'ordinaire, les viſcères ſont fatigués, enſorte qu'ils digèrent mal & lentement : de-là les différens vices du chyle, la cacochymie & la cachexie qui en ſont la ſuite (449.).

479. Tels ſont les principaux points du ſujet que nous avons entrepris de traiter : ils aident à comprendre ce qui eſt nuiſible dans le régime de vie le plus ordinaire. Il eſt vrai que les hommes prennent en outre, en alimens ou en boiſſons, pluſieurs ingrédiens ſinguliers, extraordinaires, cruds, gâtés, corrompus, ſauvages, venimeux, non nourriſſans, abſurdes, & qui ont chacun leur différente manière d'être nuiſibles. C'eſt dans certains ſujets la pauvreté, dans les autres un appétit dépravé, ſuite de la groſſeſſe ou de la maladie, dans d'autres, le luxe ou l'avarice qui les porte à agir ainſi. Quelquefois un choix imprudent, une préparation négligée, une conſervation non convenable, le haſard ou la méchanceté artificielle de certaines

gens, ou une mauvaiſe année rendent pernicieux des alimens, qui ordinairement ſont ſalutaires, & leur font contracter un virus morbifique ou vénéneux. Mais comme ces cas ſont en trop grand nombre & trop particuliers, il paroît étranger à mon ſujet de les expoſer ici.

De l'abus des remèdes.

480. COMME les médicamens rendent la ſanté aux malades, ils doivent avoir la vertu (29, 42, 43.) de changer en ſanté les états morbifiques du corps. Ils diffèrent donc en cela des alimens qui doivent être changés en la ſubſtance même du corps, pour pouvoir, en le nourriſſant, le conſerver.

481. Les remèdes appartiennent donc à la claſſe des choſes non néceſſaires aux perſonnes en ſanté, qu'il faut conſerver dans l'état où elles ſont, ſans le changer en rien. L'uſage des remèdes, dont nous nous paſſons aiſément, lorſque nous nous portons bien, eſt donc au moins ſuperflu, pourvu encore qu'il ne ſoit pas préjudiciable: car ceux que nous prenons alors ne trouvent rien ſuſceptible d'être changé: ils traverſent donc le corps inutilement; ou, la force naturelle les

domptant, ils ſont changés en alimens; ou, s'ils agiſſent ſuivant leurs forces, il eſt encore à craindre qu'en changeant ce qui eſt ſain, ils ne cauſent maladie.

482. En vain objecteroit-on qu'il y a différens degrés de ſanté, & que ceux qui ont une ſanté foible, pouvant être regardés comme malades, ont beſoin d'être médicamentés pour ſe mieux porter : car il ne dépend pas de l'art de réduire à l'égalité toutes les différences que la nature a établies dans la ſanté; & c'eſt plutôt par un régime convenable, que par les médicamens, qu'on obtient tout l'avantage qu'on peut retirer de cette partie.

483. Il faut dire la même choſe de la cure préſervative. Lorſqu'on la cherche continuellement par des remèdes, & ſur-tout par les plus forts, ainſi qu'il eſt d'uſage, elle devient ſouvent une occaſion de maladies, même de celles pour la préſervation deſquelles la médecine a été donnée. Ainſi on a obſervé, les fluides étant diſſous, & les parties ſolides affoiblies, que les acides végétaux ont donné lieu à une diſpoſition aux fièvres putrides.

484. C'eſt pour cela que cet abus eſt, en général, nuiſible aux gens en ſanté, parce qu'alors on emploie, pour la conſerver, des reſſources deſtinées contre la maladie; on fait contracter à l'ame

& au corps une habitude qui rend enfin ces ressources nécessaires; on corrompt les humeurs, en y introduisant des particules étrangères, plus fortes qu'elles; on agace, on fatigue les parties par des efforts non naturels; on met le désordre dans les mouvemens réguliers de la nature; &, en mêlant avec elle une matière non nourrissante, on rend la besogne plus pesante, plus laborieuse.

Si on ajoute à cela la manière particulière d'agir de chaque espèce de remède, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les personnes qui sont sujettes à l'abus que nous combattons, parviennent si rarement à la fin qu'elles se proposent, & se procurent des maladies; avancent même leur mort, au lieu d'acquérir, comme elles l'espéroient, une santé plus parfaite. Les médicamens appellés *altérans*, qui n'ont pas une qualité pernicieuse, sont, en quelque façon, plus supportables, & ceux de tous qui nuisent le moins & le plus tard. Quant aux évacuans, comme on en abuse très-fréquemment, leurs effets sont aussi très-funestes. Ils ne sont certainement nuisibles qu'en ce qu'ils donnent lieu à une évacuation trop considérable, ou évacuent avec les matières inutiles d'autres utiles, & qui sont faites pour rester, ou procurent une évacuation trop prompte, & avec une irritation nuisible, soit dans un temps, ou d'une manière non convenable, soit dans des lieux étrangers

(401.). Ils nuiſent auſſi aux émonctoires par l'agacement, le froiſſement, la dilatation, le relâchement, l'écartement, la diviſion (203, 2, 3, 4.), l'affoibliſſement, l'incontinence, l'engorgement, la confuſion. Ils troublent de plus l'ordre de la nature, font échouer ſes efforts, lorſqu'elle n'eſt pas diſpoſée; l'accoutument à des agacemens étrangers, qu'on a ſouvent bien de la peine à modérer, & la rendent inſenſible aux ſiens propres, l'excitent à réparer ce qui a été évacué à tort, & ſans preſque d'autre fin que pour qu'elle ſoit prête à faire une ſéparation expulſive (391.). Auſſi, lorſque l'excrétion de la matière réparée tarde à avoir lieu, elle eſt tourmentée par la quantité; fait des efforts pour la chaſſer, & la preſſe ſans relâche. C'eſt ainſi que, s'occupant enfin toute entière de cette ſeule affaire, elle emploie les forces & les ſucs du corps, & même ſa nourriture, à la formation parfaite d'une matière qui bientôt ſera à charge. Si ces remèdes évacuans doivent enfin ruiner les corps les plus forts, avec combien plus de promptitude & de certitude ne ruineront-ils pas les perſonnes valétudinaires, très-foibles, qui ſe promettent trop ſouvent, & en vain, d'acquérir de la force par l'abus de ces remèdes?

485. On peut ajouter à ce qui vient d'être dit, que ſouvent des remèdes, quoique d'ailleurs

convenables, nuisent aussi, lorsqu'on les emploie imprudemment pour détruire des effets que l'habitude a rendu naturels, & qui renferment, en quelque façon, une vertu médicinale. Ces effets détruits entraînent souvent après eux des maux bien plus funestes.

La nature se suffisant à elle-même, n'a certainement pas besoin, dans l'état sain, d'un secours étranger, pour chasser au dehors ce qui est superflu. Les enfans que l'on purge souvent, lorsqu'ils deviennent grands, sont d'autant plus exposés à être toujours malades, que leur ventre est toujours relâché sans nécessité par des médicamens. L'observation journalière enseigne que quand on fait un usage téméraire des évacuans de tout genre, il en résulte des maladies nerveuses, par une irritation étrangère qui est excitée dans le systême nerveux, irritation que souvent aucun secours ne peut surmonter (*).

(*) *Voyez* le livre de Tissot, traité des nerfs & de leurs maladies, tom. II, part. I. pag. 228 & suiv.

*

Des puissances venimeuses.

486. ON appelle *venin* une matière qui, engendrée en petite quantité dans le corps humain, ou venant du dehors, & douée d'une force singulière, en comparaison de sa quantité, produit des effets bien supérieurs à ceux qu'on a lieu d'en attendre; effets qui vont même à la perte de la vie & de la santé.

487. Il y a tant d'espèces de venins; leur manière d'agir varie tant, que l'objet de notre travail ne nous permet guère de les exposer ici chacun en particulier : il faut au moins les considérer en général.

488. Quelques-uns nuisent par une âcreté méchanique (292.), & que l'on peut comparer aux causes des fractures & des plaies (217, 218.). Lors donc qu'ils sont insinués dans les parties internes, douées d'un sentiment exquis & du mouvement vital, ils les irritent, les picotent, les coupent, les déchirent : de-là les douleurs, les spasmes, les plaies, les hémorrhagies, les inflammations, les ulcères qui sont presque toujours mortels, ne pouvant guère être détruits,

détergés ou réduits à l'inertie, dans des viſcères continuellement en mouvement.

489. D'autres venins ont une âcreté chymique (293.), manifeſte ou cachée, de différente eſpèce, qui peut produire dans les parties les mêmes maux que les premiers (488.), & qui, étant diſſoute par les humeurs, augmentée par le mouvement & la chaleur du corps, peut auſſi pénétrer plus profondément, & s'étendre de pluſieurs manières (301.). On comprend, en conſéquence, les effets de ces venins par ce qui a été dit au paragraphe 306.

490. Quelques-uns qui ont une vertu ſeptique attaquent les humeurs avec tant de violence, que, la pourriture s'étendant fort loin, le corps ſe diſſout, ſe liquéfie, les ſolides & les fluides ayant également perdu leur cohéſion. Qu'on conſulte les paragraphes 161, 2, 288, 310, 3 à 14, & on pourra connoître les maux que cauſent ces ſortes de venins.

491. D'autres ont une puiſſance deſtructive qui reſſerre les vaiſſeaux, épaiſſit, coagule les humeurs, bouche les conduits, arrête le mouvement, la circulation vitale; retarde, ſuſpend les ſecrétions, les excrétions, & cauſe ainſi tôt ou tard la mort.

492. Au reſte, il y a beaucoup plus de venins, même très-pernicieux, qui attaquent le principe

vital (169 & ſuiv.), & qui, en troublant par une irritation violente ſes mouvemens, ou en les excitant très-impétueuſement, ou en les ſuſpendant (195, 199.) par la langueur qu'ils leur cauſent, ou produiſant l'un & l'autre changement, ruinent entiérement les fonctions vitales. Il eſt même croyable que les autres effets des venins (488 à 491.) ſur les ſolides & les fluides, ſont auſſi dus en grande partie au vice des mêmes mouvemens des forces vitales : au moins eſt-il certain que ceux-ci en ſont la ſuite, & qu'ils ſont beaucoup plus funeſtes. Il paroît donc que c'eſt par cette cauſe qu'on doit principalement meſurer les degrés de la malignité venimeuſe.

493. Par-là on peut comprendre pourquoi les facultés des ſens & des mouvemens, qui obéiſſent à la volonté, éprouvent ordinairement des déſordres très-fâcheux; enſorte qu'on diroit (179, 209, n. 5.) que le ſiège même de l'ame eſt en proie à cet ennemi : on voit encore pourquoi alors les forces de la nature (180.) ont rarement beaucoup d'efficacité, & combien peu ſont éloignés des venins pluſieurs médicamens très-puiſſans; enſorte qu'ils paroiſſent ne pas appartenir plutôt à une claſſe qu'à une autre, ou, pour mieux dire, appartenir à toutes les deux. Les forces médicale & venimeuſe ſe touchant par des degrés très-proches, ſont mutuellement

changées avec une différence légère & de peu d'importance.

494. Quoique ce qui vient d'être dit indique ainſi, d'une manière aſſez convenable, les effets généraux des poiſons, cela ne ſuffit cependant pas pour l'expoſition particulière de chacun, qui exercent leur fureur les uns plus promptement, les autres plus lentement ; les uns ſur certaines parties & fonctions, les autres ſur d'autres, & dont les manières d'agir ſont très-différentes, & la variété entiérement inexplicable. Les eſprits même les plus pénétrans ont certainement peu éclairci cette queſtion.

495. Une recherche non moins difficile, c'eſt de ſavoir pourquoi tout venin n'eſt pas également & indifféremment nuiſible à tout homme, & ne s'introduit pas chez lui d'une ſeule & unique manière. En effet, ils opèrent, les uns par une vapeur mêlée dans l'air, & reçue dans les poumons; les autres principalement lorſqu'on les avale ; d'autres dans une plaie ſeulement. La force de l'eſtomac peut faire perdre à ceux qu'on avale leur action : les autres opèrent de différentes manières ; quelques-uns auſſi de toutes ſortes de manières. En même temps que nous apprenons ces différences par l'obſervation, il nous eſt très-difficile d'expliquer comment elles arrivent.

496. Il en eſt de même des miaſmes nuiſibles

qui corrompent l'air (440.) ; car quoiqu'ils n'agiſſent pas toujours avec une force deſtructive, ils agiſſent au moins en petite quantité, & par une matière que les ſens ne peuvent ſouvent découvrir : ils ont des manières particulières d'agir, & cauſent des maladies opiniâtres, malignes, que la force de la nature ne peut dompter que très-difficilement (486.). Ils ſont ſouvent des émanations des corps virulens : c'eſt pourquoi ils méritent entiérement d'être mis au nombre des venins.

497. On peut, en quelque façon, comprendre par les paragraphes 440 à 444, quelles ſont les différentes eſpèces de cauſes qui chargent l'atmoſphère de ces impuretés ; & on conçoit aiſément, vu la très-grande liaiſon des vivans avec l'air (442.), qu'il y a pluſieurs voies ouvertes par leſquelles ces corpuſcules peuvent s'inſinuer, & être nuiſibles, en agaçant les ſolides, en les jettant dans la langueur, & en troublant le mêlange & le mouvement des fluides. Mais, lorſque nous nous efforçons d'expliquer la nature propre de chacun de ces corpuſcules, leurs forces particulières & leur manière d'agir, & de rendre raiſon de leurs effets ſi différens, nous ne ſommes pas moins embarraſſés que dans l'hiſtoire des venins (494, 495.), & nous ne pouvons déterminer rien de certain, excepté les généralités. (488 à 494.)

498. On peut ranger dans la même claſſe les contagions, par la vertu, pour ainſi dire, génitale deſquelles les maladies de ce genre propagent leur eſpèce, & ſe répandent ſur les hommes, la corruption s'étant communiquée de pluſieurs manières. Les contagions agiſſent certainement, 1°. par une puiſſance virulente (486, 496.) ; 2°. chacune d'une façon particulière ; 3°. ſur différentes parties du corps (494.) ; enſorte que les violences externes, ſi on n'y remédie efficacement, ſont mortelles, & que les mêmes portées dans l'eſtomac, ne cauſent aucun accident, & produiſent des effets déterminés, à la vérité, mais très-différens, ſuivant la nature du corps auquel elles parviennent. D'où il eſt conſtant qu'elles diffèrent beaucoup entre elles, tant par leur origine que par leur nature, & que chacune a ſes forces certaines par leſquelles, lorſque, par des voies convenables, elles ſont tombées ſur des corps qui favoriſent leur action, elles produiſent conſtamment maladie, ſous une forme qui leur eſt particulière & diſtincte, de la même manière que les ſemences des plantes ou des animaux, conçues dans des lieux convenables, ſe développent chacune en prenant la forme qui leur convient. Il réſulte de-là que chaque eſpèce de contagion a ſa maladie particulière & propre, qui lui répond, & qu'on compte

dans ces maladies autant d'eſpèces différentes que de contagions, qu'il ne faut nullement confondre enſemble.

499. Toute contagion eſt-elle donc animée, & chacune a-t-elle ſon eſpèce particulière de petits animaux qui la produiſent & la multiplient ? Ce qui eſt propre à quelques-unes, ſur-tout à la galle, ne peut être attribué avec aſſez de ſûreté par analogie à toute l'eſpèce. Les contagions ſont-elles produites par la force de l'imagination, ou par la crainte ? Il eſt hors de doute que les violens mouvemens de l'ame peuvent contribuer à la génération & à l'augmentation d'un virus. Ainſi le meilleur moyen pour détourner la peſte, eſt une ame exempte de crainte & de triſteſſe. Mais, quand il n'y auroit que les gens peureux qui fuſſent ſuſceptibles de contagion, les ſens eux-mêmes prouvent conſtamment que dans les véritables contagions il y a intervention d'une matière particulière, ſans laquelle les autres agens n'auroient preſque aucun effet. La nature des contagions eſt-elle immuable ? &, par cette qualité, peut-on l'égaler au principe des choſes ? Et, ſi cela eſt, s'enſuit-il erreur égale, tant pour celui qui cherche un antidote ſpécifique contre le venin contagieux, que pour celui qui ſe donne bien des mouvemens pour changer en or les métaux les plus vils ? La propoſition

douteuſe, la concluſion fauſſe ne regarde pas *Boerrhaave*, quoiqu'elle ait été avancée par un premier médecin de cour.

500. Parmi les contagions, les unes aiguës, ou ſont propagées par l'air, ou ſe répandent ſur les perſonnes ſaines, par l'intervention d'un contact immédiat, ou ſont tranſmiſes dans les terres les plus éloignées par différens excipiens, telles que les marchandiſes, les habits, la laine, &c. Ajoutez à cela une diſpoſition particulière de l'air atmoſphérique, dont la nature eſt entiérement ignorée, qui donne occaſion au développement & à la propagation de la contagion. Cependant chaque eſpèce, tant l'épidémique & aiguë, que la ſporadique & chronique, paroît avoir ſon atmoſphère, & en l'évitant avec ſoin, on évitera en même temps la contagion. Des obſervations récentes paroiſſent prouver auſſi que la contagion de la peſte n'eſt pas beaucoup à craindre, pourvu qu'on évite le contact des choſes infectées. Toutes les contagions chroniques & ſporadiques ne ſe tranſmettent guère que par un contact immédiat, & n'attaquent pas toutes les parties de la peau; car tout ce qui a été dit ſur la propagation de ces maladies, par le moyen de l'atmoſphère ſeul, ne paroît pas aſſez prouvé.

500. Il faut ſur-tout faire attention à la faculté

étonnante qu'ont les contagions de rendre semblables à elles les humeurs saines. C'est de cette faculté que dépend leur surprenante multiplication. Cette faculté ne se développe cependant que lorsqu'elle est excitée par la force vitale dans un corps qui s'y prête ; ensorte qu'on doute entiérement laquelle des deux a la principale part à l'effet qui résulte de leur action commune.

La nature humaine a certainement reçu le pouvoir de rendre semblables les différentes matières ; & elle l'emploie à l'accroissement & au soutien du corps, au moyen des alimens. Or, on ne dira pas sans réflexion, que c'est par cette qualité que pénètre la contagion si funeste à la vie, à moins qu'on ne prétende que la corruption ne diffère en rien de la coction, & qu'on ne mette aucune différence entre les violences qu'éprouve contre son gré la nature, & ce qu'elle opère à dessein pour la conservation du corps. Ceux qui veulent que les contagions aient une puissance génitale, se servent d'une hypothèse qui n'est pas encore démontrée (469.).

On n'est pas plus satisfait de ceux qui font venir toute cette propriété uniquement des solides du corps vivant, que le venin excite à des mouvemens singuliers & extraordinaires, comme s'il n'étoit pas prouvé que des émanations, des odeurs, des fermens peuvent aussi causer dans

les liqueurs des changemens ſubits & ſurprenans, ſur leſquelles les vaiſſeaux qui les contiennent n'ont aucune action. Mais qui croira qu'on puiſſe comprendre plus clairement la première manière d'agir que la dernière, & que, dans un corps dont les parties & les forces ont enſemble tant de rapport, le changement de la nature des fluides vienne tout entier des oſcillations, & nullement du mélange ?

Les fermens pris dans tout le ſens que leur donnent les chymiſtes, quoique jouiſſant d'une propriété qui leur eſt particulière, celle d'aſſimiler les différens corps, propriété qui paroît avoir plus de rapport avec l'action des contagions, n'opèrent pourtant point du tout le changement dont il eſt queſtion. L'idée qu'on a d'eux n'eſt pas, en effet, applicable à tout en général ; & leur cauſe n'eſt pas moins inexplicable que celle des agens irritans.

Il eſt donc plus ſenſé de croire que toutes les contagions en général, & chacune en particulier, ne ſe multiplient pas d'une ſeule & unique manière, & que le moyen peut-être le plus ſûr d'approcher de la vérité ſur ce point eſt, ſans s'attacher particuliérement à quelqu'un des différens ſentimens, de les raſſembler tous en un ſeul. Mais comme par ce moyen même, on ne peut donner une explication certaine de la matière

dont il s'agit, il est inutile de bâtir, par des raisonnemens incertains & hasardés, des hypothèses qui n'établissent jamais que des opinions, & non des principes scientifiques.

Des maladies du mouvement animal.

501. Le mouvement musculaire, qu'exerce l'homme à sa volonté, a une telle liaison avec les autres mouvemens du corps vivant, que, devenant trop précipité ou trop lent, il ne peut être vicié, sans que tôt où tard l'économie animale soit dérangée. C'est donc par les changemens qui arrivent au corps, & que l'on observe accompagner ou suivre les mouvemens alternatifs des muscles, qu'on connoît clairement les effets morbifiques, causés par le mouvement ou trop vif ou trop lent.

502. Le muscle, par la vertu qu'il a de se contracter, devient plus court, plus épais, plus dur, se gonfle, change de figure & de situation, à raison des parties voisines; se meut dans toute sa masse, & dans chacune de ses fibres en particulier; meut aussi les parties auxquelles il appartient, & qu'il touche, les antagonistes,

s'il en a, & les parties qui leur ſont contiguës. Lorſqu'enſuite il ſe relâche, il reprend ſon premier état; & tout ce qui avoit été dérangé, eſt remis en place. Ainſi, depuis le commencement de la contraction juſqu'à ce qu'elle ſoit dans toute ſa force, & depuis cet état juſqu'à l'entier relâchement, toutes ces parties ſont dans un mouvement continuel, lequel varie beaucoup.

503. Il n'eſt pas conſtant que la contraction volontaire du muſcle dépende tellement des mouvemens vitaux, que ceux-ci perdent de leur vîteſſe, en raiſon de celle qu'acquiert le muſcle. C'eſt plutôt, dans ce cas, comme un nouveau mouvement qu'ils reçoivent de plus. La quantité univerſelle du mouvement, &, en conſéquence, du frottement, eſt donc alors augmentée dans le corps, ſuivant le nombre & la force des muſcles qui agiſſent réciproquement.

504. C'eſt pourquoi les canaux voiſins, les cellules, les réſervoirs éprouvent, dans l'action des muſcles, pluſieurs eſpèces de preſſion, de relâchement, d'écartement, de reſſerrement, d'agitation; accidens qui paſſent enſuite aux parties contenues; leur procure auſſi une ſurcharge de mouvemens; d'où il arrive que les fluides ſtagnans ſont mis en mouvement: le cours de ceux qui circulent eſt augmenté; l'action mutuelle des ſolides & des fluides entre eux

s'accroît, aussi bien que les accidens qui résultent de cet accroissement.

505. Ainsi tout muscle qui se contracte & se relâche alternativement, donne à tous les vaisseaux qu'il renferme une nouvelle force qui presse les fluides, les pousse plus vigoureusement vers les endroits où ils sont déterminés par les loix de la circulation. Leurs mouvemens doivent donc aussi être accélérés.

506. Par la même cause, le sang des veines, poussé avec plus d'abondance & de violence vers le cœur où il se répand, devient un aiguillon qui accroît le nombre & la force des contractions de ce viscère : de-là, par un rapport des parties, aisé à concevoir, la respiration devient plus prompte, & les mouvemens des artères dans tout le corps sont accélérés.

507. L'action continuée des muscles anime donc de toutes parts les forces vitales, qui font circuler les fluides, & qui sans cesse prennent de nouveaux accroissemens (503, 505.) : de-là s'ensuit augmentation de la force de la circulation, du frottement, de la chaleur; & les états du corps, aussi bien que les fonctions qui dépendent de ces qualités, acquièrent plus de vigueur.

508. Les viscères & les organes dans lesquels se perfectionnent la coction, la dépuration, la

distribution & le mélange des alimens, sont surtout, par plusieurs raisons, d'un grand secours, afin qu'en conséquence l'ouvrage de la nutrition se fasse heureusement : tels sont les avantages généraux d'un exercice modéré.

506. Par où on conçoit clairement quels maux cause à l'économie animale l'exercice immodéré. En effet, il augmente la circulation des fluides (409.), au même degré d'excès où il est lui-même : c'est pourquoi on peut réduire en général les accidens qui viennent de cet excès ;

1°. A l'augmentation très-considérable de la chaleur naturelle, qui, agitant & atténuant les sucs, dont elle dissipe la partie la plus subtile, produit leur épaississement : cette même chaleur augmentée est cause que le sérum & la fibre du sang contractent une affection inflammatoire (367.) ; ensuite les sels & les huiles, continuellement froissés, sont irrités, se dissolvent ; deviennent volatils, âcres, putrides, rances, fétides, brûlés (424, n. 7.), & très-peu propres à la circulation vitale.

2°. Aux lésions très-dangereuses des parties contenantes ; car les humeurs raréfiées, & poussées avec une grande violence, dilatent extraordinairement, irritent, froissent, rompent, détruisent les vaisseaux qui les contiennent : de-là les erreurs de lieu (397 à 406.), la douleur,

l'inflammation, la fièvre aiguë, la ſuppuration, la gangrène, l'hémorrhagie, ou la ſuffocation & la mort ſubite, les viſcères néceſſaires à la vie ſuccombant à l'accumulation du ſang.

3°. A l'agitation des ſucs qui, quoique la circulation ſoit modérée, ſe débordent, de ſorte qu'étant chaſſés de leurs vaiſſeaux, ils ſe répandent çà & là.

4°. Enfin à pluſieurs eſpèces différentes de déſordres dans les ſecrétions & les excrétions; déſordres par le moyen deſquels les matières qui doivent être ſéparées & excrétoriées, contractent tous les vices qui viennent de la qualité, de la quantité, du mouvement, du lieu.

510. Auſſi la nature plus mobile & plus volatile des fluides que des ſolides, eſt-elle cauſe que par un exercice immodéré, on fait des pertes inégales des fluides, dont le volume diminuant en conſéquence, les ſolides ont le deſſus; les corps épuiſés de ſucs ſe deſſechent, & deviennent roides. L'eau & l'eſprit, la partie la plus déliée des humeurs, étant diſſipés, il reſte un ſédiment (284.) lourd, tenace, & qui ne peut paſſer à travers les plus petits vaiſſeaux : de-là le deſſéchement de ceux-ci, auſſi bien que du parenchyme, leur contraction, leur concrétion, &, en conſéquence, la rigidité trop grande (164, 166.) de l'aſſemblage de toutes les parties.

Les humeurs ſont atténuées, diſſoutes par le mouvement muſculaire très-vif & long-temps continué, & contractent diſpoſition à la putridité (288.). La partie ſtagnante dans ſes cellules, étant agitée, liquéfiée, mêlée avec le ſang, rendue âcre par le frottement; & la chaleur, de douce qu'elle étoit, devenue rance, de mauvaiſe qualité (375.), eſt chaſſée par les émonctoires : de-là la prompte maigreur (395.). La gelée nourriſſante (379.) répandue de toutes parts dans les fibres des ſolides, eſt broyée, exprimée: le mouvement l'ayant rendu plus âcre, elle eſt ſéparée; & ſa partie la plus déliée étant diſſipée, elle devient ſolide : de-là le défaut de nutrition, l'augmentation de la rigidité; la bile auſſi trop agitée, brûlée, contracte une très-grande acrimonie par laquelle, non-ſeulement elle gâte les premières voies, mais même, étant ſortie de ſes réſervoirs, elle communique ſa malignité à tout le reſte du corps.

511. Il paroît évidemment par ce qui a été dit (509, 510.), que l'excès ſeul du mouvement animal peut tellement déranger de l'état ſain les ſolides & les fluides du corps, qu'il paroiſſe agir auſſi, comme par des forces envenimées (486.). Cet excès, qui eſt en général preſque toujours nuiſible à toutes ſortes de perſonnes, & rarement avantageux, eſt ſur-tout préjudi-

ciable, entre les perſonnes ſaines, à celles qui ſont très-jeunes, aux femmes, au tempérament bilieux, ſec, chaud, & encore plus aux gens pléthoriques, d'un très-grand embonpoint; à ceux qui ſont ſujets aux cacochymies, aux hémorrhagies; aux femmes qui font ſouvent des fauſſes-couches; à ceux en qui quelque viſcère ou tout le corps eſt languiſſant, à ceux qui ont de la peine à reſpirer; aux pierreux, & enfin à ceux en qui la circulation eſt arrêtée par des obſtructions opiniâtres dans les vaiſſeaux, des tumeurs, des amas d'humeurs, &c. Lorſqu'à ces accidens ſe joint le défaut d'habitude, ou une chaleur conſidérable de l'air, ou une vacuité cauſée par la négligence à prendre des alimens, tant ſolides que fluides, ou un changement ſubit de l'état tranquille en un mouvement violent, il faut néceſſairement qu'il arrive des maux encore plus fâcheux.

512. Ceux qui arrivent aux muſcles même, qu'on fatigue trop, tels que la laſſitude, la foibleſſe, le tremblement, la douleur, le ſpaſme, l'impuiſſance à ſe mouvoir, ſont moins dangereux; car le repos ſuffit preſque ſeul pour les diſſiper. Mais il n'eſt pas ſi aiſé de détruire la ſéchereſſe, la roideur, l'augmentation variée de la partie tendineuſe; accidens que contractent les corps des muſcles, par un travail pouſſé à l'excès.

513. La ſanté de ceux qui pèchent par l'excès oppoſé, n'eſt pas meilleure. Le trop grand repos engourdit les puiſſances motrices, & les parties qui doivent ſe mouvoir. La force muſculaire, perdant l'habitude de ſe contracter, diminue, & eſt étouffée; la graiſſe s'amaſſe, & le principe vital languit. Les articulations dont les ligamens, faute d'être exercés, deviennent roides, & dans leſquelles la ſynovie s'amaſſe (222.), ne ſont plus propres aux mouvemens, & les antagoniſtes réſiſtent davantage : c'eſt ainſi que la négligence qu'on apporte dans le mouvement animal, produit enfin la paralyſie.

514. C'eſt auſſi par cette cauſe que la circulation des humeurs ſouffre davantage, parce que, ne dépendant alors que des ſeules forces vitales, & étant privée de ſecours extérieurs (507.), elle devient languiſſante, d'abord dans les petits vaiſſeaux, & enſuite dans tout le ſyſtême vaſculaire: de-là la ſtagnation, l'amas, la viſcoſité des humeurs, la diminution de la chaleur naturelle, les obſtacles aux ſecrétions & aux excrétions, & les maux en grand nombre, qui en ſont la ſuite. De cette ſource proviennent auſſi l'abondance d'humeurs (385.), la pléthore (387.), l'embonpoint (394.), qui appeſantiſſent le corps, en le ſurchargeant d'un poids ſupérieur au volume & à la force des parties ſolides. La plénitude eſt bientôt ſuivie

de la cacochymie lâche, glutineuſe (283.), aqueuſe (287.), froide, répandue dans tout le corps, qui relâche les ſolides, les rend mols, flexibles (160, 162.); fait languir la force vitale (196, 198.); cauſe la perte de la vigueur des nerfs, & donne enfin lieu à l'amas de ſéroſités, à la leucophlegmatie, aux différentes hydropiſies, à la pareſſe pour les mouvemens, à l'affoibliſſement des ſens, à leur abolition même, & à la ceſſation de toutes les fonctions.

515. Les parties plus dangereuſement & plus particuliérement affectées, ſont les organes de la première digeſtion, contenus dans le bas-ventre, ſur-tout s'ils ſont comprimés, le corps étant aſſis & penché, & ſi la quantité & la qualité des alimens que l'on prend ne répond pas à la vie pareſſeuſe que l'on mène. Ces organes n'étant pas, en effet, aidés de la force de la reſpiration, du mouvement extérieur, ni ballottés, travaillent avec lenteur, digèrent imparfaitement les alimens; les pouſſent trop lentement, les laiſſent ſe corrompre par un trop long ſéjour; ne tirent pas aſſez parti des matières utiles, ne les épurent pas aſſez; laiſſent accumuler les matières fécales: de-là toutes les eſpèces de vices du chyle (323 à 332.), les rapports, les vents, les ſpaſmes, la gêne, le gonflement & la pareſſe du ventre, le défaut d'appétit, la foibleſſe de toute la

machine, l'inertie des menſtrues, leur différente dégénération, l'obſtruction des petits vaiſſeaux du méſentère, & pluſieurs autres maux très-nombreux. De plus, la quantité conſidérable de ſucs, dont ſont arroſés ces viſcères, ne peut par leurs ſeules forces, & ſans un ſecours étranger, être aſſez pouſſée en avant. La circulation languit donc. Il arrive congeſtion, ſtagnation des humeurs : le ſang qui revient avec lenteur, trop peu animé par l'air des poumons, & n'étant pas pouſſé par la force du cœur, n'a aucune action, engorge la veine-porte, la rate, le foie, & les autres viſcères. Il n'eſt, en conſéquence, pas étonnant que la bile ſoit enfin viciée (372.), & qu'il réſulte de-là la cacochymie, le ſcorbut, la cachexie, la jauniſſe, l'hydropiſie, le mal hypochondriaque, & d'autres maladies ſemblables.

Des dangers des ſituations & des mouvemeus ſinguliers.

516. LA variation & la médiocrité, que la nature aime & affecte dans la plupart de ſes ouvrages, ſont auſſi avantageuſes dans le mouvement & la poſition des parties du corps. On

peut regarder comme nuiſible tout ce qui, dans ce cas, eſt ou trop violent, ou de trop longue durée, & ſans relâche ; & on doit l'éviter à l'égard non-ſeulement des malades, mais même des perſonnes en ſanté, chez qui il peut devenir cauſe de maladies.

517. La ſituation d'être debout, trop long-temps continuée, appéſantit les extrémités inférieures, dont les fluides retournent avec peine vers le cœur : de-là les embarras, l'œdème, les varices, les ulcères. Les lombes, les reins, les hanches ſouffrent auſſi beaucoup dans cette ſituation : les parties génitales contractent des maladies par l'amas des humeurs. Il ſurvient des hernies inguinales (233.), crurales (234.); dans les femmes des écoulemens de la matrice, des fleurs blanches, des fauſſes-couches, des chûtes de la matrice & du vagin (250 à 254.), ſur-tout ſi quelque effort ayant enſuite lieu, a augmenté la preſſion, & pouſſé en avant les parties entraînées inférieurement par leur poids. Mais les muſcles du col, du dos & des extrémités inférieures étant gênés, & le ſang retournant plus difficilement vers le cœur, & revenant du cœur à la tête, lorſqu'on ſe tient debout long-temps ſans ſe remuer, il n'eſt pas étonnant que cette ſituation fatigue plus que tout autre exercice, & qu'on tombe preſqu'en foibleſſe.

518. La ſituation d'être aſſis trop long-temps, & ſans faire de mouvemens, quoique moins fatigante, n'eſt pourtant pas plus ſalutaire, ſur-tout lorſqu'on a le corps penché en devant, & les genoux beaucoup fléchis. Les extrémités inférieures, les lombes, les reins, les hanches éprouvent, en conſéquence, les mêmes maux (517), & de plus la courbure du dos, l'obliquité de l'épine, l'engourdiſſement des jambes, la goutte ſciatique, la claudication, & enfin par l'obſtacle que rencontrent les viſcères du bas-ventre, les accidens que nous venons de détailler au paragraphe 515.

519. Un trop long ſéjour dans le lit, nuiſible au cours des urines, comprime, obſtrue, enflamme les reins, & s'oppoſe à la ſecrétion, à la filtration & à l'excrétion de l'urine : de-là le mucus, le gravier, la pierre, & tout ce qui s'enſuit. La ſituation horizontale, rempliſſant la tête d'humeurs, eſt auſſi nuiſible : de-là la céphalalgie, l'ophtalmie, l'hémorrhagie, l'affoibliſſement des ſens, le vertige, l'aſſoupiſſement, &c.

520. La contraction ſubite, violente, long-temps continuée & ſans relâche des muſcles, à laquelle ſe joint auſſi la reſpiration arrêtée avec effort, produit ſur-tout pluſieurs affections fâcheuſes. En effet, la violente attraction, la preſſion, l'extenſion, le reſſerrement, l'action

de repouſſer, agiſſent fortement ſur les parties; varient, de toutes ſortes de manières, le rapport mutuel qu'il y a entre les parties contenantes & les contenues, changent conſidérablement le mouvement & la direction des humeurs, ſur-tout lorſque la reſpiration étant auſſi gênée, le paſſage du ſang par le poumon eſt arrêté : de-là le déplacement avec ſecouſſes des muſcles & des tendons (243.), le relâchement, la rupture des capſules, des ligamens, & même des tendons; la demi-luxation, la luxation, l'entorſe (226, 227.), la fracture des os (217.), & les autres vices dépendans des articulations ou de la ſituation des parties (224, 229.); les hernies (230.), les chûtes des parties (248 & ſuiv.), la dilatation des conduits & des réſervoirs, leur relâchement, leur écartement; leur diviſion (203.), l'anévriſme, les varices, les différentes eſpèces d'erreurs des fluides (397 à 405.); l'hémorrhagie, l'hémoptyſie, le piſſement de ſang, l'échymoſe, l'emphyſême, les différentes tumeurs, & les maux en grand nombre qui en réſultent.

521. Si on applique ce qui vient d'être dit aux différentes parties du corps, ſuivant la mobilité que donne à chacune ſes muſcles, ou ſuivant que, par leur voiſinage ou leur rapport quelconque, elles doivent être différemment affectées, lorſque ces puiſſances agiſſent, on comprendra

aiſément quels maux nombreux doivent cauſer la toux, les ris immodérés, l'éternument, le bâillement, l'extenſion forcée des bras, la déclamation, les criailleries, les chants, le jeu de la trompette, les ſauts, la lutte, les faux pas, la levée des fardeaux peſans, & les autres exercices de cette eſpèce, lorſqu'ils ſont portés à l'excès.

Des exercices immodérés de l'eſprit.

522. L'EXAMEN réfléchi de ce qu'éprouve aiſément chacun ſur ſoi-même, enſeigne ſuffiſamment que les exercices de l'eſprit ne diſſipent pas moins les forces que ceux du corps, & que, pour que la ſanté ne ſoit point altérée, les uns & les autres doivent être entre-mêlés d'un repos ſucceſſif.

523. L'ame eſt intimément liée, pendant la vie, avec le corps; enſorte qu'il eſt difficile de concevoir dans ſes opérations, une ſimplicité ſi exacte, que les changemens du corps ne faſſent ſur elle aucune impreſſion. En effet, outre que des mouvemens déterminés du corps ſuivent pluſieurs penſées, les ſens, tant internes qu'externes, paroiſſent ne pouvoir guère donner lieu

aux penſées, ſans que les fibrilles des parties aient éprouvé quelque eſpèce de trémouſſemens. Il faut donc, lorſque l'ame, logée dans le corps, eſt en action, que les organes du corps ſoient plus ou moins agacés, tendus, relâchés, dans un mouvement d'oſcillation, agités entre eux, & ſoient au moins, en quelque façon, dans un état différent, que lorſque l'ame eſt miſe en action par artifice.

524. Il eſt de plus vraiſemblable que le ſyſtême nerveux, comme le principal agent du ſentiment, eſt animé par une eſpèce de force motrice, que l'on doit peut-être comparer à la force vitale ou muſculaire (170, 502.), laquelle agiſſant, les filets nerveux peuvent être tendus, ſe roidir, ſe gonfler, être diſpoſés à prendre des oſcillations, lorſqu'ils ſont irrités, & réciproquement être relâchés; devenir flaſques, lorſque la force motrice n'agit plus. Peu importe qu'on faſſe venir cette force de l'eſprit appellé *animal* répandu dans les nerfs, ou qu'on penſe qu'elle eſt innée chez nous de toute autre manière, ou que, comme moi, on ſe contente de penſer, ſans rien deviner dans une matière auſſi obſcure. Il paroît cependant qu'on doit reconnoître que l'ame a ſur cette force un certain empire, par lequel elle peut à ſon gré, lorſque celle-ci eſt tranquille, l'exciter à agir, tant dans tout le corps, que

dans une ſeule partie, de même que les muſcles obéiſſent auſſi à notre volonté.

525. Or il eſt conſtant que cette force de ſentiment (514.) communique avec la vitale, enſorte que l'une peut exciter l'autre (179.), & *vice verſâ.* Il y a peut-être encore, entre la première force & la muſculaire, un commerce réciproque, par le moyen duquel, & par l'intervention des nerfs, les ordres de l'ame ſont portés aux muſcles, à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il y a des deux côtés un même principe de mouvement, mais qui agit de différentes manières, ſuivant la diverſe conformation des parties qu'il met en jeu. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la force des nerfs & celle des muſcles ne ſont pas inépuiſables, & ne réſiſtent pas à des efforts trop long-temps continués : l'une ne ſauroit être fatiguée ſans préjudice pour l'autre.

526. Ainſi, quoique les agitations qui ſont excitées dans les nerfs, ſoient bien moins évidentes que les mouvemens des muſcles, l'extrême délicateſſe de la molleſſe nerveuſe eſt cependant cauſe qu'un exercice immodéré doit l'affecter, la changer même plus fortement, ou au moins autant que le font les muſcles, lorſque le mouvement animal eſt pouſſé à l'excès (512.), & les léſions qu'elle éprouve alors ne doivent pas être différentes. En effet, les filets très-mols ébranlés,

de quelque manière que ce ſoit (523.), plus fréquemment, plus long-temps, plus fortement froiſſés les uns contre les autres, ſont fatigués, perdent leur ton; ont des trémouſſemens irréguliers, involontaires, qu'ils communiquent même contre l'ordre naturel aux parties voiſines; ſont comme roidis par les ſpaſmes, ou, devenus flaſques, ſe relâchent; la force nerveuſe elle-même languit (524, 525.), ſe diſſipe. Si on ne rétablit, par un prompt repos, ces filets dans leur ancien état, ils cauſent l'affoibliſſement des ſens externes & internes, leur impuiſſance, la confuſion des idées, le ſommeil agité, les veilles, l'imagination dépravée, le délire, la folie. La ſéchereſſe, la rigidité que contractent (512.) les muſcles exercés ſans relâche, ne peuvent-elles pas auſſi avoir lieu dans ces organes, & donner, en conſéquence, prématurément aux facultés de l'ame les qualités vicieuſes qui n'appartiennent qu'à la vieilleſſe?

527. Mais ces maux deviennent plus graves, & ſont encore augmentés par de nouveaux, lorſque l'agitation du genre nerveux porte à des mouvemens extraordinaires les vaiſſeaux du cerveau, & remplit la tête d'une trop grande quantité de ſang : de-là l'écartement des parties, la douleur, la chaleur, l'inflammation, & de ces derniers accidens les différens déſordres dans

les fonctions de l'ame. Bien plus, le rapport mutuel des principes du mouvement (525.) est cause que les forces nerveuses étant trop tendues, fatiguées, dissipées, celles des autres parties éprouvent des maux semblables, & qu'en conséquence, le corps, sans son travail, est épuisé de lassitude, & que toutes ses fonctions sont ensuite lésées.

528. Ajoutez à cela les vices du mouvement animal négligé (513 à 515.), & la vie sédentaire ou de cabinet (517, 518.), si familière aux gens de lettres. Les maux qui résultent de-là, quoique assez graves par eux-mêmes, sont encore plus accélérés, & deviennent plus forts, lorsque la force du corps est diminuée par des pensées inquiétantes.

529. Cependant l'excès avec la variété des études, est plus supportable; mais il y a peu de personnes à qui des réflexions profondes & long-temps méditées sur un même sujet, ne soient pas très-nuisibles. En effet, cette partie du genre nerveux, qui alors est seule en action, & sur laquelle l'ame exerce, pour ainsi dire, toute sa force, n'éprouve pas une moindre violence que les muscles, lorsqu'ils sont fortement & long-temps contractés (520, 526.): aussi ses filets sont-ils dans une tension si opiniâtre, qu'ils ne peuvent plus ensuite être relâchés, ou dans une

oſcillation continuelle, ayant été trop fortement ébranlés, ou enfin perdent leur continuité, après avoir ſouffert un trop grand écartement : de-là naiſſent toutes les eſpèces de déſordres de l'ame, la mélancolie, la ſtupeur, la manie, la catalepſie, la folie, la perte des ſens, la paralyſie, & autres accidens ſemblables.

530. Il eſt vrai que la négligence à cultiver l'eſprit engourdit les organes des ſens internes, affoiblit & détruit la force nerveuſe, jette dans la langueur toutes les facultés de l'ame, ou chacune en particulier ; enſorte que toutes, ou quelques-unes, ſont dans une inertie oiſive. Mais, au reſte, pourvu que le mouvement animal ait toujours lieu, cette négligence n'eſt pas ſi nuiſible aux autres fonctions, qu'on ne voie preſque toujours plus ſouvent les gens lâches & ſtupides que les gens d'eſprit, jouir d'une très-bonne ſanté juſqu'à une vieilleſſe très-avancée.

531. En comparant enſemble tout ce qui a été dit depuis le paragraphe 508 juſqu'au paragraphe 530, il eſt évident que l'excès des exercices de l'ame affoiblit bien davantage la ſanté, que celui des exercices du corps. On conçoit en même temps à quel âge, à quel ſexe, à quel tempérament les grandes études & les veilles ne conviennent nullement ; pourquoi de profondes méditations fatiguent plus que le mouvement

musculaire ; pourquoi l'application d'esprit est si pernicieuse à ceux qui, après avoir été épuisés par une forte maladie, reviennent en santé, tandis qu'au contraire un exercice modéré du corps leur est très-salutaire.

De la force nuisible des passions de l'ame.

532. Il y a dans l'ame une force active qui la porte à des choses qui, parce qu'elles sont, ou bonnes, ou mauvaises, ou extraordinaires, ou au moins parce qu'elles paroissent telles, plaisent, déplaisent, ou frappent subitement. Lorsque cette force excite dans l'homme une commotion trop forte & démesurée, c'est ce qu'on appelle *passion de l'ame.*

533. Elle (532.) est, en conséquence, accompagnée & indiquée par le dérangement plus ou moins grand, qui arrive dans la régularité de ces actions qui résultent de l'union mutuelle de l'ame & du corps : d'où il suit que, dans cet état, les organes, qui servent aux sens & aux mouvemens volontaires, sont aussi troublés, & que les forces, qui les font agir (502, 524.), se perdent en des mouvemens vicieux.

534. L'expérience même apprend que, dans

ce cas, les mouvemens du cœur & des artères; la chaleur, la couleur, l'habitude du corps, sont aussi altérés, & qu'en conséquence toute la circulation, les forces vitales (170.) sur lesquelles elle est appuyée, & les fonctions de toutes les parties, qui s'exécutent par son moyen, éprouvent une affection contre nature.

535. Quiconque examinera bien dans toute son étendue ce qui vient d'être dit, pourra douter si la passion appartient plus à l'ame qu'au corps, vu qu'il n'y a dans toute l'économie animale aucune fonction qui soit à l'abri de ce mouvement impétueux, & qui ne puisse être dérangée.

536. Au reste, de quelque manière qu'on conçoive que les passions (532 à 535.) naissent dans l'homme; soit qu'elles viennent de l'empire de l'ame, ou d'un instinct aveugle, soit qu'elles aient leur siège dans celle-ci par une certaine force irritante, distincte de ses autres facultés, ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles sont dues au commerce admirable qui existe entre les deux principes de l'homme, savoir, l'ame & le corps; lequel commerce surpasse tellement les loix & les limites qui le resserrent dans l'état tranquille; que les effets qui en résultent, paroissent entiérement extraordinaires, & bien supérieurs à ces forces; au moins empêche-t-on qu'ils n'arrivent

à la première occasion, ou, s'ils sont survenus, qu'ils ne puissent être détruits à volonté.

537. En effet, quoique les deux principes d'actions, accordés à l'homme, l'un commun à l'ame avec le corps, l'autre, sinon purement corporel, du moins séparé de l'ame, soient régis par des loix différentes, ils sont pourtant logés dans le même corps, & répandus, par un mélange étonnant, dans chaque partie. Ils jouissent d'organes contigus entre eux, liés ensemble, ou même communs, & sont mis en action, ou par les mêmes forces, ou par des forces qui se rapportent (525.) : aussi ne peut-il arriver que les ébranlemens les plus marqués, qui sont excités dans l'un, passent dans l'autre, &, *vice versâ.*

538. Cette doctrine, considérée du côté de la médecine, apprend que, dans les mouvemens de l'ame, il y a des agitations impétueuses qui, nées d'abord dans le principe pensant, c'est-à-dire, dans le cerveau, & étant de-là poussées dans tout le reste du corps, d'où elles reviennent à l'endroit d'où elles étoient parties d'abord, augmentent si considérablement par ces allées & venues très-promptes, qu'elles peuvent jetter le désordre dans toutes les forces & les facultés de tout le corps, & ébranler, en conséquence, les fondemens de toute l'économie animale.

539. En même temps donc que les mouvemens

modérés de l'ame, & dirigés par la raiſon, ont leur très-grande utilité, autant phyſique que morale, ceux qui ſont très-violens peuvent être très-nuiſibles à la vie & à la ſanté, ſur-tout lorſqu'ils paroiſſent ſubitement, ou s'accroiſſent en durant trop long-temps, ou, exerçant leur fureur intérieurement, ne ſont nullement arrêtés, ou ſe ſuccèdent très-promptement, ſoit unis, ſoit oppoſés entre eux.

540. Auſſi voit-on tous les jours provenir de cette ſource nombre de vices des ſens, des mouvemens, de la circulation, de la reſpiration, des ſecrétions, des excrétions, de la digeſtion, de la nutrition, de la génération, &c.; vices qui quelquefois, à la vérité, cèdent d'eux-mêmes aux forces de la nature; mais qui ſouvent dégénèrent auſſi en toutes ſortes de maladies, & conduiſent à une mort ſubite ou lente.

541. Au reſte, comme chaque affection de l'ame produit, à raiſon de ſa diverſité, dans les parties externes & les actions du corps, différens changemens, qui ſont comme des caractères propres, ſous leſquels elles ſe font connoître au dehors, de même auſſi chacune a ſa manière particulière de détruire les diſpoſitions internes de la vie & de la ſanté, en accablant, tourmentant, troublant les forces motrices du corps. Il paroît auſſi que c'eſt de-là principalement que

viennent ce grand nombre de dérangemens (406 à 413.) dans le mouvement des humeurs; dérangemens qui se montrent, sous différentes espèces, par le pouls, dans les mouvemens déréglés de l'ame, suivant qu'ils sont ou agréables ou désagréables.

542. Ainsi les principes & les organes du mouvement se proportionnent, par un rapport exact, aux inclinations & aux aversions de l'ame ébranlée; & il s'excite, en conséquence, dans le corps, des changemens qui répondent aussi aux états différens où elle se trouve. Ainsi la circulation, les secrétions, les excrétions plus fortes, plus vives, accompagnent la joie; mais, lorsqu'elle est trop grande ou subite, elle donne lieu aux insomnies, à la démence, à l'abattement des forces, & même à la mort causée par l'apoplexie. Il en est à-peu-près de même de l'amour. La possession trop différée d'un objet aimé, la crainte inquiète de le perdre, ou de ne pas l'obtenir, produit les veilles, la langueur, la perte d'appétit, la pâleur, la phthisie, les inquiétudes, la mélancolie, la folie amoureuse, &c. La colère, portée à une violence brutale, agite avec force les nerfs, les muscles, le sang, la bile, & donne lieu, en conséquence, à la fureur, aux inflammations, aux fièvres ardentes, aux troubles considérables des viscères de la

première digeſtion, à toutes les eſpèces d'erreurs de lieu des fluides (397 & ſuiv.) : elle produit même une qualité vénéneuſe. De la haine & de l'envie opiniâtres viennent la cachexie, la maigreur, la langueur, la pâleur, qui ſont cauſées par les veilles, la fièvre lente, la perte d'appétit, l'abſtinence. Le chagrin rend languiſſante la force nerveuſe, relâche le ton des parties, diminue les mouvemens vitaux : de-là le retard & le reſſerrement du pouls, la lenteur de la circulation, l'épaiſſiſſement des humeurs, la coagulation du ſang, la mauvaiſe digeſtion, le défaut de nutrition, la diarrhée, les obſtructions, les ſquirrhes, la mélancolie, la jauniſſe, l'hydropiſie, les longs ſommeils, la léthargie, la catalepſie, &c. La crainte affoiblit la force muſculaire, fait friſſonner les membres, relâche les ſphincters : la force du cœur venant à diminuer, la circulation ſe fait plus lentement ; les humeurs étant repouſſées dans l'intérieur, il ſurvient pâleur, ſéchereſſe, ſuppreſſion de la tranſpiration, attraction plus grande, inquiétude, engorgemens des viſcères vitaux, impuiſſance de la nature à remplir ſes fonctions. La frayeur, plus pernicieuſe que les autres paſſions, produit, en donnant de très-violentes ſecouſſes au ſyſtême nerveux, les ſpaſmes, les convulſions, l'épilepſie, la ſtupeur, l'imagination dépravée. Les

petits vaiſſeaux étant ſubitement reſſerrés ſur eux-mêmes, elle pouſſe les humeurs vers les gros; donne lieu aux palpitations du cœur, à la ſuffocation, à la pâleur, au froid, aux congeſtions, aux fauſſes-couches; ſupprime les évacuations; tue ſubitement.

543. Il eſt donc manifeſte que les mouvemens de l'ame, extraordinaires par leur violence, leur fréquence, leur durée, affectent l'économie animale beaucoup plus fortement que ceux du corps, mais qu'ils ſont principalement nuiſibles, lorſqu'ils accompagnent les exercices immodérés de l'eſprit (522.); qu'ils peuvent cependant être très-utiles, lorſqu'ils ſurviennent aux malades; qu'ils ont, en conſéquence, une vertu autant médicinale que pernicieuſe; qu'il eſt enfin très-difficile de guérir les maladies qu'ils produiſent ou entretiennent, à moins que l'ame n'ait repris ſon ancienne tranquillité, & que c'eſt à cauſe de cela que ces maladies paroiſſent quelquefois hétéroclites ou malignes, la paſſion, qui a lieu, étant étouffée & cachée; d'où il réſulte que la connoiſſance de la phyſionomie eſt ſur-tout très-utile au médecin, pour qu'il ne perde pas ſes peines.

*

Des excès dans le ſommeil & les veilles.

544. LA matière & les forces du corps, que l'on perd, en veillant, par l'exercice des fonctions, ne peuvent être ſi bien réparées par l'uſage des alimens, tant ſolides que fluides, qu'il ne faille pas auſſi y joindre le repos : de-là la néceſſité naturelle du ſommeil, & ſa proportion convenable à la ſanté.

545. Mais, quoiqu'on ait des exemples de ſommeil & de veilles continués pendant un temps très-long ſans interruption, l'un & l'autre excès ſont cependant contre nature, & donnent toujours lieu à quelque accident. La vie, qui manque d'un repos alternatif, n'eſt pas de longue durée, & un ſommeil très-long n'eſt que l'ombre de la vie.

546. Cependant l'âge, le ſexe, le tempérament, le genre de vie, le climat, la ſaiſon, l'habitude, &c., établiſſent, à ce ſujet, entre les hommes pluſieurs différences; enſorte qu'il eſt difficile de déterminer, pour des temps marqués, la meſure qui convient à chacun. Il faut donc n'appliquer à chaque homme, ce que je dirai des maux que cauſent

causent les excès, qu'en y mettant les bornes convenables.

547. Lorsqu'on veille, il y a toujours un exercice plus ou moins grand des sens, tant internes qu'externes, & des mouvemens volontaires : les forces & les organes, qui sont destinés à ces fonctions, ont certainement un penchant très-vif pour agir. Toute la machine régie par l'ame, ou agit donc, ou au moins est, pour ainsi dire, impatiente d'agir. Au contraire, lorsqu'on dort, tout dans la machine est tranquille : les organes sont dans le relâchement; les forces dans l'engourdissement.

548. Mais comme, après quelque temps de veilles, les sens s'affoiblissent chez l'homme sain, les membres deviennent lourds, la force des muscles diminue, l'ame même languit, ennuyée de son commerce mutuel avec le corps, & aspire après le sommeil, il est évident que le corps & l'ame ne sont pas faits pour être continuellement en exercice.

549. De plus, lorsqu'on veille, comme on est continuellement en agitation, les autres parties du corps sont aussi agacées (179.), & toutes les forces motrices excitées (507, 508, 525, 527, 537.) : d'où s'ensuit augmentation de la circulation du sang, du frottement, de la chaleur, de l'atténuation des humeurs, de leur changement,

des ſecrétions, des excrétions; fonctions qui, ſans ce ſtimulus, & lorſqu'on dort, diminuent.

550. On comprend par-là que les veilles ſont nuiſibles aux organes des ſens & des mouvemens; qu'elles épuiſent leurs forces, écraſent les fibres, excitent en elles des vibrations extraordinaires, que l'ame ne peut régler : de-là une ſuite de penſées mal couſues, les imaginations déréglées, l'impreſſion ineffaçable des idées, le délire, le vertige, les maux de tête, l'inſomnie.

551. Le mouvement des humeurs étant de plus augmenté (549.), les parties les plus ſubtiles ſont diſſipées, les plus épaiſſes ſont raſſemblées, les ſels & les huiles deviennent plus âpres, la bile plus âcre, les ſolides ſont froiſſés, la graiſſe eſt abſorbée, &, en conſéquence, le corps deſſéché, amaigri : la bile noire eſt produite; les hémorrhoïdes, les fièvres, le délire mélancolique, l'inquiétude perpétuelle, l'inſomnie ſurviennent. Ces accidens étant joints aux premiers (550.), on voit combien, & avec quelle force ils peuvent troubler l'économie animale.

552. Mais ils (550, 551.) augmentent encore bien plus promptement, lorſqu'aux veilles ſe joignent une tenſion continuelle des facultés de l'ame, des études non variées, ou des paſſions. L'envie de dormir, que cauſe la laſſitude, interrompt ordinairement aſſez à temps le travail du corps.

553. Les accidens contraires doivent donc arriver à ceux qui dorment trop, tels qu'un engourdiſſement des fonctions animales, & de toute la machine ; ſes organes & ſes forces, l'ame même, perdent l'uſage d'agir, & ne ſont plus propres à aucune action : de-là l'affoibliſſement de tous les ſens, l'inertie des mouvemens, l'inſenſibilité. Mais il réſulte de l'augmentation de la lenteur dans la circulation, l'embonpoint, l'abondance de chyle, l'épaiſſiſſement froid des humeurs, la leucophlegmatie, la réplétion des vaiſſeaux de la tête, la molleſſe trop lâche des chairs, la ſuſpenſion des ſecrétions & des excrétions, l'accumulation des excrémens, les mauvaiſes digeſtions, le défaut de coction, de dépuration, de nutrition ; enfin l'extinction, dans tout le corps, de la force vitale, & l'aſſoupiſſement mortel.

554. En comparant enſemble ce qui a été dit depuis le paragraphe 550 juſqu'au dernier incluſivement, il eſt évident que les principaux maux, qui dérivent de cette ſource, viennent des exercices trop grands & interrompus (501 à 530.) de l'ame & du corps, & qu'ils peuvent, en conſéquence, être beaucoup augmentés ou diminués, ſuivant la différente combinaiſon des puiſſances ſemblables ou diſſemblables. On voit auſſi à quel âge, à quel ſexe, à quel tempérament, à quel

genre de vie l'un ou l'autre excès eſt plus ou moins nuiſible, & lequel on devroit préférer, dans le cas où on ſeroit abſolument forcé de choiſir l'un des deux.

Des excrétions & des rétentions irrégulières.

555. POUR que le corps jouiſſe de toute ſa vigueur, il faut qu'il y ait entre les matières propres au corps, & celles qui doivent ſortir, une certaine règle, un certain ordre; enſorte que celles qui doivent ſortir ne reſtent pas, &, *vice verſâ*: l'un & l'autre déréglement ayant lieu, peut être nuiſible.

556. Cependant la plus grande partie des matières renfermées ſous ce titre, appartiennent plutôt à la nature morbifique ou ſymptomatique (34, 41, 86.). Auſſi ne parlerons-nous ici que de celles qui peuvent être rapportées comme cauſes.

557. Le crachement trop fréquent de la ſalive, qui ſe ſépare continuellement & naturellement dans la bouche, affoiblit dans l'homme ſain la digeſtion des alimens, en épuiſant, en même temps, toutes les humeurs ſemblables à la ſalive, que la nature amaſſe dans les premières voies pour les humecter, & aider la digeſtion des alimens : de-là la ſoif, la ſéchereſſe, l'épaiſſiſſement du chyle, ſa ſéparation plus difficile des

matières fécales, ſon abſorption trop prompte, qui eſt ſuivie du défaut de nutrition, de la maigreur, de la foibleſſe. Mais le ſang privé de ſa lymphe, devenu concret, atrabilaire, produit les obſtructions, la mélancolie, & les maux qui en ſont la ſuite.

558. La conſtipation donne lieu à l'amas des matières ſtercorales qui deviennent dures, deſſéchées, & qu'on a enſuite bien de la peine à faire ſortir. Les inteſtins étant en conſéquence diſtendus, farcis, obſtrués, leurs fibres étant affoiblies, leurs vaiſſeaux comprimés, le ventre eſt gonflé, l'affection hypochondriaque ſurvient, ainſi que la conſtipation opiniâtre, les hémorrhoïdes, la peſanteur de la tête, la douleur, le vertige, l'eſquinancie, l'ophtalmie, le vomiſſement, la colique, la putridité des matières fécales, la chaleur, la fièvre, le ſpaſme, l'inflammation des inteſtins, &c. Ces accidens arrivent ſur-tout aux tempéramens plus foibles, en qui il ſe forme beaucoup d'excrémens. Le peu de matière fécale, qui réſulte des alimens que prennent tous les jours les perſonnes robuſtes, ne leur eſt nullement préjudiciable, quoiqu'ils la gardent pendant pluſieurs jours.

559. A l'égard de ceux qui retiennent leur urine, ſi enfin elle ne ſort pas malgré eux, la veſſie ſe gonflant conſidérablement, preſſe,

tuméfie, & rend douloureux l'hypogastre & les lombes. La cavité de la vessie devient très-grande : de-là l'atonie de ses fibres, le spasme insurmontable du sphincter, l'ischurie qu'on ne guérit que tard, ou même jamais, quelquefois (203, 4.) la rupture, ou la hernie (238.), ou l'inflammation & la gangrène, causées par l'acrimonie de l'urine stagnante. Ces maux sont locaux; mais, la secrétion de l'urine étant en même temps empêchée, l'urine est retenue dans le sang, s'y corrompt, ainsi que la lymphe & les liqueurs qui en sont séparées (313.) : de-là l'inquiétude, la soif, les nausées; les vomissemens, la salivation, la matière de la transpiration, la sueur sentent l'urine; le frisson, le vertige, le délire, la convulsion, la léthargie, la mort suivent.

560. La transpiration augmentée plus qu'il ne convient, abat les forces; cause la défaillance, la mort subite (427, 4.). Lorsqu'elle est supprimée, elle dessèche & roidit les tégumens, obstrue les vaisseaux, augmente la masse des humeurs; produit un sentiment de pesanteur, lorsqu'on se tient debout, la lassitude, l'inquiétude, l'engourdissement de l'ame, les congestions dans les parties, les tumeurs, les douleurs, les inflammations, à moins qu'il ne succède promptement une heureuse augmentation d'autres excrétions. Lorsqu'à la rétention de cet excrément

ſe joint l'acrimonie, celle-ci donne lieu aux fièvres, aux éréſipèles, au rhumatiſme, à la goutte.

561. Les trop grandes ſueurs deſſèchent le corps, l'affoibliſſent; reſſerrent les humeurs (282.), par la privation de l'eau qu'elles contiennent, donnent au ſang une affection inflammatoire (367.), atrabilaire (284, 365.), relâchent la cohérence qu'il y a entre la lymphe & le ſédiment (319.); épaiſſiſſent les autres excrémens, les diminuent, les rendent imméables, &, les pores étant trop ouverts, donnent au corps une ſenſibilité dangereuſe pour le froid. On comprend par ce qui a été dit plus haut, combien de maux peuvent réſulter de-là. Lorſqu'on éprouve le froid, la ſueur ſupprimée tout d'un coup produit les mêmes accidens que la tranſpiration ſupprimée (560.). De même ſi on arrête par art une ſueur habituelle & périodique, ou qu'elle s'arrête d'elle-même, il en réſulte ſouvent des maux très-fâcheux.

562. L'évacuation immodérée de la ſemence eſt nuiſible non-ſeulement par la perte qui s'enſuit d'une liqueur très-utile, mais même par l'action convulſive qui accompagne ſon émiſſion, & qui eſt trop ſouvent répétée. En effet, le très-grand plaiſir qu'on éprouve alors, eſt ſuivi d'un relâchement général des forces, qui ne peut

long-temps avoir lieu, ſans affoiblir les organes: or, plus les philtres du corps ſont épuiſés, plus ils tirent d'ailleurs à eux d'humeurs; & les liqueurs étant ainſi attirées vers les parties génitales, les autres parties en ſont privées & appauvries. Le trop grand uſage des femmes produit donc la laſſitude, la foibleſſe, l'immobilité, la démarche efféminée, les douleurs de tête, les chaleurs, les convulſions, l'affoibliſſement de tous les ſens; & ſur-tout de la vue; l'aveuglement, la folie, la circulation fiévreuſe, le deſſéchement, la maigreur, la phthiſie, la conſomption, la langueur. Ces maux augmentent & deviennent incurables, à cauſe du deſir continuel des femmes, que contracte enfin autant l'eſprit que le corps; deſir qui fait auſſi qu'en dormant, des phantômes obſcènes exercent l'imagination; & les parties, ſi ſenſibles au moindre attouchement, s'échauffent à la première occaſion, enſorte que la plus petite quantité de ſemence reparée eſt à charge & irritante, devant s'échapper par le plus léger effort, ou même ſans effort, des réſervoirs relâchés. Auſſi voit-on évidemment pourquoi cette paſſion ruine ſi fort la fleur de l'adoleſcence, pourquoi elle eſt ſi pernicieuſe aux vieillards. Cependant il y a, eu égard à cette eſpèce de forces, dans les hommes de même âge, une très-grande variété; car un

exercice modéré du coït fait languir les uns, tandis qu'un exercice très immodéré du même acte épuise à peine les autres.

563. Il est plus rare que la trop grande sagesse soit nuisible : on a cependant vu qu'elle étoit funeste aux hommes naturellement lascifs, en qui la semence abonde, par la pollution qui affoiblit, l'écoulement vénérien, l'opplétion, la tumeur, la douleur, l'inflammation des parties séminifères, l'épaississement, la corruption de la semence retenue, le *satyriasis*, les spasmes, la mélancolie, la manie vénérienne. C'est de-là quelquefois que tirent leur origine, chez les femmes, la langueur des forces, les fleurs blanches, la pâleur, le mal hystérique, la fureur utérine. Si on arrête l'éjaculation de la semence dont on a excité la sortie, il survient spermatocèle, circocèle, squirrhe, cancer des testicules.

564. La préparation & l'excrétion du lait, supérieure à l'aliment & aux forces de la nourrice, le corps étant privé de sa nourriture, & les matières âcres, terreuses & inertes restant, occasionne la foiblesse, la pâleur, la maigreur, une circulation vacillante, la fièvre hectique, la phthisie, les sueurs abondantes, & les fausses-couches dans l'état de grossesse. Lors de plus que les mamelles sont trop souvent tirées, la force nerveuse dépérit aussi, & l'irritabilité

(190.), le défaut de courage, la foibleſſe, les palpitations de cœur, le vertige, l'affoibliſſement, la diminution des ſens & ſur-tout de la vue, les ſpaſmes hyſtériques ſurviennent. Les voies de mamelles étant obſtruées par un ſpaſme qui provient de la frayeur, ou d'une autre affection de l'ame, du froid exceſſif ou d'autres cauſes, la matière lymphatique contenue dans le ſyſtême des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, fourniſſant du lait, par une préparation ultérieure, eſt portée à la matrice, au péritoine, & à tous les viſcères, ſur-tout du bas-ventre, préparés par la groſſeſſe, l'accouchement, & qui jouiſſent en partie d'un rapport étroit avec les mamelles: cette matière acquérant une âcreté variée par la ſtagnation, la fièvre, &c.; âcreté qui le plus ſouvent devient putride, fait léſion en irritant, picotant & chargeant ces parties, & produit après la fièvre, l'inflammation, la gangrène, & une inſigne corruption des viſcères abdominaux (331.).

Mais la ſuppreſſion du lait préparé eſt ſuivie de la diſtenſion, tumeur & douleur des mamelles, de la fièvre, de l'inflammation, de la ſuppuration, du ſquirrhe, ou, s'il eſt porté avec violence vers les parties génitales, internes & contiguës, avec leſquelles les mamelles ont un très-grand rapport, il eſt ſuivi d'irritation des parties affectées, d'inflammation, de fièvre jointe à un

épanchement purulent de l'humeur dépoſée par métaſtaſe. Cette fièvre dite *puerpérale*, la même que la première, mais cependant d'une origine un peu différente, eſt due le plus ſouvent à l'aberration du lait, l'humeur abdominale qu'on a trouvée dans les cadavres, reſſemblant en conſéquence à un lait alcaleſcent, corrompu par la ſtagnation, la chaleur, la putridité : quelquefois auſſi le lait eſt très-ſain, & cette fièvre eſt due à d'autres cauſes. Ceux, en effet, qui penſent que la cauſe en eſt toujours dans le lait, ſa ſecrétion étant arrêtée, paroiſſent ſe tromper, puiſque dans toute fièvre un peu forte, il y a toujours une interruption quelconque dans la ſecrétion du lait.

La collection ſans doute remarquable des humeurs, lors de la groſſeſſe, dans la matrice & les parties qui lui ſont contiguës, à cauſe des vaiſſeaux qui, même après l'accouchement, fourniſſent des humeurs avec plus d'abondance, par l'atonie des parties, à la ſuite de la dilatation, de la contraction, fait aiſément qu'il s'amaſſe dans ces parties des humeurs aqueuſes, lymphatiques, quelquefois auſſi ſemblables à du lait, à cauſe de l'huile animale de l'épiploon, du méſentère, liquéfiée par la fièvre, & mêlée avec d'autres humeurs. Mais l'effort étant tourné d'un autre côté, il naît des douleurs rhumatiſmales, des

amas d'humeurs dans d'autres parties, & tout ce qui s'ensuit, à moins qu'il ne se fasse à temps une évacuation par la transpiration, les sueurs, les urines, les selles, les lochies, les règles.

565. Les suites des trop grandes pertes de sang, de quelque endroit que vienne l'écoulement, sont la disette du fluide vital (393.), l'abattement des forces, la lenteur de la circulation, l'extinction de la chaleur naturelle, la pâleur, le dépérissement de toutes les actions, l'amas des matières cruës, aqueuses, blêmes, muqueuses dans les humeurs (283, 287, 354, 360, 363, 366.), la foiblesse des solides (157.), la cachexie, la leucophlegmatie, l'hydropisie. La suppression de l'écoulement sanguin ou naturel, ou périodique depuis long-temps, n'est pas moins dangereuse. En effet, il s'amasse naturellement dans la plupart des tempéramens une certaine quantité d'humeurs superflues, qui rendent non-seulement nécessaires, mais même supportables, les évacuations, & réparent, en outre, continuellement ce qu'on a perdu par ces évacuations. C'est ainsi que les saignées faites, même sans nécessité, dégénèrent en une habitude à laquelle on ne peut manquer, sans qu'il en résulte quelque accident (484.) : de-là les différentes espèces (387 à 392.) de pléthores, universelle, particulière; l'écartement des parois

des vaiſſeaux, l'interception de la circulation, les différens efforts de la nature pour ſe débarraſſer, les mouvemens irréguliers, les ſpaſmes, l'amas d'humeurs dans certaines parties (411.), l'inflammation, l'erreur des fluides circulans (399.), des fluides engagés (400.), des fluides ſéparés (401.), des fluides épanchés (402, 403.); des fluides ſecrétoriés (405.), & ſur-tout les hémorrhagies ſurprenantes par des endroits extraordinaires.

De l'origine & des accidens de la pierre.

566. ON peut avec aſſez de raiſon mettre la pierre au nombre des matières retenues, quoique cependant on ait auſſi raiſon de la ranger dans une autre claſſe. Elle a, en effet, pour baſe une matière terreuſe, qui, à la vérité, eſt très-abondante, tant dans les parties ſolides & fluides du corps humain (137.), que dans les alimens (148.) que nous prenons, mais dont en même temps le ſuperflu doit être chaſſé à propos au dehors avec les autres excrémens, pour que l'état ſain ſubſiſte. Si donc les molécules de cette terre retenue, ſtagnante, après s'être ſéparées des autres prin-

cipes (320.), viennent à ſe rapprocher mutuellement, elles peuvent former une pierre.

567. L'hiſtoire de la médecine apprend qu'il n'y a preſque aucune partie du corps, qui quelquefois ne ſoit ſujette à cette concrétion, laquelle occupe ſur-tout ce qu'on appelle les premières voies, & les organes deſtinés à la bile & à l'urine, & qui communiquent très-immédiatement avec les premières voies. On dira, en conſéquence, que les humeurs les plus ſujettes à devenir pierreuſes, ſont celles qui ſont les plus expoſées au mélange des matières crues.

568. Les particules terreuſes des alimens que l'on prend, devenues ſtyptiques, principalement par l'acide qu'elles contiennent, retenues dans l'eſtomac ou dans les inteſtins, & ayant trouvé dans ces parties un petit corps ſolide quelconque, auquel elles puiſſent s'attacher, & qui puiſſe leur ſervir de baſe, collées enſemble par les ſucs qui y abondent, épaiſſies par une agitation continuelle, forment peu-à-peu dans ces parties une pierre dont il eſt très-difficile de ſe débarraſſer, qu'il eſt cependant plus ordinaire de trouver dans les brutes que dans l'homme; c'eſt ce que prouvent les pierres d'aigle, & les bezoarts.

569. L'urine très-ſaine, bien cuite, limpide, paſſée même à travers un papier, ſéjournant dans un vaſe, dépoſe à la contiguité de ſa ſuperficie,

des grains très-petits, qui, avec plusieurs autres que fournit la nouvelle urine qui est filtrée de temps en temps, forment enfin un sédiment composé des véritables élémens de la pierre.

570. Un corps solide, indissoluble, arrêté dans la cavité de la vessie urinaire d'un homme ou d'un animal vivant, est promptement enduit d'une croûte semblable qui augmente tous les jours, sans même que l'urine ait aucun vice. La pierre, née une fois dans les voies urinaires, croît de la même manière, &, en y séjournant, acquiert un volume à ne pouvoir plus passer par les conduits.

571. Aussi presque toutes les pierres ont dans leur centre un noyau qui est la base de la première croûte, sur laquelle il s'en forme circulairement plusieurs autres, dont les plus internes sont moins considérables que les externes, & qui sont des marques de l'accroissement qui s'est fait peu-à-peu.

572. L'analyse chymique démontre cependant que cette cohésion n'est pas l'effet de la terre seule, & qu'il y entre aussi un peu d'eau, de sel, & de phlogistique, & beaucoup de matière élastique, par un mélange semblable à celui qui a lieu dans l'assemblage des parties solides du corps (132, 133, 146.). L'examen plus exact d'une pierre récente nous fait aussi découvrir que les couches pierreuses sont composées de grains sem-

blables aux cryſtaux des ſels. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que quelquefois on remarque très-diſtinctement, ſur la ſuperficie extérieure, de ces eſpèces de grains qui ſont aſſez conſidérables.

573. On peut réſumer de ce qui vient d'être dit (569,, 573.), que les élémens de la pierre diſſous véritablement dans l'urine ſaine, comme les ſels dans l'eau, ſont dans un état de fluctuation; duquel ils ſe développent en forme de cryſtaliſation chymique; s'uniſſent, en formant, par une attraction mutuelle, des grains plus conſidérables, qui eux-mêmes ſe lient les uns aux autres, & s'attachent aux corps qu'ils rencontrent. Cette opération étant ſouvent répétée, il ſe forme, tant dans l'homme qu'au dehors, des couches pierreuſes, & enfin une pierre qui doit ſa naiſſance à l'urine. Cette manière d'expliquer la formation de la pierre eſt confirmée par la génération du tartre produit par le vin, du vitriol & du tuf par les eaux.

574. En vain objecteroit-on que la matière ſoluble d'abord par l'eau, ne peut s'y réſoudre après ſon développement, & eſt ſans ſaveur; ce qui eſt contraire à la nature des ſels. On trouve dans l'hiſtoire naturelle & la chymie, pluſieurs de ces ſortes d'exemples.

575. C'eſt pourquoi on peut auſſi expliquer comment une vie ſédentaire, la ſituation où l'on eſt

eſt long-temps couché ſur le dos, un tempérament trop froid, l'embonpoint extraordinaire du ventre, les différens vices des voies urinaires, l'obſtruction, l'inflammation, l'ulcère, le ſquirrhe, les callofités, l'introduction de corps hétérogènes dans les voies urinaires, favoriſent autant la formation de la pierre. Toutes ces cauſes donnent, en effet, lieu au développement & au dégagement des ſels quelconques.

576. Il n'eſt donc pas beſoin ici de fermentation, de putréfaction, d'un eſprit furieux, de petits clous de fer, d'un mucus glutineux, ou de pointes alkalines, volatiles, qui cimentent la terre. Il eſt plus aiſé d'imaginer que de démontrer ces ſortes de liaiſons.

577. Il faut cependant reconnoître de plus une certaine diſpoſition particulière, interne, héréditaire, innée, ou acquiſe après la naiſſance, qui fait, toutes choſes égales d'ailleurs, que, de deux ſujets, l'un a plutôt la pierre que l'autre. Les parties ſolides des voies urinaires, diſpoſées de manière qu'elles retiennent trop long-temps l'urine, ou favoriſant trop aiſément l'adhéſion des particules urineuſes, peuvent contribuer à cette infirmité. Mais il paroît qu'il faut ſur-tout accuſer le vice de l'urine, par lequel ſes particules terreuſes ſont beaucoup trop abondantes, ou cherchent à ſe ſéparer (371.) plus promptement

qu'il ne convient, & lorſqu'elles ſont encore dans le corps : c'eſt ce qui fait qu'on rend par les urines, des graviers, qui ſont développés en plus grand nombre, & plus promptement par l'action de piſſer, à moins qu'ils ne trouvent intérieurement l'occaſion de s'unir ; car alors ils forment une pierre.

578. L'expérience apprenant donc que les perſonnes les plus ſujettes à la pierre ſont les enfans, les vieillards, celles qui ſont oiſives, d'un tempérament froid, qui uſent d'alimens acides ou aigres, de vins âpres, qui ont des âcretés, les hypochondriaques, les hyſtériques, les goutteux, il eſt vraiſemblable que cette diſpoſition vient de la ſurabondance d'une matière acido-terreuſe dans les urines. La nature des diſſolvans de la pierre n'a rien de contraire à cette opinion, ni à ce que démontre la chymie ſur les acides que la terre abſorbe.

579. Quoique le caractère de la pierre biliaire ſoit un peu différent, ſon origine doit cependant être regardée comme la même. Elle ſuppoſe un changement vicieux preſque certain de la qualité naturelle de la bile, parce que, lorſqu'elle eſt ſaine, elle ne ſe dépouille pas plus que l'urine (569.) de la terre qu'elle contient : de-là les différentes eſpèces de couleurs jaunes, vertes, livides, noires, blanches, griſes (372.), & la

ertu ignée, qui n'eſt pas la même dans toutes es pierres biliaires, auſſi bien que la peſanteur qui n'eſt que relative. Les unes ſe diſſolvent en grande partie dans l'eau chaude, tandis qu'il n'en eſt pas de même des autres. Il n'eſt pas bien conſtant, quoiqu'on les trouve dans les organes qui ſéparent la bile, qu'elles ſoient toujours & uniquement produites par cette liqueur : leur naiſſance, au reſte, eſt principalement due à l'uſage des alimens trop ſecs, & à la vie oiſive, lorſque la matière la plus épaiſſe de la véſicule du fiel, & qui doit ſortir par les ſelles, eſt au contraire retenue.

580. Il eſt aiſé de comprendre & d'expliquer, par l'application de ce qui a été dit jusqu'ici (568 à 579.), les différentes eſpèces de concrétions pierreuſes (567.), qui naiſſent quelquefois dans les autres parties du corps, tant ſolides que fluides.

581. Au ſurplus, dans quelque partie du corps que ſoient ces concrétions, leur puiſſance nuiſible eſt purement mécanique, & produit des effets très-évidens. En effet, par leur maſſe, leur poids, leur dureté, elles preſſent, compriment, appeſantiſſent les parties voiſines, bouchent les canaux; ce qui intercepte le paſſage des humeurs, trouble & arrête la circulation, les ſécrétions, les excrétions. Le mouvement, le froiſſement,

le frottement détruiſent, irritent les ſolides tendres, attirent les humeurs, déchirent les vaiſſeaux, & produiſent ainſi la douleur, la chaleur, l'inflammation, la ſuppuration, la gangrène, les calloſités. L'augmentation continuelle du calcul accroît auſſi ces maux. Si on applique à chaque partie, à leurs fonctions, & à leurs rapports réciproques, ce qui vient d'être dit, on découvrira l'origine de pluſieurs affections qui ſont certainement très-graves.

Des puiſſances morbifiques animées.

582. TOUT eſt plein de la vie animale. L'air, l'eau, la terre, les demeures ordinaires de la nature, fourmillent de toutes parts d'êtres vivans. Le nombre d'animaux preſque inviſibles eſt ſurtout étonnant; & ils ſemblent avoir la vertu de ſe multiplier, d'autant plus qu'ils ſont compoſés de corps plus petits. Ajoutez à cela leur très-grande voracité, & leur ſagacité; leur induſtrie admirable, tant à chercher leur nourriture qu'à dreſſer leurs nids : d'où il arrive que non-ſeulement ils ſe jettent ſur toutes les eſpèces de végétaux, mais même font ſervir les plus grands animaux à leur nourriture; ſe logent chez eux-

mêmes, & se défendent de leur force supérieure, par leur petitesse & leur nombre.

583. Il y a donc nombre d'occasions où l'homme peut aussi être lésé par ces ennemis, à moins qu'étant une fois entrés, ils ne soient étouffés ou rejettés à temps. Ils s'attachent à la superficie extérieure du corps, s'insinuent eux-mêmes ou insinuent leurs œufs par les pores de la peau, ou en faisant de petites plaies : ils peuvent aussi pénétrer dans l'intérieur, en entrant par les ouvertures extérieures, qui sont en assez grand nombre. Ils gagnent aisément les premières voies de la digestion, étant charriés avec l'air principalement, les alimens, les boissons.

584. Aussi est-il prouvé par les observations des praticiens, que plusieurs espèces d'animaux font quelquefois leur nid dans l'homme, tant intérieurement qu'extérieurement, & qu'il n'y a aucune partie, soit interne, soit externe, qui soit entiérement exempte de cet embarras, à la différence cependant, que celles qui ont extérieurement des ouvertures plus grandes, en sont plus souvent assiégées que les autres.

585. A peine y a-t-il quelqu'un qui doute que ces petits animaux, ceux même que l'on rencontre hors de l'homme, mais chez qui on les trouve quelquefois, ne soient venus du dehors, soit déjà enveloppés, soit encore cachés dans

leur ſemence qui, ayant trouvé dans l'intérieur du ſujet, des qualités analogues aux ſiennes, a enfin fait éclorre un animal de ſon eſpèce.

586. Mais doit-on chercher une autre origine aux vers des inteſtins, au ver rond, au plat, à l'aſcaride, parce qu'ils ſont comme domiciliés & propres aux inteſtins des animaux & ſur-tout des hommes, & qu'on ne les trouve jamais ailleurs, ou du moins très-rarement? Tirent-ils leur naiſſance équivoque de la pourriture? Doivent-ils leur origine à une faculté arbitraire; ou, étant nés tous enſemble, dès le commencement du monde, avec le genre humain, n'ont-ils fait que paſſer d'un individu dans un autre de même eſpèce, c'eſt-à-dire, du corps d'un homme dans celui d'un autre? ou bien quelques-uns naiſſent-ils d'une ſemence autre que celle qui leur eſt propre, ou d'inſectes d'une autre nature, qui, ayant pénétré dans l'intérieur du corps humain, dégénèrent en une autre eſpèce, à cauſe de la nourriture différente & d'autres qualités? On ne peut admettre toutes ces opinions, parce qu'elles répugnent trop aux loix communes de la génération, que des obſervations fidelles ont également fait découvrir dans les plus petits comme dans les plus grands animaux.

587. Puis donc que ces vers conſervent leur nature & leur eſpèce, ne ſe trouvent (583.) que

dans les premières voies, attaquent plus ou moins ou même jamais, certaines perſonnes préférablement à d'autres, ce qui dépend de la différence qu'il y a dans l'âge, le ſexe, le tempérament, le genre de vie, l'air, les alimens, les boiſſons, les pays, la ſaiſon, &c. Comme en outre les mêmes vers n'attaquent pas les mêmes perſonnes, le ver rond ſe trouvant chez les unes, l'aſcaride chez les autres, le *tænia* chez d'autres, l'analogie perſuade certainement que ce ſont les mêmes animaux que l'homme reçoit du dehors (583.), & qu'ils ont une origine commune avec les premiers (585.), & enfin qu'ils ſe multiplient intérieurement, de la même manière que les autres animaux, à moins que les forces de la nature ne l'emportent, & ne les détruiſent. Quoique ce ſentiment ait auſſi ſes doutes qu'il eſt difficile de réſoudre, ils ne ſont cependant pas ſi conſidérables qu'on ne puiſſe eſpérer de venir à bout, par un examen plus ſcrupuleux, de les éclaircir entiérement. Il ne faut pas rejetter tout d'un coup un ſyſtême dicté par la nature même, parce que, à cauſe des bornes des connoiſſances humaines, il préſente peut-être quelque obſcurité.

587 *. Les célèbres Muller, Pallas, Gotz, Blachius, Leske, parmi les modernes, ont répandu tant de lumières & de connoiſſances ſur la génération des vers, que ce qui avoit paru autrefois

aux médecins moins prouvé & à peine explicable ; paroît aujourd'hui hors de doute & confirmé par des obſervations très-exactes & très-fidelles. Quoique en effet il y ait des vers & d'autres inſectes qui viennent du dehors & pénètrent dans le corps, des cirons, des fantômes de pluſieurs inſectes dépoſés dans les différentes parties des animaux; différens vers terreſtres & aquatiques, qui peuvent bien vivre quelque temps dans le corps, & lui être nuiſibles, mais qui ne peuvent s'y multiplier; la preuve cependant que tous les vers des inteſtins & les *tænia* hydatigènes, qui ont leur ſiège dans une partie quelconque du corps, ſont ſemblables à des animaux, ne peuvent vivre que dans un corps animal, & engendrer une race de leur eſpèce, cette preuve ſe tire des vers de la même eſpèce, qui ne ſe rencontrent dans un corps animal, que ſous une certaine eſpèce, de la préſence de ces mêmes vers, qui n'eſt pas rare dans le fœtus, ſoit avant ſa naiſſance, ſoit peu de temps après; des vers qui ſe préſentent dans une partie quelconque interne du corps, d'une eſpèce particulière de vers, qui n'appartient qu'à pluſieurs eſpèces d'animaux, qui ont une ſtructure proportionnée à ces animaux; d'une multitude infinie d'œufs, &c. : ajoutez à cela que ceux qui ſont ſains ne croiſſent que dans un corps animal, que

les forces digeſtives, ſuffiſantes pour diſſoudre, digérer les parties les plus dures, n'ont aucune action ſur ces vers, qu'ils ne produiſent pas toujours des maladies, & qu'ils ne paſſent pas d'une eſpèce particulière d'animal à une autre. Auſſi, quoique l'on ne connoiſſe pas encore l'origine des premières ſemences de vers, les uns penſant qu'elles viennent de la mère à l'enfant, les autres croyant qu'elles naiſſent même avec l'embryon; ce qu'il y a au moins de conſtant, c'eſt que la ſemence des vers ne ſe trouve pas ailleurs que dans le corps animal, que ce n'eſt que là qu'elle ſe développe. De ce qu'un ver d'un genre ou d'une eſpèce particulière d'animaux, paſſant dans une autre, peut vivre dans celle-ci, ou s'y multiplier, cela ne détruit pas entiérement l'opinion des ſemences des vers, ou des vers même avalés avec l'eau, ou entrés d'une autre manière, avec l'air, &c., dans le corps, & s'y développant & s'y multipliant.

588. Il arrive ſouvent que la ſanté n'eſt pas altérée par cette eſpèce de ſociété; mais auſſi le plus ſouvent elle cauſe différentes eſpèces de léſions, ſur-tout lorſqu'elle occupe les parties intérieures. Ainſi le volume, le nombre, l'amas entortillé de vers dans les premières voies, produiſent la peſanteur, les embarras, les obſtructions, les coliques; le mouvement, la marche

rempante, la ſuccion de ces animaux irritent les nerfs, excitent les nauſées, les vomiſſemens, les hoquets, l'inquiétude, les mouvemens irréguliers de l'eſtomac & des inteſtins, les ſpaſmes, les rapports, les vents, les borborygmes, les différentes douleurs dans le ventre, les tumeurs; mettent le trouble dans la digeſtion des alimens, empêchent la réſorption du chyle; le ventre eſt tantôt reſſerré, tantôt lâche. Quelquefois l'éroſion ayant auſſi lieu, excorie, enflamme, ulcère, perce les parties : de la conſomption du chyle naît la faim canine, la boulimie. Les œufs des vers, ceux qui ſont morts, les matières récrémenticielles rendent viſqueux le mucus naturel, l'accumulent, épaiſſiſſent, corrompent les menſtrues de la première digeſtion, &, amaſſant toujours de nouvelles matières fécales, répandent fort loin la putridité : tels ſont les maux locaux.

589. Mais les différens rapports, en grand nombre, des organes de la digeſtion avec tout le corps, fait que les autres parties ſont, en même temps, affectées. En effet, la privation du *nutritum* produit la maigreur, la pâleur, la foibleſſe, l'atrophie : le vice du chyle, qui n'eſt ni bien digéré ni dépuré, mêlé même avec des matières étrangères, étant ainſi porté dans les ſecondes voies, dégénère en cacochymie & cachexie. L'irritation enfin, produite par les organes

du mouvement & du ſentiment, & par leurs forces, s'étendant de tous côtés, peut donner lieu à toute ſorte d'affections ſpaſmodiques : de-là le déſordre dans la circulation des humeurs, la palpitation du cœur, le pouls petit, foible, intermittent ; les défaillances, les friſſons, la fièvre, les différentes douleurs, le vertige, l'aveuglement, le tintement des oreilles, les inſomnies turbulentes, les frayeurs, le délire, la perte de la voix, la paralyſie, la catalepſie, l'apoplexie, le *tetanos*, les mouvemens convulſifs ſur-tout, & les attaques d'épilepſie tout-à-fait ſingulières.

590. On voit, de reſte, par ce qui vient d'être dit (588, 589.), quels maux peuvent ſurvenir, lorſque quelque eſpèce d'animal s'eſt niché dans d'autres parties internes ou externes (584.) du corps vivant.

Des autres cauſes nuiſibles venant du dehors.

591. IL y a encore pluſieurs agens, non compris parmi ceux que nous avons déjà détaillés, qui, heurtant accidentellement, ou à deſſein, la ſuperficie du corps, ou l'attaquant avec violence, ne doivent pas être paſſés ſous ſilence, parce qu'ils ſont très-capables de produire des maladies.

592. Les habillemens, que l'habitude plus que la nature a rendu néceſſaires à l'homme, preſſent par leur volume, leur poids, leur étroiteſſe, les parties qu'ils environnent, retréciſſent les vaiſſeaux, empêchent la progreſſion des humeurs, repouſſent celles qui ſont contenues, & uniſſent enſemble les fibres des ſolides. Mais s'ils ſont aiſés, ils augmentent (433, 434.) la force naturelle, la vigueur de la circulation vitale, l'action mutuelle des parties contenantes & des contenues, le frottement, la chaleur innée; ils ſervent d'appui aux tégumens, aux nerfs, aux fibres, aux muſcles, & ſont, en conſéquence, très-ſalutaires aux perſonnes foibles. Mais la preſſion trop forte cauſe, ſuivant le degré où elle eſt, pluſieurs maux très-différens : de-là l'affection inflammatoire (367.) des humeurs, leur putridité (313.), la difficulté de leur paſſage par les artères, & de leur retour par les veines, l'interception de la force nerveuſe, le défaut égal, en conſéquence, de la nutrition & de l'accroiſſement; le changement vicieux de la matière qui compoſe les ſolides, & enfin les différentes eſpèces d'adhéſion qu'ils contractent (209, 6.). Tandis que les parties expoſées à la preſſion éprouvent ces accidens, le contraire arrive dans les autres, c'eſt-à-dire, l'affluence, l'accumulation, la précipitation plus grande des fluides; la

diſtenſion, la dilatation, le relâchement, l'écartement, la diviſion des canaux (203.), toutes les eſpèces d'erreurs de lieu des fluides (397 & ſuiv.), le trop grand accroiſſement (261.), les différentes tumeurs, la deſtruction de la proportion & de l'équilibre qui eſt entre les parties, les forces, les actions, &c. : de-là l'inquiétude, la douleur, l'œdème, l'inflammation, la gangrène, la ſtupeur, la paralyſie, l'apoplexie, l'hémoptyſie, le piſſement de ſang, les fauſſes-couches, les différens vices dans la conformation, la ſituation, l'union des parties; accidens qui ont lieu principalement dans les ſujets délicats & foibles.

593. Les vêtemens placés entre l'atmoſphère & la peau, dont la chaleur les échauffe, garantiſſent du froid de l'air, augmentent la chaleur des extrémités du corps, amolliſſent les parties échauffées, y attirent les humeurs, après les avoir tirées d'autres parties. Si, conſidérées de cette manière, ils ſont ſouvent très-utiles, il arrive auſſi quelquefois qu'ils ſont très-nuiſibles (424, 425.) : il n'eſt pourtant pas indifférent que la matière dont ils ſont formés, ſoit de lin, de coton, de peau, de ſoie, de laine, de plume, de poil, parce que tous ne communiquent pas le même degré de chaleur.

594. Ils s'imbibent auſſi de l'humide, & le retiennent plus ou moins; mais plus, s'ils ſont

composés de matière animale, que s'ils sont formés de matière végétale. Ainsi ils agissent de différentes manières sur les vaisseaux cutanés, & varient, augmentent, arrêtent de plusieurs façons, quelquefois avec danger, par la succion, ou l'intro-pulsion, l'excrétion & la résorption cutanées : c'est aussi à quoi contribue beaucoup le changement trop fréquent, ou trop rare, de vêtemens.

595. En comparant ensemble ce qui vient d'être dit (592 à 594.) avec ce qui a déjà été dit (428, 445.), on peut comprendre pourquoi le changement mal placé des habits d'hiver ou d'été, ou la dénudation subite des parties couvertes, ou la négligence de proportionner ses habillemens aux vicissitudes de l'air, causent souvent, sur-tout à ceux qui n'y sont pas accoutumés, des maux en si grand nombre, & si graves : on conçoit aussi ce que peuvent produire les courtes-pointes, les matelas, les jarretières, les ligatures, &c.

596. Les corps liquides, mols, solides, que l'on met nombre de fois avec avantage pardessus les parties du corps, sont cependant quelquefois nuisibles par le froid, la chaleur, la pression, l'humidité, la sécheresse qu'ils causent; par la vertu singulière de la matière qui les forme, par sa pénétration, par la manière & le temps de

les appliquer, & enfin par la différente complexion des parties ſur leſquelles on les applique. On évalue par la même manière d'agir les forces des bains.

597. Mais les corps gras, appliqués par dehors, ſous différens noms, ou par enduit, peuvent de plus être nuiſibles, en ramolliſſant, en bouchant les pores, & ſupprimant, en conſéquence, la tranſpiration, ou lorſqu'ils ſont, en même temps, âcres, en irritant & attirant les humeurs : de-là la douleur, la fièvre, l'inflammation, l'éréſipèle, les puſtules, &c. L'humeur gluante & viſqueuſe n'empêche pas ces corps gras abſorbés de pénétrer & d'acquérir dans tout le corps ou dans des parties beaucoup éloignées, en variant conſidérablement leurs effets, &, la cauſe irritante étant répandue fort loin, d'acquérir, dis-je, des forces qui leur ſoient propres ; enſorte qu'on a bien de la peine à les faire ſortir de nouveau.

598. Tous les corps lancés avec violence, du dehors, qui viennent heurter nos parties, ou réſiſtent trop rudement à nos mouvemens, ont coutume, en troublant, par une action mécanique, la cohéſion, la ſituation, l'union des parties, de produire des maladies, ſur-tout organiques (212.), des fractures (217.), des plaies (218.), des luxations (226.), des hernies (230.), des chûtes des parties (248.), des vices dans le

nombre (258.); dans la conformation (259.), dans la grandeur des parties (260.), & les différentes eſpèces de maux qui ſuivent ces maladies; c'eſt pourquoi le volume, le poids, la figure, la vîteſſe, la direction du corps lancé, comparés avec la cohéſion, la ſtructure, la poſition, &c. de la partie affectée, déterminent le genre & le degré de léſion.

599. On peut auſſi mettre de ce nombre les accidens qui arrivent à l'enfant par les travaux laborieux, les accouchemens mal dirigés, la groſſiéreté & la négligence de la nourrice ou de la garde, en preſſant, tirant, contournant, ébranlant, bleſſant les parties; accidens qui ſont d'autant plus fâcheux, que le corps très-tendre de l'enfant eſt moins capable de réſiſtance. Le fœtus, pendant le temps de la groſſeſſe, n'eſt pas entiérement exempt de ces ſortes de violences.

600. Il ne faut pas comprendre par-là cette puiſſance ſi variée, qu'on a coutume d'attribuer à l'imagination des femmes enceintes, & par laquelle on prétend que le corps de l'enfant eſt changé : il en ſera de même de cette qualité morbifique qu'on dit venir des enchantemens. La raiſon de ces deux cauſes n'eſt-elle donc pas la même ? Ne doit-on pas ajouter foi autant à l'une qu'à l'autre ?

601. Lorſque le feu agit ſur une partie du corps

avec

avec une force bien ſupérieure à ce qu'il lui eſt poſſible d'endurer, il peut, en excitant un mouvement très-violent dans les humeurs, en les développant, les répandant, les diſſipant, les deſſéchant; en criſpant les fibres & les vaiſſeaux, les rompant; en formant du tout une eſcarre informe; il peut, dis-je, produire très-promptement tous les degrés de l'inflammation, juſqu'au ſphacèle le plus terrible.

602. Quelquefois auſſi des corps étrangers ſolides pénètrent dans l'intérieur du corps. Comme la nature ne peut les digérer, comme ils ne peuvent aiſément traverſer les parties, ni être encore chaſſés au dehors, ils deviennent tôt ou tard nuiſibles : tels ſont les os, les petites pierres, des aiguilles, des brins de paille, des clous, des balles, des morceaux de métaux, de verre; des poils, des morceaux de viande conſidérables, & autres corps ſemblables qui ſe gliſſent dans l'intérieur, tantôt par les ouvertures naturelles de l'extérieur, tantôt par des plaies.

603. Ces corps bleſſent par leur volume, leur poids, leur dureté, leur figure, les mouvemens qu'ils font, en obſtruant, appeſantiſſant, comprimant, irritant, froiſſant, faiſant plaie. Mais s'ils ſont de nature à pouvoir être diſſous par les humeurs dans leſquelles ils ſe baignent, ils ont coutume de ſe porter encore bien plus loin,

& de nuire avec une force singulière. Il arrive souvent qu'ils contractent adhérence avec des matières terreuses, muqueuses, écumeuses, coagulées; ce qui donne lieu à différentes espèces de concrétions (568, 570, 571.).

604. Ils doivent donc produire toutes sortes d'effets, à raison de la diversité des parties qu'ils occupent. Etant entrés par une plaie, & s'étant plongés dans la graisse; après être resté souvent des années sans causer aucun accident, après avoir changé fréquemment de place, ou bien ils sont enfin poussés au dehors, où irritant les parties, ils les enflamment, les ulcèrent, ou causent, au moment qu'on s'y attend le moins, des hémorrhagies internes, des convulsions, des paralysies, & quelquefois une mort subite. Etant engagés dans le larynx, ou poussés fort avant dans la trachée-artère, ils suffoquent tout d'un coup, ou font périr peu-à-peu par une toux violente, par l'inflammation, l'ulcération, la phthisie. Lorsqu'on les a avalés, tant qu'ils restent dans l'œsophage, l'estomac, le pylore, les intestins, ils jettent le trouble dans ces parties, de différentes manières, par l'obstruction, l'inflammation, les ulcères qu'ils y excitent, en les perçant, en formant les pierres (568.). Ne passent-ils pas quelquefois des premières voies dans la vessie urinaire? & par quel chemin? Tous les corps

qui, retenus dans quelque endroit, baignent dans l'urine, ſont enduits, à la longue, de couches pierreuſes (570.). On conçoit de reſte quels maux doivent produire ces corps, lorſqu'ils ſe ſont inſinués dans le nez, les yeux, les oreilles.

605. Telles ſont les principales puiſſances nuiſibles qui peuvent affecter le corps humain. Mais, comme pluſieurs concourent enſemble pour nuire, tandis que pluſieurs autres agiſſent contradictoirement, il faut de même que les maux qu'elles peuvent cauſer ſoient plus ou moins violens, ou adoucis & détruits, ſuivant le différent concours des puiſſances ſemblables ou diſſemblables.

Des ſemences morbifiques (75.).

606. L'AFFINITÉ mutuelle, qui doit être entre les ſemences morbifiques & les puiſſances nuiſibles, le grand nombre de maladies, à la production deſquelles elles concourent enſemble (120 à 418.), nous apprennent que les ſemences morbifiques ont entre elles autant de différences que les puiſſances nuiſibles. Elles méritent donc auſſi d'être maintenant conſidérées en particulier (79.).

607. L'homme a naturellement en lui pluſieurs

diſpoſitions néceſſairement liées aux principes même de la vie & de la ſanté ; diſpoſitions qui font que le corps n'eſt pas capable de réſiſter à l'impreſſion des puiſſances quelconques. Auſſi peut-on, en ne le conſidérant que de ce côté, le définir *un tout naturellement porté aux maladies.* Ce ſont ces diſpoſitions que j'appellerai *ſemences naturelles des maladies.*

608. Mais, parmi ces diſpoſitions, il y en a qui ont lieu par-tout & dans tous les hommes, & ſont, en conſéquence, regardées comme communes à toute l'eſpèce humaine, comme individuelles. Il y en a d'autres particulières, qu'on ne rencontre que dans certains ſujets, & qui n'ont pas lieu dans les mêmes ſujets en tout temps, & ne ſe préſentent pas conſtamment ſous le même aſpect.

Des ſemences naturelles communes des maladies.

609. Les principales, entre les ſemences communes, ſont celles-ci : la cohéſion, & l'entrelacement non inſurmontable des parties ſolides du corps humain ; l'abondance & la nature changeante aiſément des ſucs ; le nombre, la molleſſe,

la finesse, l'entortillement des canaux, la superficie toute remplie de pores, le principe vital très-sensible (171.); passager (187.); le fondement général de toutes les fonctions, & de chacune, placé dans les mouvemens harmoniques; le rapport & le concert admirable de toute la machine & de toute l'économie, & enfin les loix fixes, & non variables à volonté, du commerce qui existe entre l'ame & le corps.

610. Si on compare la nature ainsi réglée de l'homme avec les différentes forces (419 à 605.) des puissances auxquelles elle est exposée pendant le cours de la vie, on verra aisément, non-seulement qu'elle n'est pas capable de repousser les maux quelconques, mais même qu'elle va au-devant de quelques-uns, dans lesquels elle se précipite.

Des semences naturelles & particulières des maladies.

611. COMME il y a, dans l'état de santé, beaucoup de différence, on pourra de même mettre avec raison au nombre des semences (75.) morbifiques ce que chaque homme sain a de particulier par sa manière de vivre, & qui fait qu'il

eſt plus diſpoſé que d'autres à contracter certaines maladies, & moins en état, par conſéquent, de réſiſter aux occaſions qui peuvent y donner lieu.

612. On peut ranger dans la même claſſe les âges qui varient la durée de la vie humaine. C'eſt par une loi naturelle que l'homme naît, croît, ſe conſerve de même; décroît, meurt. Chacun de ces états a ſa ſanté qui lui eſt propre; mais il y a dans chacun une grande différence, eu égard aux parties, aux facultés, & aux penchans, ſoit de l'ame, ſoit du corps. C'eſt donc de cette différence que doivent provenir les diſpoſitions qui rendent chaque âge plus ſujet à certaines maladies.

613. Le ſexe n'a pas moins de diverſités, eu égard, ſoit aux parties propres à chacun des deux ſexes, ſoit à l'habitude du reſte du corps, ſoit enfin à toute l'économie: de-là, comme le mâle & la femelle ont chacun leur ſanté propre, de même chacun a ſes maladies maſculines ou féminines, pour leſquelles il y a plus de diſpoſitions ſuivant le ſexe. Le nombre des maladies féminines eſt ſur-tout d'autant plus grand, que les femmes ont plus de fonctions à remplir; enſorte qu'on a raiſon de regarder la matrice, dans la femme, comme l'auteur de ſix cens maux.

614. Le tempérament établit une affection & une proportion singulières dans les solides & les fluides du corps humain sain, & un degré singulier des forces motrices, d'où s'ensuit dans les fonctions un ordre admirable; mais, lors même que cet ordre ne surpasse pas l'état de la santé, il varie cependant beaucoup dans les tempéramens dont il suit les différences. Si cette différence multipliée est une indication d'autant de dérangemens de la santé, même la plus parfaite, elle n'indique pas en moindre nombre des dispositions à l'état morbifique; d'où il suit que chaque tempérament a du penchant pour l'espèce de maladie qui le touche de plus près, & qu'on peut dire avec raison qu'il renferme en lui la semence de cette maladie.

615. Il en est de même de la nature propre, & de la complexion particulière de chaque partie, qui met entre elles & l'habitude générale du corps une différence qui ne s'observe le plus souvent, que par certains effets, & qui, du reste, ne trouble pas beaucoup l'économie animale; ce qui donne souvent lieu à une sensibilité admirable qui rend très-nuisible, pour un seul entre plusieurs mille, des puissances accidentelles, que d'autres supportent aisément.

616. La partie principale de ces semences (611 à 615.) paroît avoir son siège dans le principe

vital (170.). Or, ce principe étant répandu dans tout le corps (175.), ayant un rapport fort étendu avec d'autres agens (178, 179.), & jouant un grand rôle dans chaque fonction (180.), il est hors de doute (195, 199.) qu'il peut concourir beaucoup avec les puissances nuisibles pour produire les maladies, s'il est porté dans l'homme, d'ailleurs sain, à un degré trop vif ou trop languissant. Au reste, dans l'état de santé, la force vitale varie considérablement, tant dans tout le corps, que dans chacune de ses parties (176, 177.).

Des semences morbifiques contre nature.

517. Il y a de plus un très-grand nombre de choses qui, ou innées, ou contractées après la naissance, sont tellement contre nature dans le corps, qu'étant elles-mêmes morbifiques, & excitées en outre par les puissances nuisibles, elles peuvent encore donner naissance à d'autres maladies. On peut donc avec raison les mettre au nombre des semences.

618. Il faut d'abord rapporter à cette classe les affections occultes, qui, sans produire aucun mal, ni dans aucune partie, ni dans aucune

faculté du corps, & ſans appartenir même aux ſemences naturelles, communes (609.), ou propres (611 à 616.), font cependant voir, lorſque l'occaſion ſe préſente, leurs forces nuiſibles, en produiſant tout-à-coup des maladies manifeſtes : telles ſont les affections héréditaires, contractées, ſoit avant la naiſſance dans le ſein de la mère, ſoit par le lait des nourrices, & qui, ſemblables aux ſemences, reſtent ſouvent cachées pendant pluſieurs années, & comme engourdies, ſans cauſer un mal ſenſible & ſans déranger les fonctions. Mais enfin, lorſque leur temps eſt venu, & qu'elles ont trouvé des qualités favorables, elles ſe développent, en formant une eſpèce de maladie qui leur eſt analogue : on doit donc les regarder comme morbifiques, n'étant pas compriſes dans les différences (611.) générales de la ſanté. On ne conçoit pourtant pas trop quelle eſt l'eſpèce de dérangement de l'état ſain, que l'on remarque dans chacune. Il en eſt peut-être de même des maladies qui arrivent par accès, & ont des interruptions.

619. Il y a une autre eſpèce d'affections moyennes, qui, quoique réellement contre nature, paroiſſant même telles par les ſignes qui les annoncent, ne ſont cependant pas aſſez graves pour être regardées communément comme maladies (123.), vu d'ailleurs qu'elles ne troublent

pas les fonctions (38.). On les supporte donc quelquefois long-temps sans incommodité ; & les Pathologistes les mettent plutôt au nombre des causes morbifiques (58, 123, 124.), jusqu'à ce qu'étant augmentées d'elles-mêmes, ou aidées de l'approche d'autres semences ou puissances, elles produisent enfin de véritables maladies, reconnues ouvertement pour telles.

620. Il suit de-là que toutes les maladies les plus simples, que nous avons détaillées plus haut (125 & suiv.) ont ici un rapport direct, autant cependant que, par leurs propres forces ou par leur complication avec d'autres, elles ne sont pas accrues à un degré assez considérable, pour troubler évidemment les fonctions de la santé, & en tant qu'elles ne font que rendre l'homme sujet aux maladies : telles sont la foiblesse & la roideur des solides (157, 164.), l'irritabilité & l'engourdissement (190, 196.), quelques maladies des canaux (202.), de même que les organiques (213.) ; mais principalement les vices des fluides, tant absolus (269 à 312.) que relatifs (383 à 412.). Ce sont-là autant de semences qui, tôt ou tard, lorsque l'occasion se présente, peuvent produire les maladies qui ont rapport à leur espèce, comme on peut le voir dans les paragraphes cités. La pléthore & la cacochymie n'épuisent certainement pas entiérement cette source.

621 Il y a une troisième espèce de vices évidens, qui, en même temps qu'ils se découvrent & se font connoître par des effets morbifiques, peuvent aussi d'eux-mêmes, ou par le concours d'autres puissances, dégénérer en d'autres maladies de différentes espèces, & qu'on ne doit nullement confondre avec les symptomes (97, 105.). On peut donc, à ce titre, les mettre entiérement au nombre des semences, parce qu'ils établissent une disposition pour les affections de leur espèce : cependant on peut aussi, & avec raison, les ranger parmi les maladies; c'est ce que montrent de reste, par leurs effets, les caractères exposés plus haut (150 à 412.) des maladies les plus simples, vu que de la plupart abandonnées à elles-mêmes, il peut en naître plusieurs autres. On comprend par-là les changemens des maladies, & leur terminaison en d'autres maladies. Cette partie n'est certainement pas la moins importante dans tout ce qui est nécessaire pour bien connoître les maladies dans la pratique, & en porter un jugement sûr.

622. Il est donc évident que la plupart des semences contre nature agissent dans l'homme, par le moyen des puissances nuisibles, & qu'on a eu raison de les considérer déjà plus haut (419 à 605.), comme leurs effets, & que la même chose, suivant l'aspect différent sous lequel

on la considère, peut être regardée comme puissance nuisible, comme semence, comme maladie.

Des différentes sources des causes morbifiques.

623. ON peut enfin connoître par-là de combien de manières différentes sont produites les véritables causes (62.) des maladies. En effet, quoique toutes naissent communément du concours mutuel (77.) des puissances nuisibles, & des semences, ces principes ont cependant des origines très-différentes, & ils ne s'unissent pas toujours de la même manière les uns aux autres.

624. Il y a d'abord plusieurs puissances nuisibles, qui sont douées d'une si grande force, qu'elles n'ont besoin, pour produire une cause morbifique, que d'une semence naturelle commune (609.), ou propre (611.) & qu'elles rendent tout-à-coup malades les personnes même les plus saines : telles sont les puissances mécaniques (598.), le feu (601), les poisons (586.), & plusieurs autres agens.

625. Si un sujet nourrit intérieurement des semences contre nature (617.), les choses non-

naturelles, & même celles qui ne ſont pas viciées peuvent devenir avec elles, cauſe de maladie, enſorte qu'il paroît alors que c'eſt plutôt à la ſemence qu'à la puiſſance nuiſible qu'on doit attribuer la principale partie de la maladie.

626. Mais comme les puiſſances nuiſibles ont auſſi coutume de produire des ſemences morbifiques (622.) qui, concourant enſuite de nouveau avec les premières, dégénèrent enfin en maladies, il eſt évident qu'elles peuvent ſeules, & ſans qu'aucun vice ſéminal ait précédé, leur action étant long-temps continuée, produire tout ce qui eſt néceſſaire pour conſtituer la maladie. C'eſt ainſi que ſouvent l'uſage mal placé des choſes non-naturelles ruine entiérement les meilleures ſantés.

627. Une ſemence naturelle, particulière (611.), doit quelquefois ſe joindre aux ſemences morbifiques, afin de les mûrir, pour ainſi dire, & de les rendre propres à produire une maladie, lorſque la puiſſance nuiſible ſera ſurvenue; c'eſt ce que prouvent les ſemences héréditaires, qui, avant de ſe développer, s'accroiſſent, en même temps que l'homme, juſqu'à un certain âge.

628. Les maladies qui naiſſent d'autres maladies, comme de leurs ſemences (621.), ont pluſieurs origines. En effet, tantôt c'eſt une maladie primitive, abandonnée à elle-même;

qui, aidée de la complexion particulière du ſujet ou de la partie qu'elle occupe, ſe change par ſa propre force, en une autre eſpèce. Tantôt c'eſt l'ouvrage de la nature dont les mouvemens (98 & ſuivans.), étant ajoutés à la maladie, changent néceſſairement ſon eſpèce. Ce changement vient quelquefois de l'application convenable ou non convenable des remèdes, ou de la puiſſance, ſoit accidentelle, ſoit préméditée des choſes non naturelles. La métaſtaſe ſalutaire ou nuiſible de la matière morbifique peut auſſi varier la maladie, ſuivant la diverſité des parties ſur leſquelles l'humeur ſe jette. Quelquefois les ſymptomes ſont des puiſſances nuiſibles, qui ajoutent maladie à maladie (97, 105, 109.). Souvent auſſi les reſtes d'une maladie mal guérie, lorſqu'il y a eu, ſoit matière morbifique, ſoit vice dans les ſolides ou les fluides, ſoit enfin quelque perte des forces motrices, établiſſent une ſemence qui, négligée, forme par la plus légère occaſion, une nouvelle maladie. Le rapport & le concours des parties (609.) font de plus, que des maladies il en naît d'autres, la contagion étant répandue dans différentes parties.

629. La multitude de ſemences, qui ſont dans l'homme, donne lieu non-ſeulement au plus grand nombre des puiſſances nuiſibles, mais

même à la multiplication des causes des maladies possibles ; ce qui augmente, en conséquence, la disposition à la maladie. Personne n'étant donc exempt des semences naturelles, tant communes (609.) que propres (611.), les corps, les plus disposés naturellement à contracter maladie, doivent être ceux qui ont en eux plusieurs semences propres, très-considérables, & qui de plus sont attaqués de semences morbifiques de toute espèce (617 à 621.). Par-là on connoît distinctement quelle est la complexion foible ou robuste, quel est l'état valétudinaire, quelle est la foiblesse d'une partie unique, pourquoi les personnes foibles, qui observent un régime exact dans l'usage des choses non naturelles, sont moins souvent malades, & vivent plus long-temps en santé, que les personnes robustes qui commettent tous les jours de nouveaux excès. Une jeunesse passée dans le déréglement est souvent suivie d'une vieillesse misérable.

630. On voit clairement quelle utilité le médecin, qui exerce un art qui demande du raisonnement, tire de cette doctrine, pour bien connoître les signes qui caractérisent la présence de la maladie. De quelque espèce que soit cette maladie, simple ou composée, on ne peut certainement comprendre, comme il faut, son origine & sa nature, à moins d'avoir auparavant

décidé quelles sont les puissances & les semences unies ensemble, qui la forment. Quoique la considération des semences ne paroisse pas également importante dans toutes les maladies, elle l'est cependant dans plusieurs, & cela d'autant plus que les affections, qui ont lieu dans ce cas, ne sont pas purement passives, comme si elles ne faisoient que recevoir l'action des puissances, & sont, au contraire, très-actives. En effet, leurs forces excitées seulement par les puissances nuisibles, & souvent bien plus fortes qu'elles, produisent seules quelquefois toute la maladie, ou au moins y ont la plus grande part. (51, 99, 102.). Comme les praticiens observent continuellement les maladies de chaque homme, ils doivent encore moins négliger ces connoissances.

631. L'examen médicinal du malade, sur lequel est appuyée (72.) la véritable connoissance de la cause morbifique, doit donc comprendre non-seulement chaque classe de choses non naturelles, & l'état de la vie passée, mais même toute la complexion du sujet, & tout ce qu'elle renferme de commun, de propre, de naturel, ou de contre-nature; car c'est ainsi que l'on découvre enfin les deux espèces de principes qui forment la maladie (630.). Mais si l'un ou l'autre est caché par lui-même, on peut quelquefois le

découvrir,

découvrir, en comparant l'autre principe connu avec la maladie que ces effets ont fait diſtinguer (45, 117.). C'eſt ainſi que la puiſſance nuiſible fait connoître ſouvent la ſemence, & alternativement celle-ci la première.

632. C'eſt enfin par cette méthode que le praticien trouve auſſi très-heureuſement la raiſon & l'ordre de ce qu'il doit faire, tant pour préſerver de maladie ceux qui ſont en ſanté, que pour guérir ceux qui ſont malades. Lorſqu'en ſanté on n'empêche pas que les ſemences ne naiſſent peu-à-peu, ou qu'étant nées, elles ne ſe développent, on eſt menacé d'un danger prochain. On ne détruit entiérement la maladie, qu'en enlevant toute la complexion des qualités qui l'entretiennent. Mais comme dans les maladies invétérées ou qui ſont beaucoup compliquées, il eſt très-rare qu'on puiſſe enlever en même temps toutes ces qualités, on doit entreprendre de les corriger les unes après les autres, afin de détruire peu-à-peu la cauſe morbifique qu'on ne peut chaſſer d'un ſeul coup. S'il reſte quelques ſemences morbifiques, qu'on ne puiſſe déraciner, on doit au moins les aſſoupir, quoique les puiſſances nuiſibles y ſoient contraires (59, 77.).

⚜

Des forces médicinales de la nature.

633. COMME, dans une ſi grande multitude de choſes nuiſibles, il y a peu d'hommes qui aient aſſez de retenue dans leur manière de vivre, il eſt croyable que les maladies doivent être plus fréquentes que ne l'enſeigne l'expérience, & que perſonne ne peut être long-temps dans une ſanté parfaite. Il peut, à la vérité, être avantageux, mais il ne ſuffit pas, pour détourner les maladies, que leur naiſſance (75 à 78.) exige le concours de la ſemence, & de la puiſſance nuiſible qui lui eſt analogue, vu que les occaſions de ce concours ſont ſi multipliées. Il faut donc qu'il y ait de plus d'autres cauſes ; & ce ſont ces cauſes qu'il s'agit maintenant d'examiner.

634. Si la nature humaine a de l'averſion & de l'horreur (2.) pour les maladies & la mort, elle a auſſi ſes forces & ſes armes par le moyen deſquelles elle s'en garantit ; forces & armes qui ont également leur ſiège dans le corps & dans l'ame, & qui, quoique différentes, concourent toutes à la même fin (18, 51, 99.).

635. Le corps expoſé aux actions continuelles de la vie, eſt bientôt détruit par le mouvement

& le frottement propres à ses parties; mais il jouit aussi d'une faculté nutritive par laquelle, s'appropriant des matières étrangères, il répare continuellement les pertes qu'il fait, & se conserve sain, sauf, & toujours le même malgré la perte & le changement journalier de sa propre substance. C'est ainsi qu'il oppose un remède très-assuré à la cause inévitable des maladies & de la mort.

636. On peut ranger dans la même classe la faculté admirable, qui, par un procédé inimitable, consolide, rétablit, répare les plaies, les fractures, les ulcères, les contusions, les mutilations des parties solides. Quoique quelques animaux jouissent de cette faculté, dans un degré bien supérieur à celui dont jouit l'homme, elle est cependant chez lui si excellente, qu'on la regarde avec raison comme le fondement de toute la chirurgie.

637. De plus, si le corps, par ses forces, digère & change en sa propre substance les alimens, il n'a pas moins la faculté de dompter & de modérer l'action des matières morbifiques & contre nature: tel est ce changement si salutaire, par lequel les qualités nuisibles des causes morbifiques sont tellement adoucies, qu'elles ne peuvent plus faire aucun mal, ou qu'on peut aisément les chasser au dehors. C'est principalement sur cette

faculté, qu'eſt fondé tout l'avantage que procurent les criſes.

638. Il faut, entre les principaux effets de cette faculté (637.), faire ſur-tout mention de la ſuppuration, l'ouvrage ſeul de la nature, ſupérieur à tout art, & un remède très-excellent contre les crudités, les âcretés, les obſtructions, les inflammations, les plaies, les ulcères, les ſphacèles, que l'on ne peut guérir autrement.

639. On tire encore, dans ce cas, une très-grande utilité des émonctoires (299.), parce que par leur moyen on peut chaſſer promptement les matières qui nuiſent, ou celles qui doivent nuire, ſoit qu'elles ſoient innées, ſoit qu'elles viennent du dehors. Les évacuations ordinaires ne ſont pas les ſeules qui arrivent, lorſque la matière morbifique doit être expulſée. La nature emploie auſſi des moyens & des voies extraordinaires, comme l'enſeignent les hémorrhagies, les vomiſſemens, l'effuſion de la bile, la diarrhée, les ſueurs, &c.

640. Mais, lorſque les forces motrices, dont jouit le corps vivant, irritées par les puiſſances nuiſibles, ſe développent de pluſieurs manières, elles ſont le principal appui de la vie & de la ſanté. C'eſt certainement ſur elles que ſont fondées les facultés dont nous parlions il n'y a qu'un moment (635 à 640.). De-là viennent les

mouvemens automates, irréguliers, à la vérité, en plusieurs manières, mais souvent très-utiles, & tendant, par une détermination certaine, à une fin salutaire, quoiqu'ils aient lieu, sans que l'ame, ni les ait ordonnés, ni y consente, & même malgré elle, ensorte qu'on ne peut nullement les attribuer à sa volonté (51, 99 à 105.). Si l'homme étoit privé de ces mouvemens, la santé ne seroit pas constante, & la maladie seroit sans guérison.

641. On doit sur-tout mettre la fièvre au nombre de ces mouvemens; car, quoique cette espèce de commotion qui trouble la circulation, & est à charge par les fâcheux accidens qu'elle cause, produise souvent la ruine entière du sujet, & soit, en conséquence, appellée avec raison *maladie*, il n'est pourtant pas rare qu'elle soit merveilleusement si salutaire, que ni la nature ni l'art ne peuvent guère procurer un autre secours plus certain & plus puissant, tant pour guérir que pour prévenir les maladies : de-là aussi les excès de louange que donnent à la fièvre les médecins, qui se plaignent qu'il leur est quelquefois bien plus difficile de la procurer que de la dompter.

642. Ajoutez à cela le rapport & le concours (99.) des parties & des facultés, par lequel elles se secourent mutuellement, se suppléent les unes

les autres dans leurs fonctions ; les saines entrent dans des mouvemens curatoires pour celles qui sont malades, ensorte que, leurs forces étant jointes, la maladie future, ou déja présente, est moins en état de résister.

643. L'ame produit aussi des efforts pour défendre la santé en danger. En effet, la perception fâcheuse d'un mal dont on est menacé, ou le souvenir d'un mal qu'on a autrefois souffert, non-seulement la porte à chercher le secours préservatif, soit que la suite de la cause connue lui ait appris ce secours, soit qu'il vienne & qu'il ait été trouvé par l'expérience, la raison, ou la conjecture, mais même la fait entrer, par l'inquiétude que lui cause la crainte du danger, dans des efforts & des mouvemens qui sont excités dans le systême de ses fonctions, & qui, quoique semblant venir plutôt du hasard que de la volonté, montrent cependant évidemment une fin très-certaine d'être utile, de défendre & de soulager : tels sont certainement les mouvemens spontanés des muscles qui obéissent à la volonté ; mouvemens qui préviennent la pensée, & qu'on ne peut réprimer à son gré. Mais tels sont sur-tout les dégoûts déterminés pour les choses nuisibles, qui s'élèvent si souvent contre la raison, ou l'appétit des choses médicinales : en satisfaisant ces dégoûts, cet appétit, très-souvent on détourne

des maladies qui étoient prêtes à ſurvenir ; on en guérit même de rebelles.

644. Enfin l'habitude, que contractent l'un & l'autre principe de l'homme, eſt auſſi une faculté dont il faut faire mention. Si la nature humaine en étoit privée, il y auroit très-peu de perſonnes qui ſe portaſſent bien. En effet, l'habitude nous endurcit, & nous fait ſupporter ſans aucun mal nombre de choſes, qui ſont nuiſibles à ceux qui y ſont moins accoutumés. Mais ſi, en général, l'habitude nous eſt d'un grand ſecours dans l'exercice de toutes nos actions, elle donne auſſi à toutes les forces médicinales, tant du corps que de l'ame (633 à 644.), une facilité pour agir, qui fait qu'elles peuvent plus promptement, plus aiſément & plus heureuſement s'oppoſer aux puiſſances nuiſibles ; réprimer les maux qu'elles cauſent, & rétablir dans leur ancien état les parties affectées. C'eſt ainſi que les maladies même deviennent, par l'habitude, & plus ſupportables, & plus traitables ; que les poiſons même s'adouciſſent. Auſſi voit-on évidemment pourquoi les choſes même les plus mauvaiſes, lorſqu'on en fait uſage depuis fort long-temps, ont coutume, comme le prouve depuis long-temps l'obſervation, de cauſer moins de trouble que les choſes dont on n'a pas coutume de faire uſage ; pourquoi les maladies auxquelles on eſt accoutumé ſont

plus douces ; pourquoi les perſonnes valétudinaires vivent ſouvent fort long-temps contre toute eſpérance.

645. Tels ſont les principaux remèdes naturels accordés à l'homme, pour qu'il puiſſe ſe garantir de pluſieurs cauſes morbifiques. Leur vertu fait que la ſanté eſt bien plus ordinaire que la maladie ; qu'il eſt très-rare que pluſieurs ſoient affligés de maladies ; que quelques-uns même parviennent à une extrême vieilleſſe, ſans que leur ſanté ait jamais été interrompue, & qu'enfin le plus grand nombre de maladies ſe guériſſent d'elles-mêmes, & ſans le ſecours du médecin.

646. Mais ces ſecours méritent une attention d'autant plus exacte, qu'il eſt hors de doute, non-ſeulement qu'ils ont été les premiers fondemens de l'art de guérir, mais même que cet art eſt tellement appuyé (18, 19.) ſur ces forces naturelles, que, ſans elles, les médecins, les plus habiles d'ailleurs, ne peuvent conſerver un ſeul ſujet en ſanté, ou guérir un ſeul malade. On a atteint le dernier degré de l'art, lorſqu'on ſait employer avec beaucoup de prudence ces forces.

647. Ce qui vient d'être dit étant fondé ſur l'obſervation journalière, perſonne n'en fait un ſujet de controverſe ; mais on diſpute fortement pour ſavoir duquel des deux principes de l'homme dérivent toutes ces choſes ; ſi elles ſont dues en

partie au corps, en partie à l'ame, ou ſi toutes viennent de celle-ci ſeulement. L'un & l'autre ſentiment a ſes défenſeurs, ſavans illuſtres, qui, ayant agité enſemble cette queſtion avec beaucoup de chaleur, n'ont cependant pu vaincre ni être vaincus; d'où il eſt conſtant que des deux côtés on apporte des raiſons, à la vérité, aſſez probables, mais non démonſtratives ni évidentes, & qu'on ne peut, en conſéquence, décider une queſtion qui ne conſiſte que dans de pures opinions. Il n'y a même pas d'apparence qu'elle ſoit jamais décidée, parce qu'on ne connoît pas aſſez les forces & la ſtructure du corps, la nature & les facultés de l'ame, le fondement & les loix du commerce mutuel qui exiſte entre l'ame & le corps.

648. On dira certainement que les meilleurs argumens ſont ceux qui tendent à prouver que chacun des principes de l'homme a ſa force active, ſur-tout ſi l'on fait réflexion qu'il s'excite en nous beaucoup de mouvemens (640.), non-ſeulement ſans le conſentement de l'ame, mais même malgré elle, & que ceux qu'elle deſireroit, au contraire, avec empreſſement, n'ont pas lieu; qu'il y en a d'autres qui, arrêtés par quelque cauſe que ce ſoit, ne peuvent nullement être excités de nouveau par ſon ordre, tandis que le corps les renouvelle aiſément; qu'il eſt évident,

par la force vitale (169, 181.), qui reste dans les parties qu'on a retranchées d'un sujet vivant, que le corps a des forces motrices qui ne dépendent pas de l'ame, & que ce n'est pas là ce qui établit la plus petite différence entre l'homme intelligent & le sot, entre l'adulte & l'enfant; bien plus que les animaux brutes ont aussi ces sortes de mouvemens & d'instincts; qu'on les remarque même dans les végétaux, mais qu'ils ne sont pas toujours si conformes à la raison, qu'ils ne soient souvent très-nuisibles (104.); qu'enfin l'ame, en excitant les mêmes efforts qui, sans contredit, dépendent d'elle (643.), n'est pas plus maîtresse d'elle-même que dans les passions (532 & suiv.); & que ses appétits & ses dégoûts non-seulement naissent sans aucune délibération, mais même sont comme étouffés, malgré elle, par le corps mal affecté, suivant une loi marquée par les sens, & par laquelle les pensées déterminées dans l'ame pour certains changemens du corps, naissent constamment les mêmes.

649. Comme cependant tout ce qui a été dit dans le paragraphe précédent, & plusieurs autres raisons, ne sont pas pour convaincre ceux qui pensent autrement, & ne peuvent non plus être solidement réfutées par eux, il s'ensuit que chacun embrassera le sentiment qui lui plaira le mieux, ou, ce qui peut-être est plus prudent, qu'on laissera

indécise toute cette question, qui au moins n'intriguera plus les Pathologistes ni les Praticiens, jusqu'à ce que les Physiologistes l'aient tout-à-fait éclaircie & résolue. Est-il, en effet, si important qu'on appelle *médicinales*, avec *Hyppocrate*, les forces naturelles, ou avec d'autres, l'ame ou l'*archée ?* Ceux qui, à ce sujet, sont partagés d'opinion, n'en procurent pas moins aux hommes la même santé, & peuvent même être d'accord sur les moyens de guérison.

Des symptomes en particulier.

650. LES symptomes forment une partie de l'état morbifique très-évidente (88.), tant pour le malade que pour le médecin : on pourroit croire qu'il ne faut se donner aucune peine pour les connoître, parce qu'ils tombent d'eux-mêmes sous les sens. Il ne faudroit effectivement se donner aucune peine, s'il suffisoit de connoître quels sont ces symptomes, & si on n'étoit obligé de les examiner avec plus d'exactitude.

651. Mais comme ils renferment la principale source d'où on tire les connoissances qui mènent à découvrir la nature de la maladie, & ses signes, tant diagnostics que prognostics, (45, 111, 117,

118.), il faut que le Médecin qui voudra les employer comme il faut, connoiſſe exactement les cauſes de chacun, leur ſiège, & les différens rapports qu'ils ont avec la maladie.

652. Ajoutez que les maladies compoſées, lorſqu'on les conſidère (417.) dans leurs ſymptomes, dont le différent concours les forme, exigent, pour qu'on puiſſe expliquer leur véritable caractère, une connoiſſance claire & diſtincte de ces mêmes ſymptomes.

653. La Pathologie rationnelle doit donc donner d'abord l'expoſition régulière de tous les ſymptomes un peu importans, tant en général qu'en particulier; expoſition dans laquelle on puiſſe trouver, s'il le faut, quelle eſt la nature de chaque ſymptome; combien ils diffèrent d'origine, & quelles parties ou quelles forces ſont affectées dans chacun. On ne peut certainement autrement ou expoſer ou connoître, comme il faut, leurs différentes eſpèces de complications, quoique diſtribuées dans un ordre très-exact.

654. Mais, quoique le grand nombre de ces complications ſoit difficile à ranger par ordre, il paroît aſſez utile de les partager, ſuivant une diviſion reçue depuis long-temps, en trois parties, en les rapportant (119.), 1°. aux actions léſées, 2°. aux vices des excrétions, 3°. aux qualités ſenſibles dérangées. La ſimplicité plus ou

moins grande de ces trois claſſes, leur liaiſon mutuelle, détermine aiſément la diſtribution ultérieure de chacune : c'eſt pourquoi nous commencerons par expoſer les vices des qualités ſenſibles.

Du vice des qualités ſenſibles.

655. ON doit comprendre ſous ce titre tous les changemens de l'état naturel, outre les actions & les excrétions que la force de la maladie a occaſionnées dans le corps du malade, & que le médecin découvre par le moyen des ſens. Il y a pluſieurs de ces changemens qui, quoiqu'ils ne cauſent quelquefois que peu ou même point d'incommodité, doivent cependant être remarqués & compris, afin de connoître par eux les cauſes cachées intérieurement, & les maladies qui en proviennent. Nous ne traiterons que des principaux.

656. La couleur que nous voyons ſur la ſuperficie du corps, & qui eſt un mélange des couleurs des tégumens, & de celles des ſucs qui tranſudent immédiatement au-deſſous, ou même des ſolides, variant beaucoup, même dans les perſonnes ſaines, elle peut de même être viciée

par plusieurs causes, & de plusieurs manières. C'est à quoi contribuent considérablement l'abord des humeurs, intercepté ou trop violent, les différentes erreurs des fluides circulans (399.), engagés (400.), épanchés (402.), secrétoriés (405.), nourrissans, (404), les différentes espèces de cacochymies; la nature des humeurs changée par métastase (637.), par mélange, séparation, *coagulum*, atténuation, corruption; le vice de la propre substance des tégumens ou des parties qu'ils recouvrent. Par-là on peut expliquer toutes les espèces de maladies produites par le changement des couleurs devenues pâles, rouges, jaunes, verdâtres, livides, de pourpre, brunes, noirâtres, lorsqu'elles occupent toute l'habitude du corps, ou une partie seulement.

657. On connoît clairement par ce qui a été dit plus haut (307, 310, 312, 313, 314, 325, 327, 328, 375.), par combien de matières & de causes différentes est produite la puanteur acide, putride, rance, corrompue, dont sont infectés contre nature la transpiration, la respiration, la sueur, les crachats, les autres excrémens, les fluides ou les parties.

658. Lorsque la chaleur naturelle d'un corps sain, qui accompagne la circulation vitale, & qui doit être mesurée par son excès au-dessus de celle de l'atmosphère, est parvenue, dans les

maladies, à un degré excessif, elle donne aux humeurs un mouvement violent, aux vaisseaux une grande résistance, rend le sang abondant, très-épais; produit son affection inflammatoire (355, 367.), ou trop huileuse (356, 364.), la cacochymie âcre, la putridité, la rancidité, l'augmentation du mouvement vital (170.): de-là les irritations venant du dehors, ou excitées intérieurement (171.). Cette chaleur augmente encore davantage, lorsque la chaleur extérieure ou la respiration arrêtée s'y joignent. Elle peut donc, à raison du nombre, de l'intensité, de la durée, du siège des qualités réunies, excéder plus ou moins, & occuper tout le corps, ou une partie seulement : d'où il paroît que ce symptome n'est pas rare, & qu'il accompagne beaucoup de maladies. On connoît les effets qu'il produit par les paragraphes 424, 425, 466, 467, 509, I.

659. De-là dérive naturellement tout ce qui appartient à la connoissance de la chaleur diminuée. On n'ignore pas les causes & les effets de la chaleur & du froid alternatifs, ou inégaux dans le même temps dans différentes parties du corps.

660. Une affection morbifique peut-elle aussi exciter dans l'homme le feu électrique qui se manifeste par des aigrettes, lorsque des corps étrangers le touchent? Un exemple très-récent

donne lieu de ſoupçonner ce ſymptome inouï; mais pluſieurs ne l'ont pas depuis confirmé. Peut-on auſſi ranger dans la même claſſe les incendies ſpontanés des hommes, & les embraſemens juſqu'à être réduit en cendres, dont l'hiſtoire de la médecine fait mention?

661. La dureté morbifique des parties naît de la roideur (164.), de l'intempérie ſèche (386.), de la contraction (209, 5.), de l'erreur du *nutritum* (404.), de la diſtenſion cauſée par les fluides abondans (385, 387, 394.), fortement agités (409.), devenus épais (282, 284, 367.), amaſſés, engagés (209, 1.), épanchés (400, 402.) coagulés; de l'obſtruction des émonctoires, de la luxation (226.), des hernies (230.), des fractures (217.), des différentes tumeurs, &c.; les états oppoſés produiſent la molleſſe des parties. On comprend auſſi par-là la réſiſtance trop légère ou trop forte, qui accompagne, comme ſymptome, l'élaſticité augmentée ou diminuée (160, 165.); & il n'eſt pas difficile de trouver la raiſon de l'humidité & de la ſéchereſſe trop grande, que cauſent quelquefois les maladies.

662. La ſuperficie des parties pèche par un trop grand poli, lorſque les tégumens deviennent calleux, ou ſont extraordinairement diſtendus par les fluides qu'ils contiennent, ou lorſque les petits vaiſſeaux, trop pleins & engorgés, &

ſans

ſans action, par défaut du fluide vital, s'affaiſſent. L'inégalité des parties eſt cauſée, au contraire, par la ſouſtraction des fluides diſtendans, par le gonflement des vaiſſeaux, provenant des humeurs qui y abordent en trop grande abondance, ou qui ne peuvent les traverſer à cauſe du reſſerrement de leurs orifices, par l'éroſion qui vient des âcretés, par le changement vicieux de la ſubſtance, par les différentes eſpèces d'éruptions, &c.

663. Quoique nous ayons dû mettre plus haut (260.), au nombre des maladies organiques, la grandeur augmentée ou diminuée contre nature du corps ou d'une partie, elle eſt cependant plus ſouvent ſymptome que maladie, & mérite, en conſéquence, (262, 263.) d'être placée parmi les vices des qualités ſenſibles.

664. L'excès, inſéparable de toute eſpèce de tumeur (262.) qui occupe, ou toute la ſuperficie du corps, ou une partie unique, établit dans la matière, ou une augmentation de volume, ou une quantité ſurabondante : cet excès eſt fondé ſur le rapport beaucoup augmenté des parties contenues avec les contenantes ; & on le comprend, en lui appliquant convenablement la doctrine que nous avons donnée (200 à 211.) ſur les maladies des ſolides contenans. Il ſe joint aux fractures (217.), aux luxations (226.), aux

hernies (230.), aux chûtes des parties (248.), aux dérangemens des viſcères (256.), aux vices de conformation (259.), aux parties ſurabondantes dans l'exoſtoſe, le condylome, le ſarcome, le *fungus*. Cet excès eſt encore la ſuite de la diſtenſion produite par la raréfaction, l'obſtruction (209, 1.), par l'abondance des humeurs (385 & ſuiv.), par les différentes eſpèces de cacochymie, par les erreurs des fluides circulans (399.), engagés (400.), épanchés (402, 403.), du *nutritum* (404.), par la trop grande affluence des humeurs ſur une partie (411.), par la ſtagnation (410.), par l'obſtacle au retour des fluides, &c.

665. La quantité diminuée dépend des états contraires, tels que la diſette des ſucs (393, 395, 396.), le défaut de leur abord ſur les parties (411.), l'affaiſſement des ſolides, leur contraction (209, 4, 5.), leur éroſion : auſſi eſt-elle accompagnée d'évacuations énormes, de maraſme, de phthiſie, d'atrophie de toute la machine, ou d'une partie ſeulement. Il faut ſur-tout faire mention de l'affaiſſement ou de tout le corps, ou ſeulement des parties qui étoient enflées; affaiſſement qui ſe manifeſte tout d'un coup dans les maladies. Il a coutume d'être occaſionné par le ſpaſme qui repouſſe le fluide dans l'intérieur, par la vacuité des vaiſſeaux, la

langueur ou la cessation de la circulation, l'abattement de la force vitale, la métastase, la gangrène.

Des vices des excrétions.

666. LES excrétions peuvent être viciées de différentes manières, si l'on considère, soit l'action excrétoire, soit la partie d'où elle se fait, soit enfin la matière qui sort au dehors. Plusieurs cependant de ces choses ne sont pas tellement propres à ce titre, qu'on ne les comprenne mieux sous un autre. Il y en a plusieurs qui certainement méritent le nom de *maladie :* elles ont été déjà exposées plus haut (401.), en parlant des erreurs des fluides; mais il y en a beaucoup plus qui appartiennent aux causes des maladies : on en a aussi traité plus haut (555 & suiv.). D'autres, quoique ressemblans aux symptomes, sont cependant, avec plus de droit, mises au nombre des actions lésées, parce que ce n'est pas la matière séparée, mais l'excrétion même qui est viciée. Il en est de même des vices des fluides retenus, dont les auteurs ont aussi coutume de faire ici mention. Puis donc qu'on peut aisément placer, parmi les lésions des excrétions, la quantité manquante ou excédente

de la matière excrétoriée, il ne nous reste à exposer ici, que les changemens qui se manifestent dans l'état naturel des liqueurs excrétoriées. Nous avons déjà parlé en différens endroits (401, 555, 566, 582, 602.), de plusieurs de ces changemens; mais, ayant tous, tant en général qu'en particulier, une utilité principale dans la doctrine des signes, il vaut mieux renvoyer à la sémiotique pathologique (16, 11.) leur exposition plus détaillée, vu sur-tout qu'elle ne doit pas nous arrêter.

Des actions lésées.

667. ENTRE les symptomes qui se manifestent dans les maladies, il n'y en a point de plus importans, ni qui tourmentent davantage, soit les malades, soit les médecins, que ceux qui jettent le trouble dans l'exercice des fonctions : aussi méritent-ils chacun une description exacte, suivant les causes d'où ils dérivent.

668. Il est cependant difficile, dans une si grande multitude d'objets liés ensemble si étroitement, de trouver un ordre qui réponde exactement aux loix d'une juste distribution. Cette difficulté considérable pour les Physiologistes,

& encore plus pour les Pathologiſtes, & qu'il n'eſt pas poſſible de vaincre entiérement, excite entre les gens à ſyſtême une conteſtation non moins inſupportable qu'inévitable. C'eſt pourquoi nous commencerons par les vices des facultés qui ſont répandues dans tout le corps, ou qui ſont communes à pluſieurs parties, afin qu'on puiſſe comprendre plus clairement les léſions de chaque action, dont nous parlerons enſuite.

Des ſenſations déſagréables cauſées par la maladie.

669. Nous diſons que l'ame ſent, lorſque, d'après l'affection du corps, elle conçoit des idées. Ce n'eſt pas l'affaire du médecin d'expliquer comment cela ſe fait (65.). La diſpoſition convenable, pour la naiſſance des ſenſations, eſt répandue dans toute l'habitude du corps : il y a auſſi dans les ſujets qui donnent lieu au ſentiment une grande variété. Nous avons des organes ſenſitifs doués chacun d'un appareil particulier, & placés dans des endroits qui leur conviennent: c'eſt par leur intervention que nous ſont préſentées, chacune ſuivant ſa manière, les qualités ſenſibles des choſes étrangères. Pluſieurs parties

jouiſſent en outre d'une certaine ſenſibilité qui nous avertit des néceſſités naturelles, & nous force, lorſqu'il le faut, de les ſatisfaire. Toute l'habitude du corps a enfin une eſpèce de ſentiment commun, qu'il ne faut pas du tout confondre avec les premiers, qui accompagne principalement les maladies, & qui fait que l'ame eſt tourmentée, agitée dans la douleur, lorſqu'une partie quelconque eſt léſée. Ce ſentiment doit donc, quoiqu'il n'ait aucun organe particulier, être le premier conſidéré, tant à cauſe de la grande multitude de ſymptomes auxquels il eſt ſujet, que parce qu'il ſe mêle avec les autres ſenſations.

De la douleur.

670. LA douleur, que traite le médecin, eſt une ſenſation déſagréable de ſon eſpèce, qu'éprouve l'ame, de manière qu'elle ſe rapporte toujours à quelque partie de ſon corps, qui ſouffre violence. C'eſt pourquoi elle reſſent de la douleur, parce que ſon corps eſt affecté; &, lorſqu'il eſt rétabli, elle ſe reſſouvient, ſans douleur, de celle qui eſt paſſée. Mais l'excès de cette ſenſation fait que l'ame en eſt autant affectée

que le corps, & qu'elle aimeroit mieux n'être pas si violemment affectée.

671. La douleur supposant donc une sensation trop forte, il est évident qu'elle est fondée sur le commerce mutuel, qui existe entre l'ame & le corps, & qu'elle a son siège aussi étendu que la faculté sensitive, étant répandue dans tout le systême de cette faculté, & dans toutes les parties du corps. Il est aussi évident que les conditions généralement requises pour le sentiment dans l'un & l'autre principe de l'homme, le sont également pour la douleur : aussi nous est-il permis de supposer que les élèves connoissent ces conditions, autant qu'elles sont réguliérement exposées par les Physiologistes (27).

672. Tout ce qu'on peut concevoir de corporel dans chaque sensation, se réduit donc seulement à certains changemens des parties sensibles, qui, par une suite non interrompue, & par ordre, sont portés au cerveau, au moyen des nerfs de ces parties ; d'où il suit que l'affection, qui cause la douleur, a son siège dans le changement trop violent des parties sensibles, qui met en danger leur cohésion, leur continuité, leurs forces ; & fait tort, ou au moins menace de faire tort aux fibrilles continues des nerfs, ou même à la moëlle d'où ils partent. Il faut certainement que l'ame soit dans un état de tristesse, lorsqu'il arrive

quelqu'un de ces maux dans ce ſyſtême, dont l'état ſain eſt ſi utile & ſi néceſſaire à la nature humaine (532.); c'eſt auſſi ce que prouvent les puiſſances dolorifiques, les ſuites & les différens degrés de douleur.

673. La douleur a en effet lieu, lorſque, par une cauſe, ſoit interne, ſoit externe, les parties ſenſibles ſont écartées au-delà de ce qu'elles peuvent aiſément ſupporter, ou bleſſées par des coups, des contuſions, des compreſſions, des ligatures, des tours forcés, des plaies (218.), ou enfin irritées, rongées par différentes âcretés. C'eſt pourquoi la douleur ſurvient à nombre de maladies comme ſymptome, & parce qu'elle tourmente principalement plus que les autres ſymptomes. Elle accompagne ordinairement les maladies des cavités trop larges (203.), trop étroites (209.), les fractures (217.), les plaies (218.), les luxations (226.), les hernies 230.), les chûtes des parties (248.), les tumeurs (262, 664.), les cacochymies âcres (289.), la pléthore (387.), les différentes erreurs des fluides (398.), & enfin les mouvemens viciés des humeurs (406.).

674. Il y a cependant auſſi des circonſtances où le ſeul ébranlement du cerveau, provenant d'autres cauſes, produit une eſpèce de douleur, comme ſi une partie quelconque du corps étoit léſée, ſans cependant qu'aucune puiſſance dolo-

rifique (673.), hors le cerveau, ait lieu dans ces cas. Les insomnies & les délires démontrent évidemment que cette espèce d'erreur peut aussi avoir lieu dans d'autres sensations.

675. Lorsque la douleur est violente, elle cause dans l'ame une inquiétude, une certaine peine, un accablement, une insomnie, une impuissance, le délire, le désespoir de la vie, &, dans la partie affectée, une irritation de la force vitale, des frissons, des tensions, des spasmes (195.), une augmentation dans l'abord des humeurs, la congestion, l'interception du passage des fluides, le froid, la chaleur, l'inflammation, la gangrène, l'insensibilité, la langueur (196.), la paralysie. Le rapport réciproque de cette partie avec les autres donne lieu aux douleurs, aux spasmes, aux convulsions, aux foiblesses, à la paralysie, au dérangement universel de la circulation des humeurs, à la fièvre, à la langueur des mouvemens vitaux, aux syncopes, &c. L'auteur de tant de maux est en même temps le conservateur de la vie, en ce qu'il avertit à temps de la présence du mal, & de ses suites, & oblige à chercher, de quelque manière que ce soit, du secours.

676. Aussi le degré de douleur répond-il à la grandeur du mal ou du danger, & est ordinairement d'autant plus fort, que l'action plus vive

de la puiſſance dolorifique menace d'une deſtruction prochaine. Ce degré eſt encore augmenté par la délicateſſe des fibres (161, 1.) de la partie affligée, par la tenſion naturelle devenue plus conſidérable; par l'irritabilité (190.), & par la fineſſe du ſentiment. Si on ajoute à ces cauſes le tempérament ſec du corps, & l'eſprit impatient, la douleur devient exceſſive : auſſi l'extrême douleur qui eſt de courte durée, & que ni l'ame ni le corps ne peuvent long-temps ſupporter, ou fait bientôt périr, ou ceſſe bientôt.

677. De plus, comme à la ſenſation déſagréable qui accompagne toutes les douleurs, il ſe joint ordinairement, dans preſque toutes, l'idée de la manière dont la puiſſance dolorifique agit ſur la partie, c'eſt ainſi qu'on établit les principales différences des douleurs, & preſque autant d'eſpèces, tels que la tenſive, la gravative, la reſſerrante, la contondante, la pulſative, la pungitive, celle qui diviſe, celle qui perce; la mordicante, la rongeante, la brûlante, &c. Nous comparons, en effet, à cauſe de la reſſemblance des perceptions, les maux que ſouffre notre corps dans la douleur, avec les léſions que nous cauſent les forces méchaniques, phyſiques, chymiques qui viennent du dehors. Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les changemens ſemblables des fibres ſenſibles excitent des ſenſations ſemblables,

& qu'en conséquence, on peut expliquer les effets cachés par ceux qui sont évidens. Mais aura-t-on raison de conclure de-là que la cause de toutes les douleurs doit toujours être attribuée à la puissance qui menace de produire dans les parties une solution de continuité, ou qu'au moins il vaut mieux la placer dans la violente affection des solides, que dans l'interruption du mouvement du fluide nerveux ?

678. L'espèce d'indolence qui fait que les malades, en qui la cause dolorifique agit, ne se plaignent cependant pas, mérite donc, autant que la douleur elle-même, d'être mise au nombre des symptomes des maladies. En effet, ou la partie affectée est insensible, les nerfs étant comprimés, assoupis, détruits par une tumeur, une luxation, une fracture, une contusion, le sphacèle, &c.; ou, la distribution générale des esprits étant arrêtée, toute la faculté sensitive se perd, ainsi qu'il arrive dans l'apoplexie, l'assoupissement, l'épilepsie, la convulsion, la catalepsie; ou, cette distribution étant troublée, l'ame est dérangée, ainsi qu'on le remarque dans le délire; ou enfin la force vitale & la circulation languissant, la sensibilité des parties paralysées est aussi languissante, comme il arrive dans l'extrême foiblesse, les défaillances, la syncope. Il ne paroît cependant pas bien sûr de conclure, de

ce qu'un malade ſouffre tranquillement la douleur, que la nature, ou a refuſé le ſentiment aux parties irritées, ou a détruit la maladie.

679. Le prurit, qui eſt une ſenſation peu différente de la douleur, un plaiſir trop fort, cauſé par le changement du corps, &, en conſéquence, le commencement de la douleur, ſuppoſe une irritation fâcheuſe par un ſentiment non déſagréable, à la vérité, mais inquiétant, & qui nous oblige, pour ainſi dire, de gratter, de frotter, ou d'agiter de toute autre manière la partie affectée. De même donc que de légers mouvemens mécaniques, le toucher, l'action de gliſſer la main, la friction, les pincemens, produiſent un chatouillement dans les parties qui, parce qu'elles n'ont pas coutume d'être touchées, ſont d'un ſentiment délicat; de même auſſi la plupart des puiſſances dolorifiques (673.), lorſqu'elles agiſſent doucement, ou qu'elles affectent une partie moins délicate, font naître le prurit. Ce ſentiment eſt ſur-tout très-ſouvent excité par les différentes eſpèces d'âcretés qui agiſſent ſur la peau, par une éroſion ou morſure légère: auſſi cette incommodité eſt-elle fréquente dans la gale, les dartres, l'herpe, l'éréſipèle, les différentes éruptions, les engelures, la maladie pédiculaire, & les autres maladies de la peau, auſſi bien que dans les différentes eſpèces de caco-

chymie âcre. Le rapport mutuel des parties, ayant auſſi lieu dans cette affection, eſt cauſe que les irritations qui agiſſent ſur certaines parties, excitent dans d'autres le prurit; c'eſt ce qu'enſeignent les vers des inteſtins, & la pierre dans la veſſie.

680. Mais comme la plupart des néceſſités naturelles ont auſſi leur eſpèce de prurit qui nous avertit, nous invite même à remplir les fonctions qui leur conviennent, il paroît évidemment que cette ſenſation n'eſt pas bornée à la ſuperficie du corps, mais qu'elle a auſſi lieu dans les parties internes, & qu'elle peut être trop fortement excitée par maladie dans ces parties; enſorte qu'elle ſe faſſe ſentir dans des temps, & à des degrés non convenables. On peut donc rapporter ici toutes ces eſpèces d'irritations, qui, devant provenir d'une cauſe morbifique, obligent les malades de touſſer, d'éternuer, de bâiller, d'étendre les bras, d'uriner, d'aller à la ſelle, &c.

681. Il y a encore un certain prurit intérieur, inſupportable, ſans friction ou mouvement animal; prurit qui attaque quelquefois intérieurement chaque membre des hyſtériques & des hypochondriaques, ſans cependant qu'il y ait aucune marque d'une acrimonie irritante. Il faut attribuer ce prurit à l'irritabilité (190.), par

laquelle les fibres d'une partie, entrant dans des oſcillations immodérées, font perdre la faculté ſenſitive. Ce prurit, après avoir duré quelque temps, ceſſe enfin de lui-même comme les ſpaſmes; mais devenant quelquefois périodique, il reparoît de nouveau dans des intervalles marqués.

De l'inquiétude.

682. COMME la préſence du mal nous force de nous plaindre, de même l'idée d'un mal qui doit bientôt arriver, & qu'on ne peut détourner ou vaincre, inquiète & tourmente les perſonnes peureuſes, & cela avec d'autant plus de violence, que le mal eſt plus grave, & paroît moins évitable ou plus difficile à ſurmonter. L'inquiétude eſt donc, de même que la douleur, une ſenſation déſagréable, qu'il ne faut cependant pas confondre avec la douleur; car elle eſt bien plus terrible, & quelquefois plus inſupportable que la mort même.

683. Si c'eſt donc le corps affecté qui rend l'ame inquiète, il eſt entiérement croyable qu'il y a une cauſe corporelle qui change tellement le cerveau, que l'ame conçoit des idées ſur

lesquelles elle ne peut s'arrêter ni réfléchir sans horreur, & qu'elle ne peut cependant écarter d'elle.

684. Au reste, il est assez égal que ce changement du cerveau (683.) soit dû, & réponde à un état du corps véritablement dangereux, dont la perception tourmente réellement l'ame, ou qu'il vienne d'un état moins important, & qui ne cause qu'une terreur panique (674.). Le degré d'inquiétude peut être le même dans ces deux cas, quoique les suites soient très-différentes; c'est ce que produisent les loix du commerce réciproque qui existe entre l'ame & le corps: mais il naît de-là une différence remarquable dans les inquiétudes.

685. L'imagination troublée des personnes qui sont dans le délire, leur représentant toutes sortes de chagrins & de malheurs qui les menacent, l'ame tombe dans un accablement extrême, quoique le corps ne soit affecté que des troubles du cerveau. Etant aussi agités d'une crainte imaginaire, ils envisagent ordinairement les maux qui les menacent plutôt du dehors que par maladie. Cette espèce d'inquiétude, semblable à la douleur imaginaire (674.), plus désagréable que dangereuse (684.), est fréquente dans la phrénésie & la mélancolie.

685. On doit concevoir l'inquiétude de deux

manières. L'une (682 à 685.) consiste dans la crainte & la frayeur d'un mal qui est imminent, lorsque le corps étant peu ou point affecté avec la crainte d'un danger futur, plus grand, il naît d'un mal imminent, une sensation fâcheuse, qu'on ne peut ou détourner, ou surmonter (682.). Cette inquiétude vient principalement de la crainte, de la terreur, de la frayeur des événemens futurs, que le malade présage comme certains, d'après son état présent. Cette crainte peut être juste, le corps étant violemment affecté par une maladie (684, 685.), ou l'impression produite par une maladie légère en elle-même, se portant avec violence au cerveau, par le moyen des nerfs sensibles outre mesure & très-irritables. Cette crainte sera injuste, si à l'affection du corps, non dangereuse par elle-même, se joint une affection telle de l'ame, que l'imagination & avec elle le jugement soient lésés, & que les malades jugent de ce qui doit arriver, bien autrement que la raison ne le permet.

686. L'autre espèce d'inquiétude résulte entiérement du sentiment corporel; elle consiste moins dans la crainte d'un mal futur, que dans une sensation fâcheuse qu'occasionne la présence de la maladie. Née de tout ce qui peut en général interrompre la circulation du sang, & gêner les organes de la respiration, ou qui établit une

réplétion

réplétion vraie & apparente, ou qui, en ſurchargeant, irritant, excitant des reſſerremens dans d'autres parties, produit dans les voies même de la reſpiration une difficulté de reſpirer, oppreſſion de poitrine, une chaleur & une inquiétude.

686. Il naît donc du corps une inquiétude plus véritable ; c'eſt lorſque quelque obſtacle réſiſte opiniâtrement aux efforts que fait la nature pour chaſſer quelque choſe qui la tracaſſe intérieurement ; enſorte qu'on a lieu de craindre que ſes efforts ne ſuffiſent pas. L'inquiétude agite donc ceux en qui une matière excrémenticielle, prête à ſortir, preſſant même pour ſortir, eſt cependant retenue : telles ſont les excrétions des ſelles, des urines, de la tranſpiration, de la ſueur, des crachats, du ſang, &c. Auſſi cette inquiétude accompagne-t-elle les efforts que l'on fait dans les hémorrhagies, les vomiſſemens, l'accouchement, les évacuations critiques, les métaſtaſes, les éruptions ; ceux que l'on emploie pour faire ſortir la pierre, les matières venimeuſes, ou autres corps hétérogènes & nuiſibles, auſſi bien que les vents renfermés. Elle accompagne encore les excrétions ſupprimées tout d'un coup avant le temps, ou les éruptions rentrées dans l'intérieur.

687. On peut établir comme une cauſe très-

fréquente de l'inquiétude, la difficulté de respirer, qui, s'opposant au passage du sang dans le poumon, met la vie dans un grand danger. C'est aussi à quoi contribuent les différens vices du poumon, engorgé de différentes matières, resserré par les spasmes, embarrassé par une tumeur, des tubercules, une vomique, un ulcère, ou comprimé extérieurement par de l'air, de l'eau, du sang, du pus, une tumeur, ou toute autre affection de la poitrine. Il en est de même des vices de la trachée-artère & du larynx, par lesquels doit passer l'air; du diaphragme, & des autres muscles qui aident la respiration, & enfin des différentes espèces de corruption de l'air vicié par le froid, la chaleur, la légéreté, l'humidité, le défaut de l'élasticité, la puanteur, la corruption (422 à 445.)

688. Les mêmes effets sont produits par tout ce qui peut violemment troubler l'action du cœur, &, en conséquence, la circulation vitale. Soit que la maladie vienne du cœur affecté de spasme, d'inflammation, d'érésipèle, d'ulcère, de polype, d'anévrisme, d'hydropisie, de tumeur quelconque, de concrétion, ou embarrassé de toute autre matière étrangère, soit que des obstacles, venant d'ailleurs, empêchent que le cœur ne puisse, par une contraction modérée, chasser assez librement le sang de ses cavités. La nature

eſt obligée, en conſéquence, à cauſe du péril éminent de la perte de la circulation, de s'y oppoſer, autant qu'il eſt en elle, par des mouvemens redoublés; ce qui ne peut ſe faire ſans cauſer une très-grande inquiétude.

689. C'eſt pourquoi lorſque les ſpaſmes, les réplétions, les diſtenſions, les obſtructions, les compreſſions des viſcères contenus dans le bas-ventre, augmentent la réſiſtance du cœur, en arrêtant le mouvement des fluides dans les vaiſſeaux, ils cauſent d'autant plus certainement les inquiétudes, qu'ils s'oppoſent, en même temps, au mouvement du diaphragme, & irritent le cœur qui eſt très-voiſin. On rapportera donc ici les inquiétudes hypochondriaques.

690. On eſt enfin attaqué d'inquiétudes, lorſque la force vitale étant épuiſée par quelque cauſe que ce ſoit (170.), il y a lieu de craindre la deſtruction des mouvemens vitaux, & de la circulation des humeurs. C'eſt ce qu'enſeignent les violentes affections des nerfs, la foibleſſe du cœur, les défaillances, le ſphacèle qui attaque les parties vitales, &c.

691. En réfléchiſſant bien ſur ce qui a été dit depuis le paragraphe 655 juſqu'au paragraphe 691, on voit que ce ſymptome accompagne pluſieurs maladies très-différentes, & que quoiqu'il ne ſoit pas toujours également dangereux,

un médecin prudent ne doit cependant jamais le négliger. Ce ſymptome étant, pour ainſi dire, le thermomètre du ſyſtême vital, il mérite auſſi plus d'attention que la douleur (675.), vu que ſouvent, ou il annonce que la vie eſt en danger, ou il rend même la mort plus deſirable que la vie.

Des exercices léſés des ſens.

692. APRÈS avoir parlé des maladies du ſentiment en général, l'ordre exige qu'on traite enſuite des ſymptomes qui appartiennent à chacun des ſens, tant internes qu'externes. On rapporte plus véritablement aux actions léſées ces derniers ſymptomes que les premiers, la ſenſation n'ayant pas lieu, comme il faut, à cauſe du vice des organes. Mais comme l'organe ſenſitif eſt pourvu d'un appareil qui varie beaucoup, à raiſon de la diverſité des qualités ſenſibles, qu'il doit recevoir dans différentes parties, de même il peut arriver dans ce cas pluſieurs eſpèces de dérangemens dans l'état ſain; dérangemens qui ne ſont pas par-tout les mêmes. Il faut donc traiter en particulier de chacun des ſens. Mais tous ont cela de commun, qu'à

l'inſtar des autres actions, leur état ſain conſiſte dans un certain cercle de médiocrité, & dans une continuité convenable; & lorſqu'ils s'en écartent d'une façon ou d'une autre, on dit avec raiſon qu'ils ſont viciés. On peut donc juſtement réduire, en général, les léſions, au défaut, à l'excès, ou à la dépravation.

Des ſymptomes du tact.

693. LE tact, univerſellement répandu, dans ſon eſpèce, bien plus que les autres ſens, ou eſt très-diminué dans la ſtupeur, ou eſt entiérement aboli, ſoit dans une ſeule partie, ſoit dans pluſieurs en même temps, ou dans tout le corps. L'un & l'autre vice viennent des mêmes cauſes, qui ne diffèrent que par leur degré. Ils peuvent venir de l'épiderme qui couvre l'organe du tact, lequel eſt endurci, épaiſſi par des calus, la ladrerie, la lèpre, & eſt devenu dur comme l'écorce, l'écaille, la corne, ou eſt écarté de la peau qui eſt au-deſſous, par l'interpoſition d'une matière ſanguine, ſéreuſe, purulente, &c. dans les meurtriſſures, les clous, les puſtules: d'autres fois le ſentiment eſt émouſſé ou détruit par la peau attaquée de différens vices, trop roide,

trop lâche, dont les vaiſſeaux ſont bouchés, reſſerrés, remplis d'humeurs aqueuſe, muqueuſe, ou lorſque l'organe eſt, en même temps, attaqué de reſſerrement, de contuſion, de froid, de feu, de gangrène, de ſphacèle. C'eſt auſſi à quoi contribuent beaucoup les nerfs paralyſés dans leur origine, leur trajet, ou leurs extrémités, par une preſſion, une plaie, une contuſion, une éroſion, un deſſéchement, un relâchement, un affoibliſſement, le défaut de la force vitale, la diſette d'une bonne humeur, la diſpoſition de la matière morbifique, l'uſage des narcotiques, ou par d'autres maux. Il faut ici mettre de ce nombre l'inſenſibilité univerſelle, qui accompagne les maladies du cerveau, l'apoplexie, la léthargie, l'épilepſie, la catalepſie, &c. Mais il s'y joint alors le vice de la force motrice: lorſqu'on a détruit ce vice, il reſte cependant quelquefois inſenſibilité, ou, le ſentiment étant détruit, le vice reſte.

694. Le tact eſt encore extraordinairement & très-déſavantageuſement irrité, lorſqu'un attouchement modéré eſt changé en douleur: enſorte que les parties même l'évitent. C'eſt ce qui arrive, lorſque l'organe eſt à découvert, ou n'eſt que légérement couvert, ou lorſqu'il eſt trop délicat, trop mobile, ou dans une trop grande tenſion. Ainſi cet accident arrive à ceux qui

ſont attaqués d'écorchure, de plaie, d'ulcère, d'inflammation, d'éréſipèle, d'abcès, de contuſion ; de douleurs hyſtérique, goutteuſe, de différens ſpaſmes. Dans les maladies ſpaſmodiques, preſque toute la ſuperficie du corps s'attendrit quelquefois tellement, que la ſeule menace du toucher cauſe une très-grande frayeur.

695. La diminution du tact (693.), ſa trop grande irritation (694.), forment une eſpèce de tact dépravé ; car dans l'un & dans l'autre cas, l'affection plus ou moins grande de l'organe jette très-aiſément le déſordre dans la perception des qualités. Une autre eſpèce d'erreur, c'eſt lorſque la ſenſation ſe rapporte à une partie gâtée (674.).

Des ſymptomes du goût.

696. LE goût, qui approche beaucoup du tact, éprouve les mêmes maux par les mêmes cauſes. La langue, le principal organe de ce ſens, a cependant cela de particulier ; c'eſt que très-ſouvent, dans des maladies qui même ne la regardent pas, elle eſt couverte d'ordures, de mucus, de croûtes, d'aphthes, &c. La ſalive, qui contribue beaucoup au goût, eſt auſſi ſujette à nombre de vices, tant dans la quantité que dans la qualité.

Ajoutez à cela que l'appétit, qui peut considérablement augmenter le plaisir des saveurs, se fait rarement sentir dans les malades ; ils sont le plus souvent attaqués de dégoût & de nausées. On comprend par-là l'origine fréquente des différentes espèces de lésions qui arrivent à ce sens.

697. La plus remarquable de ces lésions est la dépravation du goût, lorsque les malades se plaignent que tous les alimens qu'ils prennent leur paroissent être salés, amers, ayant le goût d'urine, acides, rouillés, doux, rances, cadavéreux. La cause de cette dépravation existe ordinairement dans la salive infectée d'une matière vicieuse, soit que cette matière vienne de la lymphe du sang, soit que la salive répandue dans la bouche ait contracté ce vice par la corruption quelconque des parties qu'elle arrose, ou de celles qui sont dans le voisinage ; il résulte de-là que ce symptome est produit par les cacochymiques acides, bilieuses, putrides, rances, salées ou âcres, qui affectent sur-tout la sérosité, & par les ordures, les croûtes, les ulcères de la bouche, de la langue, des dents, des gencives, du palais, des narines, de la gorge, de l'œsophage, de l'estomac, de la trachée-artère, des poumons, &c. C'est aussi à quoi peuvent contribuer les divers états de tension ou de relâchement de l'organe du goût, & des papilles nerveuses, ou

l'affection qui reste après la première saveur, ou même l'altération des nerfs. On voit clairement pourquoi un goût dépravé vient le plus souvent, à la vérité, des maladies, mais quelquefois aussi, ce qui est d'un bon augure, de la parfaite destruction de la matière morbifique.

Des symptomes de l'odorat.

698. L'ODORAT est quelquefois trop irrité par une cause morbifique, ensorte qu'on distingue à peine les odeurs, tandis qu'on sent les corps odoriférans à une trop grande distance, & beaucoup trop fortement ; ce qui donne assez souvent lieu à l'éternuement, aux défaillances. C'est ce que peuvent produire, dans les maux aigus & chroniques, le défaut de mucus sur la membrane pituitaire, sa sécheresse, sa trop grande tension, l'excessive mobilité des nerfs olfactifs, l'extrême délicatesse, ou des nerfs particuliers à ce sens, ou de tout le systême nerveux. Cette affection se rencontre sur-tout dans les hystériques, les hypochondriaques, les phrénétiques, & dans l'hydrophobie causée par la morsure d'un chien enragé.

699. La grossiéreté & la perte totale de

l'odorat, ce qu'on appelle *état contre nature*, eſt plus fréquente. L'obſtruction des membranes des narines dans l'enchifrenement, la trop grande humidité dans le *coryza*, l'abondance, l'épaiſſiſſement de la morve, un corps étranger qui a pénétré dans l'intérieur du nez, tel qu'une pierre, une balle, un ver, &c.; les tumeurs quelconques, le polype, le ſquirrhe, le cancer, l'exoſtoſe, la plaie, la contuſion, les ulcères rongeans, la carie, les calloſités, la concrétion des aîles du nez, les vices de conformation, &c. produiſent ces léſions de différentes manières. Il en ſera de même de tous les différens obſtacles qui empêchent le paſſage de l'air par les narines, tels que la compreſſion, l'induration, la paralyſie, le ramolliſſement, la deſtruction des petits nerfs de l'odorat, à l'endroit où ils ſe terminent en houppes ou plus profondément. C'eſt auſſi à quoi contribuent l'inſenſibilité que l'on contracte par l'exhalaiſon continuelle d'une ſanie cancéreuſe, & enfin par les autres maux du ſyſtême nerveux qui détruiſent auſſi les autres ſens, tels que l'apoplexie, l'épilepſie, la catalepſie, les maladies ſoporeuſes, &c.

700. La dépravation établit ou une odeur étrangère à celle des corps odoriférans, ou le ſentiment d'une odeur dans une atmoſphère où il n'y en a point. Cette dépravation a donc lieu,

lorſque l'organe de l'odorat eſt tellement affecté par la matière odoriférante qui eſt dans le corps, que l'odeur ſemble venir du dehors. On peut être trompé dans ce cas par la morve, la ſalive, le pus, la matière ichoreuſe, ſanieuſe, ſordide, corrompue, putride, rance, qui ſéjourne dans les cavités du nez, la bouche, les dents, les gencives, la langue, le goſier, l'œſophage, la trachèe-artère, les poumons, ou par des vapeurs puantes qui viennent de l'eſtomac : un trop long ſéjour parmi de fortes odeurs laiſſe une impreſſion permanente qui a enfin bien de la peine à s'effacer. L'analogie enſeigne (674.) que cette maladie eſt auſſi quelquefois due aux dérangemens du ſyſtême nerveux ; mais alors il eſt rare qu'elle ſe borne à l'odorat.

Des ſymptomes de l'ouïe.

701. L'OUÏE peut être léſée de quatre manières, ſavoir, par augmentation, par abolition, par affoibliſſement, & par dépravation : de-là la fineſſe de l'ouïe, la ſurdité, l'ouïe dure, le tintement, le bourdonnement, l'écho, le murmure, le ſifflement. Ces ſymptomes doivent être regardés comme d'autant plus graves, qu'ils attaquent

un ſens le plus utile à connoître ; qu'ils ont leurs cauſes & leurs ſièges plus cachés, & qu'ils paroiſſent plus difficiles à détruire.

702. On appelle *fineſſe de l'ouïe* une très-grande ſenſibilité de cet organe, qui fait qu'on peut à peine entendre les ſons les plus doux, ſans être attaqué de mal-aiſe, de douleur, de convulſion, de délire, ou de foibleſſe. Cette affection vient de la trop grande tenſion, de la ſéchereſſe, de la mobilité de l'organe de l'ouïe, du cerveau, des nerfs, des membranes : auſſi ſurvient-elle dans les maladies très-aiguës, inflammatoires, ſpaſmodiques, douloureuſes de ces parties ; dans les maux de dents, la phrénéſie, la céphalalgie, &c. Elle accompagne auſſi les délires ſans fièvre, la manie, la mélancolie. Au ſurplus, les hyſtériques, les hypochondriaques, les femmes en couches, les perſonnes en convaleſcence après une maladie grave, qui ſont attaquées d'inſomnie, d'un tempérament irritable, ſont, en général, plus ſujettes à cette maladie (190.).

703. Le nombre & la diverſité des cauſes qui affoibliſſent l'ouïe, ſont bien plus grands : leur ſiège ne varie pas moins. Il y a, en effet, pluſieurs parties, & dans chacune pluſieurs qualités qui, contribuant à l'état ſain de ce ſens, ne peuvent être viciées ſans que l'organe en

ſouffre. C'eſt donc ici principalement que la Phyſiologie doit ſervir de flambeau à la Pathologie, & montrer l'ordre qu'on doit obſerver en traitant cette matière.

704. Voici à-peu-près les principaux vices de cet organe très-composé, qui méritent d'être rapportés ici. Le défaut de l'oreille, le conduit auditif trop étroit, ou rempli, bouché par une matière étrangère ; la concrétion de ſes parois ; la membrane du tympan relâchée, devenue calleuſe, roide, oſſeuſe, couverte d'ordures, épaiſſie par un *fungus*, rompue, rongée, ou manquant, de quelque manière que ce ſoit ; la luxation, l'ankyloſe, la carie, le détachement, l'abſence des oſſelets de l'ouïe ; la cavité du tambour remplie de ſéroſité, de pituite, de ſang, de pus, de matière ichoreuſe, ſouillée par des ordures ; l'embarras, la mauvaiſe conformation du veſtibule, du limaçon, du labyrinthe ; le relâchement, la ſéchereſſe, l'induration, la dégénération, la deſtruction des membranes qui tapiſſent ces parties ; le gonflement & l'obſtruction des petits vaiſſeaux, cauſés par les humeurs amaſſées ; la paralyſie, le ſpaſme des muſcles ſitués dans l'intérieur ; le reſſerrement, l'étroiteſſe, l'obſtruction, la concrétion, l'éroſion de la trompe d'Euſtache. Chacun de ces vices en particulier, ou pluſieurs joints enſemble, empê-

chant que les trémoussemens sonores soient reçus comme il faut, ramassés, réfléchis, transmis, fassent leur impression, & excitent des vibrations harmoniques, peuvent affoiblir de différentes manières, & à des degrés différens, ou même détruire entiérement le sens de l'ouïe.

705. Il peut cependant arriver que l'organe n'ait aucun vice, & que les maux dont nous venons de parler soient causés par les nerfs destinés à ce sens, qui, dans tout leur trajet, depuis le cerveau jusqu'à cet organe, sont pressés, détruits, languissans, roides, insensibles, ou, par le cerveau même, opprimé, relâché, épuisé par un vice général, apoplectique, épileptique, &c. ou rendu incapable de remplir ses fonctions, par quelque cause que ce soit.

706. Or l'usage des parties fait voir clairement que parmi ces vices (704, 705.), les uns produisent l'ouïe dure, les autres, ou cette dernière maladie, ou la surdité même, suivant la variété de leur intensité, de leur complication, de leur durée : d'autres enfin causent la surdité, tôt ou tard à la vérité, mais toujours. Si la nature ou l'art ne remédient promptement à cette maladie, elle est ordinairement bientôt suivie de la perte de la parole, parce qu'on en perd l'habitude.

707. L'ouïe est dépravée dans ceux dont les

oreilles éprouvent, ſans qu'aucun ſon ſe faſſe entendre, un tintement, un murmure, un frémiſſement, ou une répétition de ſons en forme d'écho. Ce ſymptome paſſager arrive fort ſouvent aux perſonnes ſaines : les plus légères cauſes peuvent y donner lieu. Lorſqu'il dure trop longtemps, ſoit qu'il ſoit ſeul, ſoit qu'il accompagne d'autres maladies, il eſt d'une plus grande importance, & préſage différentes choſes. Il naît, lorſque les vaiſſeaux qui ſe diſtribuent dans toutes les parties de l'oreille, entrent dans des oſcillations extraordinaires, à cauſe de leur plénitude, de la preſſion extérieure qu'ils éprouvent, de l'obſtruction, de l'inflammation, & excitent des trémouſſemens ſemblables au ſon dans le conduit auditif, la membrane du tambour, ſa cavité, ſes parois & l'air interne, les oſſelets, les membranes, & les autres parties intérieures de l'organe. Auſſi ce ſymptome eſt-il ſouvent accompagné de pléthore, de maladies fiévreuſes, aiguës, inflammatoires, qui ſur-tout affectent la tête; de catarrhes, de ſuppreſſion des évacuations ordinaires, de tranſport d'humeurs ſur ces parties, ou les voiſines, & principalement vers les ſupérieures. Auſſi eſt-on menacé alors de délire, d'hémorragie par le nez, de parotides, &c. Les ſpaſmes, les mouvemens convulſifs des muſcles & des fibres motrices de ces parties

donnent lieu au même effet dans les hyſtériques, les hypochondriaques, les épileptiques. C'eſt pourquoi ou le relâchement, ou la tenſion immodérée des parties de cet organe, qui fait qu'elles ſont trop aiſément miſes en mouvement, ou qu'étant mues, elles conſervent trop longtemps leurs vibrations, contribuent-elles au même effet; auſſi bien que les différens vices (704.) de la trompe d'Euſtache, qui détruiſent le juſte équilibre de l'air renfermé dans la caiſſe du tambour. Il en eſt enfin de même des différentes eſpèces d'affections des nerfs de l'ouïe, depuis leur origine juſqu'à leur entière diſtribution, & des affections du cerveau léſé primitivement ou ſecondairement, à cauſe du rapport qu'il a avec les autres parties, par preſſion, irritation, commotion; enſorte que très-ſouvent c'eſt la véritable cauſe pour laquelle les maladies inflammatoires, ſoporeuſes, catarrheuſes, ſpaſmodiques de la tête, & les vices de l'eſtomac, &c. ſont accompagnées de ce ſymptome.

708. Au reſte, à peine trouvera-t-on un autre organe vicié, dont il ſoit plus difficile de connoître la nature du vice, ſes cauſes, & les parties affectées, & de déterminer le traitement qui leur convient. Mais cela n'eſt pas étonnant, vu que nous connoiſſons ſi peu, même dans l'état ſain, cet organe très-caché, & l'uſage de chacune de ſes parties.

Des

Des symptomes de la vue.

709. Quoique l'œil, le plus composé des sens, soit sujet à plusieurs défectuosités, on peut cependant rapporter aussi à quatre espèces les symptomes qui appartiennent à sa fonction, & les comprendre, en conséquence, sous le nom de *vues augmentée*, *diminuée*, *détruite*, *dépravée.* On ne peut certainement les considérer ici sous un autre aspect. Aussi suivrons-nous cet ordre dans leur exposition.

710. On a la vue trop perçante, lorsqu'on a les yeux si sensibles, qu'ils fuyent la lumière, souffrent même avec peine la plus légère, ensorte qu'étant frappés par une lumière très-foible, ils voient, &, étant frappés par une plus forte, ils sont éblouis; c'est ce qu'on appellera *crainte de la lumière.* Quelques-uns nomment *héméralopie*, la faculté de voir mieux la nuit que le jour. D'autres croient qu'on doit, au contraire, appeller cette faculté *nuctalopie.*

711. Il ne faut qu'appliquer à l'organe de la vue ce que nous avons dit plus haut (694, 698, 702.) sur la semblable lésion de l'ouïe & des autres sens, pour comprendre les causes de cette

affection vicieuse. Elle se rencontre, en conséquence, souvent dans les affections semblables, soit aiguës, soit chroniques (702.) des yeux, de la tête, des nerfs, & accompagne sur-tout réguliérement l'ophthalmie. Le défaut d'habitude de la lumière fait aussi contracter aux yeux sains cette délicatesse; mais elle est sur-tout occasionnée par la foiblesse, ou un obstacle de la puissance qui fait que la pupille, lorsqu'elle est exposée à un trop grand jour, se resserre, ensorte que cette partie est toujours dilatée, attaquée de *mydriasis*, ou au moins n'est pas assez disposée à la constriction. Comme en effet l'œil se proportionne à la quantité de lumière qui a pénétré par le trou de la pupille, l'entrée trop large doit rendre insupportable une lumière trop forte : par où l'on voit évidemment pourquoi ce symptome augmente si fort, lorsqu'il est accompagné d'une trop grande sensibilité, jointe à une grande perte des forces. L'espèce de vue du soir que produit la petite cataracte plus mince sur les bords, plus épaisse dans le milieu, établit une vue plutôt diminuée que trop vive, & n'a, en conséquence, aucun rapport à notre objet.

712. Les causes de la cécité étant fort nombreuses, & variant beaucoup par leur nature & leur siège, elles méritent une exposition particulière. Elles sont en effet placées, les unes dans

les parties ſituées devant le globe de l'œil, les autres dans le globe même, d'autres auprès, & de-là juſqu'au cerveau.

713. Les premières affectent non la faculté viſuelle, ni l'organe, mais ſeulement les qualités, ſans leſquelles la vue ne peut avoir lieu: ce ne ſont donc que des obſtacles externes, qui rendent la lumière inacceſſible à l'œil; & ils ne cauſent qu'une fauſſe cécité: tels ſont les vices des paupières, une tumeur qui empêche l'écartement par le concours des humeurs, l'inflammation, l'éréſipèle, l'œdème, l'emphyſème, les orgelets, la protubérance des tégumens, une maſſe charnue qui a végété, des tumeurs enkiſtées, &c. une cohérence cauſée par l'interpoſition de la pituite, de la chaſſie, du pus, d'une ſanie ulcérée, teigneuſe, vénérienne; une concrétion innée ou provenant d'une inflammation, d'une brûlure, d'une excoriation, d'une plaie, d'un ulcère, ce qu'on appelle *ankyloblepharon* (223.); le reſſerrement par les muſcles orbiculaires, affectés de ſpaſmes; la chûte enfin de la paupière ſupérieure, cauſée par la paralyſie ou la ſection tranſverſale de ſon releveur propre. La caroncule lacrymale, & le petit croiſſant d'une nature plus lâche, qui eſt auprès, étant gonflés par des humeurs amaſſées, une inflammation, un abcès, ou ſe terminant en pannicule, en

pterygium par leur matière dégénérée & augmentée, s'étendent quelquefois tellement ſur la cornée, qu'ils peuvent intercepter le paſſage de la lumière. De plus, les tumeurs des parties voiſines, qui prédominent ſur l'œil, produiſent le même obſtacle.

714. Les défauts du globe de l'œil, qui cauſent la cécité, ſont en très-grand nombre, à raiſon de la multitude & de la diverſité des parties dont cet organe eſt compoſé. Ces défauts ſont la cornée obſcurcie par des taches qui ont différens noms, différens ſièges, différente couleur, épaiſſeur, étendue; qui viennent d'une inflammation, d'une brûlure, de puſtules, d'un abcès, d'une excroiſſance de chairs, d'une cicatrice, de la coagulation des humeurs, & qui empêchent le paſſage de la lumière, le défaut de l'humeur aqueuſe, l'opacité de cette même humeur mêlée avec du ſang, du pus, de la ſanie, ou dégénérée en un ſédiment muqueux ou membraneux, en cataractes fauſſes des modernes; la clôture, la paralyſie, l'agglutination, le reſſerrement de la pupille, provenant des différens vices de l'uvée, gonflée par des humeurs amaſſées, proéminente, flaſque, ruinée, tombée (255.); les différentes eſpèces de ſuffuſion du cryſtallin devenu opaque, deſſéché, tombé en ſuppuration, diſſout ou dans ſon corps ou dans

ſon chaton ; le gonflement de cette même partie accompagnée du *glaucoma*, & privant du ſentiment & du mouvement les parties voiſines comprimées, les vices ſemblables de l'humeur vitrée, précédés ou ſuivis de l'affection du cryſtallin, la rétine enfin comprimée, calleuſe, embarraſſée, languiſſante, paralyſée, ou inſenſible par quelque maladie que ce ſoit, particulière à elle ou à d'autres parties : tels ſont les différens vices des parties du globe de l'œil, qui dérangent la vue. Quiconque comprend bien la Phyſiologie de l'organe de la vue, voit aiſément que chacun de ces vices ou défauts, pris ſéparément, ou pluſieurs compliqués enſemble, peuvent produire, de différentes manières, & ſous différens phénomènes, pluſieurs eſpèces de cécité, des cataractes, des glaucomes, l'*amauroſis*.

715. Les vices de la troiſième eſpèce (712.) de cécité ſont tous ceux qui affectent le nerf optique, de la même manière que nous venons de le dire à l'égard de la rétine (714.), & qui rendent ce nerf inhabile à ſes fonctions : les mêmes effets réſultent des différentes eſpèces de léſions du cerveau, ſoit générales, apoplectiques, épileptiques, cataleptiques, &c. ſoit particulières, qui détruiſent principalement la faculté viſuelle, en interceptant la liberté du commerce entre le cerveau & les ſens externes ; d'où il ſuit

que, ſans que l'organe de la vue ſoit attaqué de quelque vice remarquable, la cécité a cependant lieu, lorſqu'il arrive dans ces parties compreſſion, deſtruction, inondation, éroſion, exténuation, renverſement, corruption, conſtriction après une plaie, une fracture, une contuſion, une obſtruction, un amas, un épanchement d'humeurs corrompues, après différentes tumeurs, un abcès, le défaut du fluide vital, la langueur des forces, le ſpaſme. Cette affection eſt appellée *amauroſis*, lorſque provenant d'une cauſe fixe, elle eſt permanente; & *vertige*, offuſcation de la vue, lorſqu'elle ceſſe tout d'un coup d'elle-même, après avoir duré quelque temps.

716. Comme l'affoibliſſement de la vue ne diffère que d'un degré de la cécité, dégénérant même très-ſouvent, tôt ou tard, en cécité, il naît auſſi des mêmes cauſes, & a de même différens degrés, ſuivant la qualité de la vue, qui eſt différente dans chaque perſonne ſaine. Il eſt donc aiſé de comprendre cette maladie par ce qui a été dit plus haut (712 à 716.)

717. On appelle *dépravation de la vue*, lorſqu'on voit des repréſentations de choſes qui paroiſſent être devant les yeux, & qui cependant n'exiſtent pas, ou lorſqu'on les voit autrement qu'elles ne ſont en effet, ou telles qu'elles ſont à la

vérité, mais non à une juſte diſtance, ou de travers : auſſi ce vice qui eſt fort multiplié, qui vient de cauſes très-différentes, & qui eſt le ſymptome de pluſieurs maladies, établit-il un dérangement ou dans la viſion même, ou dans la manière de voir.

718. Si des cauſes internes produiſent dans la rétine des vibrations ſemblables à celles que reçoit la lumière réfléchie par des objets externes, il faut, ſuivant les loix fixes des ſenſations, qu'il naiſſe des idées ſemblables, que l'on doit rapporter aux objets externes, comme ſi elles en tiroient leur origine : de-là la première eſpèce de vue fauſſe appellée *imagination*, dans laquelle on voit, les paupières étant même rapprochées, des flocons, des étincelles, des clartés, différentes images. Ce ſymptome eſt ordinairement produit par l'agitation que communiquent à la ſubſtance même de la rétine ſes petits vaiſſeaux ou ceux des parties voiſines, engorgées d'humeurs, & entrant dans des oſcillations extraordinaires : il eſt, en conſéquence, fréquent dans la contuſion, l'inflammation des yeux, auſſi bien que dans la pléthore, & les maladies aiguës, fiévreuſes, inflammatoires, catarrheuſes, ſpaſmodiques, qui affectent la tête par une trop grande affluence d'humeurs : il eſt ſouvent l'avant-coureur d'une folie ou d'une hémorrhagie qui

n'eſt pas éloignée. Il accompagne auſſi la crainte de la lumière (710.), lorſque l'œil, trop ſuſceptible, eſt ébloui par une lumière trop forte; d'autres fois encore naiſſant des vices mentionnés plus haut (707.), il a ſon ſiège près l'œil, dans le nerf optique, ou même dans le cerveau.

719. Quelques points de la rétine, devenus inſenſibles par une obſtruction, une échymoſe, une dureté, une compreſſion, un relâchement; de petites parties opaques, répandues dans les humeurs aqueuſe, vitrée, & dans le cryſtallin, la cornée couverte de taches, effacent ou obſcurciſſent l'image de l'objet par des points, des cannelures, des flocons, des petits nuages, des barres noirâtres, & ſont ou ſtables, ou flottans, l'œil étant immobile, ſuivant le différent ſiège du vice: c'eſt-là ce qui conſtitue la ſeconde eſpèce de vue fauſſe. De petites bulles d'air, ou de petites gouttes ou traces huileuſes, tranſparentes, flottant ſéparément dans l'humeur aqueuſe, peuvent auſſi, par une réfraction inégale des rayons, varier l'image ſous des marques étrangères, & des traits mobiles, quoique non opaques. Les yeux mouillés, ou les tarſes gonflés des paupières, peuvent auſſi brouiller la vue, la lumière étant réfléchie ſur la pupille, en donnant à l'image des objets une radiation étrangère.

720. D'autres fois on voit certains objets avec une couleur qu'ils n'ont pas, lorſqu'une couleur étrangère corrompt la cornée ou les humeurs de l'œil, ſans que la tranſparence ſoit viciée. Ce vice vient auſſi quelquefois d'une violente affection du ſyſtême nerveux.

721. On peut encore mettre de ce nombre le vertige par lequel on voit tourner en rond, chanceler, trembler, changer de face des objets qui ſont cependant fixes, enſorte que le malade lui-même, ne pouvant ſe tenir debout, roule ſur ſes jambes, ou tombe par terre : lorſqu'en même temps la vue eſt obſcurcie, on l'appelle *vertige ténébreux*. Les cauſes ſont tout ce qui peut, par compreſſion, ſecouſſe, agitation, affoibliſſement, jetter le trouble dans les mouvemens réguliers des fibres du cerveau, du nerf optique, de la rétine, ces cauſes agiſſant ſur ces parties, ſoit immédiatement, ſoit relativement. Elles ſont de pluſieurs eſpèces, comme les coups à la tête ou aux yeux, les contuſions, les fractures, les tumeurs internes, les maladies inflammatoires, ſuppuratoires, éréſipélateuſes, fiévreuſes, ſpaſmodiques, catarrheuſes, ſoporeuſes, douloureuſes, la pléthore, les différentes eſpèces de cacochymie, la raréfaction, le cours précipité, l'amas des humeurs dans le cerveau, dans lequel elles ſont épanchées & ſtagnantes ; la rétention

de celles qui doivent être chassées au dehors; la métastase des différentes matières morbifiques, les trop grandes évacuations, la dissipation des forces par la diète, les veilles, les inquiétudes, les études outrées, les maladies violentes; les affections de l'estomac, des intestins, des vaisseaux & des viscères hypochondriaques, de la matrice; les irritations de certaines parties qui s'étendent jusqu'aux supérieures, &c.; aussi le vertige a-t-il coutume de précéder, d'accompagner ou de suivre plusieurs maladies; mais la vue des objets qui tournent, ou qui sont mus avec vîtesse devant les yeux, l'agitation en rond de la tête ou du corps entier, & la frayeur avec laquelle on regarde un précipice, donnant lieu au vertige, à l'égard de ceux qui n'y sont pas accoutumés, il est à croire que les causes internes agissent aussi de la même manière.

722. L'erreur, qui multiplie, divise, mutile, ou change autrement les images des objets, vient de plusieurs vices des différentes parties de l'œil, qui corrompent la situation, le mouvement, la figure, la substance. Cette espèce d'erreur très-étonnante est souvent produite par les affections, sur-tout spasmodiques, paralytiques des muscles des yeux, de la rétine, des nerfs optiques, du cerveau.

723. La faculté par laquelle nous conformons

notre vue aux différentes diſtances des objets, peut être viciée de pluſieurs manières dans le *myops*, le *presbyte* & l'*uperpresbyte*.

724. L'œil *myops*, qui ne peut voir des objets trop éloignés, les exige auſſi trop proches pour voir diſtinctement. Il pèche donc par l'excès de cette faculté au moyen de laquelle nous ramaſſons, par la réflexion, la lumière reçue : il arrive ainſi que les rayons preſque parallèles, qui viennent de loin, ſe réuniſſent trop promptement dans l'œil, en formant des foyers, d'où étant de nouveau diſperſés, ils tombent enfin ſur la rétine. Les cauſes de ce vice ſont l'œil trop alongé, la cornée trop convexe, le cryſtallin trop voûté, trop écarté de la rétine, & la trop grande tenſité des milieux que parcourent intérieurement les rayons. Il vaut mieux rapporter à la vue foible (716.) la fauſſe vue courte, que cauſe la pupille trop étroite, la tranſparence trop légère de la cornée & des humeurs, la ſenſibilité trop foible de l'iris & de la rétine.

725. Le presbyte, vice oppoſé au premier (724.), fréquent dans les vieillards, vient auſſi des cauſes oppoſées, auxquelles on peut ajouter le défaut du cryſtallin.

726. Lorſque l'uperpresbyte, qui ſuppoſe le cryſtallin ſi proche de la rétine, que les rayons des objets placés à une diſtance quelconque

forment leurs foyers derrière la rétine, &, en conséquence, ne sont vus ni trop près ni trop éloignés ; lors, dis-je, que cette affection a lieu, on doit l'appeller *un degré très-considérable de la vue de vieillard* (725.), & la mettre au nombre des espèces de vue diminuée (716.).

727. Les maux spasmodiques, paralytiques des nerfs rendent quelquefois la vue tellement fixe, qu'on ne peut supporter la plus petite augmentation d'une distance convenable, sans que l'objet disparoisse entiérement. Cette espèce de dépravation est très-rare, & particulière.

728. L'adhésion de l'œil avec des parties voisines, sa pression par des tumeurs, sa situation contre nature, le spasme, la paralysie, l'écartement forcé de ses muscles, ou d'autres obstacles, peuvent changer, de différentes manières, le mouvement & la direction de la vue. De-là la vue louche, latérale, élevée, abaissée ; le regard féroce, de travers, & d'autres maux semblables.

729. Le plus remarquable de tous est le strabisme. Ceux qui en sont attaqués, voient, leurs yeux étant contournés & mus inégalement. La contorsion différente en dedans, en dehors, en haut, en bas, d'un seul œil, ou des deux, établit des variétés à cet égard. On attribue les différens sièges & les causes de ce défaut à la

puiſſance viſuelle, qui n'eſt pas aſſez égale dans les deux yeux, étant beaucoup plus foible, ou même manquant dans l'un; aux muſcles attaqués de ſpaſme, de paralyſie, de plaie, de contuſion, d'ulcère, de preſſion, de contraction, d'adhéſion, enſorte qu'ils ne peuvent diriger également les deux yeux; à l'habitude que l'on prend de regarder les objets obliquement, ou d'un ſeul œil, à la cornée mal conformée, & en partie opaque; à la ſituation oblique du cryſtallin; à l'action inégale des procès ciliaires, & enfin à l'harmonie diſcordante des rétines.

Des léſions des ſens internes.

730. LES ſens externes fourniſſent, à la vérité, une matière ſur laquelle s'exerce la vertu ſenſitive; mais ce que cette fonction a de mieux, eſt due aux ſens appellés *internes*. Quoique l'ame paroiſſe s'attribuer la principale partie de leur action, on ne peut cependant nier que les organes du corps n'y contribuent, de leur part, en quelque choſe, & que c'eſt en partie à leur diverſité qu'il faut attribuer, dans cette eſpèce de ſens, l'uſage différent qu'on remarque même dans les perſonnes ſaines. Il eſt donc aiſé de

conclure que les ſens internes ſont auſſi ſuſcep-tibles de dérangemens que les ſens externes; dérangemens qui, provenant de ce que le corps eſt vicié, doivent être cenſés du reſſort de la médecine (36.).

731. Mais, quoique ce qui vient d'être dit ſoit aſſez certain, le lieu où s'exécutent ces opérations de l'ame eſt très-caché; & on ne peut déterminer, même par une conjecture probable, le nombre, la ſituation, la conformation, les forces, la manière d'agir, &c. des organes dont elle eſt douée: auſſi eſt-il impoſſible, dans une ſi grande ignorance de l'état ſain, de rien ſtatuer de diſtinct ſur la nature & les ſièges des maladies de ces organes. Il faut donc s'en tenir à la doctrine générale, juſqu'à ce que la Phyſiologie ait diſſipé les ténèbres qui couvrent cette matière.

Du délire.

732. ON dit qu'une perſonne eſt dans le délire, lorſque, veillant, & reſſemblant cependant à une perſonne qui rêve, elle rapporte à des choſes extérieures des idées qui lui viennent de cauſes internes, & apperçoit, en conſéquence,

ou croit voir des choſes préſentes qui ſont abſentes; lorſqu'elle arrange dans un ſens tout oppoſé, ou ſépare des idées quelconques, portant un jugement qui n'a pas le ſens commun, & lorſque, contre toute raiſon, par la force de la maladie, elle prend des mœurs contraires aux ſiennes propres, & eſt en proie aux paſſions de l'ame les plus fortes & les plus déréglées.

733. Le délire ſuppoſe donc, dans celui qui veille, le jugement troublé par le vice des organes : car, quand même l'exercice des autres ſenſations ſeroit vicié, à peine ce changement peut-il paſſer pour délire, à moins que le jugement ne ſoit auſſi dérangé.

734. Par où on comprend les différentes eſpèces & les différens degrés de ce ſymptome, ſuivant qu'il eſt général ou particulier, fixe ou vague, continuel ou interrompu, doux ou cruel, commençant ou parfait.

735. Mais l'extrême obſcurité (731.) du ſujet que nous traitons, fait qu'il eſt très-difficile d'aſſigner ou les parties affectées, ou les différentes formes de léſions, ſous leſquelles ſe montre chaque eſpèce de délire. Il paroît qu'on peut, au moins par la comparaiſon de ce qui ſe paſſe dans l'état ſain, aſſurer que ces mouvemens des organes ſenſibles ſont enfin, de quelque manière que cela arrive, égaux, réguliers, &

agiſſent ſous la conduite de l'ame, d'où dépend la naiſſance réglée des idées, leur ſéparation convenable, leur combinaiſon, leur ſucceſſion, & leur attention réfléchie; qualités ſans leſquelles il ne peut y avoir de jugement ſain.

736. Soit donc que les idées excitées par des cauſes internes, ſoient ſi vives, qu'elles paroiſſent être venues du dehors, & qu'elles occupent & fixent l'ame, ſans lui permettre de s'attacher à d'autres, ſoit qu'aux idées régulières il s'en joigne d'autres irrégulières, ſoit enfin que quelques-unes des idées analogues, ou intermédiaires, ſupprimées, manquent, & ne puiſſent être créées, quelque choſe qui arrive, il eſt manifeſte qu'il n'eſt pas alors poſſible que le jugement d'abord, & enſuite la volonté, ne ſoient léſés, & qu'il ne naiſſe des mouvemens, tant de l'ame que du corps, analogues à l'erreur qu'ils ont contractée, une erreur en attirant une autre.

737. Le grand nombre des cauſes que l'expérience a appris être capables de produire cette eſpèce de trouble, ſe réduit à-peu-près à celles-ci.

1°. Celles qui ruinent la vertu ſenſitive en affoibliſſant la continuité de la moëlle alongée, & du genre nerveux: telles ſont les trop grandes évacuations, les maladies graves, de longue durée, hyſtériques, hypochondriaques, apoplectiques, cataleptiques, épileptiques; les exercices

exercices immodérés de l'eſprit (522.), les violens mouvemens de l'ame, & de longue durée (532.); les veilles (550 à 552.), & les matières aqueuſes (287.), muqueuſes (283.), qui, étant amaſſées, & inondant les fibres du cerveau, les rendent flaſques, & ſans action (160, 1, 2.).

2°. Celles qui, la circulation étant plus vive (409.) & dirigée vers les parties ſupérieures (411.), donnent lieu à l'accumulation du ſang dans les vaiſſeaux du cerveau, &, en conſéquence, agacent conſidérablement la moëlle qui eſt très-proche, par la diſtenſion, la pulſation, le frottement, la chaleur, les erreurs de lieu qu'elles occaſionnent.

3°. Celles qui, par la ſéchereſſe, la roideur, l'engorgement lent, de durée, qu'elles cauſent, rendent moins mobiles & plus fixes les fibres ſenſitives, qui tiennent trop à l'état qu'elles ont une fois acquis : c'eſt à quoi contribue beaucoup la nature atrabilaire des humeurs provenant de maladie, ou d'un vice quelconque dans les choſes naturelles (284, 320, 355.)

4°. Celles qui, par l'irritation qu'elles produiſent, excitent des mouvemens irréguliers, exceſſifs, déréglés, dans le cerveau, en agiſſant, ſoit immédiatement ſur lui-même, ſoit médiatement, leur action s'étendant juſqu'à lui, par le moyen du rapport mutuel des parties. Celles

ſur-tout qui, ayant leur ſiège dans les entrailles, les affectent en les irritant, les enflammant. Ce à quoi contribue ſur-tout une matière impure quelconque, principalement bilieuſe, putride, ou même l'inflammation des entrailles. De-là, par la bile, la phrénéſie, d'autres délires très-cruels, la paraphrénéſie, ſuite de l'inflammation bilieuſe des entrailles, &c.

A l'égard des cauſes irritantes, qui peuvent troubler la vertu ſenſitive, elles ſont les mêmes que celles qui troublent la force vitale; & leur nombre & leur diverſité ſont preſque auſſi grands: auſſi les comprend-on par ce qui a été dit plus haut (171 & ſuiv.).

5°. Enfin les différentes eſpèces d'obſtacles qui, violentant les parties du cerveau, détruiſant leur ſituation, leur union, leur ſtructure, obſtruant les canaux, les comprimant, les ébranlant, les déchirant, troublant la circulation des humeurs, s'oppoſent aux mouvemens réguliers des filets nerveux. Ces obſtacles viennent d'une conformation vicieuſe de naiſſance, d'une commotion, d'une contuſion, d'une fracture, d'une plaie, d'un abcès, d'une échymoſe, d'une hydrocéphale, & autres maux ſemblables qui attaquent la tête.

738. Les ſemences ont auſſi ici lieu, en ce qu'elles rendent l'un plutôt que l'autre plus ſujet,

tant au délire qu'à ſes différentes eſpèces. Les tempéramens (614.) & ſur-tout le mélancolique ou le bilieux, & l'irritabilité (190, 616.) peuvent certainement beaucoup dans ce cas. Il en eſt de même de ces vices particuliers qui ſe perpétuent de père en fils ; de ces maladies héréditaires, qu'il eſt bien difficile d'expliquer entiérement par les premières cauſes.

739. Les idées fantaſques, que le jugement corrige, ne ſont que des degrés légers de démence, & ont les mêmes cauſes. On peut mettre dans le même rang, avec les commotions invincibles de l'ame (732.), la volonté opiniâtre & inflexible, qui vient quelquefois de la force de la maladie.

740. La mémoire infidelle, confuſe, perdue, la puérilité, la fatuité, les aliénations d'eſprit ; l'inſenſibilité, lorſque le ſentiment manque ; l'impatience, laquelle détruit toutes les affections de l'ame, à cauſe du vice des organes, & tous les autres maux de cette eſpèce, dérangent, chacun ſuivant leur manière, le ſyſtême nerveux ; mais l'eſpèce de léſion qu'ils cauſent ne paſſe pas les connoiſſances que peuvent donner les occaſions des maladies, les accidens primitifs, préſens ou conſécutifs. Il faut ſur-tout faire attention à l'âge, au tempérament, à l'engourdiſſement de la force vitale (196.), aux vices organiques

(737, 5.), au relâchement, à la roideur des solides, à l'obstruction, l'affaissement, la concrétion des vaisseaux; à l'épaississement des humeurs, l'inertie aqueuse, la disette, l'abondance, la diminution du mouvement; à la paralysie & aux spasmes des nerfs, & aux maladies générales ou particulières, qui en naissent.

Des symptomes de la faculté motrice.

741. Il n'y a aucune fonction corporelle qui ne puisse être rapportée au mouvement : aussi la variété des mouvemens qui s'exécutent dans l'état de santé est-elle infinie, à raison de la multitude & de la diversité de ces fonctions. La machine animale a de plus son systême moteur répandu dans toutes les parties, pourvu de ses fibres, tant particulières que rassemblées en muscles, & qui, comme les organes du mouvement, sont animées par la vertu motrice. Il y a, en conséquence, deux sortes de mouvemens; les uns spontanés, ou qui s'exécutent d'eux-mêmes; & les autres, que notre volonté dirige. Quoique ces mouvemens soient astreints à des loix variables, & qu'ils paroissent, en conséquence, différencier beaucoup entre eux, il est cependant vraisemblable que le même principe doit être re-

connu dans l'une & l'autre eſpèce de mouvemens, & que les mêmes organes exécutent les uns & les autres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils ſont ſujets aux mêmes maladies. Nous expoſerons donc les ſymptomes des uns & des autres, en les traitant enſemble.

Du ſpaſme.

742. LES ſpaſmes ſont plus fréquens dans les maladies que les douleurs; & il n'eſt pas rare qu'ils conſtituent toute la maladie, ou au moins ſa principale partie; & de même qu'ils dérivent de leurs cauſes, ils deviennent à leur tour les cauſes de pluſieurs ſymptomes. C'eſt pourquoi, quoique quelques auteurs étendent peut-être les forces de ces accidens au-delà de ce qu'il convient, il faut cependant avouer qu'il ſeroit difficile de trouver une affection du corps vivant, qui ait des occaſions plus fréquentes de paroître, ou dont le ſiège ſoit plus univerſel, ou qui ait plus de pouvoir pour troubler de toute manière les fonctions.

743. On appelle *ſpaſme* une action violente, forcée, irrégulière des fibres motrices. Toutes les parties, tant en général qu'en particulier, du ſyſtême moteur, par-tout où il s'étend (741.) ſo nt donc ſujettes à cette maladie. Mais

la même force motrice qui, dans la ſanté, met en mouvement les fibres & les muſcles, produit dans le ſpaſme l'action qui n'a de contre nature que d'être trop forte, & de ne pas s'exécuter ſuivant les règles de l'économie animale.

744. La force motrice des fibres paroiſſant donc devoir être attribuée au principe vital (170, 209, 5.), il eſt évident que dans le détail des cauſes des ſpaſmes, il faut faire attention principalement aux irritations (171.), qui ſont certainement très-multipliées. Telles ſont les âcretés mécaniques, chymiques, connues & inconnues; les puiſſances dolorifiques (623.), les réplétions & les évacuations immodérées, les troubles dans la circulation, les affections générales & particulières du ſyſtême nerveux; les différentes irritations des muſcles, des tendons, des membranes. Mais rien n'a plus de pouvoir dans ce cas que le rapport réciproque des forces ſenſitives & motrices (179, 525, 537.); rapport qui fait que toute ſenſation immodérée, la douleur (675.), l'inquiétude (682.), & même les paſſions de l'ame (532.), ſont très-ſouvent ſuivies de ſpaſmes, comme ſi la nature vouloit, par leur moyen, détourner ou repouſſer le mal, dont le ſentiment nous avertit (675, 691.).

745. Mais comme la force vitale n'eſt pas au même degré (175, 176.) dans tous les ſujets,

ni dans chaque partie d'un ſujet, de-là naît la diſpoſition plus ou moins grande aux ſpaſmes, ſuivant la différence de ce degré. C'eſt pourquoi ceux qui ſont attaqués du vice de l'irritabilité (190.), nourriſſent en eux une ſemence très-puiſſante de ce ſymptome (195.).

746. On comprend par ce qui a été dit (195, 209.), le nombre conſidérable d'effets qui réſultent des ſpaſmes. Ils ne ſont pourtant pas ſi conſtamment nuiſibles, qu'on ne doive avec raiſon les mettre au nombre des ſecours les plus ſalutaires qu'emploie la nature pour détourner & guérir les maladies (297, 640, 641, 744.).

747. Il eſt auſſi évident que les ſpaſmes ont pluſieurs différences, ſuivant qu'ils ſont ou univerſels, ou particuliers, idiopathiques ou ſympathiques, ſubits ou lents, ſuivant qu'ils reſſerrent ou enflent les parties : on les appelle alors *venteux*, &c.

748. Ceux qui diſtinguent le ſpaſme de la convulſion, appellent le premier *une contraction continuelle des muſcles*, & la convulſion *une contraction alternative des muſcles* ; d'autres aiment mieux l'appeller *mouvement convulſif.* Peu importe, au ſurplus, qu'on emploie un ſeul nom ou pluſieurs : ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'une & l'autre affections ſe rapportent au même genre, occupent les mêmes parties, & ſont connues

par les mêmes caufes & les mêmes différences ; fouvent même l'une fe change en l'autre ; d'où on comprend la diftinction des modernes entre les *maladies toniques* & *épileptiques*.

749. On peut encore rapporter en quelque façon ici l'agitation inquiète des membres ; car, quoiqu'elle ne foit pas entiérement involontaire, on ne peut cependant pas ordinairement, lorfqu'elle vient de maladie, la fufpendre quand on veut. Elle eft prefque toujours caufée par l'inquiétude, la douleur, le prurit, la chaleur, le délire.

750. La frayeur, les cheveux hériffés, même à un très-grand degré, le friffon, demontrent plus clairement la nature de l'ébranlement fpafmodique. Ces accidens furviennent aux fièvres, à la fuppuration, au fphacèle, aux affections graves des nerfs, aux évacuations fubites, immodérées, ou à leur fuppreffion déplacée ; aux violens efforts que l'on fait pour chaffer les matières nuifibles, fur-tout lorfque la nature eft inquiétée par une matière crue, âcre, corrompue, hétérogène, virulente, adhérente intérieurement. Mais comme ces accidens arrivent également, lorfque l'efprit eft agité d'idées défagréables, & lorfque le corps échauffé éprouve un froid fubit ; comme de plus ils font accompagnés d'un fentiment de fraîcheur entre cuir & chair, comme on dit, & extérieurement

de pâleur, il eſt croyable qu'il y a des ſpaſmes cutanés, qui, les vaiſſeaux étant reſſerrés, les humeurs repouſſées intérieurement, rendent inégales la circulation & la chaleur naturelle.

751. Il y a encore des circonſtances où les muſcles, quoique très-bien mis en mouvement par la volonté, faiſant enſuite des efforts qu'on ne peut réprimer, accélèrent avec une agilité involontaire leurs mouvemens, & préviennent l'ame malgré elle. C'eſt un accident très-commun aux muſcles de la langue, mais qui cependant n'eſt pas borné à eux ſeuls; car j'ai vu un homme qui pouvoit courir & non marcher. Cette volubilité a quelque choſe de ſpaſmodique, & appartient, en conſéquence, à la matière que nous traitons. A-t-elle également lieu dans les mouvemens ſpontanés? On ſeroit porté à croire que le mouvement périſtaltique des inteſtins eſt ſpaſmodique, vu que les alimens, ayant paſſé très-promptement par toutes les circonvolutions de ces tuyaux, ſont chaſſés avec force par l'anus.

De la paralyſie.

752. LA paralyſie eſt l'extinction de la faculté motrice, &, en conſéquence, l'inertie flaſque des fibres motrices, d'où s'enſuit l'immobilité

des parties qu'elles doivent mettre en mouvement. Cette maladie opposée au ſpaſme (743.), mais ayant une auſſi grande étendue, attaque tous les organes du mouvement (741.), les muſcles, les fibres qui agiſſent, ſoit d'elles-mêmes, ſoit ſuivant notre volonté. On l'appelle *parfaite*, lorſqu'elle eſt accompagnée de perte de ſentiment; *imparfaite*, lorſque le ſentiment n'eſt pas perdu; *atonie*, lorſqu'elle affoiblit les fibres des viſcères & des vaiſſeaux.

753. Elle eſt occaſionnée par pluſieurs cauſes vicieuſes; 1°. par le vice du cerveau, du cervelet, de la moëlle alongée & de l'épinière, & des nerfs qui en ſortent, dans leurs troncs, leurs ganglions, [illegible] leurs rameaux; ce qui fait que la force nerveuſe eſt engourdie, manque, ou eſt interceptée, le commerce de ces parties avec les fibres motrices étant détruit; 2°. par le vice de la circulation, lequel diminue, arrête l'influence des humeurs vitales ſur les organes du mouvement; 3°. enfin par un vice particulier des fibres muſculaires, cauſé par le tiraillement, la preſſion, un trop long repos, une action trop forte, le relâchement, le deſſéchement, le dérangement de leur tiſſu; ce qui détruit leur aptitude pour le mouvement. Chacun de ces vices ou réunis pluſieurs enſemble, ou ſéparés, doit, en détruiſant, ſoit la faculté motrice elle-même (741.), ſoit au

moins les qualités ſans leſquelles elle ne peut être excitée à des mouvemens convenables ; doit, dis-je, néceſſairement produire, de l'une ou l'autre manière, la paralyſie.

754. C'eſt pourquoi il n'eſt pas difficile de diſtinguer cette impuiſſance du mouvement des autres eſpèces d'immobilité morbifique. Il eſt auſſi évident que ſon ſiège varie beaucoup, & qu'à raiſon de cette diverſité, on diviſe la paralyſie en *univerſelle* & *particulière*, en *idiopathique* & *ſympathique*. On voit auſſi clairement la cauſe des maux ſans nombre, qui dérivent, dans toutes les eſpèces de fonctions, du défaut de mouvement.

755. La paralyſie la plus légère eſt une foibleſſe de la faculté motrice, de laquelle il réſulte que les mouvemens muſculaires ne peuvent ſe faire qu'avec peine & langueur. Quoiqu'on rapporte cette eſpèce d'affection principalement aux mouvemens animaux, elle n'attaque pourtant pas moins les mouvemens vitaux & naturels, & vient des mêmes cauſes ; préſente les mêmes différences que la paralyſie (753, 754.). Il faut ſur-tout faire attention dans ce cas à la diſette, à la trop grande abondance des humeurs, à leur nature viciée, à la langueur de la circulation, à l'oppreſſion, l'épuiſement de la force nerveuſe, au peu de force des ſolides.

756. On connoît par-là la lassitude spontanée qui annonce si souvent des maladies, & ses espèces en *tensive*, *ulcérée*, *inflammatoire*, dont les anciens font mention.

757. Le tremblement, qui arrive lorsqu'on veut mouvoir un membre, appartient à la foiblesse de la faculté motrice (755.); mais il faut mettre au nombre des affections spasmodiques (743.) la palpitation qu'éprouvent les parties, même dans le repos.

Des affections du sommeil.

758. LA veille, considérée comme symptome de maladie, est aussi nuisible aux malades que la veille continuelle & volontaire l'est aux personnes saines (550 à 552.). Elle a lieu toutes les fois que par des troubles intérieurs, la machine animale est si agitée, que les organes des sens & des mouvemens volontaires ne peuvent être relâchés, ni la force nerveuse être oisive, ni, en conséquence, l'ame se soustraire au commerce mutuel qu'elle a avec le corps. Les causes des veilles sont donc la douleur (670.), le prurit (679.), l'inquiétude (682.), le délire (732.), la fièvre, l'inflammation, la

ſuppuration, la circulation trop vive, le trop grand abord des humeurs vers les parties ſupérieures, la chaleur trop forte; & de-là les maladies qui renferment quelques-unes de ces affections, ſur-tout lorſque l'irritabilité (191.) s'y joindra.

759. Il ſe rencontre dans les maladies pluſieurs eſpèces de ſommeil immodéré, qui diffèrent entre elles par la durée, le degré, la ſociété d'autres ſymptomes, & même par leurs noms. On peut, en général, réduire leurs cauſes, 1°. à la langueur des forces ſenſitives & motrices, à quoi contribuent la laſſitude de l'ame & du corps, provenant de quelque cauſe que ce ſoit, les évacuations extraordinaires, la foibleſſe des ſolides (157.), leur engourdiſſement (196.), la lenteur de la circulation (410.), les humeurs évaporées, languiſſantes par l'abondance d'eau (287.), de gluten (283, 373.), de ſédiment (284.), de graiſſe (394.), le froid vif (27, 5.), l'uſage des narcotiques, &c.; 2°. aux mêmes forces opprimées, & incapables, en conſéquence, d'action, à cauſe des différentes eſpèces de pléthore (387 à 392.), de l'embonpoint (394.), du trop grand abord du ſang vers la tête (411.), de ſon retour trop lent, de l'engorgement, de l'inflammation des vaiſſeaux du cerveau, des éréſipèles; des évacuations ſup-

primées, des métaſtaſes de la matière morbifique vers les parties ſupérieures. Ne pourroit-on pas encore ajouter l'aſſoupiſſement cauſé par les eſprits qui ont fermenté (467.), & par l'uſage des narcotiques? 3°. aux accidens qui arrêtent le commerce réciproque de la machine animale avec les organes des ſens & des mouvemens volontaires. Ces accidens ſont ſans nombre, & nuiſent en comprimant, ébranlant, inondant, détruiſant le cerveau : tels ſont un coup violent reçu à la tête, la dépreſſion du crâne, la fracture, l'exoſtoſe, l'abcès, les différentes tumeurs qui ont pris naiſſance dans l'intérieur, & qui pèſent ſur le cerveau, les humeurs épanchées, ſtagnantes, l'hydrocéphale, & même les cauſes que nous venons de détailler au numéro 2, & qui agiſſent en opprimant les forces. 4°. Quelquefois auſſi l'ame ennuyée du commerce réciproque, ſupprime peut-être les mouvemens du corps qu'elle anime; & étant, pour ainſi dire, concentrée en elle-même, les organes animaux étant relâchés, elle reſte d'elle-même oiſive. On peut preſque dire que c'eſt de-là que viennent les ſommeils endémiques, qui ſont le plus ſouvent la ſuite d'un chagrin de longue durée.

760. Suivant donc que ces cauſes agiſſent dans l'homme, ſéparément ou pluſieurs enſemble, & ſuivant leur degré différent, elles produiſent

l'assoupissement seulement, ou des sommeils légers ou plus profonds, pourvu que dans leur action elles ne passent pas les bornes du systême animal, & qu'en conséquence, elles n'oppriment pas en même temps la vie.

761. On conçoit par-là le sommeil profond joint avec les veilles, c'est à-dire une espèce de combat alternatif de sommeil & de veilles, qui ne permet ni de bien dormir ni de bien veiller. Dans cet état, les causes du sommeil (759.) sont, à la vérité, pressantes; mais elles ne peuvent agir avec un entier effet, les causes de la veille (758.) succédant aussi-tôt. Cette affection a donc lieu dans les maladies, lorsque la douleur, l'inquiétude, le délire, les songes effrayans, ou toute agitation trop forte du systême nerveux, surviennent à une envie de dormir insurmontable.

762. Il n'y a pas beaucoup de différence dans le mélange de sommeil & de veilles, qui produit les songes, les frayeurs, lorsqu'on dort, les actions des somnambules. Tout cela arrive en effet, lorsque les causes des veilles (758.), qui naissent dans ceux qui dorment, sans détruire entiérement l'état de sommeil, le troublent cependant plus ou moins; ensorte que quelque partie organique des sens internes est agitée, & son agitation se communique quelquefois aux

mouvemens volontaires. Auſſi, ſi l'on conſidère la mécanique ſuivant laquelle les idées ont coutume de naître, d'être excitées, & jointes les unes avec les autres dans ceux qui veillent, il n'eſt pas difficile de deviner combien d'occaſions différentes de rêver peuvent avoir lieu dans les malades, vu qu'elles ſont ſi fréquentes dans ceux qui ſe portent bien. Bien plus, il eſt aiſé de concevoir le nombre, la variété, & la confuſion infinie de ſonges poſſibles, quoiqu'on ne puiſſe déterminer, même par conjecture, la nature particulière, & le ſiège propre du changement corporel, qui répond à chacun d'eux.

Des ſymptomes des mouvemens vitaux.

763. LA circulation des humeurs, la principale fonction de l'économie animale, eſt comme le centre commun vers lequel tendent & vont ſe rendre les mouvemens vitaux : auſſi les vices qui arrivent à ces mouvemens, ſe manifeſtent-ils principalement par leurs effets dans la circulation, & dans les premiers organes deſtinés à cette fonction. On peut, en conſéquence, les rapporter aux actions léſées du cœur, des artères, & des poumons.

Des

Des symptomes de la respiration.

764. QUOIQUE la respiration obéisse en partie à l'ame, pour qu'elle puisse remplir les différentes fonctions qui sont dirigées par la volonté, on a cependant raison de la mettre au nombre des actions vitales, vu qu'elle est spontanée, & absolument nécessaire pour la conservation de la vie. Il est donc convenable d'exposer ici ses principaux vices, comme étant très-fréquens & très-utiles à connoître, à cause de la supériorité des signes qu'ils fournissent dans les maladies.

765. Les accidens, qui arrêtent la respiration, sont, à raison de la multitude des qualités requises pour que cette fonction soit libre, très-nombreux, & different beaucoup par leur nature & le lieu qu'ils occupent. Ces accidens sont l'air qui pèche par la chaleur (424, 9.), le froid (427, 5, 8.), l'humidité (430, 4, 5.) la pesanteur (434.), la légéreté (435, 437.), l'air qui est stagnant (438, 439.), & corrompu (440, 442, 496, 497.); les différentes maladies de retrécissement (209.) des narines, de la bouche, du pharynx, du larynx, de la trachée-artère, des bronches, des parties par où l'air

nom de *catarrhe suffocant*. Tantôt elle est accompagnée de la langueur de la circulation vitale, & survient, en conséquence, aux grandes défaillances, comme symptome de symptome. Tantôt elle naît primitivement de ses causes, & met en même temps fin à la vie, la circulation étant arrêtée par l'interception du passage du sang dans les poumons. C'est à quoi contribuent sur-tout les grandes défectuosités de l'air, les plus grands maux des nerfs, tels que la paralysie, les spasmes dans les organes de la respiration, l'engorgement subit des poumons par le sang, du pus, un catarrhe.

768. La toux qui est un symptome de la respiration dépravée, est une expiration violente, convulsive, successive, sonore. Elle suppose donc des mouvemens convulsifs dans les muscles expirateurs, & une espèce de contraction dans la glotte; ce qui fait que l'air du poumon est exprimé du larynx avec violence & avec bruit, & que l'inspiration entière n'a pas lieu. C'est avec raison qu'on regarde comme salutaire le mouvement (640.) par lequel la nature tâche de faire sortir, par une forte expectoration, ce qui, par son volume ou son âcreté, met obstacle au systême aérien des poumons. Ce mouvement peut, en conséquence, être aussi excité par la volonté.

24 lt
100 lt
30

160
40. lt

200

769. La toux ſera donc occaſionnée par tout ce qui, au moyen d'une action mécanique, phyſique, chymique, peut incommoder le poumon, les bronches, la trachée-artère, le larynx, comme un air vicié, des alimens nuiſibles par la chaleur, le froid, l'âcreté, la groſſiéreté; des corps étrangers engagés dans le larynx (604.), l'écoulement d'une matière âcre dans cette partie ou dans les voiſines, l'abondance, l'épaiſſeur, la corruption d'un mucus qui lubréfie ces parties; un amas de ſang, d'eau, de pus, de matière ichoreuſe dans ces mêmes parties; une inflammation, un éréſipèle; des aphthes, des éruptions, une ulcération, & la plupart des vices détaillés plus haut (765.) des organes de la reſpiration, vices qui, ſans rien avoir qui puiſſe être chaſſé par le crachement, excitent la toux, par la ſeule faculté de reſpirer qu'ils occaſionnent; enſorte que ſi la nature ne peut vaincre l'obſtacle, elle y travaille cependant, & rend au moins plus facile le paſſage du ſang. Les perſonnes les plus ſujettes à la toux ſont celles qui, par défaut de *mucus*, par ſécheresse, par tenſion, ou par toute autre cauſe, ont la membrane interne de la trachée-artère trop ſenſible.

770. La toux eſt encore excitée par le rapport mutuel des parties, lorſque le vice d'autres

parties affecte le systême de la respiration, ou par irritation, ou par la métastase d'une matière morbifique. Aussi arrive-t-elle souvent dans les différentes affections des premières voies, de l'estomac sur-tout, du foie, de la rate, du pancréas, des testicules, des parotides, des dents, des oreilles, du cerveau, des nerfs, de la peau, &c.

771. C'est pourquoi on voit clairement quelle toux est appellée *humide*, *sèche*, *convulsive*, *idiopathique*, *sympathique*, *cruelle*, *catarrhale*, *stomachique*, &c. On connoît aussi les maux sans nombre que la toux très-violente ou de longue durée occasionne. En effet, les secousses fortes & fréquentes des poumons, des viscères du bas-ventre, & de tout le corps, interrompant la respiration, agitant le sang, rendant inégal son passage par les poumons, irritant continuellement les muscles de la respiration, & les excitant à des mouvemens irréguliers, il doit s'ensuivre nécessairement lassitude, mauvaise digestion, vomissement, hernie, avortement, amas d'humeurs dans la tête, foiblesse des vaisseaux pulmonaires, éruptions sanguines, convulsions universelles, suffocation, & les maux infinis qui résultent de tous ces accidens.

772. Il faut aussi mettre de ce nombre l'éternuement qui est une espèce de mouvement convulsif,

lequel consiste à chasser par les ouvertures du nez & de la bouche, par le seul effort d'une expiration très-forte & sonore, l'air qu'on aura auparavant inspiré en grande quantité, lequel venant donc frapper avec force la membrane qui tapisse ces cavités, balaye, pour ainsi dire, sa superficie, la nettoie, l'inonde de l'humeur qu'elle en fait sortir, la dégorge, ensorte que les corps nuisibles sont écartés, chassés. Aussi est-ce un effort salutaire qui survient aux irritations des narines, de la gorge, des yeux, &, en conséquence, à plusieurs maladies de ces parties. Il naît aussi, à la manière des spasmes (744.), de causes plus universelles, ou dont le siège est plus éloigné du nez, sur-tout dans les personnes naturellement plus irritables (190, 745.). Il n'est pourtant pas toujours utile : lorsqu'il ne peut écarter l'obstacle, fatigant par de vaines secousses, il n'est pas moins violent & moins nuisible que la toux (771.).

773. Le ris étant une convulsion des muscles de la respiration, qui agite par des secousses très-promptes, très-légères, alternatives, & comme ébranlées dans le systême aérien, l'air resserré, & suspend la pleine inspiration, l'expiration ne se faisant qu'avec peine, il mérite autant d'être placé parmi les symptomes que parmi les puissances nuisibles (521.). Il a en effet lieu, même malgré l'ame, par des irritations

corporelles qui ébranlent immédiatement, ou par communication, le diaphragme, les muſcles abdominaux qui agiſſent avec lui, les autres organes de la reſpiration, & les muſcles de la face. Auſſi accompagne-t-il primitivement les affections du diaphragme, de l'eſtomac, de la rate & de la matrice, & quelquefois auſſi les mouvemens fiévreux, & autres, qui jettent le trouble dans l'économie animale; maladie fréquente chez les perſonnes hypochondriaques, hyſtériques, maniaques, phrénétiques, &c. On comprend par-là les pleurs morbifiques qui approchent beaucoup du ris, & qui même ſe changent ſouvent en ris.

774. Le ſoupir eſt une inſpiration très-profonde, aidée des muſcles, & ſuivie d'une expiration beaucoup plus forte qu'à l'ordinaire. C'eſt ainſi que, par une reſpiration grande & longue, la nature augmente le bienfait vital de l'air; cherche un rafraîchiſſement à la chaleur ſuffoquante, un aiguillon à la circulation pulmonaire, un remède à la difficulté de reſpirer, un ſoulagement à l'inquiétude. Les cauſes du ſoupir ſont, en conſéquence, toutes celles qui produiſent le chagrin (682 à 691.).

775. Le bâillement eſt une inſpiration aſſez ſemblable au ſoupir (774.), cependant plus forte, & ordinairement réitérée à un plus haut

degré ; l'air n'entre alors dans la poitrine que lorſque la bouche eſt très-ouverte, & eſt, en conſéquence, accompagnée d'une violente contraction des muſcles, qui peuvent, en écartant les mâchoires, l'ouverture de la bouche, les lèvres, en dilatant la luette & la glotte, donner à l'air extérieur une entrée très-large, & en même temps très-immédiate. De même donc que ce ſymptome auxiliaire (98, 101.), qui n'eſt qu'une action naturelle, plus bienfaiſante même que le ſoupir, a lieu, & eſt ſalutaire pour les perſonnes engourdies, d'ailleurs ſaines ; de même auſſi a-t-il lieu chez les malades dont les forces ſont languiſſantes, à cauſe des vices du ſyſtême nerveux, ou l'inertie de la circulation vitale ; c'eſt pourquoi il eſt fréquent dans les accès des fièvres, les affections hyſtériques, hypochondriaques, ſoporeuſes, chroniques.

776. L'action d'étendre les bras, qui très-ſouvent accompagne le bâillement (775.), & qui, l'eſprit ayant travaillé pendant très-long-temps, & l'effort du travail s'étant communiqué à tous les muſcles, diſtend violemment tous les membres du corps, eſt de la même eſpèce, & non-ſeulement une ſuite, mais même un remède naturel de l'engourdiſſement.

Des ſymptomes du mouvement du cœur.

777. LA palpitation du cœur conſiſte dans des contractions convulſives de ce muſcle, qui, en heurtant fortement les parties voiſines, ſurpaſſe de beaucoup l'action naturelle. Cette affection a donc le caractère du ſpaſme, & ſe connoît par ce qui a été dit au paragraphe 743 & ſuiv. Ce vice trouve pluſieurs cauſes dans le plus haut degré (195.) de la force vitale, dont le cœur, plus que toute autre partie, eſt doué. Ces cauſes ſont les grands troubles du genre nerveux dans les perſonnes hyſtériques, hypochondriaques, d'un tempérament irritable; les déſordres dans la circulation, nés, ſoit primitivement, ſoit d'accidens qui ont précédé, ſoit d'ailleurs, & s'étendant juſqu'au cœur; toutes les irritations trop fortes de ce viſcère, ou même les obſtacles qui s'oppoſent avec force à l'entrée ou à la ſortie régulière du ſang. La palpitation vient, en conſéquence, des violentes affections de l'ame, de la frayeur ſubite, des excès de Vénus, des trop grand exercices de l'eſprit ou du corps, des ſpaſmes d'autres parties, des douleurs, du chagrin, des mouvemens fiévreux, de l'abondance, de la diſette, de la langueur des humeurs,

des différentes acrimonies, des matières ſcorbutique, atrabilaire, goutteuſe, galeuſe, ulcérée, cancéreuſe, virulente; des excrétions quelconques ſupprimées; des différentes eſpèces de difficultés de reſpirer (765.), dans leſquelles le ſang traverſe avec peine les poumons; des différens vices des viſcères du bas-ventre, & ſur-tout de l'eſtomac, dangereuſement affectés par des matières crues, âcres, corrompues par l'air, des vers, des corps hétérogènes, l'obſtruction, l'inflammation, des ulcères, des compreſſions, une diſtenſion, une irritation; en dernier lieu enfin, du cœur même, de ſes oreillettes, de ſes gros vaiſſeaux, du péricarde, affectés contre nature, d'inflammation, d'ulcère, d'anévriſme, de polype, de vers, de poils, pierre, d'eau épanchée, d'échymoſe, d'excroiſſance, de changement dans leur texture devenue oſſeuſe ou cartilagineuſe, & d'un retréciſſement quelconque. Or il eſt aiſé de voir que la plupart de ces cauſes agiſſent auſſi de pluſieurs manières; que ſouvent elles ſe joignent les unes aux autres, & qu'il y en a beaucoup qui, quoique placées, ſuivant leur nature, parmi les cauſes de ce ſymptome, en ſont cependant le plus ſouvent les ſuites, &, en s'y joignant enſuite, ſont changées en cauſes comme nées après coup. Il eſt bon auſſi de remarquer que ce mal revenant par intervalles,

est principalement augmenté par les agens qui poussent le sang vers le cœur avec une trop grande impétuosité.

778. On connoît par ce qui a été dit plus haut (757, 777.) le tremblement du cœur, soit que ce soit un degré plus léger de palpitation, soit qu'il vienne de la foiblesse des forces. Les autres irrégularités des mouvemens du cœur se manifestant davantage dans le pouls des artères, il vaut mieux les comprendre sous ce titre.

Des symptomes du pouls des artères.

779. LE pouls a lieu, lorsque le sang poussé par la force du cœur dans les artères, presse, distend extérieurement leurs parois. Pour qu'il soit conforme aux loix de la santé, il faut que le cœur soit vigoureux, l'abondance & la fluidité du sang régulières, l'artère susceptible de contraction & d'expansion, la voie de la circulation libre. C'est dans les vices de ces qualités qu'il faudra chercher la raison des dérangemens qu'on remarque dans le pouls des malades. Mais ces dérangemens étant très-multipliés, & détaillés par les anciens avec plus de finesse que d'utilité, nous omettrons ceux qui sont peu importans

ou aiſés à comprendre, pour ne parler que des principaux.

780. Lorſqu'en général, le pouls trop fréquent a lieu, eu égard à l'âge, au ſexe, au tempérament, & aux différens uſages des choſes non naturelles; il ſuppoſe une contraction trop fréquente du cœur, & vient, en conſéquence, des mêmes cauſes que la contraction, c'eſt-à-dire, de toutes les irritations du cœur, ſoit qu'elles ſoient de la nature de celles qui augmentent l'abord du ſang veineux, ou de celles qui irritent par leur âcreté, ſoit qu'elles empêchent, de quelque manière que ce ſoit, l'action du cœur. Toutes ces cauſes ſont encore plus puiſſantes, lorſque le cœur eſt par lui-même extraordinairement irritable. De plus, le rapport conſidérable qu'il a avec tout le corps, fait que les troubles & les agitations des autres parties, principalement dans le genre nerveux, s'étendent juſqu'à lui. Ainſi la plupart des cauſes qui excitent la palpitation du cœur (777.), ont pareillement lieu ici; & la fréquence du pouls, ſouvent ſalutaire, qui doit au moins être miſe au nombre des ſymptomes actifs (101.); accompagne, en conſéquence, nombre de maladies, & ſur-tout toutes les eſpèces de fièvres. Mais y a-t-il une fréquence du pouls, locale dans chaque partie du ſyſtême artériel? Il y en aura,

s'il y a une véritable fièvre particulière, & dont on ne doive pas chercher la caufe dans l'irritation du cœur. Il eft aifé de comprendre par ce qui vient d'être dit, la nature du pouls lent.

781. On appelle un pouls *dur*, lorfque l'artère bat avec une violence plus grande que la dilatation. C'eft ce qui arrive, lorfque le fang eft pouffé par la contraction du cœur, forte à la vérité, mais trop précipitée; enforte qu'il ne peut dilater à égale force le canal de l'artère. Il y a donc alors, ou vice dans les tuniques de ce tuyau, qui obéiffent moins, à caufe de la féchereffe, de la roideur, du fpafme, ou maladie dans la cavité extraordinairement diftendue par un fang abondant, raréfié, épais, ou amaffé, fon cours étant arrêté. Par où l'on voit clairement pourquoi le pouls dur eft fi fréquent dans les maladies inflammatoires; on connoît auffi la nature du pouls mol.

782. Le pouls eft intermittent par un vice multiplié, trop fort, trop léger, univerfel, particulier. En effet, il naît de la contraction du cœur, de trop longue durée, en manière de fpafme (748.), de fon engourdiffement (196, 755.), ou de fa contraction inefficace, qui pouffe le fang dans les artères, avec trop peu de force & d'abondance; de l'abord trop léger, irrégulier, ou manquant tout-à-fait du fang veineux, vers

le cœur ; du cours inégal, trop ralenti, interrompu du ſang artériel ; des différens vices des artères qui s'oppoſent à la réception, au paſſage du ſang, & au mouvement de ſiſtole & de diaſtole des tuniques. Nombre de cauſes peuvent produire ces différens états : telles ſont les affections locales du cœur & des parties qui lui appartiennent, l'inflammation, l'anévriſme, le polype, la pierre, les vers, la concrétion, l'induration, l'hydropiſie, &c. (777.) ; les vices ſemblables des artères, les grandes difficultés de reſpirer (765.), l'abondance ou la diſette du ſang, la cacochymie viſqueuſe, les différentes âcretés, les déſordres des premières voies dans le vomiſſement, la colique bilieuſe, la diarrhée, les vers, les ſpaſmes, les douleurs, &c ; enfin les maux du genre nerveux, répandus ſur les viſcères vitaux, & dans le ſyſtême de la circulation, la force vitale étant, ou languiſſante (196.), ou trop irritable (190.).

783. On fait mention de degrés variés du pouls diminué & effacé, qui diffèrent, eu égard au nombre & à l'intenſité des ſuites qu'il cauſe. On appelle *éclipſe* un défaut léger, qui donne lieu à la pâleur, la chaleur, le ſentiment & le mouvement étant toujours les mêmes ; *lypothimie*, lorſqu'à la pâleur ſe joint l'impuiſſance du mouvement animal ; *défaillance*, lorſque, ces deux

derniers états étant augmentés, ils ſont accompagnés d'extinction de la chaleur naturelle; *ſyncope*, lorſque le ſentiment & le mouvement étant preſque abolis, on ſent un froid univerſel, & une ſueur froide; *la privation du pouls* enfin, lorſque, tous les ſignes de la vie étant effacés, la ſuffocation étant même de la partie (767.), l'image de la mort eſt repréſentée ſi naturellement, qu'on doute quelquefois avec raiſon, ſi l'on doit annoncer la vie ou la mort. Comme l'abattement univerſel des forces, qui a auſſi lieu alors, enſeigne que la circulation vitale du ſang manque auſſi bien que le pouls, il eſt évident que ces accidens viennent de la foibleſſe du cœur, & ſont, en conſéquence, produits par les mêmes cauſes qui peuvent produire cette foibleſſe : telles ſont les violentes affections de l'ame, l'idée d'une choſe horrible, une odeur infecte dans les perſonnes hyſtériques, hypochondriaques, enceintes, accouchées; dans celles qui ſont épuiſées par la diète, les veilles, le travail, une maladie grave; dans celles qui ſont d'un tempérament irritable; les différens vices de l'air, les miaſmes, les poiſons, les médicamens draſtiques, les vers, les alimens d'un ſuc dépravé, la cacochymie putride, ſcorbutique, atrabilaire, &c; une matière morbifique qui affecte grièvement les parties vitales,

les

les nerfs ; & de-là les douleurs cruelles, le chagrin, les grandes chaleurs, les ſpaſmes, un épuiſement conſidérable & ſubit, la trop grande dérivation du liquide vital, venant du cœur & du cerveau, ou ſon abord dans ces parties trop léger ou intercepté, & ſon paſſage à travers ces parties ; pluſieurs eſpèces d'affections du cerveau, du cœur, des poumons, ſemblables à celles dont il a été parlé plus haut (782.). Ces cauſes, ou ſuſpendent le retour du ſang veineux dans les cavités du cœur, ou énervent la force muſculaire du cœur. Dans l'un & l'autre cas, il faut que le cœur ſoit dans l'inaction, &, en conſéquence, que la circulation manque.

Il paroît qu'on ne peut pas donner d'autre raiſon de ces foibleſſes que ſe procurent, dit-on, quelques perſonnes : on ne voit certainement pas par quel effort de volonté elles ſe procurent cet état.

784. Si une artère particulière ceſſe de battre, on trouve aiſément par ce qui a été dit (779, 782, 783.), la raiſon pour laquelle le danger eſt alors moins grand. Il en eſt de même des autres dérangemens du pouls qu'on obſerve réellement, ou dans chaque vaiſſeau en particulier, ou dans une ſuite de pluſieurs continus : tels ſont le pouls grand, petit, fort, foible ; inégal de différentes manières, onduleux, vermiculaire, fourmillant,

dur, qui bat deux fois ; irrégulier, inconſtant, alongé, entre-coupé, &c. Il faut remarquer, en général, qu'il eſt difficile de trouver une autre cauſe plus capable de jetter le déſordre dans le pouls, que les ſpaſmes (742.), & que c'eſt à eux, en conſéquence, qu'on doit attribuer une grande partie de ces eſpèces de vices dans le pouls. Mais l'expoſition plus détaillée de cette matière, appartenant à la ſémiotique pathologique (16, II.), elle n'entre point dans notre ſujet.

Des ſymptomes des actions naturelles.

785. QUOIQUE le ſyſtême naturel, conſacré à la conſervation du corps humain, paroiſſe moins important que les ſyſtêmes animal & vital, il ne le cède cependant pas à ceux-ci du côté de l'utilité, & même de la néceſſité, puiſque ce qui n'eſt pas durable, ou n'eſt rien, ou eſt fort peu de choſe. Mais il l'emporte preſque ſur ceux avec leſquels il eſt joint, par la multitude & la diverſité, tant des organes que des effets qu'il produit. Le grand nombre de léſions qui peuvent arriver dans ce cas, exige donc un détail régulier.

Des léſions des appétits naturels.

786. LES organes digérans, pour recevoir du dehors, lorſqu'il eſt néceſſaire, la matière nutritive, ont auſſi leurs ſens (669.) qui avertiſſent l'homme lorſque cette matière manque, & l'obligent de prendre des alimens : de-là la faim & la ſoif naturelle, qui demandent celle-ci la boiſſon, celle-là les alimens ſolides ; matières auſſi néceſſaires aux parties ſolides qu'aux fluides : l'un & l'autre appétit ont leurs règles dans l'état de ſanté, & leurs vices dans la maladie.

787. Le deſir de manger, très-varié dans les perſonnes ſaines, eſt auſſi vicié de différentes manières dans les maladies. Il eſt en effet extraordinairement augmenté dans la boulimie, la faim canine ou dévorante : il eſt diminué ou entiérement perdu dans l'appétit difficile, le dégoût ; il eſt dépravé dans les deſirs de manger des choſes ſingulières.

788. L'augmentation de la faim vient, ou de la vacuité qui attend la réplétion au moyen des alimens, ou d'une irritation trop âcre qui veut être adoucie par de nouveaux alimens. C'eſt

pourquoi elle tourmente ceux qui ſont épuiſés par la diète, le mouvement animal, la tranſpiration immodérée, les ſueurs, les flux de ventre, les autres excrétions, l'action d'allaiter, les maladies; ceux qui ſont ſujets aux vers, ou dont l'eſtomac eſt chargé de matières âcres, acides, ſalines, bilieuſes, atrabilaires, ſur-tout lorſqu'il ſe joint à tout cela la foibleſſe d'eſprit, les imaginations déréglées, la trop grande ſenſibilité, l'irritabilité dans les jeunes ſujets, chez les femmes, les perſonnes hyſtériques, hypochondriaques, épileptiques. On appelle *boulimie* l'état dans lequel la faim non ſatisfaite eſt ſuivie de défaillance; *faim canine*, celui où on vomit promptement les alimens pris avec trop de voracité. Quelques-uns appellent *faim de loup*, lorſque les alimens ſont promptement chaſſés par le fondement.

789. L'appétit ſe perd à différens degrés par un vice de l'eſtomac chargé de pituite, de matière bourbeuſe, terreuſe, étrangère, corrompue; lorſqu'il eſt enflammé, ulcéré, ſquirrheux, calleux, couvert d'aphthes, dans l'atonie (752.), en proie à des mouvemens irréguliers (742), ſoit par une affection particulière, ſoit par le rapport qu'il a avec d'autres parties; par le défaut, l'inertie aqueuſe, muqueuſe, les différentes dégénérations des menſtrues de la

première digeſtion, de la ſalive, de la bile; par un vice du corps, beaucoup trop rempli d'humeurs bonnes ou mauvaiſes, à cauſe d'une vie tranquille, nonchalante, d'une langueur dans la circulation, de certaines évacuations ſupprimées; par les troubles pathétiques, ſpaſmodiques, ſoporeux du ſyſtême nerveux, qui cauſent le délire, la douleur, &c; & font perdre l'uſage des ſens; par la nature enfin arrêtée, opprimée, épuiſée par une maladie très-grave, aiguë, chronique; enſorte qu'elle rejette le ſoin de la digeſtion. En même temps donc que ce ſymptome eſt accompagné de nombre de maladies, on voit auſſi évidemment qu'il vient tantôt des obſtacles à la digeſtion, tantôt de ce que le corps n'a pas beſoin d'alimens, d'autres fois de la ſuppreſſion du ſentiment qui porte naturellement à manger. Ces choſes bien réfléchies montrent que les malades ne doivent pas craindre toujours tant & de ſi grands maux de la diète qui ſuit le défaut d'appétit, que les perſonnes ſaines qui ſont affamées (452, 453.).

790. Le dégoût d'alimens provient des mêmes cauſes (789.), à la différence qu'elles ſont plus graves. Il faut, en conſéquence, faire ſur-tout attention, dans ce cas, à la putridité, à l'odeur forte qui gâte l'eſtomac; à la trop grande ſenſibilité, irritabilité, foibleſſe de ce viſcère ſujet,

par les alimens qu'il reçoit, à la douleur, à l'inquiétude, au ſpaſme, aux nauſées, au vomiſſement : il faut encore conſidérer les erreurs de fantaiſie. L'averſion d'un aliment particulier, lorſqu'elle vient de maladie, eſt ordinairement une voix de la nature (643.) à laquelle il faut obéir.

791. On remarque un caractère ſemblable dans l'eſpèce de faim qui joint au dégoût d'autres alimens un appétit preſque inſurmontable, & une voracité déterminée pour un certain genre d'alimens, & dans celle qui fait qu'on deſire ardemment, & qu'on dévore avec avidité des alimens abſurdes, inuſités, qui ne ſont pas bons à manger, qui ſont même déteſtables ; car, quoique l'imagination puiſſe auſſi être léſée, il arrive cependant très-ſouvent que les choſes, que l'on deſire avec tant d'ardeur, ſont un remède par lequel, ou on corrige ce qui eſt nuiſible dans l'intérieur du corps, ou on en procure l'éjection par les troubles qu'excite l'intempérance, ou enfin par la diſette d'un ſuc nourriſſant, on prévient plutôt l'abondance aſſez conſidérable des humeurs, bien loin de l'augmenter davantage par les alimens.

792. La ſoif, établie par la nature pour indiquer la néceſſité de boire, eſt extraordinairement preſſante dans les maladies, toutes les fois

que, ou le trajet ſupérieur des premières voies, le ſiège de cette ſenſation, ou avec lui le reſte du corps ont beſoin d'être humectés, ſoit pour ſuppléer à l'humeur qui manque, ſoit pour délayer celle qui eſt trop épaiſſe, ou tempérer celle qui eſt trop âcre, &, en conſéquence, rendre aux parties ſolides leur molleſſe, aux canaux leur méabilité, & aux fluides leur liberté; d'où il ſuit que la diſſipation immodérée, l'évacuation, l'épaiſſiſſement des humeurs, la dérivation de la lymphe hors des voies de la circulation, ſon épanchement, l'obſtruction, la contraction ſpaſmodique, la compreſſion des plus petits vaiſſeaux, les âcretés de ſaumure, aromatique, putride, bilieuſe, rance, brûlée, virulente dans les fièvres, les diarrhées, la langueur, &c., cauſent la ſoif dans les maladies inflammatoires, purulentes, putrides, bilieuſes, catarrheuſes, accompagnées d'éruptions ſpaſmodiques; dans l'hydropiſie, le ſcorbut, le rachitis, & pluſieurs autres; mais il faut bien diſtinguer ſi cette ſoif n'appartient qu'à l'organe ſeul de cette ſenſation, ou ſi elle eſt répandue dans toute l'habitude du corps.

793. Le défaut de boire, dans les maladies naturellement altérantes, eſt donc auſſi morbifique, & ſuppoſe que l'organe de la ſoif (792.) eſt continuellement humecté par l'humeur de la

toux, ou de la ſalive, ou eſt privé de ſentiment, les nerfs étant paralyſés, ou que l'eſprit eſt dérangé.

Des actions léſées des premières voies.

794. EN même temps que la maſtication a pluſieurs organes, pluſieurs cauſes & conditions, ſans leſquelles elle ne peut ſe faire comme il faut, elle peut auſſi être léſée de différentes manières par pluſieurs vices qui attaquent les différentes parties où elle s'exécute : telles ſont la plaie, l'inflammation, l'ulcère, l'excoriation, la tumeur (223.) de la bouche, des lèvres, des joues, de la langue ; le trop grand reſſerrement du filet de la langue, ou ſa mutilation, &c. ; le défaut de dents, leur foibleſſe ; le mal de dents, la fracture, la luxation, la carie, l'ankyloſe des mâchoires, le ſpaſme, la paralyſie, la douleur des muſcles qui meuvent ces parties, & enfin le défaut de ſalive.

795. La déglutition peut auſſi être viciée de pluſieurs façons. En effet, ou elle fatigue inutilement par des efforts ſouvent réitérés, ou elle eſt douloureuſe & difficile, ou bien il ne paſſe que de la boiſſon, & non des alimens ſolides,

ou ſeulement des alimens ſolides, & non la boiſſon, qui tombent dans la trachée-artère, au lieu d'être avalé, ou qui reviennent par le nez & par la bouche. On doit chercher le ſiège de ces différens vices dans la langue, le palais, les amygdales, la luette, le pharynx, le larynx, l'œſophage, l'eſtomac, les mâchoires, les vertèbres voiſines; les muſcles de ces parties affectés de douleur, de plaie, d'inflammation, d'excoriation, d'ulcère, de tumeur, de luxation, fracture, carie, mauvaiſe conformation, ſpaſme, paralyſie, différens retréciſſemens (209), ſécheresse; car il ſuit néceſſairement de-là, ou que le paſſage pour la matière que l'on doit avaler eſt empêché, ou que l'action régulière, la direction des puiſſances motrices manque.

796. Lorſqu'on a le hoquet, il ſemble que l'eſtomac, & le diaphragme qui le touche, entrent dans une convulſion momentanée, à laquelle ſe joignant la conſtriction de la glotte, il s'enſuit que l'air ſubitement inſpiré fait du bruit. Le hoquet qu'il faut mettre au nombre des ſpaſmes, reconnoît donc auſſi les mêmes cauſes (743 & ſuiv.), à la différence que ces cauſes affectent plus immédiatement, ou d'ailleurs, par le rapport mutuel des parties, l'œſophage, l'eſtomac, ou le diaphragme: tels ſont les excès dans le manger, en prenant avec avidité des alimens

ſolides, trop ſecs, groſſiers, ou des boiſſons trop abondantes & âcres; la réplétion immodérée, ou l'irritation de l'eſtomac par un aliment, une boiſſon, un médicament âcre, du poiſon, des vers, des matières étrangères, corrompues, acides, bilieuſes, putrides, rances, contagieuſes, goutteuſes, catarrheuſes, ulcérées, cancéreuſes, nées dans l'eſtomac, ou qui y ont été portées venant d'autres parties; un ſentiment de froid dans la région de l'orifice cardiaque; une plaie, une inflammation, un éréſipèle, des éruptions, un ulcère, une excoriation, &c.; à l'œſophage, à l'eſtomac; une plaie, une contuſion, & une agitation trop forte du diaphragme en riant ou en pleurant; la fracture, la luxation, l'entorſe des côtes inférieures, des vertèbres voiſines, du cartilage xyphoïde; les affections inflammatoires, douloureuſes, ſpaſmodiques des inteſtins, du méſentère, du foie, de la rate, du pancréas, de la matrice, &c. Enfin les troubles violens du genre nerveux dans les paſſions de l'ame, les évacuations quelconques trop conſidérables, les léſions du cerveau, les mouvemens fiévreux, les efforts critiques, &c. Il eſt donc évident que quelquefois il y a une matière que la nature s'efforce, par un ſymptome auxiliaire, de diſſiper, & que d'autres fois, par des mouvemens nuiſibles, rien

de ſalutaire n'a lieu. Mais lorſque dans ce cas l'eſtomac & le diaphragme entrent en convulſion, n'y en a-t-il pas alors une eſpèce plus légère qui appartienne à l'une ou à l'autre partie ſeulement ?

797. Le vomiſſement eſt une expulſion violente & faſtidieuſe par la bouche, des matières contenues dans la cavité de l'eſtomac, ou qui s'y ſont amaſſées en venant des viſcères voiſins. Il arrive à la ſuite des mouvemens ſpaſmodiques du pharynx, de l'œſophage, de l'eſtomac, des inteſtins, du diaphragme, des muſcles abdominaux; mouvemens qui font faire des efforts étonnans, très-pénibles, & inquiétans. La mobilité ſingulière de l'eſtomac (175.), & le rapport très-étendu qu'il a avec tout le corps, font que les cauſes du vomiſſement ſont preſque ſans nombre, & qu'il y en a de particulières à l'eſtomac, & d'autres qui lui ſont étrangères. On peut rapporter aux premières tout ce qui, en formant un volume, un poids, une certaine tenacité, une acrimonie, & en bouchant le pylore, fatigue les fibres de l'eſtomac : il en eſt de même des vices locaux de ce viſcère, qui cauſent l'irritabilité (190.). Les cauſes de la ſeconde eſpèce ſont les affections des parties qui ont entre elles quelque rapport, tant voiſines qu'éloignées; du pharynx, de l'œſophage, du diaphragme, du

foie, de la véficule du fiel, de la rate, du méfentère, du pancréas, des inteftins, de l'épiploon, du péritoine, des reins, des uretères, de la veffie, de la matrice, du cerveau, des fens, des nerfs. Les principales caufes ont donc été détaillées il n'y a qu'un moment (796.), en parlant de celles du hoquet, & il y a également un vomiffement idiopathique & fympathique, avec matière ou fans matière. Mais les vomiffemens différant entre eux par le degré de leur intenfité, il eft auffi croyable qu'il n'eft pas toujours néceffaire, pour qu'ils aient lieu, que toutes les parties dont nous avons parlé plus haut, faffent des efforts fpafmodiques, & qu'on peut, en conféquence, mettre d'accord les auteurs qui font d'avis différens fur cet objet. Les naufées, qui font des commotions faftidieufes de l'eftomac, viennent des mêmes caufes, mais plus douces : il en eft de même des rots.

798. L'air, ou une autre vapeur femblable & élaftique, arrêtée dans la cavité des premières voies, donne matière aux rots & aux vents qui infectent fur-tout cet organe; matière qui, ou vient du dehors, ou eft développée par les alimens pris intérieurement, ou par les liqueurs naturelles; par l'effervefcence, la fermentation, la putridité, la chaleur, les mouvemens irréguliers. Lorfque cette matière a été quelque

temps renfermée par la langueur, l'embarras, la compreſſion, & ſur-tout le reſſerrement ſpaſmodique de l'œſophage, de l'eſtomac, du pylore, des inteſtins, ayant peut-être pris pendant ce temps de nouveaux accroiſſemens, ou s'étant dilatée, & occupant plus d'eſpace, preſſant les parois du lieu où elle eſt renfermée, puis repouſſée à ſon tour par ces mêmes parois, délivrée enfin, elle fait un effort violent, &, trouvant une iſſue, ſort avec impétuoſité par le haut ou par le bas, ou ayant au moins changé de place, elle ſe diſperſe dans le canal inteſtinal; d'où naiſſent les rots, les vents, les bruits ſourds dans le ventre, les borborygmes. Les efforts volontaires du diaphragme & des muſcles abdominaux peuvent auſſi augmenter les mouvemens de progreſſion de cette matière. Ainſi, comme l'exploſion eſt avec ou ſans bruit, ſuivant la violence différente avec laquelle elle ſe fait; de même les vents, dont elle procure l'iſſue, doivent être ſecs, humides, acides, putrides, rances, bilieux, &c., à raiſon de la diverſité de la matière qu'ils entraînent avec eux, ou du foyer d'où ils tirent leur naiſſance. Les ſubſtances crues, venteuſes, échauffées, âcres, priſes en alimens ſolides ou fluides, en médicament ou poiſon, les vices de la digeſtion, la putridité dans les premières voies venant d'une cauſe

quelconque, les vers, les mouvemens irréguliers, ſpaſmodiques de ces viſcères, cauſés par les paſſions de l'ame, une affection cardialgique, iliaque, colique, hyſtérique, hypochondriaque, épileptique, par la diarrhée, la colique, le vomiſſement, une hémorrhagie, des plaies, des fièvres, &c.; de plus, le libre paſſage des matières intercepté par une obſtruction, une ſubſtance intermédiaire, une compreſſion, &c. Telles ſont les cauſes qui agiſſent dans ce cas, ſoit en fourniſſant une matière venteuſe & élaſtique, ſoit en empêchant que cette même matière ne puiſſe tranquillement aller, revenir, s'exhaler, ou être abſorbée.

799. Quoique le ventre reſſerré ſoit ordinairement une marque d'une bonne ſanté, cet état pouſſé à l'excès eſt cependant très-ſouvent nuiſible aux malades, & augmente autant les maladies qu'il en produit lui-même (558.). Il a pour cauſe, ou une réſiſtance inſurmontable de la matière, ou des obſtacles à ſon paſſage, ou un vice dans les forces motrices. Il vient donc des matières fécales trop ſèches, compactes, dures, abondantes, ſemblables à de la poix; du défaut ou de la tenacité du *mucus* lubréfiant; de l'obſtruction, du rapprochement des parois, de la compreſſion, du ſpaſme, de la concrétion, de l'intus-ſuſception (247.) des inteſtins entor-

tillés (256.), impénétrables, mus dans un mouvement rétrograde, affoiblis, relâchés par une trop grande dilatation, percés, coupés ; de l'abſence, de l'inertie de la bile, du défaut du mouvement animal, de l'action languiſſante ou empêchée du diaphragme & des muſcles abdominaux.

800. On comprend par ce qui a été dit plus haut (797, 799.) la paſſion iliaque, le *volvulus* dans lequel la conſtipation eſt accompagnée de violens vomiſſemens de matières quelconques contenues dans les inteſtins, même des vers, des lavemens, des ſuppoſitoires introduits dans l'anus. Cet état ſuppoſe, en effet, un embarras dans le canal inteſtinal, provenant d'une inflammation, d'un abcès, d'un ſquirrhe, d'un chancre, d'une pierre, de matières fécales, dures ; de vers, d'une hernie, d'un entortillement, de la rentrée d'une portion d'inteſtin ſur elle-même, d'une compreſſion, d'une concrétion, de convulſions, lequel embarras empêche le paſſage de la matière qui doit traverſer le canal. Il ſuit encore de cet état des mouvemens ſpaſmodiques, dirigés ſupérieurement vers les parties qui contribuent au vomiſſement. Eux ſeuls même ſans obſtacle produiſent cet effet.

801. La diarrhée, ou le flux de ventre, eſt une excrétion fréquente & abondante par l'anus

d'une matière liquide. Les alimens pris, la grande abondance de ſucs, qui naturellement ſont continuellement verſés dans les premières voies, le rapport fort étendu du ventre avec le reſte du còrps, rapport qui fait que différentes humeurs peuvent y être apportées de toutes les parties, fourniſſent une matière abondante & très-diverſifiée; par où on peut non-ſeulement découvrir la raiſon des flux de ventre, ſi étonnans par leur abondance, mais même établir les principales différences de ce ſymptome. Le mouvement irrégulier & trop prómpt des inteſtins donne lieu à l'expulſion de la matière ſéparée, & empêche en même temps que les orifices ouverts des conduits n'abſorbent, comme il convient, la liqueur. Auſſi l'irritabilité des inteſtins eſt-elle la principale cauſe de cet effet, de même que tout ce qui peut l'exciter, ſoit par un volume diſtendant, ſoit par une acrimonie piquante, ſoit enfin par des déſordres provenans d'ailleurs.

Les autres cauſes de la diarrhée ſont la trop grande abondance d'alimens ou de boiſſon, des vents, des matières âcres venant du dehors ou de l'intérieur, le trop grand abord des humeurs dans les premières voies, la ſuppreſſion des autres excrétions, ſur-tout de la cutanée; les obſtacles à la réſorption, les vaiſſeaux étant bouchés par des aphthes, des puſtules, des

ordures,

ordures, ou fermés par le ſpaſme, ou le méſentère étant obſtrué, la bile trop âcre, la mélancolie, l'hydropiſie, les matières fiévreuſe, inflammatoire, purulente, ichoreuſe, putride, chancreuſe, catarrhale, contagieuſe, ſcorbutique, goutteuſe, & autres portées, de quelque manière que ce ſoit, ſur les inteſtins; la commotion du genre nerveux cauſée par une paſſion de l'ame, un grand froid, la dentition, l'accouchement, les affections hyſtériques, douloureuſes, convulſives, &c.

802. On appelle *dyſſenterie* une indiſpoſition des inteſtins, qui conſiſte dans une diarrhée accompagnée de violentes douleurs & de coliques. On rend, dans cette maladie, des matières liquides, âcres, putrides, fétides; du ſang, du pus, de la ſanie, de la bile, du *ſérum*, du *mucus*, de la bile noire, tantôt avec des matières ſtercorales liquéfiées, tantôt avec des caroncules, des membranes, &c. Il y a donc alors inflammation, excoriation, ulcération aux inteſtins, leſquels accidens, ou ſont primitifs, & viennent des cauſes qui leur ſont propres, ou ſont conſécutifs, & viennent de l'acrimonie de la matière qui traverſe le canal. On connoît clairement par le paragraphe 801, que l'origine des acrimonies eſt auſſi multipliée que leur nature eſt diverſifiée.

803. Le téneſme, qui eſt une envie fréquente

& continuelle d'aller à la ſelle avec des efforts plus grands que ne l'exige le volume de la matière qui doit ſortir, & dans lequel on rend un peu de pituite, de ſang, de pus, de ſanie, de bile, de matière ſtercorale, &c., accompagne ſouvent la dyſſenterie. Le téneſme a lieu, lorſque la partie inférieure de l'inteſtin *rectum*, dans laquelle la nature a placé le ſentiment qui nous porte à aller à la ſelle, eſt extraordinairement irritée. Il peut, en conſéquence, être cauſé par les acrimonies quelconques, les déterſifs, les cauſtiques, les matières qui, par leur dureté, froiſſent les parties, ou les bleſſent par leurs ſels piquans; par tous les corps étrangers, tels que des os, des pierres, des vers portés dans les inteſtins, de quelque manière que ce ſoit, & ſur-tout la trop grande ſenſibilité des parties affectées d'inflammation, d'éréſipèle, d'ulcère, de fiſtule, de plaie, d'hémorrhoïdes; ſi cette ſenſibilité ſe joint aux premières cauſes, la colique a auſſi lieu. Cette maladie ſurvient encore par le rapport mutuel des parties, aux différens vices de la veſſie, de l'urètre, du périnée, des inteſtins, de la matrice, du vagin, & aux déſordres du ſyſtême nerveux.

804. On appelle *lienterie*, lorſque les alimens ſont charriés par les premières voies juſqu'à l'anus, & chaſſés au dehors, avec tant de

promptitude, qu'ils ne ſont ni digérés ni corrompus. Cette maladie a pour cauſe l'inertie de l'eſtomac & des inteſtins dans la digeſtion, jointe à une trop grande irritabilité (190.), le relâchement du pylore, l'action arrêtée des vaiſſeaux abſorbans (801.). Le défaut de réparation dans les forces du malade, ou le mine peu-à-peu, ou le fait périr promptement.

805. Dans l'écoulement cœliaque, chyleux, qui eſt une eſpèce plus légère de lienterie (804.), il ſort par l'anus, avec les matières fécales, un ſuc alimentaire, utile, & mal digéré : or, dans ce cas, les forces de l'eſtomac ſont entières; & il n'y a de vice que dans les ſeuls inteſtins qui pouſſent en bas, plus promptement qu'il ne convient, les matières qu'ils renferment, & ne peuvent en tirer le chyle qu'elles contiennent, le vice étant (801.), ou dans les embouchures des vaiſſeaux abſorbans, ou plus haut.

Suivant le ſentiment plus croyable d'autres auteurs, le flux cœliaque eſt une eſpèce de cachexie, dans lequel on rend, avec épuiſement du corps, des humeurs de diverſe nature, mais non chyleuſes. En effet, le dégoût des alimens, le chyle qui ne peut ſuffire à une excrétion auſſi abondante, les vaiſſeaux réſorbans le chyle, trouvés intacts après la mort, &c., prouvent la vérité de l'origine de la maladie établie par

les anciens. C'eſt la couleur blanche des excrétions qui a induit en erreur, quoique cette couleur ne ſoit pas conſtante dans la maladie, & qu'elle ne dépende pas du chyle, mais de l'action viciée de la bile, comme dans la jauniſſe, &c. (*).

806. La colique eſt une agitation tumultueuſe des premières voies, par laquelle tout ce qu'elles contiennent, eſt violemment chaſſé par le haut & par le bas. Ce mal commun à l'eſtomac & aux inteſtins, compoſé du vomiſſement & de la diarrhée, vient auſſi des mêmes mouvemens ſpaſmodiques (797, 801.), qui eux-mêmes ſont excités par nombre de cauſes : telles que les peſanteurs, les irritations produites par l'abondance des alimens & des boiſſons, les âcretés, les vents, la fermentation, l'embonpoint, la corruption, le refroidiſſement ; d'où s'enſuit l'amas des matières acide, putride, rance, bilieuſe, vermineuſe, cauſée par les erreurs dans la diète ; les médicamens draſtiques, émétiques, purgatifs, mercuriaux ; les poiſons ; la bile abondante ; le gonflement produit par la bile noire, l'abord des matières rhumatiſante, goutteuſe, fiévreuſe, ſcorbutique ; la ſuppreſſion de

(*) *Voyez* la Diſſertation de Rod. Angl. Vogel, ſur le flux cœliaque. *Gotting.* 1768.

la ſueur, de la tranſpiration, des règles; la rentrée des éruptions, les déſordres excités par la grande chaleur, ou les changemens ſubits de l'air, par les paſſions de l'ame; la groſſeſſe, la dentition, la douleur, les maux hyſtérique, hypochondriaque.

807. On comprend par ce qui a été dit (799.), la colique, la diarrhée, la dyſſenterie qu'on appelle *ſèche*, parce que ce qui eſt ſéparé, dans ce cas, eſt plutôt venteux qu'humide.

808. Il arrive auſſi dans certaines maladies, que les malades rendent leurs excrémens ſans s'en appercevoir, ou malgré eux; c'eſt ce qu'on appelle *incontinence du ventre*, laquelle ſurvient aux maladies avec délire, avec ſpaſme, paralyſie, ou à chacun des vices particuliers du ſphincter de l'anus.

809. Mais, lorſque l'excrétion des matières fécales ſe fait par tout autre endroit du ventre ou du baſſin, que par l'anus, c'eſt-à-dire par l'urètre, le périnée, la vulve, &c. cela ne peut arriver qu'à la ſuite d'une plaie, d'un ulcère, d'une fiſtule, ou par une mauvaiſe conformation; accidens qui fraient une route étrangère aux matières contenues dans les inteſtins.

*

Des vices de l'écoulement des urines.

810. L'EXCRÉTION de l'urine contenue dans la veſſie, eſt ſupprimée par différentes affections de ce viſcère, ou de l'urètre; affections qui, ou détruiſent la force expulſive, ou, bouchant le paſſage, s'oppoſent à l'écoulement de cette liqueur. Ces affections ſont en très-grand nombre: telles ſont l'inflammation de la veſſie ou de ſon col, les ſpaſmes de ce viſcère, la contraction néceſſaire de ſes fibres muſculaires devenue impoſſible par la diſtenſion immodérée, qui réſulte de l'urine retenue; la dilatation (203, 1.), la hernie (238.), la rupture, la plaie, la gangrène, la paralyſie des nerfs provenant de la léſion de la moëlle épinière, les ulcères, les puſtules, les tubercules, les couches pierreuſes, les calloſités, les *fungus*, ou autres tumeurs dont ſont attaquées les membranes; l'inflammation du conduit urinaire, ſa contraction ſpaſmodique, ſon obſtruction par une pierre, une matière pituiteuſe, grumelée, du pus, un ver, &c. (209, 1.); le canal bouché par une calloſité, une cicatrice, un *fungus*, un tubercule, une tumeur des glandes mucilagineuſes, de la caron-

cule séminale; par des varices, des pustules, &c. (209, 2.); l'affaissement (*ibid.* 4.), le rapprochement des parois (*ibid.* 6.), le changement de direction dans le canal. Souvent cependant la cause du mal vient seulement des parties voisines; comme lorsque l'intestin *rectum* est gonflé par des matières fécales durcies, des vents, une tumeur hémorrhoïdale, une inflammation, un abcès; lorsque la matrice est distendue par un fœtus, du sang, de l'eau, de l'air, ou est attaquée d'un squirrhe, d'un cancer, d'une dureté osseuse, ou est tombée, ou lorsqu'il y a à la vulve, au périnée, aux prostates, aux vésicules séminales, aux muscles voisins, à la verge ou à son prépuce, quelque vice semblable, qui puisse comprimer le col de la vessie, ou l'urètre: telle est l'ischurie qu'on appelle aujourd'hui *véritable.*

811. Il y en a une autre appellée *fausse* dans laquelle l'urine ne peut sortir, parce qu'il ne s'en trouve pas du tout dans la vessie; ce qui dépend d'un vice des reins ou des uretères, lequel, ou arrête l'excrétion de l'urine, ou empêche qu'elle ne parvienne jusques à la vessie. Le sang trop abondant, d'une épaisseur glutineuse, phlogistique, atrabilaire, distendant les vaisseaux qui le contiennent, les obstruant, comprimant les voisins, ou s'échappant de ses vaisseaux, &

formant un caillot; une inflammation, un abcès; un squirrhe, du pus, les spasmes produits par une acrimonie portée sur ces parties, ou nés d'ailleurs par le rapport mutuel des parties; l'obstruction causée par du mucus, du pus, du gravier; une pierre, un ver; l'engourdissement provenant d'une contusion, d'un effort, d'une gangrène, d'une paralysie; une compression par les différens vices des parties adjacentes, telles sont les causes ordinaires de la fausse ischurie, pourvu que le même vice, ou un autre différent, ait attaqué en même temps les deux reins ou les deux uretères; car, de la très-grande proximité de ces parties, & du rapport mutuel des actions qu'elles exercent, il résulte que, l'une étant malade, l'autre participe bientôt du même mal.

812. Lorsqu'on rend l'urine avec peine, & avec de grands efforts, ou avec douleur, on appelle cette difficulté d'uriner *dysurie* qui, en même temps qu'à un certain degré elle tend à l'ischurie (810.), elle naît aussi des mêmes causes, à la différence qu'elles sont plus légères. Lorsqu'il n'y a pas de douleur, la cause du mal vient, ou de l'épaississement de la matière muqueuse, purulente, sanguinolente qui est chassée, ou de l'étroitesse du conduit, provenant de quelque cause que ce soit, ou de l'inertie

flasque ou roide des forces expulsives. Mais si la difficulté d'uriner est accompagnée de douleur, l'urine est âcre par elle-même, ou mêlée avec des acrimonies étrangères ou grossières ; ou il y a dans les parties une trop grande sensibilité causée par le défaut du mucus, par une inflammation, un ulcère.

813. La *strangurie*, semblable au ténesme (803.), est une envie continuelle d'uriner, avec des efforts, malgré lesquels on ne rend que peu d'urine, encore goutte à goutte, & ordinairement avec un sentiment de chaleur. On connoît les causes de cette maladie par ce qui a été dit (803, 812.). Les principales sont les différentes espèces d'acrimonie que contracte l'urine par les alimens, les boissons, les médicamens, les poisons, & les matières fiévreuse, catarrheuse, goutteuse, scorbutique, purulente, ichoreuse, ou toute autre matière morbifique, déposée de quelque manière que ce soit, dans la vessie ; une pierre qui frotte contre ses parois ; le défaut d'une liqueur mucilagineuse, ou son acrimonie ; l'inflammation, l'excoriation, l'ulcère, le spasme de la vessie, de l'urètre ; le rapport enfin de ces parties avec l'intestin *rectum*, l'anus, le périnée, la matrice, le vagin, &c. affectés de différentes manières.

814. On appelle *incontinence d'urine*, lorsque

cette humeur ne séjourne pas dans la vessie, & sort par l'urètre peu-à-peu, d'elle-même, goutte à goutte, sans qu'on s'en apperçoive, & sans aucun effort. Ce symptome fâcheux suppose la perte entière de la faculté de retenir ses urines, &, en conséquence, l'impuissance des fibres qui compriment ordinairement l'orifice de la vessie, impuissance qui a pour causes la paralysie, une plaie, une contusion, la dilatation, un ulcère, la gangrène, une pierre, un effort dans l'accouchement.

815. Il y a une autre espèce d'*incontinence d'urine*; c'est lorsque cette humeur est chassée, non pas sans qu'on le sache, mais malgré soi, & ne peut être retenue pour le besoin, lorsqu'il presse. Cette maladie vient de l'urine trop abondante, très-aqueuse, ou extraordinairement âcre; de ce que la vessie est devenue trop sensible par une inflammation, une herpe, un ulcère, une excoriation, le défaut de mucus; de ce qu'elle est contractée par les spasmes, & dans un état de roideur; de ce qu'elle ne se dilate pas assez, à cause des obstacles externes, ou est comprimée; de ce que son embouchure est relâchée (814); ajoutez à cela les efforts du diaphragme & des muscles abdominaux dans le vomissement, la toux, le ris, l'accouchement, l'action d'aller à la selle, le ténesme. On connoît

évidemment la raiſon pour laquelle cette maladie attaque plus fréquemment les femmes, les enfans, les vieillards. On conçoit auſſi que cet écoulement goutte à goutte, & involontaire, qui a lieu après qu'on a uriné, qui cauſe la ſéparation plus tardive du reſte de l'urine, & qui eſt fréquent chez les vieillards, vient de la paralyſie ou de la foibleſſe des muſcles accélérateurs.

816. On compte pluſieurs eſpèces de l'écoulement immodéré d'urine, qu'on appelle *diabètes*, les unes plus rares que les autres, & qui, en conſéquence, ne ſont pas également avouées de tout le monde. En effet, ou on rend une urine déliée, aqueuſe, & excédant la meſure de ce qu'on a bu; ou celle qu'on rend en abondance eſt trop épaiſſe, trouble, blanche, & comme chyleuſe; quelquefois elle a une ſaveur, une odeur, une couleur ſemblable à du miel; quelques-uns prétendent même que ſouvent la boiſſon priſe avec avidité, & en très-grande abondance, pour ſatisfaire la ſoif, paſſant très-promptement dans le corps comme par un ſyphon, eſt portée & pouſſée vers la veſſie, où elle arrive toute crue, & telle qu'elle a été priſe; ce qui conſtitue une maladie ſemblable à la lienterie (804.): de-là la diſtinction du *diabète* en *vrai* & en *faux*, & en différens degrés. Ses cauſes varient auſſi beau-

coup : les principales ſont la ténuité aqueuſe des humeurs (287, 354, 359.), l'épaiſſiſſement inflammatoire, atrabilaire, (282, 284, 355, 361, 367.), qui admet difficilement un mélange conſtant avec les matières aqueuſes, la cohéſion trop lâche du ſédiment avec la portion aqueuſe (319.), l'acrimonie atténuante, diſſolvante, fondante (288 à 317.), de différentes eſpèces; peut-être l'inondation aqueuſe de la bile (372.), &, en conſéquence, la deſtruction du mélange & de la vertu ſavonneuſe, le changement de la graiſſe & de la gelée nourriſſante (376, 379.) en eau, le grand relâchement des vaiſſeaux émulgens, le trop violent abord des humeurs vers les reins, cauſé par l'abus des diurétiques; les excès de Vénus, la ſuppreſſion de la tranſpiration cutanée, la complexion extérieure du corps trop reſſerrée; les obſtructions des autres viſcères, ou une irritation quelconque qui attire les humeurs. Le fluide tiré de l'atmoſphère ne fournit-il pas auſſi quelquefois matière à l'abondance étonnante des urines?



Des vices de l'excrétion cutanée.

817. LA grande abondance de ſueur, qui n'eſt produite ni par de trop forts exercices, ou des paſſions de l'ame, ni par une chaleur extérieure, ou des alimens pris, ou des agens extérieurs, a pour cauſe le relâchement des pores de la peau, l'accélération de la circulation du ſang, ſon abord augmenté vers la ſuperficie du corps, l'abondance (287, 354, 359.) d'une matière aqueuſe dans les humeurs, ou la ſéparation trop facile du ſédiment (318, 319.). On voit par-là à quelles maladies ce ſymptome a coutume de ſurvenir, & combien eſt différent le pronoſtic qu'on doit en porter.

818. On parvient auſſi aiſément par ce qui a été dit (817, 657, 658, 659, 401.), & ailleurs, à la connoiſſance de la cauſe de chaque ſueur en particulier, qui paroît ſeulement dans quelque partie du corps : telles ſont les ſueurs froides, chaudes, fines, viſqueuſes, diverſement colorées, ſanguines, fétides, &c.

*

Des ſymptomes des fonctions des ſexes.

819. LA nature, qui contribue de ſa part à la conſervation de la vie & de la ſanté de chaque individu, également bienfaiſante envers le genre humain, ne travaille pas avec moins de ſoin à la propagation de l'eſpèce : de-là la diverſité mêlée des ſexes & des parties qui leur appartiennent, & des fonctions par leſquelles chacun concourt, ſuivant ſa manière, à la production de ſon ſemblable. Il eſt vrai qu'on peut croire que cette faculté eſt ſi diſtincte des autres, qu'à peine mérite-t-elle d'être conſidérée dans les maladies, puiſqu'elle n'a pas une égale force dans tous les âges, & qu'en conſéquence, ſa langueur ne trouble pas conſtamment le reſte de l'économie. Il y a cependant dans cette fonction des vices qui ſont regardés comme importans en eux-mêmes, à cauſe de la dignité de l'action qui eſt léſée, ou qui ne doivent nullement être paſſés ſous ſilence, parce qu'ils ſont la ſuite d'autres maladies, ou dérangent auſſi les autres fonctions.

Des actions lésées du sexe viril.

820. LORSQU'UN homme eſt languiſſant ou impuiſſant pour l'érection, cela arrive, ou par l'engourdiſſement de la faculté qui roidit les nerfs, ou par le défaut de la ſemence qui en eſt l'aiguillon, ou par une inertie corrompue. Ces deux vices, ou ſont propres aux parties génitales, ou ne leur viennent que du rapport qu'elles ont avec d'autres parties, & naiſſent de pluſieurs cauſes très-différentes, que l'on déduit aiſément de ce qui a été dit (196, 198, 752 à 755.), en y ajoutant ſur-tout les affections ci-devant expoſées, tant organiques que des humeurs, leſquelles peuvent auſſi entrer ici pour quelque choſe. Mais comme l'imagination & les agitations de l'ame ont dans ce cas beaucoup de pouvoir, & que tout degré de forces ne ſuffit pas pour cette action (819.), il n'eſt point étonnant que ce ſymptome accompagne pluſieurs maladies.

821. La verge eſt ſujette à tomber dans une affection oppoſée, dans une érection violente: lorſque certe érection eſt ſans envie du coït, on l'appelle *priapiſme;* & *ſatyriaſis*, lorſqu'elle eſt

accompagnée d'une débauche insatiable. La douleur est jointe au priapisme, & le plaisir au satyriasis. Ces vices doivent être mis au nombre des spasmes (743, 747.), & ils sont ou idiopathiques, ou sympathiques, & naissent des mêmes causes (744.). Les principales sont l'abondance, l'âcreté, la corruption de la semence; l'inflammation, l'ulcération des parties génitales, l'irritation produite par les parties voisines, sur-tout par la vessie & l'intestin *rectum*, enflammées, distendues, rongées, froissées par une pierre, & tourmentées par l'âcreté qui y passe, les douleurs de goutte, la foiblesse des reins, les maladies convulsives, les délires lascifs.

822. L'impuissance de l'éjaculation de la semence vient ou du défaut de cette liqueur, ou de l'embarras des conduits, ou de la foiblesse des muscles. Elle a donc lieu à la suite des différens vices organiques des testicules, des épididymes, des vaisseaux spermatiques, déférens; des vésicules séminales, de la prostate, de l'urètre, de la verge, du *scrotum*, des aînes; ou, si ces parties ne sont point viciées, la maladie peut venir de la langueur des nerfs (820.), ou de la paralysie des muscles accélérateurs, crémasters; du sphincter de l'anus, & des autres muscles qui peut-être contribuent à la fonction dont il s'agit ici.

Ne

Ne peut-on pas aussi quelquefois en accuser l'abondance de semence, à laquelle donne lieu un genre de vie trop splendide ? Cela paroît assez vraisemblable.

823. On est attaqué d'incontinence de semence, lorsqu'à la moindre érection, ou dans des pollutions nocturnes, causées par l'imagination, cette liqueur est chassée au dehors, ou lorsqu'elle sort continuellement, sans plaisir, goutte à goutte, par un écoulement lent, âcre, virulent, dans les gonorrhées. Cette maladie est ordinairement causée par la semence abondante qui gonfle les parties, qui est âcre, trop déliée; par la grande irritabilité des parties génitales, & le trop grand relâchement des conduits; par les suites de l'excès de Vénus, sur-tout dans la jeunesse (562.), & principalement par la masturbation; par la trop grande sagesse (563.), par l'abus des remèdes qui excitent au coït ou des diurétiques, & enfin par le vice vénérien.

Des symptomes du sexe féminin.

824. SI l'évacuation périodique du sang par la matrice, qui arrive naturellement aux filles, à un certain âge, ne vient pas assez promptement,

ou eſt ſupprimée avant le temps, hors celui de groſſeſſe pour les femmes, & celui dans lequel elles nourriſſent, c'eſt alors un état contre nature, lequel eſt ſouvent nuiſible de pluſieurs manières (565.). Les évacuations anticipées du ſang, l'abſtinence, les maladies les plus graves donnent lieu à la diſette, à l'épaiſſiſſement, à l'inertie aqueuſe, à l'impureté ſcorbutique, cachectique, & même à la pléthore, la foibleſſe, ou la trop grande roideur des ſolides; à la circulation trop languiſſante ou trop vive, ou dirigée & viciée d'une autre manière; à l'engorgement des vaiſſeaux & des viſcères du bas-ventre, cauſé par le mauvais chyle; à la cacochymie; l'engourdiſſement, l'obſtruction, la roideur des vaiſſeaux utérins, le rapprochement de leurs parois, leur reſſerrement par les ſpaſmes, un froid ſubit, l'abus des aſtringens; leur compreſſion par des cauſes internes ou externes; en dernier lieu enfin, les différens obſtacles qui s'oppoſent à l'écoulement, leſquels viennent de ce que l'orifice de la matrice, l'entrée du vagin ſont reſſerrés, bouchés, comprimés, imperforés, ou ont leurs parois adhérentes. La diminution ou le retard des règles vient des mêmes cauſes.

825. Les règles immodérées, qui ſont auſſi funeſtes par les maux qu'elles communiquent aux jeunes filles à celles qui ſont d'un âge plus

mûr, à celles qui ſont mariées, ou à celles qui ne le ſont pas, viennent de différens vices, tant du ſang que des canaux utérins : tels ſont l'abondance, l'impétuoſité, la ténuité, l'âcreté, le mouvement trop vif du ſang, dirigés ſur-tout vers les parties génitales ; ſon retour par les veines, plus difficile à cauſe des ſpaſmes, des obſtructions, des reſſerremens ; la foibleſſe des vaiſſeaux, leur irritation, leur éroſion, leur rupture provenant de la chaleur des chaufferettes, de l'excès de Vénus, des fréquentes groſſeſſes, des fauſſes-couches, des accouchemens laborieux, des contuſions, des ulcères, des corps étrangers contenus dans la matrice, des irritations extérieures, &c. On peut auſſi comprendre par-là quelles ſont les cauſes des hémorrhagies utérines.

826. L'évacuation errante du ſang (401.) hors de ſes vaiſſeaux, qui a coutume de ſuivre la ſuppreſſion des règles, & d'en tenir lieu, naît de la mauvaiſe direction du mouvement des humeurs, & du rapport diſcordant des réſiſtances, & peut, en conſéquence, aiſément être expliqué, en comparant enſemble ce qui a été dit plus haut (203, 2, 411, 824.).

827. La perte de couleur du ſang menſtruel, les fleurs blanches, la gonorrhée dans les femmes, ſont les ſuites, ou d'une cacochymie uni-

verſelle, ou de certaines affections locales des parties génitales; d'un amas de ſéroſité dans ces parties, de leur tiſſu trop flaſque, de la foibleſſe, de l'inertie des vaiſſeaux, des vices des règles, d'une acrimonie catarrheuſe, ſcorbutique, purulente, ſanieuſe, virulente, venant d'ailleurs, ou née dans ces parties, de l'excès du coït, de l'inclination à la débauche arrêtée; de toutes les irritations, tant internes qu'externes, qui augmentent l'affluence des humeurs ſur ces parties, ou même les obſtacles qui s'oppoſent au retour des humeurs.

828. Voici les cauſes qui peuvent donner lieu à la ſtérilité morbifique; les maladies d'étroiteſſe, & les vices organiques des parties honteuſes, de la vulve, du vagin, de la matrice, vices qui empêchent l'introduction du membre viril; la compreſſion, l'obſtruction, la concrétion, l'hydropiſie, l'ulcère, le ſquirrhe, la corruption, le deſſéchement, l'induration, le relâchement, l'épaiſſiſſement, la mauvaiſe conformation, le défaut de la matrice, des trompes, des ovaires, des petits œufs, & autres cauſes ſemblables, qui font que la ſemence du mâle ne peut être reçue comme il faut, pénétrer, être retenue dans l'endroit convenable, traverſer les conduits, & déployer toute ſa force, ou la femme contribuer en ce qui la regarde à cette

fonction : c'est aussi à quoi contribuent les vices des règles, les écoulemens autres que de sang (824 à 827.), les excès de Vénus, les intempéries glacées, la langueur (196.), les irritabilités excessives (190.), les cacochymie aqueuse, glutineuse, acide (283, 287, 307.); la cachexie, l'embonpoint (394.), la disette des humeurs (393.), la constitution trop ferme du corps dans les femmes fortes, & plusieurs autres causes.

829. Différentes occasions peuvent donner lieu à la fausse-couche dans l'état de grossesse, de même qu'il y a plusieurs conditions, sans lesquelles l'enfant ne peut venir à terme. On met avec raison au nombre des principales de ces conditions le commerce régulier du fœtus avec la matrice, au moyen du *placenta*, ensorte que, ce commerce étant détruit, la nature se débarrasse ordinairement tôt ou tard du fardeau qui l'incommode, sans attendre qu'il ait acquis le degré de maturité convenable. On peut donc mettre au nombre des causes des fausses-couches toutes les dispositions vicieuses, soit de la mère, soit de l'enfant, qui causent avant le temps la séparation du *placenta* d'avec la matrice. Les dispositions vicieuses, qui viennent de la mère sont la pléthore, l'affluence trop violente des humeurs vers la matrice, leur amas excessif, ou leur passage intercepté, & la diminu-

tion de la matière nutritive, causée par la diète ; les évacuations, ou le mouvement dirigé ailleurs, la cacochymie ; les désordres considérables du genre nerveux venant des passions de l'ame, de la lipothymie, des spasmes, des fièvres, des maladies trop fortes ; les violentes secousses du corps, sur-tout si elles sont déterminées du côté de la matrice, dans la danse, la course, les exercices, les voitures, les chûtes, la toux, le vomissement, le ris, l'éternuement, le hoquet, les tons élevés, le coït immodéré, trop lascif, &c ; les efforts violens en soulevant des poids, étendant les membres, allant à la selle, urinant, & dans le ténesme ; la compression de la matrice par le resserrement du ventre, ou l'affection vicieuse des parties voisines ; la contusion, la plaie, l'inflammation, l'érésipèle, la convulsion, la paralysie, l'étroite roideur, l'humidité muqueuse de ce viscère, des corps étrangers contenus dans sa cavité, & d'autres maladies. Les dispositions vicieuses, qui viennent de l'enfant peuvent être sa grandeur démesurée, excessive ; sa grosseur causée par une hydropisie, ses mouvemens violens, sa mauvaise situation, sa langueur, un état morbifique, sa mort, ou s'il est accompagné d'un autre enfant, ou si son *placenta* est affecté de pourriture, d'obstruction, ou dégénéré en hydatides, &c ; c'est un mal familier

aux femmes foibles, d'un tempérament irritable, qui ont eu des accouchemens difficiles, & qui sur-tout ont fait plus souvent des fausses-couches. On comprend par-là les causes de l'accouchement prématuré, dans lequel l'enfant sort, à la vérité en vie, mais avant le temps ordinaire.

830. La grossesse prolongée au-delà du terme fixé par la nature, si réellement elle a lieu, paroît supposer la langueur dans la matrice, ou un fœtus grêle, foible, exténué. On a vu des grossesses de très-longue durée, le fœtus s'étant desséché après sa mort, s'étant endurci, & étant enduit d'une croûte plâtreuse.

831. Les vices sans nombre, qui donnent lieu à l'accouchement laborieux, difficile, viennent, ou de la mère, ou de l'enfant, ou du *placenta*. Les principaux entre ceux qui viennent de la mère sont, lorsqu'elle est trop jeune, ou trop âgée, trop délicate, trop foible, qu'elle accouche pour la première fois; lorsqu'elle est impatiente, manquant de courage, irritable, ou languissante, trop grasse, pléthorique, épuisée d'humeurs, affectée de quelque vice organique, ou de toute autre maladie, ou lorsqu'elle ne fait aucun effort pour accoucher, ou qu'elle n'en fait que de faux, de languissans, ou de trop violens; viennent ensuite les différentes affections de la matrice, telles que la foiblesse, la

contraction spasmodique, la compression faite par les parties voisines, la rupture, la situation oblique, la hernie (238.), l'orifice trop étroit, endurci, calleux, resserré, contourné, bouché par une tumeur, comprimé, trop sensible; l'étroitesse aussi du vagin, la concrétion, l'excoriation, le rapprochement de ses parois, sa sécheresse, & autres vices semblables qui bouchent le passage. Il faut enfin mettre du même nombre le bassin trop étroit, mal conformé. Les vices, qui viennent de la part de l'enfant sont, lorsqu'il est trop gros, ventru, lorsqu'il a une tête énorme, de fortes épaules, quelque vice de conformation; lorsqu'il est languissant, mort, dans une mauvaise situation, hors de la matrice. Quelquefois le *placenta* adhérent à la matrice dans un endroit non convenable, ou devançant le fœtus, l'écoulement prématuré des eaux, les membranes étant percées, le cordon ombilical sortant au dehors, ou entortillant l'enfant, &c. peuvent être autant d'obstacles à l'accouchement. Il n'est pas rare non plus que plusieurs causes différentes concourent ensemble, & augmentent, en conséquence, davantage la difficulté de l'accouchement.

832. On connoît par ce que nous avons dit (824 à 827.) sur les vices des règles, quelles sont les causes des lochies immodérées, déco-

lorées, trop peu fluantes, ou entiérement ſupprimées.

833. Lorſque le lait manque, ou que les mammelles ne peuvent être tirées, une femme n'eſt pas propre à nourrir. Le défaut d'une humeur ſaine cauſé par la diète, la digeſtion viciée, toutes les évacuations immodérées; les forces épuiſées par une maladie grave, aiguë, chronique; la matrice attirant à elle, dans l'état de groſſeſſe, le ſuc nourricier; l'inflammation, l'obſtruction, le ſquirrhe, le cancer, l'ulcération, la pourriture, la roideur, le défaut des mammelles, telles ſont les cauſes qui, par la ſuppreſſion de la matière, ou le vice des organes, s'oppoſent à la ſecrétion du lait. L'allaitement eſt empêché par l'obſtruction, le rapprochement mutuel des conduits laiteux; ce qui vient de ce que le lait eſt épaiſſi & grumelé, par le défaut des mammelons, ou parce qu'ils ſont trop affaiſſés ou trop tendres, étant attaqués de fentes, de plaies, de crevaſſes, d'inflammation, de petits ulcères. La ſenſibilité trop grande de tout le corps contribue au même effet.

De l'ordre à établir dans les différences des maladies.

834. JUSQU'ICI nous avons traité de chacun des ſymptomes en particulier : ſi, les ayant bien compris, on les examine avec ſoin & attention, eu égard aux différens rapports qu'ils ont enſemble, à la manière dont ils ſe ſuccèdent mutuellement, & à la diverſité des parties qu'ils peuvent attaquer, on doit ſe former une idée de pluſieurs eſpèces différentes, plus ou moins composées, & qui préſentent autant de maladies particulières.

835. Chaque maladie a en effet ſes ſymptomes qui lui ſont propres, néceſſaires (87, 112.), qui ſont toujours les mêmes, & qui non-ſeulement démontrent ſon exiſtence, mais même la diſtinguent de toute autre, dérivant eux-mêmes de ſa nature, & variant, en conſéquence, dans les différentes maladies. Il ne faut certainement pas croire que les différences, qu'on remarque entre les hommes dans l'état ſain, changent les caractères des maladies, ou que les troubles qui ſe manifeſtent dans les affections morbifiques peuvent détruire le rapport mutuel des cauſes & des effets.

836. C'est pourquoi, quoique la nature d'une maladie soit peut-être cachée, ou que les opinions différentes des médecins la rendent incertaine (416.), on peut cependant, par le concours des symptomes dont elle est accompagnée, la distinguer avec certitude, & la ranger dans la classe à laquelle elle convient; car la plupart des maladies n'ont pas reçu leurs noms, après qu'on a enfin connu leur nature; mais on a cherché leur nature après leur avoir donné un nom.

837. Or les symptomes forment la partie la plus évidente (88.) de l'état morbifique. Ils sont donc regardés avec raison comme les plus convenables entre toutes les choses qui appartiennent aux maladies : c'est en effet par eux qu'on peut (417.) établir les caractères pathologiques, stables & évidens de toutes les maladies différentes, pourvu qu'on rassemble avec soin, au moyen d'une observation exacte, & d'un jugement pénétrant, les qualités perpétuelles ou momentanées (112 à 117.) nécessaires à connoître; qu'on les sépare avec art des accidentelles non nécessaires (114.), & qu'on les distribue prudemment suivant la manière, le rapport, l'ordre dans lesquels elles se présentent, & le siège qu'elles occupent.

838. Mais comme les différentes espèces (837.)

de maladies ne varient pas tant entre elles qu'elles n'aient enſemble quelque affinité, on pourra, en conſéquence, par un pareil procédé (837.), par des caractères bien limités, tirer de celles qui ſont communes par pluſieurs eſpèces, des eſpèces principales, ou des claſſes en plus petit nombre, auxquelles on rapportera avec beaucoup d'avantage toutes les eſpèces qui en approchent.

839. Il y aura même lieu ici de faire encore une diviſion de ces dernières eſpèces, en conſidérant ſéparément les différences ordinaires de chaque eſpèce (837.) ; eu égard aux parties que chacune peut attaquer, ou aux cauſes évidentes d'où elles proviennent, cette diſtribution jointe à la première (837.) contribue beaucoup à la curation, ou même aux ſymptomes acceſſoires, ou autres qualités.

840. Il paroît par ce qui vient d'être dit (834 à 839.), que les médecins ne doivent pas déſeſpérer de parvenir un jour à rédiger, ſuivant l'exemple pris des auteurs d'hiſtoire naturelle, le nombre conſidérable des maladies en un ordre ſyſtématique, qui, exempt de toute hypothèſe, & des commentaires des ſectes, appuyé uniquement ſur une obſervation fidelle, préſentera des claſſes, des genres, des eſpèces diſtinguées chacune par ſes caractères certains, évidens,

parfaits. Les épreuves déjà tentées par les modernes font même eſpérer qu'à force de multiplier les eſſais, les ſuccès s'enſuivront, & qu'un point de doctrine auſſi important, & dont les bons médecins ſouhaitent, en conſéquence, la perfection, réuſſira enfin ſi parfaitement, que non-ſeulement il ſera utile pour trouver les noms des maladies, & multiplier les eſpèces, mais même, ce qui eſt l'objet principal, enſeignera une route aiſée pour les guérir.

Des différences accidentelles des maladies.

841. C'EST enfin ici le lieu & le temps de parler des différences appellées *accidentelles* (121, 418.). Quoiqu'elles puiſſent peut-être paroître peu importantes, comme n'appartenant pas aux caractères des maladies, leur expoſition détaillée enſeignera cependant qu'elles ſont, dans la pratique, d'une utilité remarquable. On ne doit certainement pas non plus les paſſer ſous ſilence, ſi l'on veut établir un ſyſtême (840.). Nous allons donc expoſer dans quelques articles les principales, omettant celles qui ſont plus recommandables par leur ſubtilité que par leur uſage.

Des différences des maladies, tirées de leur origine.

842. LES maladies ſont diviſées, eu égard à la diverſité de leur origine, en *héréditaires*, *innées*, & en *acquiſes* ou *accidentelles.*

843. On appelle *maladie héréditaire* celle qui s'étend de race en race, par un vice de génération, & qui vient des parens affectés d'une ſemblable maladie, ou de la ſemence de cette même maladie, le vice naturel paſſant quelquefois, pendant pluſieurs générations, juſqu'aux derniers neveux. Cette maladie vient du père ou de la mère, eſt de différente eſpèce, & ſe manifeſte, tantôt auſſi-tôt après la naiſſance, tantôt après, plutôt ou plus tard, ſouvent dans un temps marqué de la vie. Etant dans une auſſi grande ignorance que celle où nous ſommes ſur la manière dont ſe fait la génération, à peine pouvons-nous avec ſûreté déterminer quelque choſe d'aſſuré ſur cette ſucceſſion d'une même maladie dans différens ſujets, bien loin de pouvoir établir ſon ſiège général & permanent, ou dans les parties ſolides ſeulement, ou dans les fluides, ou dans les forces motrices, vu que la

reſſemblance indifférente qu'ont les enfans avec leurs parens eſt incompréhenſible.

844. On appelle *maladie innée* celle que contracte le fœtus dans la matrice, qui n'étoit, avant la conception, ni manifeſte, ni cachée dans la ſemence, dont le père ni la mère n'étoient auparavant atteints, & qu'on ne peut, en conſéquence, appeller *maladie héréditaire* (843.). Voilà en quoi conſiſte la différence de cette maladie, de celle qui eſt héréditaire : de ce genre ſont entre autres, principalement les taches qui viennent de la mère, les défauts d'organes, les monſtruoſités dont on attribue l'origine (600.) à la fantaiſie de la mère, aux léſions qu'éprouve l'enfant dans la matrice (599.), & enfin à un vice primordial (381.) de la ſemence.

845. Il faut mettre au nombre des maladies accidentelles, qui arrivent à l'homme né, par quelque cauſe que ce ſoit, toutes celles que contracte l'enfant en tettant. Elles ont quelque reſſemblance avec les maladies héréditaires & innées (843, 844.); &, ayant des racines plus profondes, elles démontrent que ces eſpèces d'affections peuvent auſſi être communiquées par les vices des humeurs (843.).

846. Il faut ſur-tout faire mention de cette diſtinction entre les maladies premières, & entre les ſecondaires, laquelle a lieu lorſqu'une

maladie qui eſt née de ſa cauſe, qui dure, ou qui finit, produit d'elle-même une maladie d'un autre genre. Il ne faut pourtant pas confondre la maladie ſecondaire avec le ſymptome (97, 105, 109.), quoique d'ailleurs elle ait la même cauſe, & des événemens, ſouvent auſſi multipliés que le ſymptome du ſymptome (95, 96.): de-là viennent différentes eſpèces dans une maladie, ſuivant qu'elle eſt née primitivement, ou d'autres maladies différentes; eſpèces qu'il eſt très-néceſſaire de bien diſtinguer entre elles, tant dans la pratique, que dans l'hiſtoire des maladies (839.). On peut auſſi rapporter ici ce qu'ont coutume d'avancer les praticiens ſur les maladies produites par cauſe interne ou externe (58.), & ce que nous avons expoſé plus haut (617 à 622.) ſur les ſemences contre nature.

847. On appelle *maladies pandémiques* celles qui, venant d'une cauſe commune, ſe répandent ſur quelque nation. Or elles ſont, ou *endémiques*, particulières à une certaine région, à un certain pays, plus ou moins permanentes, ou *épidémiques*, naturelles dans un lieu, & provenant d'une cauſe commune à la vérité, mais extraordinaire, & ne ſe développant que dans un temps marqué. Il eſt donc conſtant que ces eſpèces de maladies ſont cauſées par les vices des choſes dont nous faiſons généralement uſage

dans

dans la vie, telles que l'air, l'eau, les alimens, &c. Or ces vices ſont manifeſtes, occultes, familiers, extraordinaires, locaux, ou viennent du dehors. On voit ainſi quelquefois paroître de nouvelles maladies inouïes; d'autres fois le caractère & les ſignes diſtinctifs de celles qui ſont connues ſont changés, ſans cependant que tout le monde en ſoit ſi indifféremment affecté, qu'elles n'attaquent pas quelquefois ſeulement des hommes d'un certain état. Les maladies diſperſées, oppoſées à celles-là, & qu'on appelle *ſporadiques*, nées, non d'une cauſe commune, mais du vice & du défaut particulier de chacun, ont différens genres.

848. Les changemens dans l'air, les alimens, la boiſſon, le genre de vie, auxquels on eſt ſujet dans les différentes ſaiſons de l'année, ſont auſſi autant de cauſes propres à faire éclorre différentes maladies, que l'on peut, en conſéquence, diviſer en celles du printemps, celles de l'été, celles de l'automne, & celles de l'hiver, leſquelles cependant varient tellement, que chaque viciſſitude eſt convenable ou non convenable au temps qu'elle parcourt. La différence la plus remarquable eſt celle des épidémies, & eſt due aux deux ſolſtices de l'année, dont chacun en partant de ſon terme, ſoit d'hiver, ſoit d'été, & faiſant quelques progrès,

tire de-là ses forces nuisibles, & se forme des caractères particuliers de maladies qui se répandent parmi le peuple; caractères souvent bien différens, opposés même entre eux, & ayant sur-tout beaucoup de force, chacun dans leur équinoxe. C'est donc avec raison qu'on les distingue seulement en ceux du printemps & en ceux de l'automne.

849. Il ne faut pas non plus négliger la différence des maladies, qui se tire de la diversité des tempéramens; car elle contribue certainement beaucoup à maintenir chaque individu dans l'état de santé dont il jouit. Quoique les auteurs ne soient pas du tout d'accord entre eux sur le siège & la cause des tempéramens, ils conviennent cependant qu'ils existent réellement, qu'ils ont la force des semences (614, 615.), & qu'ils sont, en conséquence, des espèces particulières d'affections, vers lesquelles un individu quelconque a plus de penchant, à cause de telle qualité particulière de son corps (78.).

850. On rapporte aussi ici les maladies des différens genres de vie, & sur-tout celle qu'on appelle *des artisans*. Cette classe importante, & qui n'a pas encore été développée autant qu'elle le mérite, doit son origine, en partie à la matière dont un artisan quelconque a tous les jours le maniment, dont il est gâté, ou par laquelle

il reſpire un air infecté, ou dont il eſt continuellement environné, en partie aux poſitions, aux mouvemens, aux efforts qu'il fait en travaillant : telles ſont les ſources d'où on peut tirer tout ce qui regarde le ſujet que nous traitons. (*Voyez* les paragraphes 440, 441, 442, 486, 501 à 531.)

851. On appelle *maladies des âges* celles qui réſultent des qualités propres à chaque âge, & par leſquelles ils diffèrent les uns des autres. Ces maladies ſont donc indiquées par la ſuite des changemens dans les parties ſolides, fluides, & dans les forces motrices, auxquelles l'homme eſt naturellement expoſé (612.), depuis l'inſtant de ſa naiſſance juſqu'à ſa mort.

852. Les maladies qui ont lieu avant la naiſſance, ſont celles de la ſemence & du fœtus dans la matrice; mais comme on doit les mettre au nombre des maladies héréditaires (843.) ou innées (844.), c'eſt auſſi par celles-ci qu'on les connoît.

853. L'enfant nouveau-né ſubiſſant tout d'un coup, auſſi-tôt après l'accouchement, de très-grands changemens, ſon corps étant auparavant entretenu dans une humidité & une chaleur continuelles, étant très-mol, très-irritable, ſes organes n'étant pas encore accoutumés à l'atmoſphère, à la reſpiration, au changement de

circulation, à la digeſtion, les poumons, les premières voies étant remplies de *mucus*, de *meconium*, le ventre étant moins ſoutenu par dehors, le cordon ombilical étant coupé, il eſt évidemment expoſé à pluſieurs affections différentes, dont un âge un peu avancé le rend enſuite à-peu-près exempt.

854. L'enfance a auſſi ſes maladies à cauſe du relâchement & de la délicateſſe du corps de l'enfant (853.), de la foibleſſe de ſes os, & ſur-tout des articulations & des organes de la première digeſtion; de ſon grand appétit, de l'eſpèce d'aliment dont il fait uſage, de la vie oiſive qu'il mène, de l'abondance des humeurs, de la dentition. On peut auſſi comprendre par-là les maladies qui attaquent le ſecond âge juſqu'à la puberté; car elles ſont dues aux crudités que font naître les différens alimens, au mauvais chyle, aux vers, à la cacochymie, à la ſuppreſſion des excrétions, à la pierre, à la trop grande ſenſibilité, à la vivacité de la circulation, à l'accroiſſement & au développement des parties.

855. Les maladies des jeunes gens viennent de la trop grande abondance & impétuoſité du ſang, de l'aſſemblage augmenté, mais non aſſez robuſte, des parties du corps, & même de la vigueur prête à éclorre des parties génitales.

856. Dans l'âge mûr, les maladies ſont la ſuite de la vigueur de la force vitale, de celle des ſolides, de l'épaiſſiſſement du ſang, de l'abondance d'humeurs, de l'embonpoint.

857. Dans les vieillards, les ſolides ſe deſſèchent, les canaux deviennent calleux; les nerfs n'ont plus de vigueur, les forces vitale, motrice, & ſenſitive languiſſent, la circulation eſt engourdie; la chaleur naturelle diminue; les excrétions ſont retardées; les humeurs devenues impures par le mélange d'une lie muqueuſe, ſaline, terreuſe, corrompues par le défaut d'une matière plus déliée, ſont viciées. On conçoit aiſément de-là l'origine de pluſieurs maux qui accompagnent la vieilleſſe.

858. Au reſte, il n'eſt pas inutile de remarquer que les maladies qui naiſſent de la congeſtion des humeurs, & ſur-tout les efforts de la nature par leſquels elle chaſſe au dehors les accroiſſemens ſuperflus & nuiſibles des humeurs, ou, après les avoir ſéparés de la circulation, les dépoſe dans une ſeule partie, tombent le plus ſouvent, eu égard à la diverſité des âges, ſur différentes régions du corps; enſorte qu'on obſerve que, dans les jeunes gens, ce ſont preſque toujours les parties ſupérieures qui ſont affectées; dans les adultes, celles qui ſont dans la poitrine ou immédiatement au-deſſous; dans

les vieillards, les viſcères inférieurs du bas-ventre, & les membres. Cette règle n'eſt cependant pas toujours, ou ſi conſtante, ou ſi utile, qu'elle paroiſſe devoir être attribuée plutôt à un conſeil prudent de l'ame, qu'à des qualités purement corporelles.

859. Le ſexe, appartenant auſſi aux ſemences (613.), on diviſe ſes maladies, à raiſon de ſa différence, en maſculines & en féminines, & celles-ci en celles des vierges, des femmes enceintes, en travail, en couches, de celles qui nourriſſent, & de celles qui ſont vieilles, eu égard à la variété des états auxquels l'auteur de la nature a ſoumis le ſexe féminin. Ce qui a été dit plus haut (820 à 833.) tend à éclaircir cette matière.

860. On peut enfin encore rapporter ici les maladies convenables & non convenables, véritables & fauſſes, & celles qu'on appelle *matérielles* ou *ſans matière.*

Des différences des maladies, tirées de leur ſiège.

861. LA même maladie peut, à raiſon des différentes parties qu'elle occupe, différer par ſa nature, ſes ſymptomes, ſa durée, ſa termi-

naiſon, &, en conſéquence, par le diagnoſtic, le pronoſtic, & la méthode curative. Il eſt donc important pour le médecin de bien diſtinguer les ſièges des maladies; car la différence que l'on tire de cet état a ſon utilité.

862. De cette claſſe ſont les maladies externes & internes; fixes, qui n'ont qu'un ſeul ſiège; errantes, qui vont d'une partie à l'autre; rétrogrades, qui, après avoir occupé pendant quelque temps les parties extérieures, les abandonnent, & rentrent en dedans.

863. Mais les principales maladies à remarquer ici, ſont les *idiopathiques* & les *ſympathiques*. On rapporte à la première eſpèce celles dont la cauſe a ſon ſiège dans la même partie où ſe manifeſtent les ſymptomes. On rapporte à la ſeconde eſpèce celles dont les cauſes & les ſymptomes ont différens ſièges, & qui font qu'une partie, ou une fonction, eſt léſée par un vice qui lui eſt étranger, & qui vient du rapport réciproque des parties ou des fonctions. Les affections ſympathiques ne durent donc pas, à la manière des ſymptomes (86.), plus longtemps que le vice duquel elles dépendent; & elles diffèrent en cela des maladies ſecondaires (846.), dont elles acquièrent enfin la nature, lorſque la ſympathie eſt devenue idiopathie.

864. Ce rapport entre les principes de l'éco-

nomie humaine, les fonctions, & toutes les parties, est, à la vérité, universel ; mais des observations fidelles prouvent constamment qu'il y a encore entre ces principes, ces fonctions, & ces parties, un rapport plus intime & plus particulier, quoique nous ne connoissions pas trop clairement ses causes & ses loix. Il est vraisemblable qu'il est appuyé, non pas sur une, mais sur plusieurs qualités, dont la principale est située dans le genre nerveux, & ensuite dans la circulation, dans la continuité des membranes, dans la communication réciproque des vaisseaux, & peut-être aussi dans la ressemblance de la structure des parties ou des humeurs qu'elles séparent ou reçoivent. C'est aussi à quoi peut contribuer le voisinage des parties, & une situation trop déclive, ou diamétralement opposée, ou quelque sympathie des actions. Suivant donc que plusieurs, ou quelques-uns seulement de ces états, concourent ensemble, il paroît aussi qu'il doit naître différens degrés de sympathie.

Il ne faut pas non plus passer sous silence la force vitale (170.), qui, étant répandue dans tout le corps, & n'étant cependant pas égale en vigueur dans chaque partie, ou dans chaque sujet (175, 176.), ayant de plus un rapport très-étendu avec toutes les parties (178, 179.), doit certainement être, dans ce cas, d'un grand poids,

On voit clairement par-là pourquoi il y a parmi les hommes une différence ſi étendue de ces eſpèces de rapports particuliers, & pourquoi les uns ſont affectés, plus ſympathiquement que les autres, ou pourquoi tous ne ſont pas affectés de la même manière.

865. On appelle *univerſelles* les maladies qui attaquent tout le corps, & *particulières*, celles qui n'attaquent qu'une partie. On peut cependant diſtinguer en deux eſpèces les premières, ſavoir, en propres dont la cauſe ou la matière eſt répandue de toutes parts, & en impropres qui n'occupent, à la vérité, qu'une ſeule partie, mais qui dérangent toute la machine par les déſordres qu'ils y portent. Ce qu'on appelle donc *univerſel* dans cette eſpèce, doit être rapporté, tantôt aux effets ſympathiques (863.), tantôt aux maladies ſecondaires (846.). Il y a encore des circonſtances où la maladie univerſelle devient particulière, & celle-ci univerſelle; ce qui forme un différent pronoſtic.



Des différences des maladies, tirées de leur cours.

866. TOUTE maladie, née de sa cause, acquiert aussi par elle des forces déterminées par lesquelles elle agit, &, persévérant à agir, achève son cours, lequel doit nécessairement être différent, suivant la nature différente des maladies, & varier dans chacune, en durée, en promptitude & en continuité. De-là résultent des différences très-remarquables.

867. Les maladies dont le cours est prompt, &, en conséquence, de peu de durée, sont appellées *courtes*, lorsqu'en même temps elles sont bénignes. Mais si elles sont violentes & dangereuses, on les appelle *aiguës*, & ces dernières sont encore distinguées, à raison du degré de promptitude, en très-aiguës qui ne passent pas quatre jours, en moins aiguës qui se terminent en sept jours, en aiguës qui durent trois semaines, & enfin en d'autres qui approchent des aiguës, & qui vont jusqu'à quarante jours. On pourroit peut-être ajouter à ces dernières les aiguës récidives, qui finissent entiérement le soixantième jour, ou même plus tard.

Celles qui paſſent ce temps, quoique provenant peut-être des aiguës, ſont appellées *longues* ou *chroniques*. Il y a même pluſieurs choſes qui cauſent cette promptitude ſi différente des maladies aiguës : telles ſont la nature du mal, la partie affectée, la dignité de la fonction léſée, la ſympathie, l'intempérie du corps, &c. mais ſur-tout les mouvemens fiévreux dans la circulation des humeurs. Auſſi rapporte-t-on principalement & particuliérement ici les maladies qui ſont accompagnées d'une fièvre continue.

868. D'autres maladies parcourent leur temps, depuis leur première apparition jusqu'à la fin, avec la même force, & ſont, en conſéquence, appellées *continues*. D'autres ayant une nature bénigne, & partageant la violence de leurs périodes, ſont nuiſibles par des accès, à la vérité répétés, mais qui ſont interrompus par des momens de repos ; enſorte que la maladie & la ſanté ont alternativement lieu : telles ſont les maladies appellées *intermittentes*. On ne ſait ſi on doit rapporter à celles-ci, ou aux précédentes, les maladies appellées *continues avec relâche*, ou *irritantes*, leſquelles affectent continuellement à la vérité, mais avec plus de modération, & par intervalles.

869. Mais les intervalles de retours de l'une & l'autre eſpèce varient beaucoup, & ſont plus

courts, ou plus longs les uns que les autres. De-là naiſſent encore de nouvelles différences. Suivant auſſi que les accès ſont, ou réguliers, partagés en des temps égaux, & analogues entre eux, ou irréguliers, & n'ont pas d'ordre fixe, on les appelle *maladies périodiques*, *régulières* ou *irrégulières*, fixes, ou s'étendant de côté & d'autre, & ayant leur ſiège, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre.

870. Les fièvres & les différentes affections du genre nerveux ſont les principales des maladies périodiques (869.). La nature des périodes ſuppoſant donc (70) preſque toujours une cauſe non ſimple, mais compoſée de pluſieurs états différens (69.) dont les uns ont une exiſtence perſévérante, tandis que les autres peuvent avoir lieu, ou être abſens pendant un temps, il paroît entiérement croyable qu'il ſe forme, dans ce cas, une affection permanente, qui puiſſe tenir lieu de ſemence (75.), & dont le ſiège eſt dans le ſyſtême nerveux; qu'on peut au moins découvrir une eſpèce de ſenſibilité ou de mobilité trop grande, qui cependant, étant ſeule, n'agit en aucune manière, ou agit plus doucement; qu'il y a auſſi, en conſéquence, des puiſſances nuiſibles (76.) qui excitent d'une façon ou d'une autre, cette ſenſibilité ou mobilité, & qui ne ſont pas d'une durée continuelle, mais ſont

adoucies, détruites dans le temps même de l'accès, devant revenir dans le même état où elles étoient auparavant. Il ſera pourtant difficile, non-ſeulement de déterminer la nature de la ſemence, ſuivant qu'elle varie dans les différentes maladies de cette eſpèce, mais même d'expoſer en général & en particulier toutes les puiſſances nuiſibles, avec la manière dont chacune naît & agit concurremment avec les autres. On peut même douter ſi la ſemence ne peut pas quelquefois, par une force qui lui eſt propre, s'exciter elle-même ſans l'approche d'une nouvelle puiſſance au moins manifeſte, ſur-tout ſi quelque occaſion á produit une fois en elle un mouvement qui ne doit être enſuite que réitéré. Mais la complication de pluſieurs périodes de divers genres, & le changement d'une eſpèce particulière en une autre, que l'on obſerve ſi ſouvent, obſcurcit davantage cette matière, & aucune des hypothèſes inventées juſqu'ici n'eſt encore ſatisfaiſante.

Des différences des maladies, tirées de leur degré.

871. LA durée des maladies, comparable à la vie des plantes & des animaux, a, comme eux, ſes âges différens, que l'on peut appeller *degrés*.

En effet, la maladie commence, croît, dure, décroît, & enfin finit, & elle parcourt ces temps, non pas avec un ordre toujours égal, mais dans un degré varié de ſes forces : de-là la diviſion de l'eſpace du temps morbifique en *commencement*, *accroiſſement*, *état*, *déclin* & *fin* ; périodes qui ne différencient pas tant une maladie d'une autre, qu'ils diſtinguent entre elles les parties d'une même maladie.

872. Le commencement plus long ou plus court, ſuivant la diverſité de la maladie, & qu'on ne doit pas, en conſéquence, reſtreindre ſeulement au moment où la maladie a commencé, s'étend depuis la première attaque de la maladie juſqu'à l'accroiſſement remarquable des ſymptomes. L'accroiſſement a lieu lorſque, le nombre & la grandeur des ſymptomes augmentant, la maladie aggrave & multiplie évidemment les troubles de l'économie animale. L'état, la vigueur, eſt le temps le plus violent de la maladie, lorſqu'ayant acquis le plus de force, elle ne croît ni ne diminue. Dans le déclin, les forces de la maladie étant détruites, ſa violence étant appaiſée, les ſymptomes deviennent plus doux, & la terminaiſon n'eſt pas éloignée.

873. Preſque toutes les maladies parcourent ces temps (872.) d'une manière convenable à la nature de chacune, mais ſur-tout celles qui ſe

terminent par une résolution salutaire. On remarque aussi fort souvent entre les différens degrés, une certaine symmétrie très-propre à la certitude du pronostic. La terminaison fatale des maladies, les crises, les métastases, les changemens en une autre espèce, la complication de différentes maladies, le traitement bon ou mauvais, interrompent au contraire, dérangent, embrouillent cet ordre. Les maladies aiguës & de courte durée (867.) parcourent plus manifestement leur temps que les chroniques, & les fiévreuses plus que toutes les autres. Mais les périodiques (869.) ont deux espèces de temps; des généraux qui appartiennent au cours de la maladie, & des particuliers qui regardent chaque paroxysme.

Des différences des maladies, tirées de leur caractère.

874. LE caractère d'une maladie se manifeste principalement par les symptomes dont elle est accompagnée : ainsi on appelle *grave* celle qui trouble l'économie animale par plusieurs symptomes très-fâcheux, soit qu'il y ait en même temps danger, soit qu'il n'y en ait pas. On

appelle au contraire *légère* celle qui cauſe peu d'incommodité.

875. La maladie bénigne, quoique conſidérable peut-être (874.), étant cependant ſuſceptible d'un traitement convenable, ne cauſe point de frayeur par des ſymptomes funeſtes ou extraordinaires.

876. Quoique la malignité qu'on attribue aux maladies ſoit ſouvent l'aſyle de l'ignorance, & ſerve à couvrir les fautes des gens de l'art, comme cependant elle a effectivement lieu, elle ne doit pas du tout être négligée. A la prendre dans ſon véritable ſens, elle déſigne une maladie qui, douce en apparence, & ayant commencé avec des phénomènes aſſez favorables, ſe montre tout d'un coup ſous des ſymptomes très-graves & opprime les forces de la nature. Elle déſigne encore une maladie qui excite des ſymptomes tout-à-fait oppoſés à ſon caractère, & des troubles plus violens que ceux qui paroiſſent convenir à ſa nature. On peut encore mettre au nombre des maladies malignes celles qui ſont rebelles, qui éludent auſſi les forces des remèdes éprouvés, & dont le traitement eſt pour elles un nouveau ſujet d'irritation.

877. Cette malignité (876.), qui regarde principalement les maladies aiguës, appartient cependant auſſi aux maladies chroniques, & doit

ſon origine aux puiſſances virulentes (486.), aux miaſmes (496.), aux contagions (498.), aux maux épidémiques (847.), aux vices multipliés des humeurs, à l'irritabilité (190.), à la langueur (196.), à la complication de pluſieurs maladies, au mauvais régime des malades, ou au traitement mal dirigé : d'où il eſt évident qu'on a, à la vérité, raiſon de diviſer les maladies malignes en *venimeuſes*, *peſtilentielles* & *contagieuſes*, mais que la diviſion n'eſt pas entière, parce qu'on doit conſidérer non-ſeulement les puiſſances nuiſibles, mais même auſſi les ſemences acceſſoires.

878. Lorſqu'une maladie, accompagnée de ſes ſymptomes ordinaires, parcourt ſes temps (871.) d'une manière convenable à ſa nature, on l'appelle *régulière*, *choiſie* ; & *irrégulière*, au contraire, lorſqu'elle ſe fait connoître par des ſymptomes extraordinaires, & par des ſignes & une marche étrangere. L'irrégularité entretient à-peu-près quelque choſe de rebelle, & provient des mêmes cauſes que la malignité (876.), dont ordinairement elle n'eſt pas non plus exempte. Il en eſt de même des maladies appellées *naturelles*, ou *corrompues*.

879. On regarde comme appartenante au ſujet que nous traitons maintenant, la diviſion des maladies en *actives* & en *paſſives*, dont les modernes ont avec raiſon augmenté la théorie. Les

maladies actives sont celles dont les symptomes actifs (101.) constituent une partie, & souvent la principale. Dans les maladies passives, ces mouvemens de la nature n'ont pas lieu, le principe vital étant languissant, ou opprimé par les puissances nuisibles. Voyez les paragraphes 98 à 105, 630, 633 à 649.

Des différences des maladies, tirées de leur pronostic.

880. IL est important pour le médecin de savoir d'avance si une maladie peut être guérie, ou si elle ne peut pas l'être ; si elle peut l'être toute entière, ou en partie seulement ; si les forces de la nature suffisent pour la guérir, ou s'il faut avoir aussi recours à l'art : de-là la division générale des maladies en *curables* & en *incurables*, & les différens degrés de cette division. Il y a des maladies qui surpassent les ressources de la nature & de l'art ; celles-là sont absolument incurables. Il y en a qui sont au-dessus des forces de l'art, & non de la nature, ou au-dessus des forces de la nature, & non de l'art. Il y en a qui sont, à la vérité, curables, mais en partie seulement, ou lorsqu'elles ont été remplacées par une autre maladie. Mais comme la mesure des forces de la nature varie dans les différens sujets, & qu'on n'est pas encore parvenu à la

dernière perfection de l'art, il est évident qu'il y a sur cette matière beaucoup d'ambiguité, & qu'on ne peut exactement supputer toutes les maladies, tant générales que particulières, qui appartiennent à chaque classe.

881. On appelle *maladie récidive* celle qui, après avoir été guérie en apparence, & avoir été quelque temps sans paroître, recommence de nouveau : il ne faut point du tout la confondre avec la maladie périodique (869.). Celle-ci suppose une guérison imparfaite, &, en conséquence, une partie de sa cause qui est restée (69, 70.), laquelle a donné lieu au retour de la maladie augmentée ou renouvellée de quelque manière que ce soit (870.) Aussi les récidives ont-elles coutume d'être produites par la matière morbifique, qui n'a pas été entiérement détruite ou expulsée; par la foiblesse, l'irritabilité, la langueur, restes de la première maladie, &, en même temps, parce qu'on aura négligé d'éviter tout ce qui est capable de nuire.

882. Les maladies salutaires sont distinguées des autres par leur caractère benin : car, quoiqu'elles causent des incommodités, bien loin cependant qu'elles nuisent à la vie & à la santé, elles leur sont même utiles, & les garantissent de maux plus graves, & laissent le corps, lorsqu'elles le quittent, en plus parfaite santé, que lorsqu'elles l'ont attaqué. De ce nombre sont la plus grande partie des

maladies actives (879.), dans lesquelles la nature déploie & met en œuvre, pour le salut du corps qu'elle anime, les forces curatives, qui lui sont propres (633 & suiv.), & qui excitent des mouvemens irréguliers à la vérité, mais dirigés de manière qu'ils corrigent, changent, expulsent les choses nuisibles entrées dans le corps, de quelque manière que ce soit, ou du moins qu'ils les détournent des parties principales. En même temps que le trop grand nombre de maladies de cette classe contribue beaucoup au salut du genre humain, d'un autre côté il n'est guère avantageux aux médecins.

883. Les maladies opposées aux précédentes (882), ce sont les pernicieuses, qui, nuisibles à la vie, à différens degrés, tantôt causent une mort plus ou moins prompte à la vérité, mais certaine, sans aucune espérance de guérison, & sont, en conséquence, appellées absolument *mortelles*; tantôt, quoique naturellement mortelles, cèdent cependant à un traitement prompt & convenable : d'autres, dont l'issue est incertaine & dangereuse, finissent par guérir ou par faire périr les malades; dans les autres, la mortalité n'est qu'accidentelle, dépendant plus des qualités externes ou internes de chaque individu : il y en a enfin qui, sans ôter la vie, entraînent après elles des maux funestes à la santé,

& ſouvent incurables. Il eſt évident que cette diſtinction eſt très-utile, tant dans le pronoſtic, que dans la médecine légale.

884. Les maladies ne diffèrent donc en général entre elles, que de quatre manières, eu égard à leur terminaiſon : car, ou elles guériſſent, ou elles tuent; elles dégénèrent en d'autres maladies, ou durent ſans aucun changement, & perſévèrent juſqu'à la mort, qui eſt produite par une autre cauſe. Mais, ce qui eſt très-digne de remarque, chacune de ces terminaiſons ſe fait de pluſieurs manières, & dépend de pluſieurs raiſons multipliées.

885. Le ſiège & la nature des maladies perſévérantes ſont telles qu'elles ne troublent point les fonctions vitales : or, ou elles ſont incurables (880.), ou il y auroit du danger à les guérir, parce que les maladies ſalutaires (882.), ou celles qui ſont familières par une longue habitude, ou celles qu'on irrite par le traitement, deviennent plus fâcheuſes.

886. Le nombre & la diverſité des maladies, qui dégénèrent en d'autres maladies, ſont très-grandes. On en fait même de deux eſpèces, l'une acceſſoire, l'autre ſucceſſive, ſuivant que la première maladie perſévère, ou finit, lorſque l'autre naît. On peut comprendre les différences de ces eſpèces par ce qui a été dit (621, 628, 846,

864.). Il eſt de plus évident que les différentes terminaiſons ont également lieu dans ces dernières maladies, comme dans les premières.

887. Les maladies, qui guériſſent par les forces de la nature, ou par le ſecours de l'art, ou ſe diſſipent doucement, le vice qui avoit lieu, étant détruit, la matière étant changée, le mouvement ayant repris ſa régularité, la circulation & les fonctions étant rétablies dans leur intégrité, ou finiſſent par l'excrétion ſalutaire de la matière nuiſible, ou changeant de nature, dégénèrent en une autre maladie (886.) plus douce, qui tend enfin, ſuivant ſa manière, au rétabliſſement de la ſanté.

888. Les eſpèces de morts que cauſent les maladies mortelles ne ſont pas moins diverſifiées. La vieilleſſe, maladie naturelle, cauſe néceſſairement & naturellement la mort par la ſéchereſſe, la roideur des ſolides, par l'inertie épaiſſe des humeurs, par l'épuiſement de la force vitale. Les véritables maladies font périr tôt ou tard, ſoit par l'affreuſe corruption des humeurs, par le vice des principaux viſcères, par la perte de la force nerveuſe, par l'arrêt de la reſpiration, par l'oppreſſion ou l'épuiſement des forces, par l'interruption de la circulation, ſoit par les évacuations immodérées ou déplacées, ou par le ſurcroît d'une maladie pire que la première (883.)

889. Mais il faut ſur-tout faire attention aux terminaiſons ſubites & confuſes des maladies aiguës (867.), que les anciens ont nommées *criſes*, *jugement*, vu qu'elles décident de la conſervation ou de la mort du malade, par une certaine excrétion, ou par une métaſtaſe qui ſe manifeſte ſubitement à la ſuite des troubles ſurvenus, & qui eſt immédiatement ſuivie d'un changement remarquable en mieux, ou en pis de la maladie. De-là ſont venus les noms de *criſes par excrétions*, *par métaſtaſes*, *bonnes*, *mauvaiſes*, *parfaites*, *imparfaites*, *ſimples*, *compoſées*, *réitérées*, *les troubles critiques*, *les matières critiques*, &c. On diſtingue auſſi le différent pouvoir des jours, dans leſquels tombent avec plus ou moins de force & de ſuccès ces différens états morbifiques : auſſi a-t-on appellé ces jours, les uns *critiques premiers*, les autres *incidens*, d'autres *ſous-incidens*, d'autres enfin *vuides*.

890. Il doit paroître à quiconque croit que ce qui vient d'être dit (889.) n'eſt propre qu'aux maladies actives (879.), qu'il y a alors une certaine reſſemblance, un rapport mutuel entre la nature & la matière morbifique (51, 99.), & que la criſe décide laquelle des deux forces oppoſées doit vaincre ou être vaincue. Si on ajoute à cela que ces choſes n'arrivent qu'aux fièvres ou aux maladies que ce ſymptome accompagne,

on croira certainement qu'il y a alors dans tout le corps, ou dans une ſeule partie, une commotion inteſtine des humeurs, excitée par l'augmentation du mouvement vital & de la chaleur, & qui ſe termine, le mélange étant troublé pour un temps, ou en une dépuration ſalutaire, ou en une corruption pernicieuſe.

891. Au reſte, quelque opinion qu'on ſuive, ſur la manière dont ces choſes arrivent, elles ont acquis un tel degré de certitude par les obſervations très-fidelles, tant des anciens que des modernes, qu'il ne paroît reſter aucun lieu au doute, quoiqu'on ne puiſſe nier que ces exemples de criſes ſont aujourd'hui plus rares parmi nous; ce qu'il faut attribuer non-ſeulement au climat trop froid, & à l'intempérance dans le manger, mais même, & encore plus, à la manière précipitée avec laquelle on traite les maladies, & qui jette le trouble dans l'économie animale, & à l'étude de l'obſervation trop négligée par la plupart des médecins.

892. Peut-on ſe fier ſûrement aux jours critiques (889.)? Sont-ils dus aux déciſions de la nature, ou plutôt aux fictions ſuperſtitieuſes de Pythagore? C'eſt ſur quoi on ne peut juger qu'après avoir vu que la ſuite des jours critiques, que nous ont laiſſés les anciens, ne va jamais, quelque part que ce ſoit, juſqu'à une ſemaine entière; qu'après avoir

appris que par les périodes (867 à 870.) & les temps des maladies (871 à 873.), celles-ci ſont priſes à tort pour des effets embrouillés & ſans ordre de la nature qui ſe défend mal, & qui a perdu ſon état ſain ; que par la comparaiſon des phénomènes des plaies, des inflammations, des ſuppurations, des éruptions, avec ceux que préſentent la fermentation, la putréfaction, la maturité des fruits, l'incubation, les accroiſſemens des animaux, &c. les changemens des ſucs ſont marqués par-tout par leurs degrés & l'eſpace de temps qu'ils parcourent ; qu'après avoir enfin reconnu que les exceptions ne détruiſent pas les règles générales, & qu'en conſéquence, un dérangement quelconque fortuit n'affoiblit pas les loix ordinaires de la nature dans la ſanté ou la maladie.

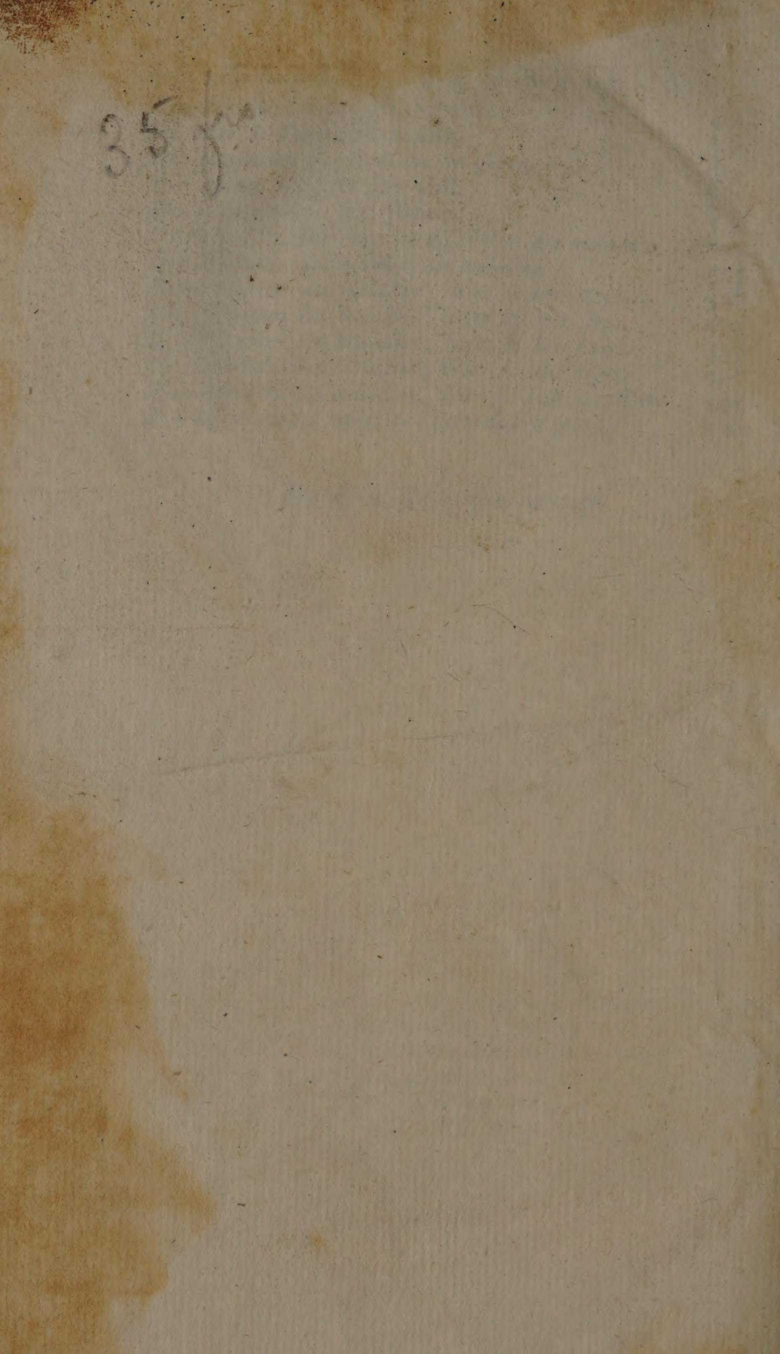
893. Tandis donc que cette matière eſt encore indéciſe, ſon importance exige certainement de tous les véritables maîtres de l'art, qu'ils joignent leurs forces pour faire enſorte de la déterminer enfin ſolidement par des obſervations très-recherchées, des expériences très-exactes, laiſſant-là, pour quelque temps, les fineſſes du raiſonnement. Je ſerois bien trompé ſi alors l'autorité d'Hyppocrate, la fidélité de Galien, le pouvoir & l'ordre de la nature ne ſont pas prouvés de reſte.

F I N.

TABLE

Des articles contenus dans ce volume.

Fin de la Table des Articles.


35 fr

